



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.^r CHEVILLARD,

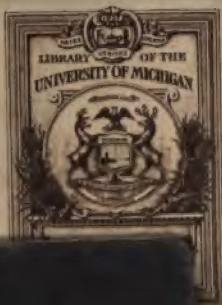
SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

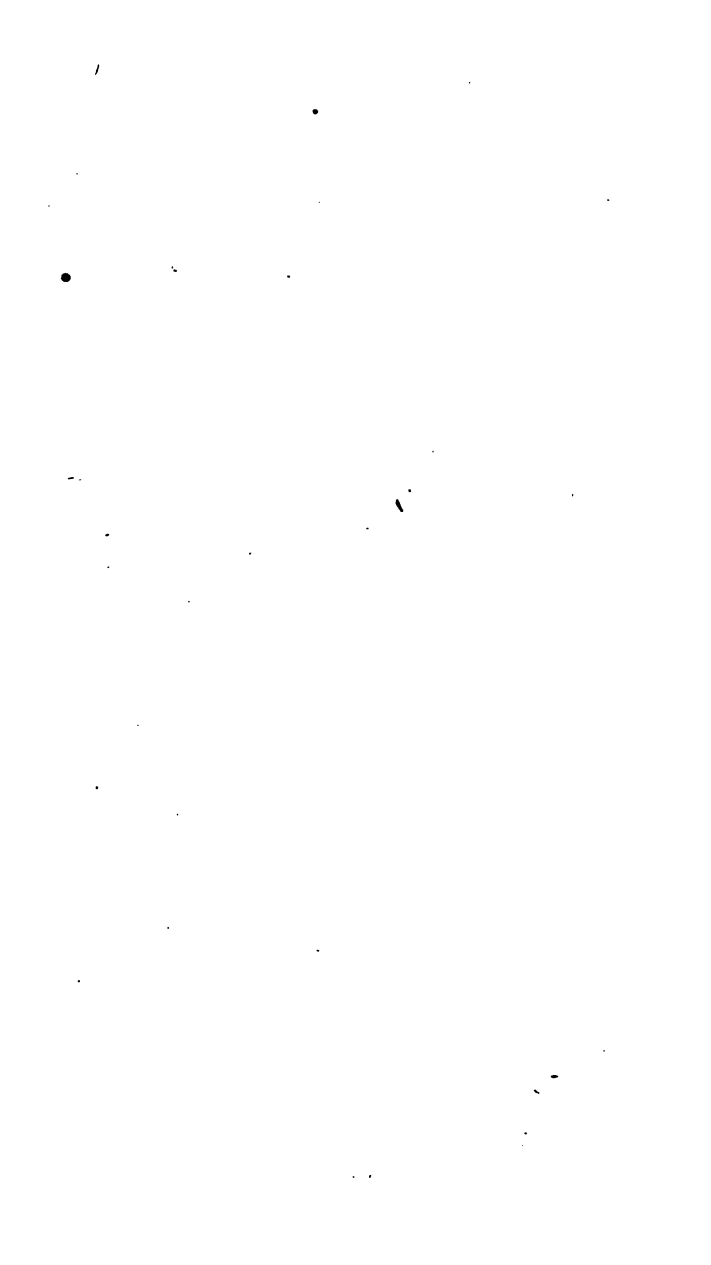
CHEVALIER DE ST.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.







L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIII.

Par M. FRÉRON, des Académies
d'Angers, de Montauban, de Nancy,
d'Arras, de Caën, de Marseille, &
des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME CINQUIÈME.



A P A R I S,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,
au dessus de la rue des Mathurins,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIII.

PQ

2

A6

1773

V.5-6

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

*La Pharsale, Poëme ; par M. le Chevalier
de Laurès ; un volume in-8° de 238
pages ; à Paris chez Ruduit Libraire
rue de la Harpe.*

Vous le sçavez, Monsieur, le Poëme
de *Lucain* n'est point du nombre de
ces ouvrages immortels que l'on puisse
proposer comme des modèles. Les
beautés dont la *Pharsale* est remplie
en rendent au contraire la lecture très-
dangereuse aux jeunes gens qui n'ont
pas le goût formé : ces beautés sont
très-séduisantes & très-propres à cou-
vrir les défauts de ce Poëme, qui,
consistant dans un certain luxe de
ANN. 1773. Tome V. Aij

pensées & d'expressions & dans cette espèce d'enflure qu'on prend pour du sublime , font aisément illusion au commun des Lecteurs , sur-tout aujourd'hui que le style boursoufflé est à la mode. L'entreprise de M. le Chevalier de *Laurès* est très-bien conçue. Il a voulu dans son imitation faire disparaître les taches qui déparent la *Pharsale* , & rapprocher les vraies beautés de ce Poème. Il a même inféré dans l'ouvrage quelques morceaux de son invention. Pour juger de son travail il faut donc examiner , 1^o comment il a traduit *Lucain* , lorsqu'il a jugé à propos de suivre ses traces ; 2^o ce qu'il a retranché de l'original ; 3^o ce qu'il y a ajouté.

La seule manière d'imiter la *Pharsale* étoit sans doute de prendre ce qu'il y a de vraiment beau dans chaque morceau séparé & de négliger le reste ; c'est aussi ce qu'a fait M. le Chevalier de *Laurès*. La réponse de *Caton* à *Brutus* , qui l'exhorte à ne prendre aucun parti dans la guerre civile , est un des plus beaux endroits du Poème. La voici dans l'imitation.

Je cède, dit *Caton*, au fort impérieux :
Si je suis criminel, c'est la faute des Dieux,
Oui, la guerre civile est honteuse & cruelle,
Mais je dois venger Rome, ou tomber avec
elle.

Si les Astres, les Cieux, à leur chaos rendus,
Sur ce globe accablé s'écrouloient confondus,
Du monde, sans frémir, qui verroit le nau-
frage ?

Quoi ! des Rois, accourus du plus lointain
rivage,

Auront franchi pour nous & les monts & les
flots,

Et *Caton* languiroit dans un lâche repos !

Non : tel qu'en gémissant un déplorable père

Accompagne d'un fils la pompe funéraire,

S'en pénètre, parcourt ces objets de douleur,

Ces noirs flambeaux, cette urne où s'attache
son cœur,

Et d'un transport d'amour ne pouvant se dé-
fendre,

Court au feu du bûcher pour y mêler sa
cendre ;

Tel, ô Rome ! pour toi d'un saint amour
épris,

J'irai joindre ma tête à tes derniers débris,

67 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Idole de mon ame ! ô toi ! mon bien suprême,
Liberté ! je suivrai jusqu'à ton ombre même.

Ah ! Brutus ! de mes jours à leur colère
offerts ;

Que ne puis-je apaiser les Cieux & les
Enfers !

Et dévoué moi seul aux fureurs de la guerre ;
Expier en mourant les crimes de la Terre !

Trop vain souhait ! Eh bien , fidelles à l'Etat,
Prenons pour chef Pompée , & marchons au
combat.

De nous n'est-il pas sûr , si le sort le se-
conde ,

Qu'il ose se placer sur le Trône du monde.

Sans doute il sentira, quand je lui fers d'appui,

Que nous aurons vaincu pour Rome , & non
pour lui.

Ces sentimens héroïques de *Caton*
pouvoient, je crois, être mieux ex-
primés dans notre langue. Si les
astres & les Cieux à leur chaos ren-
dus ; je crois qu'il falloit au chaos.
Il n'y a pas un chaos particulier pour
les Astres & les Cieux. On ne dit
guères que quelqu'un se pénètre d'une
pompe funéraire. Jirai joindre ma tête à

tes derniers débris. Qu'est-ce que c'est que joindre sa tête à des débris ? Il y a dans le latin, *non ante revellar, exanimem quam te complectar, Roma. Non, ma chère Patrie, on ne m'arrachera de ton sein qu'à ton dernier soupir.* Quelle force d'expressions ! quelle énergie ! Il y a d'ailleurs de très-belles pensées dans ce morceau, que le Traducteur a omises. *Nullo fraudemus sanguine bellum*, dit Caton, *ne dérobons à la guerre aucune de ses victimes.* Ce trait est admirable. Voici encore trois vers sublimes que M. de Laurs n'a point traduits. *Pourquoi*, dit le même Héros en apostrophant les ennemis, *pourquoi détruire des Peuples qui ne demandent pas mieux que de subir le joug ? C'est contre moi, qui défends en vain les Loix & la liberté, c'est contre moi seul qu'il faut tourner vos armes.*

Ad juga cur faciles populi, cur scæva volentes

Regna pati pereunt ? Me solum invadite ferro ;

Me frustra leges, & inania jura tuentem.

8 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

Ce sentiment si beau , si touchant ; méritoit bien de trouver place dans la traduction.

La description de la Forêt de Marseille que *Brébeuf* a imitée assez heureusement, manque ici une partie de son effet. Il me semble que M. le Chevalier de *Laurès* l'a beaucoup trop abrégée. On n'éprouve point en la lisant chez lui cette espèce d'effroi religieux qu'on ressent à la lecture de cette description dans *Lucain* & dans son premier imitateur. Ce n'est point que je veuille mettre M. de *Laurès* au-dessous de *Brébeuf*. Cet ancien Poète a outré les défauts du Poète latin , & n'a presque jamais rendu les grands traits dont il étincèle. Mais ce morceau , à quelques taches près , est très-estimable & a même quelque célébrité.

Si M. le Chevalier de *Laurès* est quelquefois au-dessous de son original , quelquefois aussi il le corrige avec succès. Le morceau suivant prouve ces deux assertions. C'est un des plus remarquables du Poème de *Lucain*. Un des navires d'*Antoine*, Lieutenant de *César*, est embarrassé & retenu dans

des chaînes qu'on a tendues sous les
eaux. Ce navire est commandé par
Vulcius.

L'ennemi qui l'observe en pousse un cri de
joie,

Et vole, impatient de dévorer sa proie.

Parmi tant de périls, en butte à tant d'assauts,

De toutes parts pressé par la terre & les eaux,

Vulcius veut en vain rompre son esclavage;

Le fer ne peut trancher le funeste cordage.

Dans cette extrémité que fera sa valeur?

Elle peut un moment retarder le vainqueur;

Il s'y livre, il affronte un destin si barbare,

Seul, il résiste à tous & la nuit les sépare.

C'est alors que ce Chef, dans un noble trans-
port,

Enflamme ses guerriers du desir de la mort:

De nos bras seuls, amis, que notre sort
dépende:

Répandons notre sang avant qu'on le répande:

Par cet acte de gloire & de fidélité,

Etonnons *César* même & la postérité.

A ces lâches rivaux, en les couvrant de honte;

Montrez qu'il est des cœurs que jamais on ne
dompte.

Il dit, & par leur mort brûlant de s'illustrer;

10 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Tous invoquent le jour qui la doit éclairer :
Il luit enfin ce jour , & leur mâle assurance
N'en éclate que plus quand l'ennemi s'avance :
Leur sort est arrêté , rien ne peut le changer ;
Mais avant de périr ils veulent le venger.
De leurs derniers efforts l'audace impatiente ;
Du sang des assaillans rougit l'onde fumante.
Mais après ces exploits le Chef ne permet pas
Qu'au milieu des assauts ils trouvent le trépas.
Cette gloire est commune , & leur courage
extrême

Ne doit en succombant fléchir que sous lui-même.

» Qui de vous , leur dit-il , en m'arrachant le
jour ,

Obtiendra de mon bras un généreux retour ? »

Cent glaives à ces mots remplissent son attente :

Il tombe , mais déjà sa main reconnoissante

A payé son trépas & fait couler le sang

Du premier dont le zèle a déchiré son flanc :

Le farouche guerrier que cet exemple anime ;

Frappe & meurt à la fois meurtrier & victime ;

Montrant , dans les transports dont son cœur
est faist ,

De la fureur civile un *tableau raccourci*.

Ainsi que ces Soldats qui du sein de la terre,
Sous la main de *Cadmus* sortant avec la guerre,
S'attaquèrent l'un l'autre, & se perçant de
coups,

Confondirent leur sang & s'immolèrent tous ;
Ainsi dans ce vaisseau regorgeant de carnage,
Ces héros de la mort signalent leur courage.

Ils ne combattent pas, mais, présentant le sein,
De son libérateur chacun aide la main.

S'il faut percer le flanc ou d'un fils ou d'un
père,

Ils semblent redoubler leur pieuse colère.

Tout ce que la Nature exige de leur bras ;

C'est que le premier coup soit le coup du
trépas.

Au bruit des flots émus, de leurs grottes
profondes

Les Nymphes de la mer accourant sur les
ondes,

Viennent environner ce cirque ensanglanté,
Ce théâtre de gloire & de férocité ;

D'une main indignée elles brisent sa chaîne ;

Et tristes, le poussant vers la rive prochaine ;

Montrent à leurs rivaux ces restes malheureux

De héros triomphans & de la mort & d'eux.

C'est ainsi qu'agitant sa balance inégale,

Le Sort flotte incertain jusqu'au jour de
Pharsale.

M. de Laurès a supprimé presque entièrement le discours de *Vulcius* à ses soldats, pour les exhorter à se donner la mort. J'avoue que je regrette une grande partie de ce morceau, & sur-tout l'endroit où il leur dit que dans un champ de bataille les plus belles morts sont ignorées, mais que les Dieux qui les favorisent les ont enfermés dans ce vaisseau pour y faire preuve de courage à la vue de leurs compagnons & de leurs ennemis; que la terre & la mer fourniront des témoins de leur héroïsme; que les deux partis rangés sur les rivages opposés en seront spectateurs; enfin qu'il semble que la Fortune a réservé à leur destinée je ne fais quoi de grand & de mémorable qui surpasse tout ce que la fidélité & les plus généreux dévouemens ont fourni d'exemples célèbres dans tous les siècles.

Concerta jacent cum corpora campo
In medium mors omnis abijt; perijt obruta
virtus :

Nos in conspicuâ sociis hostique carinâ

Constituere Dei. Proæbunt æquora testes,
Proæbunt terræ, summis dabit insula saxi;
Spectabunt geminæ diverso è littore partes;
Nescio quod nostris magnum & memorabile
fatis

Exemplum, Fortuna, paras. Quæcunque per
ævum

Exhibuit monumenta fides, servataque ferro
Militiæ pietas, transibit nostra juvenus.

Ces détails n'auroient pu qu'embellir la nouvelle imitation. Mais d'un autre côté M. de *Laurès* nous en a épargné avec beaucoup de jugement d'autres qui sont échappés à l'imagination désordonnée de *Lucaïn*, & qui auroient révolté des lecteurs François. On n'auroit sûrement pas aimé l'image de ces soldats de *Vulsteius*, s'arrachant les entrailles, s'applaudissant de voir couler leur sang, & regardant dédaigneusement la lumière. Au reste les deux derniers vers de cette tirade sont presque copiés de *Brébeuf*: *C'est ainsi que te sort*, dit ce Poète :

Entre les deux rivaux tient la balance égale,
Et demeure en suspens jusqu'au jour de Phar-
sale.

Remarquez que l'expression de *jour de Pharsale* n'est pas tout-à-fait juste. On dit bien *la journée de Fontenoi*, mais on ne dit guères *le jour de Fontenoi*.

Je vous ai cité un morceau où M. le Chevalier de *Laurès* est inférieur à *Lucain*, un autre où il est presque son égal : en voici un où il lui est très-supérieur ; c'est un discours que *Pompée* adresse aux compagnons de sa fuite après sa défaite. Il est question de décider à quelle Nation il ira demander du secours & un asyle :

Vrais citoyens , ô vous qui , la sauvant des
fers ,

Venez de transporter Rome dans ces déserts ;
Qu'un juste espoir , dit-il , soutienne votre
audace.

Je n'ai pas tout-entier péri dans ma disgrâce ;
La vengeance à la main , je puis encor sortir
Des ruines où *Jule* a cru m'ensevelir.

On a vu *Marius* , à force de constance ,
Des fanges d'un marais ressaisir sa puissance :
Et le premier revers lasseroit ma vertu !
Mon pouvoir est plutôt dispersé qu'abattu.

ANNÉE 1773. 15

Que d'appuis ! Mes vaisseaux commandent à
Neptune ;

Mille chefs à ma voix vont suivre ma fortune ;
Et mon nom peut armer tout l'Univers pour
nous.

Il me reste encor plus : ce bras , mon cœur &
vous.

Mais à qui recourir ? La main de la prudence ;
Entre nos alliés doit tenir la balance ,
En peser & la force & les mœurs & la foi ;
Et l'intérêt sur-tout , cette suprême loi.
Pour le plus belliqueux je pencherois sans
peine.

Irons-nous , dégradant la majesté Romaine ;
Sur les rives du Nil , d'un regard consterné ,
Mendier les secours d'un enfant couronné ?
Nous hasarderions trop ; la faiblesse est timide ;
Et le moindre danger peut la rendre perfide.
La vertu , pour souffrir , pour dompter le
malheur ,

Du midi de nos ans veut toute la vigueur.
Ne redoutons pas moins les *astuces* du Mauri ;
La haine d'*Annibal* dans son cœur vit encore.
Sous les dehors menteurs de son zèle affecté ,
Il cache les détours de sa duplicité ;
Et son orgueil jaloux dépouillerait la feinte ;

16 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

S'il n'étoit arrêté par le frein de la crainte,
Préférons donc le Parthe ; il mérite l'honneur
D'unir à nos efforts son bras & sa valeur.
L'infortuné *Crassus* apprit à la connoître :
Le Parthe est notre émule , & notre égal
peut - être.

L'or ni les vains plaisirs ne l'amolissent pas ;
Sa parure est le fer , ses jeux sont les combats.
L'arc dont il est armé , les traits de son visage,
Tout , jusqu'à ses courriers , est terrible &
sauvage.

Lui seul par ses assauts peut compter ses ex-
ploits ,
Et Bactre & Babylone ont fléchi sous ses loix.
Ces Guerriers affranchis de la frayeur com-
mune ,

Osèrent d'*Alexandre* affronter la fortune.
Il couroit ravageant l'Univers éperdu ;
Ce torrent , devant eux , s'arrêta suspendu.
Eh ! que ne puis - je moins compter sur leur
courage !

Je fais qu'entr'eux & nous le destin se par-
tage ;

Et l'appui d'un rival n'est que trop dangereux ;
Mais si d'un fugitif ils rejettent les vœux ,
Sur moi-même du sort s'ils punissent le crime ,

Je mourrai , de ma gloire honorable victime ,
Libre , loin des regards du Tyran que je hais ,
Et sans m'être abaissé sous des Rois que j'ai
faits.

O Rome , applaudis - moi ! puissent les *As-*
facides

Tomber , couverts de sang de tes enfans
perfides !

Ils serviront ta gloire , ou vainqueurs ou
vaincus ;

S'ils ne vengent *Pompée* , ils vengeront *Craffus* :

Ce morceau bien fait , bien écrit ,
doit donner l'idée la plus avantageuse
du talent de M. le Chevalier de *Laurès*.
Toutes les idées en sont bien liées ,
bien fondues ; le mètre est harmonieux
& varié , & le Traducteur a employé
des images de la première beauté qui
ne sont point dans le latin :

Mendier les secours d'un enfant couronné...

Ce torrent devant eux s'arrêta suspendu,....

Ces deux beaux vers appartiennent
entièrement au nouveau Traducteur :

Et sans m'être abaissé sous des Rois que j'ai
faits,

16 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je préférerois cette dernière version : mais il me semble qu'aucun des deux Poètes françois n'a rendu toute la beauté de l'image de *Lucain*, qui consiste à représenter d'un côté les Dieux favorisant le vainqueur, & de l'autre *Caton* seul du parti du vaincu.

Le vers célèbre au sujet de *César* :
Nil actum reputans, si quid superesset agendum
n'est pas plus heureusement imité :

Ardent dans ses travaux, & toujours satisfait,
S'ils ne sont achevés, il croit n'avoir rien fait.

Un vers de remplissage pour amener le vers principal ; d'ailleurs, ce n'est point exactement la pensée de *Lucain*. Chacun de ses travaux peut être achevé séparément.

Vous vous rappelez les fameux vers de *Brébeuf* sur l'écriture inventée par les Phéniciens.

C'est de lui que nous vient cet Art ingénieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux ;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Voici ceux de M. le Chevalier de
Laurès :

C'est à toi qu'il est dû cet Art officieux,
De fixer la parole en la peignant aux yeux ;
A peine auparavant sur le marbre tracée ,
Une image grossière ébauchoit la pensée.

Le latin dit seulement que les Phé-
niciens ont tenté les premiers *de figu-
rer & de fixer la parole par des caractères* :
mansuram rudibus vocem signare figuris.
Ainsi il paroît que c'est moins contre
Lucain que contre *Brébeuf* que le nou-
veau Traducteur a voulu lutter en cet
endroit. Il est visible qu'il lui doit jus-
qu'à la tournure & aux rimes de ces
quatre vers qui n'auroient jamais été
faits de cette manière sans les pre-
miers. Quoi qu'il en soit , le deuxième
vers de M. le Chevalier de *Laurès* ,

De fixer la parole en la peignant aux yeux ,

me paroît surpasser celui de *Brébeuf* ,
qui est peut-être plus spirituel , mais
aussi plus recherché. *Parler aux yeux*
n'est pas dans le latin.

Voyons maintenant ce que M. de

16 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

S'il n'étoit arrêté par le frein de la crainte ;
Préférons donc le Parthe ; il mérite l'honneur
D'unir à nos efforts son bras & sa valeur.
L'infortuné *Craffus* apprit à la connoître :
Le Parthe est notre émule , & notre égal
peut - être.

L'or ni les vains plaisirs ne l'amolissent pas ;
Sa parure est le fer , ses jeux sont les combats.
L'arc dont il est armé , les traits de son visage ,
Tout , jusqu'à ses courriers , est terrible & sauvage.

Lui seul par ses assauts peut compter ses exploits ,

Et Bactre & Babylone ont fléchi sous ses loix.
Ces Guerriers affranchis de la frayeur commune ,

Osèrent d'*Alexandre* affronter la fortune.

Il couroit ravageant l'Univers éperdu ;

Ce torrent , devant eux , s'arrêta suspendu :

Eh ! que ne puis-je moins compter sur leur courage !

Je fais qu'entr'eux & nous le destin se partage ;

Et l'appui d'un rival n'est que trop dangereux ;

Mais si d'un fugitif ils rejettent les vœux ,

Sur moi-même du sort s'ils punissent le crime ,

Je mourrai , de ma gloire honorable victime ,
Libre , loin des regards du Tyran que je hais ,
Et sans m'être abaissé sous des Rois que j'ai
faits.

O Rome , applaudis - moi ! puissent les *Ar-*
facides

Tomber , couverts du sang de tes enfans
perfides !

Ils serviront ta gloire , ou vainqueurs ou
vaincus ;

S'ils ne vengent *Pompée* , ils vengeront *Crassus* :

Ce morceau bien fait , bien écrit ,
doit donner l'idée la plus avantageuse
du talent de M. le Chevalier *de Laurès*.
Toutes les idées en sont bien liées ;
bien fondues ; le mètre est harmonieux
& varié , & le Traducteur a employé
des images de la première beauté qui
ne sont point dans le latin :

Mendier les secours d'un enfant couronné...

Ce torrent devant eux s'arrêta suspendu,....

Ces deux beaux vers appartiennent
entièrement au nouveau Traducteur :

Et sans m'être abaissé sous des Rois que j'ai
faits,

18 L'ANNÉE LITTÉRAIRE

Est aussi un très-beau vers, quoiqu'il
le dernier hémistiche soit dans *Brébeuf*.
Ce Poète a dit, *il faut chercher la mort :*

Au lieu de mettre encor l'appui de mes pro-
jets,
Dans l'amour inconstant des Princes que j'ai
faits.

Ces deux vers sont détestables. On
doit savoir gré à M. de *Laurens* d'en
avoir tiré la seule beauté qui s'y
trouvoit ; beauté dont *Brébeuf* lui-
même ne s'est peut-être pas douté, &
qu'il avoit si mal mise en œuvre que
vraisemblablement personne ne l'au-
roit jamais apperçue.

Autre passage supérieurement rendu
par M. de *Laurens*, & même bien plus
beau que dans *Lucain*. Le Poète sup-
pose que l'astre du jour ne se lève
qu'à regret pour éclairer un si grand
désastre :

Il hait déjà ce jour qui n'eut jamais dû naître...
Il luit, mais à regret : le Soleil contristé
Retarde en pâlisant son tribut de clarté ;
Il rallentit son char ; il n'avance qu'à peine ;

Et forcé de céder à la loi qui l'entraîne ;
Pour dérober Pharfale à son œil consterné ,
De nuages épais il roule environné.

Qu'on lise le latin ; l'image y est indiquée ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle y soit aussi majestueuse , aussi bien exprimée. Je ne fais pourquoi M. le Chevalier de *Laurès* ne l'a pas placée au commencement d'un chant comme dans l'original ; c'est un début très-impofant. La belle expression du *tribut de clarté* est encore prise de *Brébeuf*.

On fera peut-être curieux de voir comment le nouveau Traducteur a imité certains vers célèbres qui sont dans la mémoire de tous les lecteurs , comme celui-ci :

Victrix causa Diis placuit , sed victa Catoni.

O Rome , dit M. de *Laurès* ,

Tu vois dans leur parti, d'étonnement frappée,
Les Dieux avec *César* , *Caton* avec *Pompée*.

Brébeuf a traduit :

Les Dieux suivent *César* , & *Caton* suit *Pompée* :

» d'elle-même , ne surprit un mouve-
 » ment de son ame , n'eut part dans
 » aucune de ses actions ». Ce morceau
 n'étoit-il pas digne de trouver place
 dans un Ouvrage où l'on se propoisoit
 de faire passer dans notre langue
 toutes les beautés de *Lucain* ?

Il est encore d'autres endroits dont
 on regrette de ne pas voir l'imitation ;
 par exemple , l'énumération des pré-
 sages avant la bataille de *Pharsale*,
 M. le Chevalier de *Laurès* n'en a rap-
 porté que deux ou trois. Un plus
 grand nombre n'auroit servi qu'à aug-
 menter la terreur que doit inspirer
 l'attente de ce grand événement. Le
 récit de ces sortes de prodiges est dé-
 placé dans l'Histoire ; mais il me sem-
 ble très-bien s'adapter à la nature du
 Poème Epique.

Dans l'original , le matin même de
 la bataille , *César* , à la vue de l'armée
 ennemie , hésite pendant quelques
 instans , & doute du succès de ses
 armes. Ce sentiment est vrai & dans
 la nature , & il n'est pas du nombre
 de ceux que M. le Chevalier de
Laurès a eu raison de supprimer. Il

paroît sur-tout ne pas goûter tout ce qui a rapport à *Caton* dans la *Pharsale*. Vous avez vu qu'il a omis son portrait : il n'a pas retranché en entier , mais il atrop élagué , je crois , la réponse sublime de ce grand homme à *Labienus* , qui lui conseille de consulter l'Oracle de *Jupiter Ammon*. » Que
» veux-tu , lui dit-il , que je demande ?
» Si j'aime mieux mourir libre les
» armes à la main que de vivre sous
» un Tyran ; si cette vie n'est que le
» retardement d'une vie heureuse &
» durable ; s'il y a quelque force au
» monde qui puisse nuire à l'homme
» de bien ; si la fortune perd ses menaces quand elle s'attaque à la
» vertu ; s'il suffit de vouloir ce qui
» est louable , & si le succès ajoute à
» ce qui est honnête : nous sçavons
» tout cela , & *Ammon* lui-même ne
» le graveroit pas plus profondément
» dans nos cœurs. Nous sommes tous
» dans la main des Dieux ; & que
» leur Oracle se taife , ce n'est pas
» moins leur volonté que nous accomplissons. La Divinité n'a pas
» besoin de paroles : celui qui nous

28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» a fait naître nous dit quand nous
 » naissons tout ce que nous devons
 » sçavoir. Il n'a pas choisi des sables sté-
 » riles pour ne s'y communiquer qu'à
 » un petit nombre d'hommes : ce n'est
 » point dans cette poussière qu'il a
 » caché la vérité. La Divinité a-t-elle
 » d'autre demeure que la terre, l'onde,
 » le Ciel & le cœur de l'homme juste ?
 » Pourquoi chercher si loin les Dieux ?
 » *Jupiter* est tout ce que tu vois, tout
 » ce que tu sens en toi-même. Que
 » ceux qui dans un avenir douteux
 » portent une ame irrésolue aient
 » besoin d'interroger le Sort : pour
 » moi, ce n'est point la certitude des
 » Oracles qui me rassure , mais la
 » certitude de la mort. Timide ou
 » courageux , il faut que l'homme
 » meure. Voilà ce que *Jupiter* a dit ,
 » & c'est assez ». Cette réponse si
 » sublime , si philosophique , & telle
 » qu'il y en a peu à lui comparer dans
 » toute l'Antiquité , est à peine remar-
 » quable chez M. le Chevalier de *Laurès*,
 » Voici tout ce qu'il en a tiré :

Quelle erreur de chercher au fond de ces
 deserts ,

Cet esprit infini qui remplit l'Univers !

Dans un Temple insensible est-ce à lui de se
plaître ?

L'ame de l'homme juste est son vrai sanctuaire.

Il ne se cache pas dans ces sables brûlans ;

Le père des humains parle à tous ses enfans ;

Il est, il vit en nous ; qu'a-t-il besoin d'or-
gane ?

Ne nous y dit-il pas ce qu'il loué ou con-
damne ?

Eh ! que lui demander si nous bravons la
mort ?

Qui la préfère aux fers est au-dessus du Sort ;

La vertu se suffit & ne craint point d'obstacle ;

Consultons notre cœur , c'est le plus sûr
oracle.

L'Épisode d'*Antée* qui combat avec
Hercule , qui reprend des forces toutes
les fois qu'il touche à la terre , & que
le Héros est obligé d'étouffer en l'air
entre ses bras , est encore une des
fictions dont on regrettera le retran-
chement , comme étant un des plus
convenables à la Poësie , & des plus
propres à rompre la monotonie du
récit historique.

Il me reste à vous parler, Monsieur, de ce que M. le Chevalier *de Laurès* a ajouté à *Lucain* pour faire une sorte de compensation avec ce qu'il lui a ôté. Ceux qui refusent le titre de Poète Epique à cet Auteur, se fondent principalement sur ce qu'il n'a fait aucun usage du merveilleux, & la *Pharsale* leur paroît moins un Poème qu'une Gazette mise en vers. M. *de Laurès* a tâché de suppléer à ce défaut, & à mesure qu'il en trouve l'occasion, il fait apparôître à ses différens personnages tantôt *Tarquin*, tantôt *Nephtune*, tantôt la *Liberté*, la *Fortune*, le *Cahos*, &c. Mais jamais tous ces êtres vrais ou métaphysiques n'influent sur les événemens du Poème; ils paroissent pour le seul plaisir de paroître, & leur intervention ne sert qu'à jeter à chaque fois vingt ou trente vers de plus dans l'ouvrage.

Les rapprochemens & les observations que je viens de mettre sous vos yeux, doivent fixer, Monsieur, votre jugement sur le travail de M. le Chevalier *de Laurès*. S'il y a des négligences dans son Ouvrage, vous avez

vu qu'il y a aussi des beautés du premier ordre qui doivent faire le plus grand honneur à son talent ; pour vous donner une nouvelle preuve de cette dernière vérité , je me crois obligé de vous rapporter une excellente tirade que je n'ai pu faire entrer dans le corps de cet extrait. *Photin* présente à *César* , de la part du Roi d'*Egypte* , la tête de *Pompée* :

César , dit-il , rends grace au bras qui te seconde ,

Il termine la guerre & te donne le monde ;

Ptolomée à ce prix achète ta faveur ;

Plus que les Dieux encor il devient ton vengeur.

Pharfale n'avoit pas achevé ta conquête ;

Pompée étoit vivant , je t'apporte sa tête.

Tu t'émeus : oui , respect , alliance , amitié ;

Mon maître à ta fortune a tout sacrifié ;

Nomme son action sacrilège ou sublime ,

Mais songe en prononçant qu'elle t'épargne un crime.

Sa main découvre alors ses horribles présens ;

Muet à cet aspect , *César* est en suspens ;

Sa haine voit & doute : elle n'est pas trompée ;

32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Méconnois-tu, cruel, la tête de *Pompée* ?

Jouis de ce spectacle, il est digne de toi.

Quoi, tu pleures ! ton front semble glacé
d'effroi !

Mais tes yeux & ton cœur sont - ils d'intelli-
gence,

Ou n'as-tu de remords qu'une vaine ap-
parence ?

Ah ! Tyran, le passé dément trop tes douleurs :

Brise les fers de Rome, & je crois à tes pleurs :

Le perfide avec art sçait déguiser sa joie :

Satellite odieux du monstre qui t'envoie ;

Fuis, emporte, dit-il, cet objet de terreur ;

Ton maître, ses présens, ces bords me font
horreur.

Qu'ai-je vu ! malheureux, j'ai perdu ma vic-
toire !

Le jour de la clémence eut consacré ma gloire,

Et le remords la suit ! Prince ingrat & sans foi,

Tu la flétris ; ton crime est retombé sur moi.

Plus cruel que le Sort, il punit ! à quel titre ?

Mes exploits, des Romains l'ont - ils rendu
l'arbitre ?

Ose-t-il, à l'honneur, ce prix de mes combats,

Mêler la trahison & les assassinats ?

Et quel est son espoir ? Je vois trop que sa
haine

Entre *Pompée* & moi demouroit incertaine ,
 Et que pour le frapper , dans ses mains sus-
 pendu ,

Son glaive indifférent attendoit le vaincu.

Sans doute vos pareils ont séduit sa foiblesse ;

Mais que je veuille on non excuser sa jeunesse,

Qu'il sçache , de remords ou de crainte agité,

Que *César* est son maître & qu'il est irrité.

Du héros cependant expiez les outrages ;

Que son ombre s'appaise au bruit de vos
 hommages ;

Et du moins chez les morts , touché de ma
 douleur ,

Qu'il pardonne à ma gloire & connoisse mon
 cœur.

Il s'élance à ces mots sur la rive fatale ,

Plus à craindre pour lui que les champs de
Pharfale.

La trahison l'attend ; le sort va décider

Si l'*Egypte* à son tour au vainqueur doit céder ;

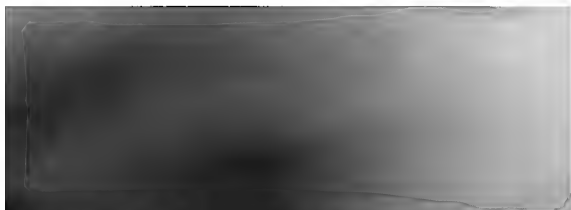
Ou si des meurtriers l'ambitieuse épée

Réunira sa tête à celle de *Pompée*.

César , trop averti de veiller sur ses pas ,

Marche vers *Ptolomée* , entouré de Soldats.

Le Peuple soupçonneux ne voit point en si-
 lence



L E T T R E II.

*Traité des Fiefs de Dumoulin, analysé
& conféré avec les autres Feudistes ;
par M. Henrion de Pensy, Avocat
au Parlement ; un Volume in-4° de
plus de 700 pages ; prix 12 livres
broché ; à Paris chez Valade Libraire
rue Saint Jacques.*

DEPUIS long-temps les Jurisconsultes sentoient le besoin de cet ouvrage. Le traité des Fiefs de *Dumoulin* est si volumineux, si diffus, que peu de personnes ont le temps ou le courage de l'étudier dans toutes ses parties. D'ailleurs, il contient beaucoup de décisions abrogées par les Coutumes, ou rejetées par les auteurs & les Arrêts. Cependant ce *Traité* est, en quelque sorte, le seul que nous ayons sur cette matière ; c'est le seul fil qui puisse guider sûrement dans le labyrinthe des questions féodales. L'ouvrage de M.

Henrion met ce fil précieux entre les mains de tout le monde. Non seulement les Jurisconsultes & les gens d'affaires , mais les Seigneurs eux-mêmes pourront désormais connoître ces loix qui régissent la partie la plus noble de leur fortune. M. *Henrion* fait plus que de les conduire par ses lumières , il les met en état de n'en avoir pas besoin.

Cet ouvrage est divisé en deux parties : l'*Analyse* & les *Notes*. L'*Analyse* est exacte & renferme les principes & les questions éparées dans l'ouvrage de *Dumoulin*. Les *Notes* appartiennent plus particulièrement au savant Analyste ; elles forment plus de la moitié du volume ; elles contiennent des développemens sur le texte , & l'état actuel de notre Jurisprudence sur tous les points essentiels de cette matière. Dans tous les cas problématiques , on y rapporte les autorités opposées des Jurisconsultes les plus célèbres. Plusieurs de ces *Notes* renferment des dissertations historiques très-intéressantes. Toutes sont écrites avec beaucoup de précision & de

clarté. L'auteur, rempli de son sujet, rend ses idées avec énergie. On y voit un homme qui connoît également sa langue, l'histoire de sa nation, & la matière qu'il traite. *L'Eloge de Dumoulin* * qui est à la tête de cet ouvrage en est sur-tout une preuve éclatante. Cet éloge est un des plus beaux & des mieux écrits que j'aie encore lus. L'auteur peint ainsi le gouvernement féodal : » Ce monstre politique, le fils & » le père de l'anarchie, que l'on n'a » vu qu'une fois dans la révolution » des âges, qui pendant tant de siècles » a couvert la France d'injustices, de » violences, de crimes, de tyrans & » d'esclaves, le Gouvernement Féodal » venoit de s'écrouler sous les efforts » de la Politique. Sous ses débris

* *Charles Dumoulin* naquit à Paris en 1500 d'une famille noble & ancienne, originaire du Berry. Il étoit par sa mère, qui s'appelloit *Boulen*, de la Maison d'*Elisabeth* Reine d'Angleterre, & cette illustre Princesse le reconnoissoit pour son parent. C'est sans contredit un des plus grands hommes que la France ait produits. Il mourut en 1566, âgé de 66 ans, après avoir abjuré le Calvinisme, dont il avoit fait profession.

38 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» amoncelés de toutes parts sur le sein
 » malheureux de la France , étoient
 » comme enfouies le peu de loix qu'on
 » avoit connues jusqu'alors , & le peu-
 » ple ; élevé tout à coup à la dignité de ci-
 » toyen , n'avoit presque d'autre règle
 » que les monumens de son ancienne
 » servitude , des usages barbares , des
 » droits bisarres & féroces , des char-
 » tres arrachées à la foiblesse , dictées
 » par l'avarice , interprétées par la
 » force Tel étoit l'état où
 » *Dumoulin* trouva la Jurisprudence
 » Féodale ».

En parlant des vertus de ce Juris-
 consulte , l'auteur jette un coup d'œil
 sur notre siècle ; son ame s'échauffe , son
 pinceau s'anime , ses couleurs devien-
 nent fortes & brillantes. » Les ouvra-
 » ges de *Dumoulin* sont assez connus ;
 » mais ses vertus ! Qui en fait l'objet
 » de ses méditations ? Avides des trés-
 » fors de l'Antiquité sçavante , nous ar-
 » rachons ses dépouilles , nous nous en
 » décorons ; nous devons presque tout
 » ce que nous sommes aux lumières de
 » ceux qui nous ont précédés ; mais
 » nous dédaignons ce qu'ils nous ont

» laiffé de plus précieux, leurs mœurs.
 » Livrées à l'oubli, fouvent au ridicule
 » ainfi que les armures de nos anciens
 » chevaliers, nous les regardons comme
 » un appareil embarrassant & gothi-
 » que ; nous nous applaudiffons d'être
 » armés plus à la légère. Ignorons-nous
 » donc que fans la vertu, la science
 » n'est qu'un fléau de plus fur la terre ?
 » Ignorons-nous que les mœurs auffi
 » bien que les loix font les colonnes
 » fur lesquelles repose la prospérité
 » des Empires ? Les loix forment la
 » raifon publique, les mœurs for-
 » ment l'efprit général ; les loix arrê-
 » tent la main, les mœurs dirigent le
 » cœur ; avec des mœurs on fe paffe-
 » roit de loix, & fans mœurs, que
 » peuvent les plus fages réglemens » ?

Il faut entendre l'auteur parler de la religion de ce grand homme ; car *Dumoulin* en avoit. » La religion, la sanc-
 » tion la plus inviolable des loix, la feule
 » loi que l'homme porte toujours avec
 » lui, la feule qui place le fupplice à
 » côté du crime dans le cœur du mé-
 » chant, auffi réprimante dans la nuit
 » du fecret qu'à la face de la terre,

» aussi redoutable à celui qui peut
 » tout qu'à celui qui habite sous le
 » chaume , frein nécessaire , frein uni-
 » versel , cent fois l'écueil des em-
 » portemens d'un peuple aveugle ,
 » cent fois couvert d'écume par le
 » Despote étonné de trouver une puis-
 » sance supérieure à la sienne : ce
 » grand & sublime objet fit le bon-
 » heur de *Dumoulin* ».

Le défintéressement du Juriscon-
 sulte François fournit à son Panégyriste
 une occasion de s'élever contre l'avi-
 dité des gens de loi. « Que feroit-ce
 » qu'un Avocat , qui , mettant son
 » ministère à une honteuse enchère ,
 » calculeroit le profit au lieu d'envi-
 » sager l'honneur ? Le dernier des
 » mercénaires , l'organe de l'impof-
 » ture , le vil esclave du plus vil des
 » maîtres , d'autant plus méprisable
 » que ses talens seroient plus élevés ,
 » & qu'il feroit un trafic infâme de ce
 » qui ne doit avoir que l'honneur pour
 » récompense , & pour but que le
 » triomphe de la vérité ». L'éloge en-
 tier de *Dumoulin* est sur ce ton de
 vérité , de noblesse & d'enthousiasme.

Lisez , Monsieur , & cet *Eloge* , & l'*Analyse* , & les *Notes* ; vous jugerez que M. *Henrion* sçait unir à un très-haut degré les talens de l'Orateur à la science du Jurisconsulte.

Epître à un Ami malheureux , qui a concouru à l'Académie Française pour le Prix de Poësie ; par M. Duruflé ; in-8° de 14 pages ; à Paris chez J. B. Brunet , Imprimeur-Libraire de l'Académie Française , & Demonville , Libraire , rue Saint Séverin.

EN couronnant l'Ode de la *Naviga-tion* , l'Académie Française a déclaré par la bouche de son Secrétaire , qu'elle ne donnoit aucun *accessit* , parce qu'un intervalle immense séparoit M. de la *Harpe* de tous ses concurrens. Elle a cependant fait une mention honorable de deux Pièces : l'*Epître* de M. *Duruflé* est une de celles qu'elle n'a pas tout-à-fait dédaignées. Cette *Epître* est supposée écrite à un ami qui veut terminer ses malheurs en terminant lui-même.

même sa vie. L'auteur fait parler d'abord cet ami malheureux. La douleur consume lentement le flambeau de ses jours ; son esprit est éteint ; ses organes sont flétris ; le poids de la vie le fatigue ; il veut s'en débarrasser , & demande qu'on l'abandonne à sa destinée en lui épargnant une vaine pitié & des larmes inutiles. Qui ! moi ! reprend le Poëte ,

Qui , moi ! t'abandonner & te laisser périr !
Te pousser dans l'abîme, où je te vois courir !
Donne-moi donc , cruel ! ta fermeté barbare.
Que dis-je ? à mes combats que ton cœur se
prépare :

Tu peux nommer foiblesse une tendre pitié,
Je la sens : mieux que toi je connois l'amitié ;
Je ne lui prête point un ministère *impie* ,
Je ne l'honore point par une barbarie.
Dans ta retraite , ô Ciel ! que ne puis-je
voler !

Puisque tu crains mes pleurs , tu les verrois
couler.

Viens ; je te forcerai de t'attendrir encore ;
D'abjurer dans mes bras un projet que j'ab-
horre :

Viens, par ton repentir, l'expier à mes yeux,
Et *sens* de l'amitié l'*assaut* victorieux ;
Penche-toi sur mon sein, mouille-moi de tes
larmes ;

Viens t'écrier encore : oui ! la vie a des
charmes.

De ces *épanchemens* tu connus les douceurs :
Souviens-toi de ce jour, où de tes longs
malheurs

Retraçant à mes yeux la douloureuse image ;
Tu me disois : » ami ! tu soutiens mon cou-
» rage ;

» L'amitié consolante amène au fond du cœur
» Et l'amour de la vie, & l'oubli du malheur ;
» Je lui dois ma constance, & sa voix me
» ranime.

» Elle abandonne un cœur avili par le crime ;
» C'est à lui d'implorer le bienfait de la mort.
» On résiste au malheur ; on succombe au
» remord. »

Tels étoient tes discours, &c.

Vous remarquerez , Monsieur , plu-
sieurs négligences dans ce morceau :
mais il me semble que le ton en est
vif & pressant, comme il devoit l'être ;
qu'il y a de la vérité, de la raison,

du sentiment ; c'est un mérite auquel tous nos écrivains ont aujourd'hui des prétentions , & qui n'en est pas moins rare.

Le Poëte remet sous les yeux de son ami le tableau de ces infortunés qui tentent de s'arracher la vie. Dans l'instant où ils veulent exécuter cet affreux projet , leur main hésite long-temps avant de frapper , & , quand ils expirent , il n'en est aucun qui ne regrette le jour qu'il va perdre , & qui ne consentît à souffrir de nouveau les plus cruelles douleurs sous la seule condition de vivre encore. C'est une imitation de ces beaux vers de *Virgile* :

Proxima deinde tenent mœsti loca , qui sibi
Iethum

Infantes peperere manu , lucemque perosti,
Projecere animas ; quàm vellent æthere
in alto

Nunc & pauperiem , & duros perferre
labores ?

Enéide , Liv. 6.

L'auteur lui représente ses amis , sa mère , son épouse au désespoir ; il im-

plote pour lui le secours de l'Être Suprême.

Oui, j'aime à le penser : l'éternelle Sageſſe
S'abaiſſe avec bonté ſur l'humaine foibleſſe ;
Heureux ou malheureux, en tout temps, en
tout lieu,

Ami, l'homme eſt placé ſous les regards
d'un Dieu.

Oſe t'en applaudir. Qu'un orgueil légitime
Vienne élever ton cœur, l'échauffe & le
ranime :

Offre un digne ſpectacle à l'auguſte témoin ;
Que la vertu deſire & dont elle a beſoin.

La vie eſt difficile ; hé bien ! lutte contr'elle ;
Plus le combat eſt long, plus la victoire eſt
belle.

Ce Dieu, qui prit pitié des mortels corrom-
pus,

Voulut que l'infortune enfantât les vertus :
Vois les vents déchainés rasſembler les nuages :
L'abondance deſcend au milieu des orages.

Que la fortune étale une vaine ſplendeur :
Vois ſes vils favoris, & pardonne au malheur.
De l'utile malheur l'homme né tributaire,
A beſoin des leçons de ce Maître ſévère.

46 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

La joie a ses écueils. Contemple l'Univers.
Ami ! si l'homme est grand , il l'est par les
revers.

S'il n'est plus de malheur , que devient la
constance ?

Est - ce pour les heureux qu'est faite l'espé-
rance ?

L'espérance immortelle est la fille des
Dieux :

Pour habiter la Terre , elle a quitté les Cieux.
Telle que l'amitié , compagne des disgraces ,
Elle fuit le malheur , pour effacer ses traces :
La douce illusion , qu'embrassent les douleurs,
De ses rians tableaux vient broyer les cou-
leurs.

Les tristes souvenirs devant elle s'envolent ,
Et , même en nous trompant , ses charmes
nous consolent.

Elle brille à mes yeux , & coule dans mon
cœur.

Amour ! ô des humains éternel bienfaiteur !
Toi , que ne connoît pas la grandeur impor-
tune ,

Plaisir dans le bonheur , vertu dans l'infortune !
Viens rendre à mon ami son courage expirant ;
Rallume de ses jours le flambeau pâlisant ;

Au berceau de son fils prends soin de le conduire :

Du plus doux des devoirs, c'est à toi de l'instruire.

Caressé dans ses bras, ah ! pourra-t-il former
D'autre vœu, que celui de vivre & de l'aimer ?
Qu'il est doux en effet d'être époux, d'être
père,

De voir son fils sourire, & d'embrasser la mère !
La voix de la Nature a réveillé ton cœur ;
Ami, tu vas renaître, & renaître au bonheur !

Vous dirai-je ce que je pense, Monsieur ? Cette tirade me paroît de la plus grande beauté. Ce n'est pas que je veuille dissimuler quelques défauts qui s'y trouvent. *Les vents déchainés qui rassemblent les nuages, & l'abondance qui descend au milieu des orages* sont des images ambitieuses & déplacées : ces deux vers n'ont l'air de se trouver là que par la nécessité d'intercaler deux rimes féminines entre celles qui les précèdent & qui les suivent. Je n'aime point encore *pardonne au malheur* ; cela est trop emphatique, trop dans le style de nos beaux esprits à la mode ;

48 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

il faut leur laisser ces échasses philosophiques. Je ne dirois pas non plus ~~que les douleurs embrassent~~ : cette manière de s'exprimer n'est point du tout exacte. Mais , comme le commencement de cette tirade est noble & bien écrit ! Comme les images en sont belles , les vers bien faits , bien coupés ! Et à la fin , quel charme ! quelle douceur ! Connoissez - vous de vers plus heureux que celui-ci :

Est - ce pour les heureux qu'est faite l'espérance ?

Enfin, Monsieur, je puis me tromper ; mais j'aimerois mieux avoir fait seulement les quarante vers que je viens de vous citer , qu'un volume entier d'Odes telles que celles de *la Navigation* , où M. de la Harpe a si heureusement mis en pratique la merveilleuse théorie sur la chaleur du style.

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Septembre 1773.

Fautes à corriger dans le Vol. précédent.

Page 313, ligne 7, ineptie, lise.

L E T T R E . III.

*Eloge de Jean-Baptiste Colbert. Discours qui a obtenu le second Accessit , au jugement de l'Académie Française en 1773 ; par M. P*** ; in-8° de 52 pages ; à Paris chez J. B. Brunet , Imprimeur - Libraire de l'Académie Française , & Demonville Libraire rue Saint Séverin.*

LE Discours qui a remporté le premier *Accessit* à l'Académie Française n'est pas encore imprimé , ou du moins je ne l'ai pas encore reçu. Je vais vous rendre compte, Monsieur, de celui auquel on a donné le second *Accessit*. On m'a dit qu'il avoit long-temps balancé les suffrages, & qu'il a été près de remporter le Prix. Il paroît que M. P*** a long-temps médité son sujet : aussi son ouvrage est-il rempli de vues neuves , mais quelquefois singulières. D'abord, il veut que l'on sépare l'intérêt du corps politique de

celui des membres qui le compo-
sent; il semble n'estimer que les Gou-
vernemens qui travaillent au bonheur
des particuliers.» Combien de Nations,
» dit-il, ont brillé sur la terre, qui
» n'ont dû leur éclat qu'à l'oppression
» générale de leurs citoyens; sembla-
» bles à ces retraites somptueuses, où
» vivent des hommes consacrés au
» jeûne, de qui les privations multi-
» pliées servent à décorer la prison qui
» les renferme! Ce n'est point le corps,
» ce sont les particuliers qu'il faut inter-
» roger sur le bonheur; eux seuls sça-
» vent desirer & sentir; seuls ils éprou-
» vent la douleur; & la prospérité
» des Empires n'est rien, quand les
» Sujets y gémissent ». Ceci deman-
deroit à être expliqué davantage. Peut-
être que le corps politique peut avoir
de la force dans le même temps que
les citoyens ne sont pas heureux;
mais, lorsqu'ils le sont, il est certain
qu'ils ne pourront pas long-temps
jouir de leur bonheur si le corps po-
litique est foible. Travailler à aug-
menter la force publique, c'est donc
se rendre utile à chaque citoyen,

puisque c'est travailler à la sûreté de sa personne & de ses biens.

M. P*** attribue les malheurs de l'humanité à une cause à laquelle on n'avoit guères pensé jusqu'à présent, au droit de propriété, & cette opinion est très bien développée dans une note de son Discours. » Le Peuple, dit il, » ne peut vivre que lorsqu'il est assez » employé par les gens riches, pour » gagner ce qui est nécessaire à sa » subsistance. Pour peu que le riche » ait moins de besoin du pauvre, que » celui-ci n'a besoin du riche, il est » évident que le pauvre doit souffrir » la faim, quelque abondance qu'il y » ait dans l'Etat. Par-tout où il y a de » très-grandes propriétés, & par conséquent beaucoup de journaliers, » voici comment s'établit naturellement le prix des journées: le journalier demande une somme, le Propriétaire en propose une moindre; » & comme il ajoutè, *je puis me passer de vous plusieurs jours, voyez si vous pouvez vous passer de moi vingt-quatre heures*, on sent que le marché est bientôt conclu au préjudice du

§2 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» journalier : j'en excepte le temps de
» la moisson , où le Propriétaire est
» pressé à son tour , & forcé quelque-
» fois de recevoir la loi du journalier ;
» mais ce temps-là est fort court , &
» le journalier est bientôt remis à la
» discrétion du Propriétaire ». Faut-il donc détruire tout droit de propriété ? M. P * * * est loin de proposer une telle innovation qui entraîneroit la ruine de toutes les loix & de la liberté. Mais un grand Ministre peut diminuer l'abus des grandes propriétés par des réglemens ingénieux ; il peut en modifier l'usage , forcer les riches à traiter avec l'indigence , & les mettre , en leur donnant des besoins factices , dans la nécessité de partager avec elle leur superflu. C'est ce qu'a fait *Colbert* , ainsi que l'observe M. P * * *. Son premier soin fut d'assurer la subsistance du pauvre par des loix prohibitives sur le commerce des grains. Falloit-il restreindre sans exception la liberté de ce commerce ? Falloit-il l'interdire également à toutes les Provinces ? Les réflexions de l'auteur à ce sujet sont

pleines de justesse, & il a raison de dire que le point de vue sous lequel il a envisagé l'exportation n'a été saisi par aucun des Écrivains qui ont traité cette importante matière, & qui presque tous ne sont parvenus qu'à l'embrouiller. Il ne veut point résoudre cette question par des généralités toujours dangereuses dans la pratique.

» Comment prescrire les mêmes réglemens à des Provinces, dont les intérêts & les rapports sont si différens ? Dans celles-ci, quelques particuliers ont tout envahi ; ils y dictent, à leur gré, de véritables Loix à la multitude dépouillée. C'est-là, dit-il, qu'il faut enchaîner la propriété, comme on enchaîne les animaux féroces, sans les blesser ; c'est-là que, par des Loix sévères, il faut, en quelque sorte, indiquer au citoyen riche, & les hommes à qui il doit vendre, & le prix auquel il doit traiter avec eux ; c'est-là que des entraves de toute espèce doivent suppléer la pitié anéantie, & avertir l'opulence qu'elle a des hommes autour d'elle. Mais, dans des

74 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Provinces plus heureuses, où des
» Loix particulières ont multiplié les
» héritages presque autant que les hom-
» mes, où chacun recueille dans des
» champs qui sont à lui ce qu'il doit
» consommer avec sa famille, dans
» ces Provinces, donnez moins de
» bornes au commerce des grains ; il
» n'en fera sortir que le superflu.
» Aussi *Colbert* n'abandonna point à
» ses abus la Loi qui interdisoit l'ex-
» portation des bleds ; il y dérogea
» souvent dans le détail, suivant les
» lieux & les circonstances. Ce sage
» Administrateur s'occupa sans relâ-
» che du soin d'entretenir l'équilibre
» entre la classe de citoyens qui vend,
» & celle qui achète «.

Mais ce n'étoit pas assez d'affurer la subsistance du pauvre : il falloit lui faire partager le superflu des riches. C'est encore l'objet que fut remplir *Colbert* par l'établissement des Manufactures. Alors mille chefs-d'œuvre inventés par l'industrie & le besoin firent contribuer l'opulence, & répandirent l'aisance & le bonheur jusques sur les derniers ordres de l'Etat. Dans

« et endroit l'auteur s'élève avec force
 contre ceux qui regardent comme un
 mal la protection accordée par le Gou-
 vernement à ceux qui n'ont point de
 propriété foncière ; ils croient que le
 système opposé assure la prospérité
 des Empires. » Que signifient , s'écrie
 » M. P*** , ces paroles pleines d'ou-
 » trages pour la multitude ? Je ne con-
 » nois point cette odieuse politique
 » qui consiste à protéger l'opulence
 » contre la misère , la force contre la
 » foiblesse ; je n'admets point cette
 » division de Propriétaires , & de Su-
 » jets sans propriété. Hommes de tou-
 » tes les conditions , écoutez - moi !
 » Vous êtes tous les enfans de la Pa-
 » trie ; vous avez tous des droits à
 » votre subsistance , ou par le travail ,
 » ou par la fortune. La forme de la
 » propriété n'est pas la même pour
 » chacun de vous ; mais cette pro-
 » priété n'en est ni moins incontestable ,
 » ni moins sacrée. Tout l'édifice
 » des Loix sociales porteroit sur une
 » base d'iniquité , si chaque citoyen
 » n'avoit pas le droit de demander du
 » pain ou du travail. Ainsi donc ,

» laissez l'opulence vous reprocher
» comme un opprobre l'exhéréda-
» tion de la Patrie, & ne vous y re-
» gardez pas comme sans droits, quoi-
» que la Loi ne les ait pas tracés sur
» la surface de la terre, & que vous
» ne puissiez pas déterminer le sol
» qui vous nourrira. Votre propriété
» est vague, mais assurée; & mal-
» heur au barbare qui voudroit com-
» battre cette idée consolante & fra-
» ternelle que je vous offre aujour-
» d'hui, pour relever vos ames abat-
» tues, & ranimer la piété que vous
» devez à la Patrie. Ah! s'il étoit vrai
» que la terre qui me porte me fût
» étrangère; si je n'avois d'autre pri-
» vilége que d'y poser mes pieds &
» d'y étendre mon cadavre, avec
» quelle fureur j'appellerois les ma-
» lédictions sur elle! Avec quels déli-
» cieux transports je verrois la fou-
» dre brûler ses moissons, & renver-
» ser ces arbres qui n'auroient pour
» moi ni fruits ni ombrage! Rassu-
» rons-nous, malheureux humains :
» sous une administration sage, les
» Empires ne sont qu'une famille, où

» quelques enfans ont à la vérité du
» superflu, mais où ils ont tous le né-
» cessaire ». On ne peut nier, Mon-
sieur, que ces deux pages ne soient
écrites avec autant de chaleur que d'é-
nergie. Il y a peu de morceaux poli-
tiques de ce style là. Au reste l'auteur
n'est pas de ces Panégyristes déter-
minés qui ne trouvent jamais rien à
blâmer dans celui qu'ils ont choisi pour
le sujet de leurs Eloges. M. P***
n'approuve pas l'opération de *Colbert*
sur les rentes de la Ville qui furent
presqu'anéanties ; il pense que le
créancier de l'Etat n'a pas moins de
droit que le créancier d'un particu-
lier. Il trouve encore reprehensible
celle qui encouragea la population
par des récompenses, & à ce sujet vient
une déclamation de douze pages con-
tre la population. Il rapporte tous les
exemples de Législateurs & de Prê-
tres qui ont honoré le célibat. Il faut
l'entendre lui-même. » Vous verrez
» dans l'Histoire peu de nations que
» le nombre excessif de leurs habi-
» tans n'ait rendu malheureuses, &
» n'ait forcé d'ensanglanter l'Univers.

» Si vous interrogez les Sociétés, elles
» ne vous offriront aucune classe de
» citoyens qui ne soit complète, au-
» cun emploi vacant ; & vous trou-
» verrez par tout cent concurrens pour
» une place médiocre. Dans les Villes,
» on ne voit que des protégés qui
» sollicitent une occupation, & des
» protecteurs qui font de vains efforts
» pour leur en procurer : là les hom-
» mes se pressent & se nuisent réci-
» proquement par leur nombre, & il
» n'en est aucun dont l'existence ne
» soit un fardeau pour plusieurs : là,
» vous trouvez des hommes pour tou-
» tes les fonctions, des traîtres, des
» espions, des bourreaux, des minis-
» tres de prostitution, pour le plus
» modique salaire ; là, on ne cherche
» pas des hommes pour occuper des
» places utiles, mais on crée des pla-
» ces inutiles pour occuper des hom-
» mes ; là, les pères ont autant de
» peine à donner un état à leurs en-
» fans qu'à les nourrir ; là, on est forcé
» de tolérer comme des abus néces-
» saires cent moyens affreux de dé-
» truire les hommes. Dans les cam-

» pagnes , à qui demanderons - nous
 » compte de cette foule de malheur-
 » reux qui les arrosent de sueurs &
 » de larmes ? D'où vient que les sa-
 » laires qu'on leur donne ne suffisent
 » pas pour les nourrir , & qu'ils ne
 » jouissent réellement que d'une exis-
 » tence imparfaite ? C'est qu'ils sont
 » trop multipliés , c'est que les hom-
 » mes sont , comme les métaux , trop
 » abondans ; la concurrence des tra-
 » vailleurs met le travail à vil prix.
 » Par-tout où les salaires ne fournis-
 » sent à l'homme qu'une partie de ses
 » besoins , osez dire hardiment que
 » les travailleurs y sont trop nom-
 » breux ; & , jusqu'à ce qu'on ait ré-
 » pondu à cette preuve , n'écoutez
 » aucun des sophismes sur lesquels on
 » établit cette opinion insensée que
 » nous manquons d'hommes. Oui :
 » tant que vous verrez sur la terre
 » un infortuné que vous ne pouvez
 » soulager , & que personne ne sou-
 » lage , dites qu'il y a un homme de
 » trop. Comment me persuaderez-
 » vous que les Campagnes sont dé-
 » peuplées , lorsqu'on entend tous les

BIBLIOTHÈQUE
DE
M.^r CHEVILLARD,
SOUS-INTENDANT MILITAIRE,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
CHEVALIER DE ST.-LOUIS
et des Ordres Militaires de
SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

~~~~~



» nes, les vendanges recueillies dans  
 » ses celliers, son premier mouve-  
 » ment est un sentiment de reconnois-  
 » sance pour l'Etre Suprême; & ces  
 » mêmes hommes dont elle accusoit  
 » l'absence, ces hommes grossiers ne  
 » pouvant plus servir à ses fantaisies,  
 » comme ils ont servi à ses besoins,  
 » elle rejette leurs travaux, elle vou-  
 » droit les écarter de sa demeure, &  
 » les faire rentrer dans le sein de la  
 » terre, pour n'être plus importunée  
 » par le tableau de leurs douleurs. Les  
 » campagnes sont dépeuplées ! Avant  
 » d'y faire naître de nouveaux hom-  
 » mes, rendez heureux ceux qui les  
 » habitent, « &c. Tout cela est très-  
 éloquent, très-bien dit. Mais quel est  
 l'objet de cette longue diatribe ? L'au-  
 teur appréhende que, par des Edits en  
 faveur de la population, les hommes  
 ne se multiplient trop ; il redoute  
 l'effet de tant de Livres *qui tendent à*  
*exciter la population dans toute l'Eu-*  
*rope.* Les craintes de M. P\*\*\* sont  
 mal fondées. Ce ne sont ni les Edits,  
 ni les Livres qui excitent la propaga-  
 tion de l'espèce humaine. La Loi don-



## 62 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

née par *Colbert*, les exclamations de nos Philosophes n'ont probablement pas fait naître un seul homme. *La population*, comme le dit très-bien M. P\*\*\* lui-même, *est un effet naturel du bonheur public*. Oui sans doute, c'est une vérité constatée par l'expérience; les hommes ne se multiplient qu'où ils sont heureux, & dans ce cas pourquoi se déchaîner contre la population? D'ailleurs, il n'est pas moins incontestable qu'elle contribue beaucoup à la force du corps Politique, & si la puissance de l'État assure la tranquillité des particuliers, comme je l'ai déjà observé, les particuliers conséquemment sont intéressés à la splendeur & à la puissance d'une Société dont ils font partie.

L'auteur est plus heureux quand il fait valoir les autres opérations du grand Ministre dont il écrit l'Eloge.

» Lorsqu'il eut réuni, poursuit-il, au  
 » ministère des Finances celui de la  
 » Marine, & qu'il eut à répondre à  
 » sa patrie des intérêts de son com-  
 » merce, il rassembla autour de lui les  
 » plus habiles Négocians du Royaume,

» & les fit contribuer à son instruction,  
 » en formant cette Chambre de Com-  
 » merce, où les Députés des princi-  
 » pales Villes viennent discuter ces  
 » grands intérêts, qui dans notre po-  
 » litique actuelle font la destinée de  
 » l'Europe. Par-là il remplit deux ob-  
 » jets également importants : celui de  
 » réunir sous ses yeux tous les élé-  
 » mens d'une bonne administration,  
 » & celui de donner aux Ministres  
 » & aux hommes de tous les siècles  
 » une grande leçon sur les moyens de  
 » parvenir à la vérité. Bientôt la  
 » France étonna l'Europe par sa puis-  
 » sance sur les Mers. Nos Négocians  
 » furent protégés & vengés. Le nom  
 » de *Louis* faisoit trembler ces bri-  
 » gands qui habitent l'Afrique : pen-  
 » ples odieux, à qui le despotisme le  
 » plus flétrissant n'a laissé d'énergie  
 » que pour le crime, un Sujet de la  
 » France, un simple Négociant n'é-  
 » prouva pas impunément vos outrá-  
 » ges, & vous rendîtes votre proie,  
 » aussi-tôt que *Colbert* eut fait parve-  
 » nir jusques à vous la volonté de son  
 » Roi. Le Canal de Languedoc réu-  
 » nit les deux Mers qui bornent la

» France : la Noblesse fut invitée à  
 » embrasser le Commerce maritime.  
 » Des Mémoires envoyés à tous les  
 » Ministres, à tous les Consuls Fran-  
 » çois, alloient chercher aux extrêmi-  
 » tés du monde des éclaircissemens  
 » sur toutes les branches de Com-  
 » merce, sur tous les moyens de le  
 » rendre florissant. L'esprit le plus  
 » étendu ne liroit pas sans étonne-  
 » ment ce que *Colbert* écrivit sur ces  
 » objets. Il entre dans les plus petits  
 » détails, pour s'élever de-là aux plus  
 » grandes spéculations. Quel Homme  
 » peut ainsi tour à tour analyser les  
 » parties & diriger l'ensemble ? Quel-  
 » les méditations profondes ont dû  
 » précéder ces grandes opérations ?  
 » Quel zèle l'animoit dans des tra-  
 » vaux si longs & si pénibles ? Est-ce  
 » l'amour de la gloire ? Avec tant de  
 » lumières peut-on attacher tant de  
 » prix à ce fantôme ? Ah ! croyons  
 » qu'il est des hommes pour qui l'e-  
 » xercice du bien est un besoin réel,  
 » & qui ne sont heureux que lorsque  
 » les autres jouissent ». Une des plus  
 » belles opérations de *Colbert* est d'avoir  
 » fait diminuer les droits du Prince sur

les conformations pour en augmenter le produit, & d'avoir élevé ainsi la fortune publique sur le fondement, & non sur la ruine des fortunes particulières.

M. P\*\*\* assure qu'on ne peut être vertueux sans être éclairé. Cette idée lui fournit un grand sujet d'éloge pour *Colbert* qui encouragea les Lettres & les Arts en France. Je crois que *Colbert* mérite en effet beaucoup de louanges à cet égard : mais ce n'est peut-être pas par la raison qu'en donne M. P\*\*\*. Il n'est pas encore décidé que les gens éclairés soient les plus vertueux. Pour moi j'aurois plus de foi à la vertu d'un bon Laboureur très-ignorant, qu'à celle de ces grands Philosophes, qui, à force d'études & de travaux, sont venus à bout de douter de tout, même des choses les plus claires. Si *Colbert* doit être loué pour avoir excité l'émulation des Littérateurs & des Artistes, c'est parce que les Arts & les Lettres contribuent véritablement à la splendeur de l'Etat, & lui donnent une supériorité réelle sur les autres Nations.

Enfin l'auteur peint la douleur que

ressentit *Colbert*, lorsqu'il se vit dans la nécessité de multiplier les Impôts pour soutenir les guerres ruineuses de *Louis XIV.* » Comment plaider la  
 » cause des Peuples devant un Monarque égaré par des courtisans  
 » corrompus, qui ne lui parloient que  
 » de gloire ? Hommes avides de fortune & de périls, désirant la guerre  
 » & la destruction, comme le sage désire une récolte abondante, timides  
 » pour défendre la vérité, courageux  
 » pour soutenir la vue de l'ennemi &  
 » celle de nos misères, ne répandant  
 » jamais leur sang sans y mêler le nôtre, & regardant comme une prérogative de leur naissance cette ardeur que tous les animaux ont pour  
 » les combats, & que les derniers ordres de l'Etat pourroient leur disputer avec avantage ; insatiables de récompenses, demandant sans cesse  
 » à la Patrie des hommages & de l'argent, & croyant que leurs services  
 » ne peuvent être payés que par la ruine des Provinces : voilà les ennemis que *Colbert* eut à combattre,  
 » sans autres armes que l'amour du bien. Que de zèle, que de courage

» ne falloit-il pas pour tromper tant  
 » d'intérêts, pour confondre tant d'au-  
 » dace, & ramener sur le peuple gé-  
 » missant la bienfaisance égarée de son  
 » Maître ! «

Ce Discours, très-bien écrit, sup-  
 pose, Monsieur, des connoissances très-  
 étendues, Il contient d'excellentes ré-  
 flexions sur l'Economie politique, &  
 l'on ne sçauroit assez louer sur-tout  
 les sentimens d'humanité qui s'échap-  
 pent à chaque instant de l'ame de  
 l'Auteur.

*Epître à un Homme de Lettres Céliba-  
 taire ; Pièce qui a concouru pour le  
 Prix de l'Académie Françoisé en  
 1773, par M. Doigni du Ponceau ;  
 à Paris chez J. B. Brunet, Imprimeur-  
 Libraire de l'Académie Françoisé, &  
 Demonville, Libraire rue S. Séverin.*

CETTE *Epître* est la seconde qui a  
 mérité les regards de l'Académie. Le  
 sujet en est bien choisi, & présente un  
 objet marqué d'utilité morale ; l'auteur  
 y attaque cette manie funeste que le  
 luxe a produit, & qui fait rejeter

aujourd'hui par tant de citoyens les liens les plus chers à la société. Ce commencement prévient en faveur du reste de l'*Épître* :

Eh quoi , toujours rebelle aux vœux de la Nature ,

A sa touchante voix, *qui dans ton sein murmure*,  
Fier de ta liberté, tu brises le lien

Par qui l'Etre sensible est homme & citoyen !

L'Hymen te fait frémir ! Sombre Célibataire ;

Tu dédaignes les noms & d'époux & de père !

La froide indifférence a desséché ton cœur ,

Et c'est en n'aimant rien que tu crois au bonheur !

*qui dans ton sein murmure* est du remplissage ; mais le dernier de ces huit vers est charmant.

Après avoir plaint la fausse sagesse de son ami, après l'avoir assuré qu'elle ne suffira jamais pour le rendre heureux, l'auteur s'élève contre ce dangereux égoïsme qui a tari parmi nous les sources du bonheur ; il lui présente ensuite les images les plus propres à faire impression sur lui.

De ton enfance , ami , peins - toi l'heureux tableau ;

Vois ton père attendri, penché sur ton berceau,

Couvrir de ses regards & mouiller de ses larmes

L'intéressant objet de ses tendres allarmes.

O Ciel ! s'écria-t-il , veille sur cet enfant ;

Qu'un jour il soit utile , & qu'il soit bienfaisant !

Je fais vœu de nourrir, dans cette ame flexible ;  
Le besoin d'être aimé , d'être honnête & sensible ;

Qu'il forme , comme moi , ces respectables nœuds ,

Qui des hommes unis font un peuple d'heureux.

Oui , de chers rejettons soutiendront ma vieillesse ;

Rajeuni dans leurs bras je renaîtrai sans cesse ;  
Leurs consolantes mains me fermeront les yeux. ....

Et d'un père adoré tu trompes tous les vœux !

Il vient un temps où l'expérience nous éclaire sur les erreurs du premier âge ; alors on est désabusé de tout ce qui avoit séduit ; on est effrayé du vuide qu'on trouve autour de soi. L'amour des talens & des arts perd sa première ardeur avec la jeunesse ; les liens d'un



heureux hymen peuvent seuls apporter à l'ame quelque consolation.

Ah! combien il est doux de confondre ses larmes ,

Et ses moindres chagrins , & ses moindres allarmes ,

De goûter sans remords les plaisirs les plus chers ;

Et d'être heureux sans crime aux yeux de l'univers !

Sainte & pure union, céleste jouissance ,

Qu'ordonne la Nature & permet l'innocence ;

Accord intéressant des Graces , des Vertus ,

Pour les infortunés tes nœuds furent tissus :

Viens , pénètre avec moi dans cet asyle sombre ,

Où l'indigence en pleurs souffre & gémit dans l'ombre ;

Vois des hommes en butte à tous les coups du sort ,

Qui, mourant mille fois en invoquant la mort,

Sur un lit arrosé de leurs larmes amères ,

Du pain de la douleur nourrissent leurs misères ;

Tous ces infortunés, flétris par tant d'horreurs ;

Dans leurs embrassemens éprouvent des douceurs ;

**Au fond de ce cachot reconnois ton semblable ,**

**Qu'a pros crit l'injustice, & que l'opprobre accable :**

**O providence auguste ! il revoit ses enfans....**

**Le plaisir brille encor dans ses yeux expirans ;**

**Il lève vers le Ciel sa tête appesantie ,**

**Et trouve moins amer le poison de la vie.**

**L'auteur fait répliquer à son ami d'assez bonnes raisons pour le célibat,**

**Loin de moi tes conseils : tu veux que je m'im-mole**

**Pour ce sèxe trompeur, inconstant & frivole ;**

**Impérieux tyran de notre liberté ,**

**Que suivent le Parjure & l'Infidélité !**

**S'ils pouvoient revenir , ces jours de l'Inno-cence ,**

**Où l'Hymen & l'Amour , que guidait la Dé-cence ,**

**Charmant par les plaisirs les devoirs les plus saints ,**

**De guirlandes de fleurs enchaînoient les hu-mains !**

**Mais non , l'Hymen n'est plus qu'un lien tyrannique ,**

**Ourdi par l'Intérêt & par la Politique , &c.**

**L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

Voici la réponse du Poète à cette  
satyre contre le mariage :

Va , malgré tes crayons , trop durs & trop  
sévères ,

Il est encor , crois-moi , des épouses , des  
mères ,

Que parent les vertus , qu'embellissent les  
mœurs ,

Qui , méprisant la mode & ses succès trom-  
peurs ,

Dans le sein d'un époux versent de douces  
larmes ,

Et pour mieux l'enchaîner font fières de leurs  
charmes , &c.

J'ai trouvé dans cette *Epître* du  
sentiment , du naturel , de l'honnêteté.  
L'auteur qu'on m'a dit être fort jeune  
mérite des encouragemens. Son style  
est , en général , un peu foible. Je crois  
qu'il pourra réussir dans les sujets qui  
ne demandent que de la douceur & de  
la facilité.

Je suis , &c.

*A Paris ce 8 Septembre 1773*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE IV.

*Tobie, Poëme en quatre Chants ; par M. le Clerc ; un Volume in-12 , petit format , de 252 pages ; prix 1 livre 10 sols ; à Paris chez le Jay , Libraire rue Saint - Jacques.*

**C**ET ouvrage est du genre de ceux que nous appellons des Poëmes en prose, dont l'invention est du siècle présent : car il n'y a pas d'apparence que *Fénelon* crût faire un Poëme lorsqu'il composoit le *Télémaque*. Quoiqu'il en soit , en mettant ces sortes d'ouvrages infiniment au-dessous des véritables Poëmes, comme les Drames au-dessous des Tragédies , je ne

ANN. 1773. Tome V. D.

vois pas pourquoi on les proscriroit de notre littérature. Il est certain que la gloire d'enfanter des chefs-d'œuvre en vers tels que l'*Iliade*, l'*Enéide*, la *Jérusalem Délivrée*, sera toujours très-supérieure, & que ceux qui se sentiront assez de génie pour y atteindre, n'en seront pas détournés par la publication de quelques Poèmes en prose. D'un autre côté, il faudra toujours un talent peu commun pour produire des ouvrages qui comme ceux-ci demandent beaucoup d'imagination & de sensibilité ; & les personnes mêmes qui condamnent le plus les innovations, seroient peut-être très-fâchées de n'avoir pas lu la *Mort d'Abel* de M. Gessner & le *Joseph* de M. Bitaubé. En un mot, ne nous élevons pas avec une rigueur outrée contre les nouvelles sources de plaisir ; il n'y en a déjà pas trop sur la terre.

Le Poème que je vous annonce, Monsieur, paroît fait à l'imitation des deux que je viens de vous nommer ; c'est une preuve que l'Écriture sainte est une mine féconde dont les Poètes n'ont pas assez connu toutes les ri-

chesses, & qui peut fournir des sujets aussi heureux & des exemples de vertu bien plus admirables que le fond si usé de l'ancienne Mythologie. *Tobie* est divisé en quatre Chants, & , quoiqu'embelli de tous les ornemens dont il est susceptible, le texte sacré y est suivi avec exactitude.

Le début est plein de noblesse & de simplicité : « Je chante un adorateur du Dieu d'Israël, qui, dès sa plus tendre jeunesse, ouvrit son ame aux trésors de la piété; un citoyen, qui, dans les horreurs de la captivité, consacra les débris de sa fortune à soulager ses frères gémissans; un fils tendre & soumis, l'unique consolation d'un père & d'une mère aussi malheureux que respectables; un époux, dont le cœur, né sensible, ne brûla jamais que des chastes feux de l'hymen; un ami enfin, que son goût épuré pour la vertu rendit digne de l'approche de ces Intelligences qui environnent le trône du Très-Haut. Lorsque je chante cet homme juste, éclipez vous, Ambition Guerrière, Orgueil Philosophique: c'est à

» la solidité des vertus morales à faire  
 » disparoître vos vains fantômes.

» Fille de l'Eternel , source de tout  
 » ce qui est beau, ô Nature, dirige mes  
 » pinceaux ! C'est par toi que le senti-  
 » ment vivifie l'expression , charme  
 » l'oreille, & captive le cœur. La rai-  
 » son satisfaite applaudit à tes graces  
 » naïves ; c'est à toi que l'art même  
 » doit tout son pouvoir ; il n'est heu-  
 » reux qu'autant qu'il te suit comme  
 » son modèle. Si , dédaignant pour  
 » toi l'appas des plaisirs & des richesses,  
 » j'ai cherché la sagesse dans les  
 » routes solitaires où tu étales tes  
 » beautés libres , ô Nature , révèle-  
 » moi tes secrets ; prête à ma langue  
 » cette simplicité touchante qu'on ad-  
 » mire dans tes ouvrages : défends-  
 » moi de cet esprit factice qui flatte  
 » le goût des nations trompées par un  
 » vain luxe ; inspires-moi , comme tu  
 » as inspiré le Poëte antique qui célé-  
 » bra la valeur & la prudence des  
 » Rois , & le Chantre moderne qui  
 » jetta des fleurs sur la tombe du pre-  
 » mier Juste ».

L'Auteur expose les infidélités &c

les crimes multipliés qui avoient attiré la colère céleste sur les Israélites. Enfin l'Eternel avoit confié aux descendans de *Bélus* le soin de le venger ; l'Assyrien fut vainqueur, & la Cité superbe, élevée par Ninus, vit bientôt captives & renfermées dans son sein les dix Tribus d'Israël. « Parmi tant de cœurs » ingrats & coupables , il étoit un » homme sensible & juste. Dieu abaissant sur lui un regard de complaisance , daigna se le réserver. *Tobie* étoit son nom. Sa vertu s'épuroit au creuset de l'infortune. La sagesse constante qui avoit rempli ses jours , le consolait dans sa vieillesse. Les œuvres de miséricorde marchaient devant lui : il nourrissoit les orphelins ; il alloit chercher le malade couché sur un lit de douleurs , & , par des paroles consolantes , il lui portoit l'oubli de ses souffrances : ses mains infatigables ensevelissoient les morts. Sa bienfaisance active avoit enfin épuisé le bien qu'il tenoit de ses Ayeux , parce qu'il ne s'étoit toujours regardé que comme dépositaire de ces biens , sur lesquels



» ses frères avoient des droits. Enfin  
» il éprouva la misère dont il avoit  
» sauvé tant d'autres. Cependant l'âge  
» & le travail avoient miné son corps ;  
» déjà courbé & soumis aux infirmités  
» renaissantes de la vieillesse , la pau-  
» vreté n'étoit pas le moins suppor-  
» table de ses maux. Il étoit aveugle :  
» non que l'organe de la vue eût perdu  
» de son ressort sous la lime du temps ,  
» mais un accident cruel avoit fermé  
» cet organe précieux & lui déroboit  
» ce ciel , qu'il aimoit tant à contem-  
» pler. Il avoit tout perdu , hors la  
» paix qui repose à côté de la vertu.

» O délices d'une ame paisible &  
» sainte ! Une Epouse digne de lui , un  
» fils digne de tous les deux , le témoi-  
» gnage secret de sa conscience , quels  
» biens plus solides lui restoient-ils à  
» désirer sur la terre ! Il l'appercevoit  
» comme un point , & voyoit , des  
» yeux de la Foi , l'éternité brillante  
» s'ouvrir pour l'embrasser dans son  
» sein. Et si quelquefois la douleur  
» suspendoit ses nuages sur sa tête blan-  
» chie , bientôt ils étoient dissipés par  
» les rayons du soleil de justice ; qui

» pénétoient son âme. Elle étoit for-  
 » tifiée par leurs célestes influences ,  
 » par l'attente d'un Sauveur , & par  
 » l'espoir d'une autre vie , où le bon-  
 » heur n'est plus que pour la vertu ».

L'auguste Patriarche eut besoin de ces secours. La plus cruelle épreuve l'attendoit sur la fin de sa vie. *Anne* , sa chère *Anne* , la compagne de sa couche , connoissoit tout ce que l'indigence avoit de rigueurs ; elle étoit réduite à faire le dur apprentissage d'un travail mercénaire. Mais ce qui touchoit le plus ce cœur tendre & vraiment maternel , étoit l'intérêt d'un fils unique qu'elle voyoit prêt à déchoir du rang de ses pères. Le respectable vieillard montrait un courage au-dessus de sa fortune. « Pourquoi , » disoit-il , ce fils , l'égal de ses frères , » se verroit-il affranchi du travail des » mains , ce joug imposé sur toute la » postérité d'*Adam* , ce travail que le » lâche seul dédaigne , & dont s'honore l'âme courageuse ? » Mais cette idée révolte la tendresse d'une mère ; elle va même jusqu'à reprocher à son époux que lui seul , par une bienfai-

sance excessive, est la cause de leurs malheurs. Le saint homme pénétré de douleur déchire ses habits & gémit d'avoir trop vécu. Il prie l'Eternel de pardonner ces reproches à son épouse. Ensuite il se rappelle qu'il eut un ami nommé *Gabelus*, à qui il a prêté dix Talens. Cet ami est retenu prisonnier chez les Médes, alliés des Assyriens, & qui ont partagé entr'eux les Israélites comme la proie du vainqueur. Mais sa fortune est devenue considérable ; il jouit d'ailleurs de la plus grande considération auprès du Roi des Médes. *Tobie* se détermine à lui envoyer son fils. Cependant *Anne* étoit déjà livrée aux remords ; elle n'a pas la force de s'exprimer ; elle se jette dans le sein de son époux qu'elle inonde de larmes. Leur fils tombant à leurs genoux, leur prenant les mains & les unissant, accroît l'intérêt de ce tableau pathétique, & l'un de ces Esprits consolateurs qui protègent les foibles mortels, l'Ange *Raphaël* présente leurs larmes & leurs vœux à l'Etre suprême. Ici est un très-beau morceau sur l'essence de ces Intelli-

gences médiatrices entre Dieu & l'homme. « Lorsque le Créateur , dit le  
 » Poète , imprima dans chacun de ses  
 » ouvrages un caractère de grandeur  
 » & d'intelligence , qu'il eut manifesté  
 » les desseins variés de sa sagesse éter-  
 » nelle, qu'il eut étendu , dans la vaste  
 » enceinte de l'infini , sa puissance fé-  
 » conde , il forma cette chaîne mer-  
 » veilleuse , qui , par des rapports ca-  
 » chés à notre foible vue, lie les Soleils  
 » & l'Atome , l'Archange & l'Insecte.  
 » Cette chaîne immense , & non in-  
 » terrompue , forme de chaque espèce  
 » autant d'anneaux , & comprend tous  
 » les êtres , qu'elle joint & qu'elle em-  
 » brasse. L'homme , être mitoyen ,  
 » tenant par la pensée aux substances  
 » spirituelles , & par son corps aux  
 » substances matérielles , l'homme  
 » semble occuper le milieu de cette  
 » chaîne admirable , & paroît le cen-  
 » tre & le lien de ce grand Tout.

» Cette étonnante diversité des œu-  
 » vres du Tout-Puissant , a conduit  
 » l'esprit de l'homme , spectateur de  
 » ces merveilles accumulées , à penser  
 » que dans le monde invisible regnoit

## 82 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» la même magnificence : que Dieu ;  
 » du même souffle , avoit créé des  
 » substances célestes, des Esprits purs,  
 » qui , pénétrés de ses feux , étoient  
 » les Ministres & les organes de ses  
 » volontés ; qui , plus agiles que l'é-  
 » clair, se répandoient dans tous les  
 » mondes , pour exécuter ses ordres  
 » suprêmes : Esprits , dont la plus glo-  
 » rieuse prérogative est de le servir ,  
 » de le connoître , de l'adorer , de  
 » l'aimer mieux que les autres Créa-  
 » tures.

» Le sublime *Platon*, dégageant son  
 » génie des ténèbres du Paganisme ,  
 » entrevit le premier l'ordre lumineux  
 » de ces substances immatérielles , que  
 » la raison conçoit sans pouvoir les  
 » démontrer : la Foi, plus hardie dans  
 » son effort, en a constaté l'existence ,  
 » en soulevant ce rideau qui déroboit  
 » aux Mortels les merveilles d'un Uni-  
 » vers invisible.

» Mais , ni ces êtres pensans , ni  
 » l'Esprit Éternel qui leur communique  
 » la pensée, n'ont dans leur substance  
 » aucun mélange terrestre. Ils ne res-  
 » semblent point à ces vains Dieux de

» la Fable , esclaves d'organes gros-  
 » fiers, que l'homme abusé, mais con-  
 » séquent jusques dans le délire de son  
 » imagination, revêtit tout à la fois &  
 » de son corps & de ses passions. Ces  
 » purs Enfans de Dieu, nobles images  
 » de leur Auteur, n'ont point d'yeux,  
 » & sont éclairés; sans aîles, ils fran-  
 » chissent l'espace; sans oreilles, ils  
 » entendent les ordres de leur Maître,  
 » qui se communique à eux sans le  
 » secours de la parole. Enfin leur sub-  
 » stance, débarrassée des sens, ne  
 » conçoit & n'agit que par la pensée;  
 » par elle ils se transportent en tous  
 » lieux sans mouvement. C'est par eux  
 » que ce Dieu dirige & les destinées  
 » orgueilleuses de chaque Empire, &  
 » les destinées obscures de chaque  
 » Habitant, non moins présentes à ce  
 » regard, devant qui disparoissent les  
 » formes, les mesures & les distances.  
 » Ce Dieu se détermine-t-il à punir  
 » les crimes d'une Nation? C'est un  
 » Ange Exterminateur qui aiguise l'a-  
 » cier dont il arme un furieux Con-  
 » quérant. Veut-il rendre heureux un  
 » peuple fidèle à ses loix? C'est un Ange

» de paix qui remet le sceptre de la  
 » bienfaisance entre les mains d'un  
 » bon Roi. Dieu , qui se suffit à lui-  
 » même , n'a pas besoin sans doute de  
 » ces Agens célestes ; c'est sa bonté seule  
 » qui daigne les employer : emplois  
 » fortunés & glorieux , qui en font les  
 » Protecteurs du genre humain ! C'est  
 » par eux qu'il trouve un appui secou-  
 » rable , par eux qu'il parvient à déra-  
 » ciner le germe renaissant des vices.  
 » Ce sont eux qui font descendre dans  
 » nos cœurs cette rosée céleste , se-  
 » mence des vertus , qui les développe ,  
 » les fait croître & fleurir. Quand nos  
 » âmes , dociles à leurs inspirations  
 » secrètes , sont parvenues à étouffer  
 » la révolte des sens , à régler nos  
 » passions d'après les loix immuables  
 » de la justice , alors ces Génies tuté-  
 » laires offrent devant le trône du  
 » Très-Haut ces mêmes vertus que  
 » nous leur devons , demandent pour  
 » nous le salaire de nos foibles efforts ,  
 » & n'imputent qu'à nous le bien que  
 » nous n'avons opéré que par eux ».

C'est ainsi que l'Archange *Raphaël*  
 fixa les regards de l'Eternel sur *Tobie*

& sa famille ; aussi-tôt ce Dieu dicte ses ordres au ministre de ses graces ; *Raphaël* prend les traits , la taille & jusqu'à la voix d'*Azarias* , & sous cette forme il se présente à *Tobie*. Il lui déclare que son père *Ananias* l'a chargé d'aller consoler ses frères captifs chez les Médes , qu'il sçait que l'amitié la plus étroite le lie au sort de *Gabelus* , & qu'ainsi il vient lui demander ses ordres. Le vieillard reconnoît le doigt de Dieu tracé dans cet heureux événement , & confie son fils unique à la conduite de celui qu'il prend pour *Azarias*. Cependant les alarmes de sa mère renaissent ; elle propose de charger *Azarias* seul d'agir en leur nom auprès de *Gabelus* ; mais l'auguste Patriarche s'y oppose. *Raguel* de la même Tribu que lui , est aussi chez les Médes ; sa fille avoit été destinée à son fils ; ils ont été élevés ensemble ; sans doute que le Dieu d'Israël veut consommer cette union. Alors *Anne* elle-même consent au départ de *Tobie*. L'heure du sommeil arrive ; il répand avec profusion sur le père & le fils ses pavots rafraîchissans ; mais le cœur d'une



86 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

mère se refuse à ses charmes. » Inquiète,  
 » agitée, elle se dérobe avec précau-  
 » tion de sa couche ; elle suspend  
 » ses pas dans l'ombre, elle étend  
 » ses mains craintives, & d'une  
 » haleine palpitante, rallumant une  
 » lampe à peine éteinte, elle en mo-  
 » dère l'éclat trop vif, en l'environ-  
 » nant du pan de sa robe. Elle approche  
 » doucement du lit où repose celui  
 » qu'elle aime ; elle se rassasie encore  
 » une fois du plaisir de le contempler ;  
 » son cœur se gonfle de soupirs qu'elle  
 » étouffe ; & sa bouche, après avoir  
 » erré sur les joues de son fils, se colle  
 » sur sa main, mais en modérant le  
 » feu de ses baisers, pour jouir plus  
 » long-temps de son sommeil. Elle  
 » porte l'attention jusqu'à écarter de  
 » son visage ces insectes volans, enfans  
 » importuns de la chaleur, dont la  
 » piquûre pourroit le blesser, dont le  
 » bourdonnement du moins pourroit  
 » troubler le calme dont il jouit ».

*Azarias* arrive. Mais cette tendre  
 mère retarde toujours le moment de  
 se séparer de son fils ; elle presse le  
 vieillard de l'accompagner jusqu'au

sommet de la montagne voisine ; enfin ils quittent l'objet de leur amour & de leurs espérances , & le jeune *Tobie* s'arrache de leurs bras. L'Auteur a très-heureusement profité d'une circonstance qui se trouve dans le texte sacré. « On apperçoit à leur suite cet » animal , assidu compagnon des pas » de l'homme , & qui par son zèle » & son attachement , a mérité de » devenir le symbole de sa fidélité. » Incertain dans la marche qu'il devoit suivre , & ressentant aussi les regrets de cette séparation , il partageoit ses caresses ; cent fois , frappant l'air de ses cris , il va , revient , courant du fils à la mère , du père au fils , ne pouvant quitter les uns ni les autres. *Anne* enfin aime mieux qu'il se fixe sur les traces de son jeune maître , & le détermine du geste & de la voix : elle pense que fidèle & courageux , il pourra le garder , & peut-être le défendre au besoin ». Cette peinture si naturelle est pleine de grace & de vérité. On en trouve peu de semblables parmi nos modernes : elle est digne du génie simple des premiers Poètes de l'Antiquité.

Le jeune *Tobie*, plongé dans un morne silence, marchoit lentement à côté d'*Azarias*. Enfin cédant à la force du sentiment qui l'entraîne, il se jette dans ses bras, en remerciant le Ciel de lui avoir donné un tel ami & un tel guide. « L'Ange, en empruntant un » corps mortel, s'étoit soumis à toutes » les sensations dont l'homme étoit susceptible dans l'état primitif de son » innocence. Il permettoit aux passions » de l'émouvoir, sans leur permettre » de le troubler ; il les régloit, il régnoit sur elles, il les subordonnoit à » la raison. Il n'avoit pas eu besoin » d'adopter l'amitié : c'est elle qui » triomphe dans le séjour du bonheur : » c'est elle, qui, dans le sein de Dieu » même, vrai centre d'union, lie, sous » le nom de charité, les substances immortelles : leur félicité s'augmente, » en brûlant de ce feu pur & mutuel » qui les réunit à la source de tout » amour. Ici-bas, elle donne un avant-goût des voluptés célestes. L'Ange » ne fait qu'ouvrir son sein à ce torrent » délicieux dont les charmes lui sont si » bien connus, charmes qui ne se

» communiquent qu'à ces hommes fa-  
 » vorisés du ciel & dignes de jouir de  
 » ces plaisirs réservés aux cœurs inno-  
 » cens. Tel étoit *Tobie*. Il pleure, &  
 » ses larmes sont essuyées par son ami ».

Les deux voyageurs s'avançoient le long des rives du Tigre qui leur présentait le spectacle le plus magnifique. Une digue majestueuse & impénétrable, qui bravoit à la fois la fureur des vents & les débordemens du fleuve ; une chaussée immense, des campagnes fertiles, des palais dorés, des boîquets aromatiques ; tout offroit aux yeux fascinés des Assyriens l'image du bonheur. *Tobie* & son ami arrivent au confluent du Tigre & du Lycus. Ils ne veulent point mendier l'hospitalité à ce peuple dédaigneux de vainqueurs : ils vont se livrer au doux sommeil pendant la nuit sur un gazon délicieux ombragé du feuillage d'un jeune *sycomore*. « Mais en contemplant les eaux » pures du Tigre, qui, dans ces asyles, » sembloit ralentir sa course, leurs » membres, amollis par la chaleur, » épuisés par la lassitude, appellent la » fraîcheur solitaire qui doit insinuer

» dans leurs veines la force & le doux  
 » repos. Fidèles aux loix de la pudeur ,  
 » ils s'éloignent l'un de l'autre , à l'abri  
 » des roseaux ; & dépouillant leurs lé-  
 » gers vêtemens , ils entrent avec un  
 » silence paisible , indice heureux du  
 » calme de leurs ames , dans le fleuve  
 » qui les reçoit & les embrasse. Mol-  
 » lement soulevés , ils s'abandonnent  
 » d'abord au courant , mais avec ré-  
 » serve ; & bientôt s'étant assis , les  
 » yeux élevés sur la surface des ondes ,  
 » ils regardent la rive où ils ont confié  
 » le dépôt de tout ce qu'ils possèdent.  
 » Tout - à - coup un monstre épou-  
 » ventable , soulevant les flots , lève sa  
 » tête hideuse , & s'avance , la gueule  
 » ouverte , sur le tranquille Israélite ,  
 » qui ne l'apperçoit point encore.  
 » L'Ange prévoyant la victoire du  
 » héros que le ciel protège , diffère à  
 » l'avertir du danger pour mettre son  
 » courage à l'épreuve. Mais , au pre-  
 » mier aspect de cet ennemi terrible ,  
 » ce gardien actif , présent d'une mère  
 » prévoyante , remplissant ses vœux ,  
 » s'agite sur le bord , s'élance dans le  
 » fleuve , & , plein d'un zèle inquiet ,

» par ses aboiemens précipités, donne  
 » le signal du combat, & force son  
 » jeune maître à détourner ses regards  
 » vers l'objet menaçant. Ciel ! quel  
 » moment ! *Tobie* voit déjà près de  
 » lui ce monstre revêtu de rudes écail-  
 » les, dont la gueule, armée de dents  
 » tranchantes & couverte d'écume,  
 » exhale un tourbillon de fumée. A  
 » cette vue, il s'élance nud sur le ri-  
 » vage, & paye ce tribut de foiblesse  
 » involontaire, dont le mouvement  
 » subit avertit l'homme de fuir un dan-  
 » ger inévitable ; mais bientôt il s'ar-  
 » me, fixe son ennemi, & s'arrête en  
 » héros. Le monstre, trompé par sa  
 » rage affamée, bondit avec fureur, &  
 » faisant gémir le fleuve sous son effort,  
 » se précipite hors des flots, touche la  
 » rive, & roule sur le rivage. Mais à  
 » peine a-t-il quitté l'humide élément,  
 » tel qu'on vit jadis le crédule amant  
 » de *Dalila* perdre sa force surnaturelle  
 » avec sa chevelure mystérieuse, tel  
 » le monstre, sous sa dure écorce, im-  
 » puissant & sans ressort, tente des  
 » efforts inutiles. Ses yeux sanglans  
 » sortent de leur orbite ; sa queue ter-

## 51 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» rible bat foiblement le sable ; sa  
» gueule se referme, & ne peut plus se  
» r'ouvrir ; ses nageoires dressées &  
» inhabiles à se mouvoir , le livrent  
» sans défense à son vainqueur , qui  
» sent son cœur enflé de la joie d'un  
» premier succès ».

L'Ange qui lit dans son cœur ,  
alarmé de ce mouvement d'orgueil ,  
l'avertit de rapporter la victoire au  
Tout-Puissant. *Tobie* se foumet & adore  
l'Etre Suprême. Il perce le monstre  
dont le sang ruisselle , & cette proie  
divisée en morceaux lui fournit d'a-  
bondantes provisions. Un caillou  
frappé contre un autre enflamme des  
feuilles desséchées ; le feu se commu-  
nique à un vieux tronc brisé par la  
foudre , & ces feux , par un double  
usage , dissipent les ombres & leur  
préparent un repas exquis.

Au bout de dix jours *Tobie* entre-  
voit la cime du mont Ozonte. « Bien-  
» tôt Ecbatane étale à ses yeux sa  
» magnifique perspective : elle réunit  
» ce que la nature & l'art peuvent  
» composer de plus majestueux. Tra-  
» cée dans un vaste contour , & s'éle-

» vant par degrés sur une terre uni-  
» formément arrondie, sept enceintes  
» de murailles déployent un superbe  
» amphithéâtre, où l'œil surpris hésite  
» & doute s'il ne voit qu'une seule  
» ville, ou s'il n'en voit pas sept tout  
» à la fois. Chaque rempart, dominé  
» par un autre, à des distances presque  
» égales, s'aggrandit dans sa circonfé-  
» rence. Les parapets des murs, les  
» créneaux des tours, diversement  
» colorés, frappent l'œil ébloui de  
» sept couleurs différentes, dont la  
» réunion semble réfléchir les rayons  
» de l'arc qui décrit un demi cercle  
» dans les plaines de l'air. C'est encore  
» ainsi que le prisme, décomposant un  
» faisceau de lumière, tire d'un seul  
» rayon du soleil les sept couleurs pri-  
» mitives dont s'enorgueillit la nature.  
» Les eaux du Choaspe, qui serpen-  
» tent dans l'humble plaine, asservies  
» & emprisonnées par l'effort du génie  
» de l'homme, sont élevées, à l'aide  
» des machines & transmises, par un  
» étonnant aqueduc, jusqu'au résér-  
» voir immense qui baigne le sommet  
» de la Citadelle. De-là, descendant



» par mille canaux souterrains , elles  
 » forment dans leur chute des cascades  
 » jaillissantes , d'où elles découlent  
 » successivement dans les enceintes  
 » inférieures qu'elles arrosent , jusqu'à  
 » ce qu'elles viennent enfin se réunir  
 » au fleuve dont l'art les a séparées.

» Simple encore , mais déjà régu-  
 » lière , l'architecture décoroit l'entrée  
 » de la ville d'un arc de triomphe , où  
 » le Jourdain captif mêloit ses pleurs  
 » à l'onde qui sortoit de son urne. *To-*  
 » *bie* soupire à l'aspect de cet emblè-  
 » me orgueilleux ; *Azarias* le console ,  
 » il veut distraire sa douleur , en atta-  
 » chant sa vue errante sur ces colonnes  
 » majestueuses , qui , formant un vaste  
 » pérystile , égaloient la hauteur des  
 » remparts. C'est sous cette voûte im-  
 » mense qu'un Roi sage , au gré d'un  
 » peuple aveugle , dispose , au sein de  
 » la paix , les ressorts de la guerre. Ici  
 » sont des magasins , là des arsenaux :  
 » plus loin les coursiers mordant le  
 » frein qu'ils blanchissent d'écume , les  
 » chameaux au dos robuste , les élé-  
 » phans dressés aux combats. Au-dessus  
 » de ces terribles animaux , reposent

» les Guerriers plus terribles encore.  
 » Ils veillent à la défense, au bon ordre  
 » de la ville, ils la protègent, sans  
 » troubler dans ses foyers le paisible  
 » Citoyen.

» Les captifs, dont la haine trop  
 » fondée pourroit, en s'éveillant, ins-  
 » pirer quelque terreur, désarmés  
 » dans la troisième enceinte, sont sé-  
 » parés du peuple qui les environne  
 » de toutes parts. Les Mages ont leurs  
 » temples & leurs demeures au-dessus  
 » des Satrapes les plus puissans ; le  
 » palais du Despote repose au pied de  
 » la Citadelle. C'est de-là que partent  
 » les ordres invisibles qui régulent ou  
 » changent les destinées des Provinces,  
 » ordres qu'on attend avec terreur,  
 » qu'on reçoit en silence, & qui ne  
 » sont jamais contre-balancés par le  
 » moindre murmure d'un peuple d'es-  
 » claves ».

Enfin l'Ange & *Tobie* parviennent à  
 la troisième Cité, séjour des captifs,  
 & sont conduits à la maison de *Ra-  
 guel*, qui au premier aspect distingue  
 dans le jeune Israélite un certain rap-  
 port qui l'étonne & l'attendrit. Il l'in-

terroge & lui communique l'impression qu'il éprouve. *Tobie* se fait connoître ; il tombe aux pieds de *Raguel* & d'*Anne* son épouse, & bientôt les transports d'une tendresse mutuelle s'exhalent en liberté. « Aux accens » dont la maison retentit , accourt la » jeune *Sara* , pour partager l'allé- » gresse commune. *Sara* joignoit à l'art » de plaire , l'ingénuité naïve ; & la » modestie , plus touchante que sévère , » ajoutoit à ses graces naturelles. Elle » accourt dans un désordre heureux , » ayant oublié de cacher ses appas du » voile qui ne les intercepte que pour » les relever davantage. Ses yeux se » portent , non sans émotion , sur » *Tobie* , quand tout-à-coup elle est » instruite par son père de ce nom si » cher à son enfance , & qui , toujours » présent à son cœur , déjà s'étoit offert » à son imagination timide. Aussi-tôt » les lys de son teint sont nuancés de » cette rougeur divine , dont la nature » colore la pudeur ; & , dans un mou- » vement irréfléchi , ses mains se hâ- » rent de baisser sur son front le voile » tissu par l'honneur pour servir de » rempart

» rempart à l'innocence craintive :  
 » voile semblable à la nuée légère,  
 » qui tempère les rayons du soleil,  
 » sans en altérer l'éclat pur & tou-  
 » chant. »

*Raguel* lui-même exerce envers ces deux voyageurs tous les devoirs de l'hospitalité; malgré leur résistance, il répand lui-même l'eau tiède sur leurs pieds; il fait immoler le plus tendre de ses cheyreaux, & le vin le plus vieux coule dans des vases ornés de fleurs. Un chœur de jeunes beautés erre autour de la table & prévient tous les désirs; mais *Tobie* ne voit, ne distingue que l'objet enchanteur qui est à leur tête, & la jeune *Sara* ne pouvoit défendre son cœur des mouvemens involontaires qui l'agitoient. Le jeune homme, cédant à un transport dont il étoit plus le maître, la demande pour son épouse. Cette proposition répand la surprise & l'épouvante dans cette famille. *Anne*, entraînant sa fille, la soustrait aux yeux de son amant. Alors *Raguel* explique les raisons de leurs allarmes. *Sara* a été fiancée à sept époux; on

ANN. 1773. Tome V. E

les a vu tous périr au moment même qu'ils furent conduits à la couche nuptiale ; il ne veut pas que les parens de *Tobie* aient à lui reprocher le trépas de leur fils unique ; mais *Azarias* se lève , & , comme inspiré de la Divinité , dit que c'est par un décret de la Providence que les époux de *Sara* ont été livrés à l'Ange de la mort ; qu'elle n'avoit point béni une union que des vues profanes avoient projetée ; que le jeune *Tobie* est l'élú de Dieu , l'homme selon son cœur , celui qu'il a nommé pour perpétuer le sang de *Raguel* dans sa tribu ; enfin , qu'une foi docile & entière les rendra tous dignes de ses bontés. Le discours d'*Azarias* répand la consolation & la confiance dans tous les cœurs ; *Tobie* raconte la bienfaisance & les malheurs de son père ; la jeune *Sara* lui est promise.

*Azarias* veut mettre à l'épreuve la fidélité du jeune *Tobie* & sa soumission aux ordres divins. Il lui annonce que Dieu exige qu'avant son mariage il remplisse auprès de *Gabelus* les ordres de son père. Le jeune homme soupire & se lève aussitôt. Alors *Azarias* satisfait.

fait de son obéissance, se charge d'aller seul à Ragès & de voir *Gabelus* qui réside dans cette ville. Le reste de ce troisième Chant est consacré à une autre épreuve. Dieu exige encore, par la bouche d'*Azarias*, que le jeune *Tobie* lui consacre les trois premiers jours de son mariage. Cette union si désirée se célèbre ; les puissances infernales multiplient leurs efforts pour le faire succomber ; ils lui présentent les images les plus séduisantes ; mais la docilité de *Tobie*, sa foi, sa soumission & l'assistance de l'Ange qui ne l'abandonne pas un seul instant, le font encore triompher de cette dangereuse épreuve. Enfin, le jeune Israélite goûte dans les bras de son épouse le comble de la félicité.

Dans le quatrième & dernier Chant, l'auteur décrit le retour du jeune *Tobie* : sa piété filiale, l'impatience de ses parens, leur tendresse, l'effusion de toutes ces âmes si vertueuses & si sensibles, y sont peintes des couleurs les plus propres à les faire passer dans celles du lecteur. A la fin l'Ange se fait connoître, leur annonce ces jours

de salut où le Messie doit les faire participer au bonheur suprême, & disparaît tout à coup, tel qu'une ombre légère que dissipe l'éclat du soleil.

L'ordonnance de ce Poème, Monsieur, m'a paru simple, noble & bien conçue. Elle est chargée de peu d'incidens, & les événemens que fournit le sujet ont suffi à l'auteur pour distribuer dans tous ses chants des situations intéressantes & les richesses de la Poésie & du sentiment. Son style est naturel, harmonieux, & sans aucun des recherches de ce mauvais goût qui gâteroit encore plus ce sujet que tout autre. Ce qui sur-tout est inestimable, est cette morale douce & affectueuse, ce tableau continuel de mœurs des anciens Patriarches ; c'est pour ainsi dire, cet air pur de la vertu qu'on respire dans cette lecture. Enfin Monsieur, je pense que cet ouvrage est un de ceux qui approchent le plus de l'excellent Poème d'*Abel* qu'on peut regarder comme le premier modèle de ces sortes de productions.

Je suis, &c.

*A Paris ce 10 Septembre 1773.*

## L E T T R E V.

*Exposition des Peintures, Sculptures  
& Gravures de Messieurs de l'Académie  
Royale.*

**D**ANS le compte que je vais vous rendre, Monsieur, des ouvrages exposés cette année au Salon du Louvre, ne soyez point surpris de m'entendre raisonner des trois Arts avec quelques détails. Cet article est le résultat d'une conversation d'Amateurs qui ne desirerent que la gloire de l'Ecole Française, & qui souhaitent les plus grands succès à chaque Académicien. Ils ont bien voulu me communiquer leurs idées, & je ne les expose qu'en les soumettant aux lumières des Artistes eux-mêmes.

La curiosité du Public se porte d'abord sur une suite de tableaux au nombre de dix, dont les sujets sont tirés de la vie de Saint Louis; ils sont destinés à la décoration de la Chapelle de l'Ecole Royale Militaire.



On les a rangés selon l'ordre historique, à l'exception du grand Tableau de l'Autel, qui se trouve placé au milieu. Le premier représente Saint Louis qui remet à la Reine sa mère la régence du Royaume. Ce Tableau, peint par M. Vien, est très-beau ; on le trouve exécuté avec beaucoup de soin. La composition en est sage & noble ; il y a de belles têtes, vraies & bien rendues ; l'effet en est vigoureux : cependant les Connoisseurs voudroient que, soit par quelque ombre portée des objets qu'on peut supposer hors du tableau, soit par quelque autre moyen que cet Artiste peut mieux imaginer que personne, les blancs du vêtement de la Reine, dans le bas, fussent éteints pour faire briller davantage ceux du haut de la figure, & pour éviter aussi une espèce d'égalité de ton du haut en bas. Il leur semble encore que les étoffes d'une figure qui est derrière le jeune Roi sont d'une couleur trop brillante ; ce qui la fait paroître en quelque manière venir en avant, sur tout dans le haut, quoique, selon le plan, elle soit derrière. C'est l'effet naturel de la cou-

leur bleue du manteau Royal : cette couleur s'enfonce par son ton obscur, & les autres couleurs qui l'environnent y contribuent, pour peu qu'elles soient éclatantes.

Le Tableau de M. *A. Vanloo*, qui représente le *Sacre de Saint Louis*, a de l'effet & de la composition.

*Le Mariage de S. Louis*, par M. *Taraval*, est ingénieusement composé ; l'effet en est vrai & d'un très-bon accord ; la scène est riche aussi-bien que le fond.

*Saint Louis lavant les pieds aux Pauvres*, par M. *du Rameau*, est d'une main de maître ; la composition en est ingénieuse & pittoresque, la couleur excellente & harmonieuse ; il y regne la plus ingénieuse distribution des ombres & des lumières ; sur-tout le groupe des Pauvres, plus favorable pour l'Art, est supérieurement traité ; les têtes sont belles, peintes fièrement, avec chaleur & de grand caractère. C'est un morceau qui justifie bien l'opinion qu'on a des talens de cet Artiste.

La composition du grand Tableau

de l'Autel, par M. *Doyen*, est pleine de génie & de feu. *S. Louis* y reçoit à genoux l'Eucharistie avec cette piété, cette confiance, cet avant-goût du bonheur céleste qui caractérisent les Elus. Cette figure est de la plus grande beauté. Je ne suis pas si content de celle du Prêtre qui lui donne le Viatique; il a l'air dur, sévère, renfrogné. Il semble que ce soit à regret qu'il administre ce Sacrement consolateur. Je lui voudrois un visage plus serein, plus suave, plus angélique. Quelques Critiques reprochent encore au coloris de l'Artiste une teinte jaunâtre tirant sur le verd. Ils n'aiment pas non plus la disparate de ses figures colossales avec la grandeur à laquelle les autres Peintres se sont assujettis : mais ce dernier défaut n'est point absolu ; il n'est que relatif. Il faut observer que ce Tableau doit être placé à une hauteur plus élevée que les autres, & qu'ainsi on y peut tolérer une proportion plus grande aux figures. Il y avoit peut-être un milieu à tenir entre cet excès & la petitesse des figures de quelques-uns de ces dix Tableaux. Quoi qu'il en soit, il y a des choses

admirables dans l'ouvrage de M. *Doyen*. L'expression du sujet est rendue d'une manière pathétique. Tout le monde est d'accord sur la beauté du principal personnage & sur la figure d'une femme plongée dans la douleur.

Un défaut contraire à celui qu'on impute à M. *Doyen*, mais relatif aussi, se trouve dans le Tableau de M. *Hallé*; on y voit Saint *Louis* qui porte la Couronne d'épines de Vincennes à Paris; les figures y sont d'une proportion beaucoup plus petite que dans tous les autres. Il est vrai que ce sujet étoit extrêmement difficile à traiter avec des figures plus grandes. Il falloit y faire paroître une procession où plusieurs personnages étoient essentiels; on n'avoit pas la ressource d'un terrain montueux qui peut les faire voir les uns au-dessus des autres. Tout le monde sçait que la route de Paris à Vincennes est droite & unie: si les figures eussent été fortes, trois ou quatre auroient rempli tout l'espace; alors plus de procession visible. Il semble qu'en effet il n'y avoit guères d'autre moyen que celui qu'a employé

l'Artiste , c'est-à-dire , de supposer que la procession est encore éloignée. Mais ce que l'on pourroit desirer, c'est que le groupe de jeunes filles qui est sur le devant fût d'une proportion plus forte & qui s'accordât avec les plus grandes figures des autres Tableaux ; & que , par la vigueur de leur coloris ou par la force de leurs ombres , elles fissent paroître les autres figures éloignées , afin de justifier leur diminution & de faire sentir l'espace qui est supposé entr'elles & ce groupe. Au reste , ce Tableau est rempli de beautés de détail ; il respire la piété ; les têtes sont belles & expressives , les draperies & les ajustemens bien exécutés. Néanmoins il semble qu'il y manque un effet saillant ; ce qui peut venir de trop de lumière & de ce que les ombres portées par les figures les unes sur les autres ne sont pas aussi grandes qu'elles pourroient l'être ; car le Peintre est le maître du choix de la hauteur de la lumière. On desireroit encore dans le groupe d'arbres qui fait fond au-dessus des figures , que ,

par le jeu de la lumière , ils parussent moins ferrés les uns contre les autres ; c'est-à-dire , que les troncs reçussent dans le haut quelques coups de lumière à des hauteurs inégales, qui les fissent jouer en les détachant les uns des autres , & que l'obscurité dont l'Artiste a besoin au-dessus de ses figures , vînt plutôt d'un taillis supposé derrière à quelque distance de ces arbres , que de leur propre ombre , laquelle d'ailleurs est un peu trop bleuâtre pour leur peu d'éloignement.

*Saint Louis donnant Audience à des Ambassadeurs Asiatiques* , Tableau de M. Brenet , contribue à faire paroître celui de M. Hallé trop clair , parce que les ombres du premier sont très-obscurcs , & qu'il a toute la force qu'on auroit pu attendre du temps ; c'est un de ces inconvéniens attachés aux expositions de Tableaux. Souvent, quoique très-beaux , ils se nuisent réciproquement par l'opposition de leurs manières & de leurs coloris. D'ailleurs, peu de gens font réflexion à la différence des sujets , qui est cependant ici très-importante , puisque

la scène de l'un est dans un bâtiment gothique qui reçoit peu de jour, tandis que l'action de l'autre se passe en pleine campagne & au plus grand jour. Le Tableau de M. *Brenet* jouit d'un applaudissement général ; on y trouve une composition très-ingénieuse, une exécution fière & cependant très-soignée, les plus beaux détails, un effet de lumière piquant, des têtes bien rendues, & dont les caractères sont vrais & variés avec goût. Enfin c'est un très-beau Tableau & qui fait à l'Artiste un honneur infini.

M. *Lépicie* soutient la concurrence par son Tableau de *Saint Louis rendant la Justice au pied d'un chêne*. Il est bien composé & très-bien exécuté ; les têtes sont belles, l'effet de la lumière ingénieux & vrai : on desire-roit seulement que le paysage fût moins sali, conservât davantage de sa couleur propre, & ne fût pas d'un noir si bleuâtre.

Le Tableau de M. *de la Grenée*, dont le sujet est *l'Entrevue de Saint Louis & du Pape*, semble avoir moins

de Saint Pierre , grand Tableau de M. Robin , qui est d'une composition pittoresque & d'un bon effet.

Le Tableau de l'Archange Saint Michel qui terrasse le Démon , par M. la Grenée le jeune , est d'une couleur & d'une manière légère & agréable.

Quelques personnes auroient souhaité qu'il y eût eu cette année un nombre plus considérable de grands Tableaux d'Histoire ; mais il ne dépend pas des Artistes de faire naître les occasions d'exécuter de ces sortes de morceaux ; elles ne se présentent guères que lorsqu'il est question d'orner quelques Eglises ; & la plupart de celles qui pourroient faire cette dépense sont déjà décorées. Les Amateurs de la Peinture n'y consacrent , pour l'ordinaire , que des appartemens de médiocre grandeur , & préfèrent d'avoir plusieurs petits ouvrages de différens Maîtres , au plaisir d'en posséder un petit nombre de grands. On est donc forcé de s'affaiblir au goût de son siècle. En conséquence , l'Exposition actuelle est enrichie d'une



foule de petits Tableaux charmans. Il y en a une quinzaine de M. *la Grenée l'aîné*, qui réunissent tous les talens qu'on peut desirer dans la Peinture en petit ; finesse de dessin , délicatesse d'exécution , suavité de couleur. On a remarqué principalement comme un chef-d'œuvre le Tableau des trois Graces au bain. En effet , le choix de nature est très-beau & très-correct ; on ne peut sur-tout refuser l'admiration la plus distinguée au coloris précieux & vrai d'une femme debout vûe par le dos & en partie dans une ombre douce. Il est peu de Tableaux , même des Maîtres les plus célèbres , qui puissent disputer la palme à ce morceau.

M. *la Grenée le jeune* a pareillement le plus grand succès dans plusieurs petits Tableaux ; sa manière de dessiner est souple & remplie de graces ; son coloris est frais & a de la vigueur. Il tient beaucoup de la manière aimable de *Pietre de Cortone* & de *Romanelli*. S'il peut ajouter à ces rares talens la correction de dessin & le beau choix de

nature qu'on voit fréquemment dans les ouvrages de son frère, ils passeront tous deux à la postérité avec le même degré d'estime.

On ne peut refuser les plus grands éloges aux petits Tableaux de M. *Lépicié* dans un genre qu'il a faisi avec beaucoup d'agrément. Ce sont des sujets de la vie ordinaire ; un Crocheteur qui se fait rapporter son chapeau par son chien ; un autre à qui un petit chien demande à manger ; des Elèves qui regardent dans leur porte-feuille ; des Femmes vêtues à la Française dans diverses actions simples. On y trouve la plus grande vérité, une manière nette & spirituelle, un coloris vrai, qui tiennent beaucoup de ce ton argentin & de cette touche sçavante qui ont rendu si célèbre un des plus grands Maîtres de l'Ecole Flamande, je veux dire le fameux *Teniers*.

Quelques Tableaux de M. *Chardin*, dont plusieurs sont anciens, ont fait le plus grand plaisir par tous les talens qui ont acquis une si grande réputation à cet excellent Peintre. Il y a de

nouveau une Tête d'étude au pastel où l'on retrouve toute la magie de son faire & un coloris fier & saillant.

Un Dessin au bistre \*, par M. Doyen, a mérité les suffrages des Connoisseurs ; c'est l'esquisse d'un tableau projeté. *Cybèle*, mère des Dieux, y représente la Terre avec ses attributs. Sur un rocher glacé, les vents rassemblent tous les frimats & attaquent la mère des Dieux ; son char est brisé ; ses Lions effrayés se pressent autour d'elle pour la défendre ; les vents souterrains, en combattant contr'eux, ébranlent le rocher sur lequel la Terre est renversée ; au même instant *Jupiter* pluvieux arrive avec les enfans des Nuées pour apaiser les vents & délivrer *Cybèle*.

M. le Prince a paru avec beaucoup d'éclat dans cette exposition. On voit de lui plusieurs sujets galans, bien dessinés, richement ajustés, ingénieusement composés, & d'un effet de

\* On appelle *Bistre* une couleur que les Peintres composent avec de la suie bien détrempée, pour s'en servir dans leurs dessins au lieu d'encre de la Chine.

couleur très-vigoureux. Si cependant il est permis de désirer quelque chose à des ouvrages aussi estimables, on croit y appercevoir quelquefois des tons forcés & au-delà du vrai, & trop d'obscurité dans les fonds; ce qui donne de la dureté à l'effet de plusieurs de ses Tableaux. Le morceau qui a le plus réuni les applaudissemens, est un grand Tableau, dont le paysage a été peint d'après nature. La vérité s'y reconnoît principalement à l'effet général qui est très-piquant & à la touche variée des arbres dont on distingue l'espèce. Le feuiller des chênes sur-tout est très-bien rendu. La composition des devants, qui est du génie de l'auteur, est remplie de feu; les figures sont fermement exécutées, bien dessinées & touchées avec force.

Je ne répéterai point les éloges toujours si justement accordés aux talens extraordinaires de l'illustre M. *Vernet*. Plusieurs grands Tableaux de lui ornent le Sallon. On a principalement été saisi par les grands effets de son Soleil couchant & de son clair de Lune.

Les Portraits exposés par M. *Rossin*, sont très-beaux ; les détails y sont rendus avec autant de force que de vérité. Outre ceux du Roi de Suède & du Duc d'Ostrogothie, on a remarqué particulièrement celui de M. le Comte *Stroganoff*, dont la ressemblance est frappante, l'effet vrai, d'une faillie & d'une vigueur singulière.

M. *du Plessis* ne s'est pas moins distingué par plusieurs Tableaux : on ne trouve rien à désirer à la vérité avec laquelle il a rendu tous les détails des portraits de Madame la Duchesse *d'Aiguillon* & de M. son fils. Les têtes sont d'après des Tableaux de M. *Nattier* ; ainsi on ne seroit pas étonné d'y trouver moins de liberté dans la touche ; mais les mains sont dessinées & peintes avec toutes les graces & la finesse qu'on peut souhaiter. Le portrait de M. l'Abbé *Bossus* est surprenant par son relief, par le plus beau faire & par la variété des tons qui produisent l'effet saillant de cette figure.

La réputation de M. *Peronneau* ne s'est point démentie ; au contraire,

elle acquiert un nouvel éclat par plusieurs portraits à l'huile & au pastel, où l'on voit les détails les plus spirituellement rendus.

Plusieurs portraits de M. *Aubri* lui font honneur. On y trouve une exécution soignée, des vérités de nature apperçues & rendues, la ressemblance souvent fortement saisie, mais quelquefois exprimée avec excès & peu agréablement. On croit aussi pouvoir reprendre, quant à l'effet général, un défaut d'arrondissement dans les objets qui les rend en quelque manière découpés & les détache séchement les uns des autres, &, par rapport au coloris, quelques tons violâtres trop répétés qui pourroient conduire à une couleur maniérée : à quoi l'on peut ajouter peut-être trop d'attention aux couleurs propres des objets ; ce qui les fait paroître un peu par taches, & les prive de ce lumineux général qui les eût accordés ; ce défaut vient peut-être de ce qu'on ne met pas l'objet qu'on imite assez loin de soi,

Le portrait de S. A. S. feu M. le Comte de Clermont, peint par M. *Drouais*,

318 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

représente ce Prince avec vérité & produit son effet. Il en est de même de celui de Madame la Comtesse *du Barry*, dont la tête est rendue finement & avec grace. Je ne dis rien de cette mode qui semble vouloir revenir de traiter les portraits avec les ajustemens convenus pour le genre de l'Histoire ; il n'est guères possible que ces choses soient traitées avec la même vérité que les têtes qui sont faites d'après nature & dans le plus grand détail ; j'observerai seulement que ce genre exige des talens rarement accordés à ceux qui se font de bonne heure adonnés au Portrait.

On ne peut qu'applaudir aux succès de Mademoiselle *Valayer*. Plusieurs Tableaux de fruits peints avec la plus grande vérité, d'une touche large & moëlleuse, un grand Tableau d'une statue de marbre avec quelques attributs de musique & de géographie, morceau très-bien exécuté, quoique d'un effet un peu triste par la réunion d'un trop grand nombre d'objets bruns par leur couleur propre ; un petit bas-relief imité qui trompe par son effet :

tous ces ouvrages soutiennent la réputation distinguée que cette Artiste s'est faite; mais ce qui doit y mettre le sceau; c'est le succès qu'elle a dans un genre plus difficile. Elle a exposé une Etude, portrait d'une jeune femme de grandeur naturelle; ce morceau est de l'effet le plus vrai & le plus piquant. On ne peut que l'encourager à obéir à l'impulsion qui lui inspire ces tentatives plus hardies. Qu'elle joigne à ce vrai & à cet effet saillant un peu plus de fierté de touche dans l'exécution, & elle aura rempli tous les vœux qu'on peut former pour sa gloire.

Beaucoup de Tableaux d'Architecture font honneur à M. de Machy.

M. Robert se distingue également par quantité de Tableaux de ce même genre & de ruines antiques & modernes, bien composés, d'un excellent effet & d'une exécution très-spirituelle; ils sont quelquefois ornés de paysages; mais en général ses succès sont plus assurés dans la partie de l'Architecture.

Des ruines d'Architecture antique sont aussi les sujets de plusieurs desins



coloriés de la composition de M. *Clérissau*. Cet Artiste connoît particulièrement le caractère & le goût de l'antique & tous les genres d'ornement dont les anciens ont fait usage. Ces dessins sont touchés d'un goût large & avec tout l'esprit possible ; l'effet en est piquant & très-bien entendu. Je ne me refuserai pas cependant à insérer ici une observation que j'ai entendu faire à un Artiste ; il remarquoit que, dans quelques-uns, les tons rouffâtres, dont M. *Clérissau* fait usage sur les devants, ne passoient pas avec assez de douceur aux tons bleuâtres qu'il employe dans les fonds ; ce qui sembloit quelquefois séparer en deux couleurs le même bâtiment & le faisoit paroître de deux matières différentes.

De grands dessins , aussi d'architecture , ingénieux de composition , touchés avec fierté & de grand goût , distinguent les talens de M. *de Wally*. Ce sont les dessins d'ouvrages exécutés par lui , qui marquent une belle abondance de génie & qui annoncent le plus grand effet.

M.

M. *Huet* a exposé divers Tableaux & dessins d'animaux qui sont d'une touche large ; mais on a été principalement satisfait de plusieurs vues de paysages qui sont touchées avec beaucoup d'esprit & de goût.

Parmi les jeunes Peintres dont les ouvrages ont reçu des éloges, M. *Martin* a lieu d'être satisfait de l'accueil qu'on a fait à ses compositions. Son *Education de la sainte Vierge*, Tableau de quatre pieds de large sur trois pieds de haut, est très-estimé. *Le vieux Silène, porté par de jeunes Sylvains & par des Bergers devant la Nymphé Eglé qui lui présente à boire*, est agréable & pittoresque. Sa *Troupe de Bandits qui font halte dans des ruines*, est remarquable par la vérité & par l'expression.

Plusieurs autres ouvrages de Peinture dans cette *Exposition* méritent des applaudissemens : tels sont ceux en miniature de M. *Hall* dont le pinceau est toujours large & rempli de feu dans l'exécution ; ceux en émail de M. *Pasquier*, dont les talens vous sont connus, & nombre d'autres sur

\_\_\_\_\_

REMARKS: The vessel was towed to the pier and  
was then hoisted in place. The vessel was then  
hoisted in place. The vessel was then hoisted in  
place. The vessel was then hoisted in place.

[illegible][illegible]

LETTERS OF THE LATE MR. JAMES H. HARRIS

\* There is nothing in this or any other document in evidence to suggest that the defendant was ever in contact with the defendant's father.

qui est très-beau ; le modèle d'une figure de l'*Amitié surprise par l'Amour* où l'on trouve de la grace & un goût moëlleux , & le modèle d'un tombeau en petit qui doit faire un ouvrage précieux.

M. d'Huës n'a donné qu'un morceau : c'est le modèle en petit d'une statue du Maréchal de Saxe qu'il doit exécuter en grand pour l'Ecole Militaire. La composition en est simple , ingénieuse & noble. J'observerai que cette figure est vêtue de nos habits, & que néanmoins elle produit un très-bon effet en sculpture ; ce que jusqu'à présent on avoit cru presque impossible. L'on y pourroit desirer cependant que les plis des étoffes fussent plus délicats , & que les surfaces un peu étendues que présentent certaines parties de ces plis fussent enrichies par quelques mouvemens peu sensibles , mais qui les empêchassent d'être trop lisses , afin d'éviter quelque chose de lourd dans le grand ; mais l'Artiste qui a si bien conçu cette figure sçaura mieux que personne se sauver de cet écueil.

Un saint *Bruno* de M. Gois , très-

124. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

bien drappé & modelé avec beaucoup de goût , laisseroit peut-être à desirer que la tête, vraie & traitée largement comme elle est , fût d'un choix de caractère un peu plus noble.

M. le Comte s'est fait honneur par une figure en marbre d'une jeune fille qui porte une Torchère. Elle est remplie de grace, élégamment dessinée, & finement exécutée. Il en est de même de plusieurs morceaux du même auteur, entr'autres d'un enfant qui pleure son oiseau ; il est bien de chair & modelé avec goût.

Le morceau en marbre de M. Bridan pour la réception à l'Académie, qui représente le martyr de saint *Barthélemy*, est très-beau, aussi bien que le modèle d'un Christ en croix où l'on a trouvé beaucoup de sçavoir & d'expression. Ce Sculpteur a exécuté dans la cathédrale de Chartres un très-grand ouvrage en marbre qui a obtenu les plus grands éloges de ceux qui l'ont vu.

Une figure d'une jeune fille portant une Torchère, exécutée en marbre par M. Monot, & quelques autres mor-

teaux, font honneur à cet Artiste. En général, toutes ces figures destinées à porter des lumières qui doivent orner le salon de Madame la Comtesse du Barry, sont pleines de graces & très-élégantes.

M. *Houdon* mérite aussi des éloges, soit pour son morceau du Tombeau du Prince de *Gallitzin*, soit pour les autres productions de son ciseau.

M. *Boizot* a plusieurs ouvrages qui lui font honneur. On est satisfait des deux groupes destinés à être exécutés en argent; ils sont corrects & très-soignés; peut-être même pourroit-on les trouver d'un fini trop lisse, qui ne laisse pas lieu à la légèreté de l'ébaugeur. On est moins satisfait du modèle de la statue du Roi. On trouve la figure courte & la tête trop grosse, le choix de l'attitude peu élégant & qui présente des vues de côté peu agréables. Au reste, on ne doit point juger de cette figure sur un si petit modèle. Les talens de ce jeune Sculpteur donnent lieu d'espérer toute autre chose de cette figure modelée

en grand & avec le secours de la nature.

Je ne dois pas négliger de vous parler des ouvrages de M. *Clodion Michel* qui paroît pour la première fois dans ces *Expositions*. On y trouve du caractère & beaucoup de goût. On est sur-tout enchanté de ses petits bas-reliefs qui sont modelés avec un esprit & une netteté charmante.

Avant que de vous parler de la Gravure il faut s'arrêter à plusieurs dessins de M. *Cochin*. Il a exposé une suite de huit dessins destinés pour une édition des *Aventures de Télémaque* : c'est un des plus beaux ouvrages qu'ait encore produits son crayon ; ils sont richement composés , de figures sages , nobles & dessinées avec beaucoup d'esprit & de goût. On en doit dire autant des deux dessins pour la continuation de l'Histoire de France de feu M. le Président *Hénault*.

Il y a des ouvrages de M. *le Bas* d'un fini agréable, & des gravures de M. *Demarteau* à l'imitation du crayon qui sont à tromper. On doit louer M. *le Vasseur* qui suit toujours le genre de

L'Histoire en grand , genre trop abandonné. Les estampes de M. *Flipart* font un très-bel effet. M. *Beauvarlet* présente souvent des parties traitées d'un beau burin. M. *Aliamet* a une fort bonne Estampe d'après un Tableau de M. *Boucher*.

Un des morceaux les plus intéressans à tous égards , c'est la *Suzanne au bain* gravée par M. *Porporati*. On ne peut trop louer la beauté & le goût du travail , aussi - bien que la justesse de l'imitation du beau Tableau de *Santterre* , d'après lequel elle est gravée.

Je finis par M. *de Saint-Aubin* dont le genre de gravure est tout-à-fait spirituel , précieux & de bon goût. Ses talens sont confirmés par plusieurs dessins de portraits ou têtes d'après nature qui sont faits avec beaucoup d'esprit & de finesse. Il y a aussi deux dessins d'un *Bal paré* & d'un *Concert bourgeois* qui sont ingénieusement composés.

Voilà , Monsieur , ce qui m'a paru de plus frappant au Sallon. Quiconque l'examinera avec des yeux connoisseurs & sans partialité , ne balan-



cèra pas à décider qu'il n'est aucune nation qui puisse présenter une Exposition de tant de divers talens, portés à un aussi haut degré.

*Eloge des Tableaux exposés au Louvre  
le 25 Août 1773.*

**T**EL est le titre d'une Brochure in-8<sup>o</sup> de quatre-vingt pages, qui se trouve à Paris chez le Jay, Libraire, rue Saint-Jacques. Mais cet *Eloge* n'est pas tout-à-fait éloge ; il est mêlé de critique. Le cadre, imaginé par l'auteur, est ingénieux. Il introduit un Lord qui va voir le Sallon avec M. l'Abbé A\*\*\*. Ils conversent ensemble sur les différens Tableaux ; ils écoutent & rapportent les entretiens d'un Bourgeois, d'une Bourgeoise & de leur petite fille, ceux de deux Académiciens, l'un de Saint-Luc, l'autre, du Louvre, & même les propos de deux Laquais. Cette idée jette beaucoup de variété dans ce Pamphlet, où d'ailleurs il y a de l'esprit, de la gaieté & des observations souvent justes.

Je suis, &c.

*A Paris ce 12 Septembre 1773.*

## LETTRE VI.

*Épître d'un Vieillard à un ami de son âge ; in - 8° de 12 pages.*

**L'**AVERTISSEMENT qui est à la tête de cette *Épître* est curieux ; je vais vous le transcrire en entier ; il n'y a pas un mot à perdre. » Cette Pièce a été » présentée à l'Académie pour concourir au Prix. Elle étoit accompagnée d'un mot de lettre à M<sup>rs</sup> les » Académiciens , par lequel l'Auteur » les prévenoit qu'il avoit fait parler » un de leurs confrères , mais qu'il » n'avoit pris cette liberté que de son » aveu ; qu'il avoit cru que le tableau » d'une infirmité singulière , & peut-être unique , soutenue avec courage , » pouvoit intéresser les lecteurs ; qu'il » avoit tâché de rendre les sentimens » & les expressions mêmes de celui » qu'il avoit fait parler. On prétend » qu'il y a eu soixante pièces de vers » présentées cette année à l'Académie :

» l'autre , chacune contint cent cin-  
 » quante vers , c'étoit neuf mille vers  
 » à lire : cela est bien long. L'Acadé-  
 » mie avoit été accusée d'indulgence ,  
 » & avoit promis d'être plus sévère ;  
 » c'est sans doute pour tenir parole ,  
 » & en même-temps pour une plus  
 » prompte expédition , que , des soi-  
 » xante pièces, quarante ont été rejet-  
 » tées à la lecture des premiers vers.  
 » Il est clair que des fautes grossières  
 » dans les premiers vers d'une Pièce  
 » doivent la faire rejeter sans un plus  
 » long examen , & qu'elles fussent  
 » pour rendre l'ouvrage indigne du  
 » Prix , quand tout le reste en seroit  
 » excellent ; il paroît même que ce  
 » n'est que dans ce seul cas qu'on peut  
 » se dispenser d'en achever la lecture.  
 » L'auteur de cette *Épître* n'avoit pas  
 » la vanité de penser que son ouvrage  
 » fût le meilleur de ceux qui seroient  
 » présentés ; mais il avoue qu'il soup-  
 » çonnoit encore moins qu'il ne mé-  
 » ritât pas d'être lu entièrement , &  
 » que son *Épître* de près de deux cens  
 » vers , seroit exclue du concours dès  
 » le trentième ou quarantième vers.

» Le Public jugera si elle n'a pas été  
 » traitée avec trop de rigueur. Il lui est  
 » revenu qu'on n'a pas trouvé son  
 » *Épître* d'un genre assez noble ; mais  
 » le genre familier , même badin ,  
 » n'étoit pas exclu par le programme  
 » de l'Académie. Il y a loin du fami-  
 » lier au trivial ».

Voici le commencement de cette  
*Épître* ; il ne faut pas oublier que c'est  
 un vieillard qui écrit à un ami de son  
 âge.

A l'hyver de nos ans nous voilà parvenus ;  
 Cher ami , nos beaux jours que sont-ils  
 devenus ?

Sain de corps & d'esprit , avec un comillustre ,  
 Tu t'affliges d'atteindre à ton quizième  
 lustre ;

Tu regrettes l'enfance & ses frivoles jeux ,  
 Le seul temps de la vie où l'homme soit  
 heureux.

Il l'est quand il l'ignore & ne peut se con-  
 noître :

En se trouvant heureux oublieroit-il de l'être ?

Oui : bientôt entraîné vers mille objets absens ,  
 Il formeroit des vœux sans cesse renaissans.

132 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Cet âge fut suivi d'une ardente jeunesse :  
Dans ces jours où regnoient le délire &  
l'ivresse,

Quelle foule d'erreurs tint nos yeux éblouis !

Ces fantômes brillans se sont évanouis.

D'ambitieux projets de gloire & de fortune

T'ont rendu le jouet de *Mars* & de *Neptune*.

Las d'avoir vainement tout tenté, tout osé,

Si d'un espoir trompeur tu t'es défabusé,

Faut-il que les chagrins empoisonnent ta vie ?

Eh ! pourquoi te livrer à la mélancolie ?

Crois-tu que désormais, inhabile aux plaisirs,

Tu doives à l'ennui dévouer tes loisirs ?

Libre des passions, heureux de leur absence,

Recueille au moins les fruits de ton expérience ;

A l'abri de l'orage & près d'entrer au port,

Vois les nochers errans, & déplore leur sort :

Du calme de tes sens reconnois l'avantage,

Et ne murmure pas de pouvoir être sage.

J'avoue, Monsieur, que je ne vois point dans ces trente premiers vers de ces fautes grossières qui suffisent pour condamner la pièce sans aller plus avant. Le style de ce but est simple & raisonnable ; le rythme en

est facile & varié. Il y a des défauts sans doute : on entend difficilement ces vers :

En se trouvant heureux, oublieroit-il de l'être...  
Il formeroit des vœux sans cesse renaissans....

Dans quel cas l'auteur suppose-t-il qu'on *formerait* ces vœux ? Mais si l'on avoit jugé M. de la Harpe avec cette rigueur, vous conviendrez, Monsieur, qu'on n'auroit pas lu deux strophes de son Ode. Dans la tirade que je viens de citer, il y a des vers très-agréables qui pouvoient disposer un peu plus favorablement les Jugés ; ceux-ci par exemple :

Tu regrettes l'enfance & ses frivoles jeux ;  
Le seul temps de la vie où l'homme soit  
heureux.

Un autre vers charmant est celui qui termine le même morceau.

Du calme de tes ans reconnois l'avantage ;  
Et ne murmure pas de pouvoir être sage.

Comme j'ai sans peine, & même avec plaisir, achevé la lecture de cette

134 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Pièce, je vous en citerai plusieurs morceaux, entr'autres cet endroit où l'auteur décrit les efforts qu'ont fait tous les Arts pour réparer les pertes de la vieillesse :

Si des faveurs du Sort l'âge tarit la source,  
Pour nos besoins nouveaux l'Art n'est pas  
sans ressource.

Ces cheveux naturels, en longs anneaux  
flottans,

Qu'on voyoit à regret tomber à soixante ans,  
L'Art sçait les remplacer ; une adroite im-  
posture

Semble avoir emprunté la main de la Nature :  
Il n'est plus de front chauve, & *César*, de nos  
jours,

Du laurier n'auroit pas emprunté le secours.

*Lise* perd une dent ; elle gémit, soupire :

Il lui faut renoncer aux grands éclats de rire :

On lui rend chez *Bourdet* sa perle d'Orient :

Elle est venue en pleurs, elle sort en riant.

Les objets apperçus à travers un nuage,

Tracent dans mon organe une confuse image ;

Un cristal qu'arrondit un art ingénieux,

Reusscite ma vue & présente à mes yeux

*Jupiter* escorté de ses quatre Planètes :

**A N N É E 1773. 135**

*Sénèque & Cicéron* dépourvus de lunettes,  
Etoient privés de lire, & leurs divins écrits  
A notre âge, pour nous conservent tout leur  
prix, &c.

Voici encore un des meilleurs passages de cette *Epître*. On y reconnoitra facilement l'illustre Académicien que l'Auteur y fait parler.

Mon état des bons cœurs est la pierre de  
touche :

Quelqu'un de mon oreille approche-t-il la  
bouche ?

J'aime à croire qu'il est sensible à la pitié,  
Et ce doux sentiment invite à l'amitié . . . . .

Quelquefois, solitaire au milieu de la foule,  
Je ne m'apperçois pas si la maison s'écroule :  
Sur un cercle brillant je promène mes yeux ;  
Je suis dans un désert, & je n'en vauds que  
mieux :

Parlez-nous, me dit-on, ne soyez pas stupide ;  
Mais pour placer un mot il faut trouver un  
vuide ;

Si je vous interromps, l'élite des bons mots.  
Sera d'un moindre prix qu'un rien dit à  
propos.



136 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Tandis que la raison tient ma langue captive ;  
De quelque trait saillant ma surdité me  
prive ;

Mais souvent un seul mot , avec peine en-  
tendu ,

Me laisse appercevoir que je n'ai rien perdu ,  
Je reçois deux amis , le hasard les rassemble ,  
Ils cèdent au plaisir de converser ensemble :  
Anéantis pour moi leurs sons frappent les airs ;  
Je les vois se parler , tout bas je fais des vers.  
D'autrefois , sous la main trouvant une Bro-  
chure ,

Chacun de nous se taît , fait à part sa lecture ;  
Un quatrième arrive , & ce muet concours  
Lui fait croire en entrant que nous sommes  
trois sourds.

Telle est souvent sur moi la force d'un bon  
Livre ;

Il suspend mes douleurs , de plaisir il m'enivre :  
Pour plaire au monde , un sourd feroit de  
vains efforts ;

Je lis , je m'accoutume à vivre avec les morts.

Tous les vers de cette *Épître* ne  
valent pas ceux que je viens de  
mettre sous vos yeux : cependant on  
y trouve très-fréquemment de ces

fortes de tournures & d'idées qui décèlent que ce n'est ni un jeune homme ni un Ecolier qui en est l'auteur. Au moins cette Pièce pouvoit-elle être du nombre de celles dont on a fait une mention honorable à la séance de l'Académie. Mais, ce que personne ne contestera au sujet de tous ces ouvrages de concours, c'est que, pour ne pas se tromper en les jugeant, il faudroit du moins les lire.

*Epître d'un jeune Poète à un jeune Guerrier ; Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1773 ; par M. André ; in-8° de 15 pages ; à Paris chez J. B. Brunet, Imprimeur - Libraire de l'Académie Française , & Demonville Libraire rue Saint Séverin.*

**L'**AUTEUR de cette *Epître* s'est proposé de réunir les différens motifs qui peuvent exciter à la gloire un jeune guerrier & un jeune poète. Ce sujet donne lieu quelquefois à des rap-

128 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

prochemens heureux. M. André débute ainsi :

*Bellone* enfin l'emporte , & tu choisis les armes.

Aux douceurs du repos préférant les allarmes,  
Tu vas chercher, *Damis*, sous les drapeaux  
de *Mars*

Une gloire pénible & d'illustres hasards.  
J'adore aussi la Gloire, & sa flamme puissante  
Dans mon cœur qu'elle embrase, est toujours  
renaissante ;

Impénétrable aux traits des autres passions ;  
J'éprouve ces desirs & ces émotions ,  
Ces rapides élans que mon ame agrandie ,  
Prend pour l'aveu du Ciel & l'instinct du  
génie.

Mais est-ce assez ? *Damis*, ce rang, cette  
splendeur,

Ce tribut de respects qu'on paye à ta grandeur ,

Cet accès près du Trône & ces honneurs  
suprêmes ,

Ces écussons chargés de devises , d'em-  
blèmes ,

Tout enfin, devant toi chassant l'obscurité ,  
T'applanit le chemin de l'immortalité.

Pour moi, je ne vois rien où mon espoir se  
fonde ;

Comment pourrai-je, hélas, percer la nuit  
profonde,

Que le sort répandit autour de mon berceau ?

O Gloire, devant moi fait briller ton flambeau.

O Gloire, ame du monde, aimable enchan-  
teresse,

Accours, remplis mes sens de ta sublime ivresse :

Mère des vrais Héros, Déesse des grands  
cœurs,

Toi seule ouvres la lice & nommes les  
vainqueurs :

Des Talens & des Arts je parcours la carrière ;

Je voudrois d'un élan la franchir toute en-  
tière, &c.

Ces vers font assez bien tournés : mais  
ils n'ont rien de remarquable soit en  
mal soit en bien ; & c'est le caractère  
général de cette *Épître* ; ni grandes  
beautés, ni grandes fautes ; de la  
raison, point d'élan. L'auteur an-  
nonce qu'il est jeune : dans ce cas  
j'aimerois mieux plus d'inégalités dans  
ses vers, des défauts même, pourvu  
qu'il y eût des beautés frappantes ;

ce mélange annonçeroit plus de ce feu divin qui fait les Poètes; l'âge corrige toujours assez les écarts d'une imagination trop ardente. Voici cependant quatre vers qui sont ingénieux. M. *André* recommande à son ami, s'il prend un jour quelque ville d'assaut, de bien user de la victoire :

Réprime tes Soldats : que les Arts exilés  
Rentrent dans leur séjour par tes soins rappelés ;

Ah ! ne mets point ta gloire à paroître barbare ;  
Sois un autre *Alexandre* & respecte *Pindare*.

M. *André* étend loin sa prévoyance :  
il parle à son ami de l'éducation des  
enfans qu'il aura ; il lui conseille de ne  
pas la confier à des étrangers.

Malheur à qui transmet à des mains mercé-  
naires ,

A des hommes gagés , ces droits si précieux ;  
Ces droits aux pères seuls réservés par les  
Dieux.

Voit-on le Roi des airs , voit-on l'Aigle su-  
perbe

Confier aux oiseaux qui se cachent sous l'herbe

Un aiglon généreux, dont l'œil vif & perçant,  
Doit fixer du Soleil le disque éblouissant !

Au-dessus des rochers, loin des routes con-  
nues ,

Lui-même il l'accoutume à planer dans les  
nues.

Lui-même il ralentit ou presse son essor.

Et l'intrépide aiglon, fier du sang dont il sort,

Signale sous le Ciel son audace première,

Et vole se plonger dans des flots de lumière.

M. André parle aussi de ses propres  
fils ; il veut qu'ils soient tous Poètes.  
Il est assez plaisant qu'on destine ses  
enfans à la Poésie sans sçavoir si la  
nature leur en donnera le talent qui  
peut les y faire réussir. Ce ne sont pas  
là pour l'ordinaire les vues d'un père  
sur son fils. Comme dans un millier de  
versificateurs , il s'en trouve à peine  
un bon , il y a mille à parier contre  
un , qu'en appliquant un jeune homme  
à faire des vers , c'est le destiner à  
grossir la foule des mauvais Poètes.

J'oubliois de vous dire , Monsieur ,  
que cette *Epître* est dédiée à M. de la

*Harpe.* L'auteur paroît lui-même tout émerveillé de la rareté de sa démarche. Pour moi, cela me paroît fort simple. Aujourd'hui on dédie des ouvrages à ses pareils; ces Messieurs sont à peu de chose près des Elèves de la même force, & il est assez égal que M. André adresse des *Epîtres Dédicatoires* à M. de la Harpe, ou M. de la Harpe à M. André.

*Le Temple de l'Aurore & la Tour des Amans : deux Estampes faisant pendant, chacune de 7 pouces de haut sur 9 de large, gravées par M. Godefroy ; d'après les Tableaux de M. Lantara ; à Paris chez l'Auteur rue des Francs-Bourgeois vis-à-vis celle de Vaugirard ; prix 1 livre 4 sols chacune.*

DANS le premier de ces sujets, on voit une masse de rochers, au haut desquels paroît un petit Temple ruiné qui donne le titre à l'Estampe ; entre

ces rochers font une source dont les eaux viennent former un bassin sur le premier plan où s'abreuvent quelques animaux. Un jeune pâtre, monté sur un cheval, fait la conversation avec une jeune payfanne. On apperçoit dans le lointain un vaisseau à l'ancre, & quelques autres en rade. Le Pendant représente des fabriques ruinées, & une tour un peu mieux conservée, autrefois le théâtre d'une histoire tragique, à présent abandonnée & servant de repaire aux oïseaux nocturnes. Sur le devant de ce sujet sont quelques pêcheurs qui s'occupent à retirer leurs filets.

Ces deux jolis paysages sont enfermés chacun dans un ovale qui sert de bordure. La manière simple & rustique dont ces hors-d'œuvres sont traités produit une illusion agréable; l'œil du spectateur semble se rapprocher de ces bordures, & n'appercevoir le sujet que par une fenêtre & dans le lointain. Le style de ces deux sujets plaira par la variété des oppositions; la légèreté des travaux, la



**144 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

transparence du ciel & des objets qui bornent l'horison, leur donnent cette vapeur aérienne si difficile à imiter en gravure & même en peinture. L'auteur de ces deux petits sujets est déjà connu par plusieurs autres qu'il a gravés, comme ceux-ci, d'après les tableaux qui composent le cabinet de M. *Vassal de Saint-Hubert*, dont il se propose de donner une collection. Ce cabinet est connu des amateurs, & les estampes de M. *Godefroy* sont dignes d'occuper une place dans le portefeuille des connoisseurs.

*Enigme, dont le mot se trouvera probablement dans le Mercure prochain.*

J'ai, sous un même nom, trois attributs divers :

Je suis un Instrument, un Poëte, une Rue :

Rue étroite, je suis des pédans parcourue ;

Instrument, par mes sons je charme l'Univers ;

Rimeur, je l'endors par mes vers.

Je suis, &c.

*A Paris ce 14 Septembre 1773.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE VII.

*Eloge de Jean-Baptiste Colbert ; Discours qui a obtenu le premier Accessit au jugement de l'Académie Française en 1773 ; par M. Coster , premier Commis du Bureau de la Corse au Département de M. le Contrôleur Général ; à Paris chez J. B. Brunet , Imprimeur - Libraire de l'Académie Française , & Demonville , Libraire rue S. Séverin ; in-8° de 60 pages.*

**I**L étoit temps , Monsieur , que l'Académie Française proposât l'Eloge du grand *Colbert* pour le venger enfin de la foule de ses détracteurs.

ANN. 1773. Tome V. G

teurs. Jamais leur nombre n'avoit été si considérable que dans ces dernières années où de prétendus Economistes l'ont accusé avec aigreur d'avoir encouragé les Manufactures en France aux dépens de l'Agriculture : mais, en approfondissant les principes & le plan de conduite de ce grand homme, on découvre qu'il a sçu animer du même coup - d'œil toutes les parties de l'administration sans en négliger aucune ; c'est ce qui résulte avec évidence des différens éloges qu'on vient de nous donner de ce Ministre immortel.

Un des meilleurs ouvrages que le concours Académique a fait naître, est celui dont je vais vous rendre compte. L'auteur remarque ingénieusement, dans son Exorde, que le premier des malheurs de *Louis XIV* a été de perdre *Colbert*, & que l'éloge de ce Ministre seroit très-beau, quand son Panégyriste ne feroit que développer cette intéressante vérité, comme elle mérite de l'être. *Louis XIV* fut un des Princes les plus habiles dans la connoissance des hom-

mes. *Mazarin* lui avoit , pour ainsi dire , légué *Colbert*. Avant de se déterminer, le Monarque, seul avec lui, l'étudie, le pénètre, essaye la trempe de son ame. Après cette espèce d'épreuve, il lui confie l'administration des finances de son Royaume.

A la tête d'un éloge de *Colbert*, on s'attend à trouver un morceau général sur la science de l'administration. Voici celui de *M. Coster*. » Aux yeux  
 » d'un homme sans vues, la finance  
 » est une science bornée comme eux ;  
 » recevoir & payer, emprunter au  
 » besoin, aliéner des droits, en créer :  
 » c'est tout ce que le vulgaire en attend , & tout ce que pourroit le  
 » Ministre le plus habile sous un Roi  
 » qui n'aimeroit pas son peuple. Cher-  
 » cher dans l'administration écono-  
 » mique les moyens de contenir ou  
 » d'humilier ses ennemis & de soutenir  
 » ses alliés ; acquérir assez de force  
 » pour éloigner à jamais de ses fron-  
 » tières le fléau de la guerre ; procurer  
 » au corps de l'Etat cette vigueur &  
 » cette consistance, qui, pendant des  
 » siècles, continueront à surmonter

» les maladies politiques qu'elles ne  
» pourront pas écarter ; mettre vingt  
» millions de Sujets en activité , pour  
» leur assurer une subsistance honnête,  
» seule garante de l'honnêteté des  
» mœurs ; établir une juste balance  
» entre les classes d'un peuple entier ;  
» calculer avec une égale précision  
» les richesses de l'Etat & la portion  
» que chaque citoyen doit sacrifier  
» au maintien de la Société ; enfin  
» élever au milieu de la première  
» Nation de l'Europe le Trône le plus  
» éclatant de l'Univers : quel art su-  
» blime que celui duquel on attend  
» tous ces prodiges ! Quel Monarque  
» que celui qui les demande ! Quel  
» Ministre que celui qui les promet  
» & qui tient parole ! »

L'auteur rapproche avec beau-  
coup d'art l'affreux dépérissement  
où étoient les finances avant *Colbert* ,  
des premières opérations de ce Mi-  
nistre qui sembloient tendre presque  
toutes à l'anéantissement des revenus  
de l'Etat. » Il diminue les Tailles de  
» plusieurs millions ; il abandonne  
» une somme énorme d'arrérages ; il

» réduit le prix du fel ; il éteint des  
 » droits d'Aides ; il abolit des péages ;  
 » il retire des domaines ; il rembourse  
 » des offices & des rentes ; il liquide  
 » & paye des dettes légitimes. » Dans  
 le même temps les dépenses prennent  
 l'accroissement le plus prodigieux. On  
 connoît les entreprises immenses de  
*Louis XIV* depuis cette époque. Ce  
 période fut-il un point de vraie splen-  
 deur ? » Voici ce que les faits répon-  
 » dent pour *Colbert*. En 1660 , toute  
 » l'habileté des Traitans n'avoit pu  
 » porter au-delà de quatre-vingt-  
 » quatre millions le tribut de la France  
 » opprimée. La Renommée répétoit  
 » avec ses cent voix les murmures  
 » du peuple ; l'Etat ne recevoit en  
 » effet que trente millions ; & encore  
 » qu'en revenoit-il à un Monarque  
 » qui n'avoit pu , après la bataille des  
 » Dunes , se montrer à ses Soldats  
 » victorieux , parce qu'il n'avoit pas  
 » d'argent à leur distribuer ? En 1670,  
 » *Colbert* étoit déjà parvenu à lui assu-  
 » rer un revenu de soixante-dix mil-  
 » lions qu'il dépensoit avec magnifi-  
 » cence , sans en demander plus de

» quatre-vingt-seize au peuple qui les  
 » payoit gaîment ; & le tableau des  
 » finances , à cette époque , présente  
 » la France dans l'état le plus heureux  
 » qu'elle ait éprouvé depuis la fon-  
 » dation de la Monarchie : c'est tout  
 » ce qu'il faudroit pour la gloire du  
 » Ministre. La guerre de 1672 l'avoit  
 » forcé à sortir de son économie or-  
 » dinaire , mais non de ses principes ;  
 » & , après quatre années de paix , il  
 » avoit rétabli l'ordre , au point que  
 » sans dissimuler à son Maître les dan-  
 » gers de la gloire que *Louis* attachoit  
 » à l'éclat des armes , il lui montra ,  
 » dans un avenir très-prochain , l'a-  
 » vantage de disposer , pour le bon-  
 » heur de son peuple , de cent vingt  
 » millions par an , c'est-à-dire , de  
 » recevoir des mains de l'abondance  
 » un tribut quatre fois plus fort que  
 » tout ce qu'avoient pu procurer les  
 » systèmes oppresseurs. »

L'auteur se fait ici une question.  
 Est-il vrai que *Colbert* ait produit de  
 si grands effets, en se bornant à mettre  
 dans l'administration publique le bon  
 sens qu'un père de famille employe

dans l'économie de sa maison ? » Sans  
» doute , répond-il , le sens commun  
» lui avoit suffi pour régler la dépense  
» sur le revenu ; pour la diminuer de  
» tout ce que coûtent la prodigalité  
» qui déplace , le luxe qui détruit , la  
» négligence qui paye tout au double ,  
» parce qu'elle paye mal. Sans doute ,  
» en garantissant le trésor public des  
» mains avides , en écartant de la  
» perception les mains inutiles , il  
» n'avoit fait que suivre cette impul-  
» sion d'un sens droit qui va au but par  
» la voie la plus courte & la mieux  
» éclairée ; peut-être même ne lui  
» avoit-il fallu que le grand sens dont  
» il étoit doué , pour démêler dans la  
» profondeur de la science économi-  
» que ces principes si simples & si  
» féconds , que c'est moins par des  
» taxes que par du travail que les Su-  
» jets enrichissent l'Etat ; que tout est  
» bien quand l'impôt excite l'industrie  
» & n'en absorbe pas les fruits. On  
» va loin dans l'Administration quand  
» on joint l'amour du travail au ju-  
» gement solide qui se dirige par des



» principes aussi lumineux ; & les en-  
 » nemis mêmes de *Colbert* conviennent  
 » que personne ne travailla plus que  
 » lui ; mais si , pour suivre l'ordre , &  
 » même pour le rétablir , il ne faut  
 » que du bon sens & du courage ;  
 » pour créer un ordre nouveau , pour  
 » ouvrir à l'Etat de nouvelles sources  
 » de richesses , il faut du génie. »

C'est cet ordre nouveau , ce sont  
 ces nouvelles sources de richesses trou-  
 vées par *Colbert* que M. *Coster* offre  
 à notre admiration. Il peint ce grand  
 homme encourageant la population  
 par la loi sur les mariages , l'Agric-  
 culture , par la défense de saisir les  
 bestiaux & les outils du labourage  
 pour le paiement des deniers royaux.  
 Il développe l'esprit & l'utilité de ses  
 Ordonnances sur les Eaux & Forêts ,  
 de son système sur les Tailles ; il le  
 défend aussi des vaines clameurs éle-  
 vées de nos jours contre ses princi-  
 pes sur le commerce des grains ; &  
 si l'expérience découvre des dangers  
 dans l'exportation , il demande ce  
 qu'on peut reprocher au Ministre ha-  
 bile qui plaça des signaux autour

d'un écueil aussi difficile à découvrir.

Tout le plan de *Colbert* se réduit à ces trois points : protéger le Cultivateur pour répandre l'aisance dans les campagnes ; encourager le commerce, la navigation, les manufactures, parce que, dans un Etat florissant, la quatrième partie des habitans suffit pour l'Agriculture, & que c'est le moyen le plus sûr de faire naître l'abondance dans les villes ; enfin environner le Trône de talens supérieurs & exciter l'émulation de tous les Arts pour fixer la magnificence dans la Cour du Souverain le plus riche & le plus libéral. L'auteur suit *Colbert* dans toutes ses opérations où l'engagea l'exécution de ces grandes vues.

Sous les heureuses mains de ce Ministre, la France prend une face nouvelle. » Les temps sont passés où  
 » l'on ne connoissoit que des forteresses & des bourgades qui étoient  
 » successivement la proie & le fléau  
 » des habitans de la campagne : à ces  
 » convulsions intestines du gouvernement féodal, succède une association générale entre les différens

» ordres de l'Etat; le besoin conduit  
 » & appelle dans les villes le Culti-  
 » vateur & sa denrée; l'Art la façon-  
 » ne; le Commerce la distribue, tout  
 » se rapproche, tout s'unit. Chaque  
 » cité n'est plus qu'une famille nom-  
 » breuse dont *Colbert* liquide les det-  
 » tes, règle les dépenses, augmente  
 » les revenus, & dont il assure le  
 » bonheur, en donnant à toutes du  
 » travail, une bonne police & des  
 » mœurs. Il va plus loin, il démêle  
 » avec une sagacité qui tient du pro-  
 » dige, ce que doivent faire, pour la  
 » prospérité du commerce, le Culti-  
 » vateur, le Fabriquant, le Marchand.  
 » Rien ne lui échappe de ce qui peut  
 » multiplier ou perfectionner les ma-  
 » tières premières; les procédés, les  
 » recherches de tous les Arts lui sont  
 » connus; il conduit la main de l'ou-  
 » vrier; il ouvre & montre aux  
 » Commerçans les routes qu'ils doi-  
 » vent suivre; il rend la Loi garante  
 » de leur bonne foi envers le con-  
 » sommateur, dont il cherche à irriter  
 » les goûts; il s'introduit dans leurs  
 » conventions pour en assurer la fidé-

» lité ; il leur donne des Juges pour  
 » en punir les infractions. Foibles  
 » spéculateurs, nous avouons que des  
 » réglemens si multipliés déposent de  
 » son activité & de son zèle, mais nous  
 » craignons qu'ils ne soient pas di-  
 » gnes d'un homme de génie. O quelle  
 » seroit notre admiration, si nous  
 » pouvions nous transporter au mo-  
 » ment du besoin qui les lui dicta !  
 » Nous méconnoissons, à la force de  
 » l'âge, l'utilité des secours dont la  
 » tendresse paternelle étaya notre  
 » enfance.

» Notre horizon s'agrandit ; les  
 » vues de *Colbert* se développent ; il  
 » a réuni les hommes & les villes,  
 » il entreprend de rapprocher entr'e-  
 » elles les Provinces de la France.  
 » Grands chemins, ponts, canaux,  
 » rivières navigables, postes, voitures  
 » publiques, tout ce qui soutient ou  
 » anime la circulation intérieure,  
 » attire ses regards : il crée ce qui  
 » étoit inconnu ; il réforme ce qui  
 » étoit abusif ; les calculs les plus  
 » profonds sur le cours des changes  
 » & sur l'intérêt de l'argent, les

» opérations les plus sçavantes sur le  
 » prix des monnoies : rien ne paroît  
 » lui être étranger , rien ne lui est  
 » indifférent. Il s'enfonce avec cou-  
 » rage dans la compilation ténébreuse  
 » des droits qu'il trouve établis sur  
 » le commerce ; la fiscalité vorace  
 » les avoit multipliés sans mesure  
 » pour enlever au peuple , par des  
 » péages , ce qui échappoit à la Taille ;  
 » il détruit les droits usurpés ; il ra-  
 » chète les droits légitimes ; mais  
 » onéreux : les besoins de l'Etat , les  
 » privilèges des Provinces , les pro-  
 » priétés des Particuliers , la liberté  
 » du Commerce , tout se combine ;  
 » tout prend sa place dans la tête de  
 » ce puissant génie. Bientôt les limites  
 » d'un grand Royaume deviennent  
 » trop étroites pour lui ; il porte ses  
 » vues sur les Nations voisines dont  
 » il fixoit déjà l'attention ; il associe  
 » à ses entreprises le Portugal &  
 » l'Espagne ; il amène l'Angleterre à  
 » désirer un Traité de commerce ; il  
 » effraye la politique Hollandoise ,  
 » &c. , &c. »

Le morceau sur la Marine , que

Colbert créa, pour ainſi dire, en France, ne mérite pas moins d'éloges que ce que je vous ai rapporté. » Sans » Matelots, ſans agrêts, ſans finances, » il oſe promettre à ſon Maître une » Marine redoutable. On conſtruit à » Rochefort, à Breſt, à Toulon, des » arſenaux qui ſont encore les plus » beaux de l'Univers. Il manque de » Matelots: eh bien! il connoît l'ac- » tivité de ſa Nation, il ſçait qu'elle » va faire ailleurs ce que le Gouver- » nement néglige. Inſtruit que des » milliers de François exerçoient leur » induſtrie par-tout où ils trouvoient » la paix, il les avoit rendus à leur » Patrie: trop heureuſe ſi elle eût pu » les conſerver après lui! Il voit les » habitans de nos Provinces mariti- » mes ſervir ſur mer les Puiffances » étrangères; il eſſaye de les rappél- » ler, & joint bientôt la gloire du » ſuccès au mérite de l'avoir tenté. » Dans moins de cinq ans, trente-fix » vaiſſeaux de guerre, quinze brûlots, » huit galères dans la Méditerranée, » quatorze vaiſſeaux de guerre & cinq » brûlots dans l'Océan, donnent le

» spectacle inattendu d'une Puissance  
 » menaçante, qui semble sortie du  
 » fond des eaux; elle dispense nos  
 » bâtimens de baisser désormais leur  
 » pavillon devant celui d'Angleterre;  
 » elle fait baisser devant eux le pavil-  
 » lon Espagnol; elle contraint au salut  
 » une flotte Hollandoise, & force les  
 » Barbaresques humiliés à demander  
 » pardon à *Louis XIV*, & à connoî-  
 » tre, au moins pour les François,  
 » les loix de l'honneur & de l'humar-  
 » nité. »

L'auteur passe à l'établissement  
 des deux Compagnies des Indes, &  
 fait à ce sujet des réflexions bien  
 sentées; c'est même un des plus beaux  
 morceaux de son Discours. L'image  
 qui est au commencement est de la  
 plus grande magnificence. » La Philo-  
 » sophie, dit-il, reproche au luxe  
 » cette tyrannie, qui, pour couvrir  
 » nos tables de mets délicats, inonde  
 » des sueurs & du sang d'un million  
 » d'Africains des terres usurpées en  
 » Amérique; elle a peint d'un trait de  
 » feu l'influence de l'or sur nos mœurs,  
 » en le représentant sous l'emblème

» d'un fleuve sorti des tristes mines  
» du Pérou, pour aller se perdre sur  
» les côtes de l'Asie, après avoir cou-  
» vert l'Europe de vices & d'erreurs.  
» *Colbert*, s'il eût été Ministre de  
» *Lycurgue*, eût détourné de Sparte  
» des richesses dévouées à la proscrip-  
» tion publique ; la sévérité de son  
» caractère & l'austère décence de ses  
» mœurs en répondent ; mais voir les  
» hommes comme ils doivent être,  
» & les prendre comme ils sont, pour  
» faire servir au profit de la Société  
» leurs passions & les défauts qu'on  
» ne peut réformer : c'est tout ce que  
» doit la saine politique, & ce fut  
» celle de *Colbert*. Il ne se flatta pas  
» de guérir en France la soif de l'or  
» & le goût du luxe ; il voulut que  
» l'Etat n'en fût point ruiné, que nos  
» rivaux n'en fussent point enrichis ;  
» &, s'il se trompa dans le choix de  
» ses moyens, ce fut en abandonnant  
» trop tôt les François à l'impétuosité  
» de leur caractère, & sur-tout en ne  
» voyant pas assez dans ses succès ce  
» qui n'appartenoit qu'à lui, & com-  
» bien il seroit difficile de le rempla-  
» cer. »



M. Coster n'a garde d'omettre dans cet Eloge l'exposition de tout ce qu'a fait *Colbert* pour les Sciences & les Lettres. Il finit par déplorer le sort de ce Ministre célèbre qui ne trouva si long-temps parmi ses contemporains que des cœurs ingrats ou des esprits incapables d'apprécier ses travaux ; mais l'observation de ce fait lui donne lieu d'admirer la force & la fermeté d'ame de ce grand homme, qui ne répondit jamais aux prétentions des courtisans avides que par des refus courageux , & à la satyre que par des succès éclatans.

Cet excellent Discours est suivi de notes très-instructives & très-curieuses. En voici une qui donnera une idée de la supériorité des vues de *Colbert* dans les circonstances qui paroissent les moins propres à l'exercer. Il s'agit du parti qu'il sçut tirer du fameux Carrousel que l'auteur place en 1662. » *Louis XIV*, toujours grand, » craignoit en cette occasion de l'être » trop , & ne proposoit ses vues au » Ministre de ses finances qu'avec ménagement. *Colbert* enchérit sur les

» idées de son Maître ; il demanda  
 » seulement que la Fête fût annoncée  
 » à toute l'Europe , & différée autant  
 » de temps qu'il le falloit pour qu'on  
 » pût y arriver des parties les plus  
 » éloignées. Le concours y fut prodigieux ; & l'argent que les Etrangers  
 » laissèrent dans la Capitale & sur les  
 » routes du Royaume , rendit à l'Etat  
 » beaucoup plus qu'il n'en avoit coûté. Le seul produit des entrées de  
 » Paris servit à acquitter la plus forte  
 » partie de la dépense. » Il y a ici une  
 petite erreur : ce n'est point à l'occasion du Carrousel de 1662 que  
*Colbert* fit cette belle opération , mais  
 seize ans après , à un autre Carrousel  
 donné à la paix de Nimègue en 1678.  
 Voyez la vie de *Colbert* dans les *Hommes Illustres de d'Auvigny* , continués  
 par l'Abbé *Péreau*.

Dans une autre note on est effrayé  
 en lisant le détail des travaux immenses de *Colbert*. » Jusqu'en 1660 , chaque  
 » nouveau besoin devenoit le  
 » prétexte d'une nouvelle imposition  
 » indirecte , d'un péage , d'un octroi ,  
 » que le Ministre abandonnoit à vil  
 » prix , moyennant des traités parti-

» culiers & des avances dont il n'en-  
 » troit au Trésor royal que la moïn-  
 » dre partie : *Colbert* fit supprimer  
 » tout ce qui avoit été créé en ce  
 » genre depuis 1645 ; il réunit en un  
 » seul bail tous les droits de consom-  
 » mation qui appartenoient au Roi ;  
 » en rétablissant les octrois des Villes  
 » & des Communautés , pour subve-  
 » nir à leurs dépenses , il porta la lu-  
 » mière sur cette partie , qu'il assujet-  
 » tit aux mêmes règles que les deniers  
 » royaux ; il obtint qu'aucun droit du  
 » Roi ou des Communautés ne seroit  
 » laissé , autrement que par des adju-  
 » dications publiques , au plus offrant  
 » & dernier enchérisseur bien connu ;  
 » il assujettit tous les comptables à  
 » se mettre en règle dans l'année ; il  
 » déterminâ la forme de leurs régis-  
 » tres , celle de leurs comptes. Qu'on  
 » ouvre le Code du Conseil royal des  
 » finances , celui des Chambres des  
 » Comptes , des Cours des Aides ,  
 » des Cours des Monnoies , des Elec-  
 » tions , des Tables de Marbre , des  
 » Recettes & des Fermes Générales ,  
 » on trouvera que *Colbert* a tout pré-  
 » vu , tout réglé pour le recouvrement ,

» l'emploi, la comptabilité des deniers  
 » publics. La liste des Edits, Arrêts  
 » & Réglemens qui font de lui, sur  
 » les Domaines, sur les Bois, sur les  
 » Tailles, sur les Gabelles, sur les  
 » Aides, sur les droits d'entrée & de  
 » sortie, rempliroit seule plusieurs  
 » volumes, à la vue desquels il seroit  
 » impossible de ne pas répéter ce  
 » qu'on a dit d'*Hercule*, un seul hom-  
 » me n'a pas fait tous ces travaux. »

Les réglemens qu'il a donnés aux  
 Manufactures font encore des monu-  
 mens de sa sagesse & de son incon-  
 cevable activité. » Qu'il est beau de  
 » voir ce Ministre, jaloux de la gloire  
 » de son Maître, annoncer à toutes  
 » les parties de l'Univers le *Restauration*  
 » *des Arts & du Commerce en*  
 » *France*, en ordonnant aux Fabri-  
 » ques distinguées d'ajouter à chaque  
 » pièce de marchandise un plomb dont  
 » l'inscription décoreoit *Louis XIV* de  
 » ce beau titre; donner à la France  
 » des milliers d'Artisans ingénieux;  
 » d'Ouvriers habiles, par les attrait  
 » qu'il multiplioit pour les appeler;  
 » se transporter, pour ainsi dire, dans  
 » toutes les parties du Royaume; y

164 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» étudier la naissance, les progrès ;  
» la chute & le rétablissement des  
» Manufactures ; approfondir les cau-  
» ses de leurs différentes révolutions ;  
» prévenir les fraudes auxquelles le  
» Fabriquant pourroit être exposé dans  
» l'achat des matières premières, &  
» encore celles qu'il pourroit com-  
» mettre dans la vente des mêmes  
» matières fabriquées ; garantir en  
» quelque sorte au Consommateur la  
» fidélité des marchandises, par des  
» inspections, des visites, des plombs,  
» & différens autres caractères desti-  
» nés à indiquer le lieu de la Manu-  
» facture, la qualité de l'étoffe, les  
» noms du Fabriquant, du Teinturier,  
» de l'Apprêteur, la nature du teint ;  
» encourager par-tout l'industrie par  
» des récompenses & des émolumens  
» annuels ou relatifs au nombre des  
» métiers, des pièces fabriquées, des  
» Ouvriers ! Qu'on voye ce qu'il a  
» fait pour cette partie dans la seule  
» année 1669 ; on y trouve des Or-  
» donnances pour les longueurs, les  
» largeurs, les qualités des étoffes de  
» laine & de fil ; des instructions  
» adressées, pour leur exécution ;

» tant aux Maires & Echevins des  
 » Villes, qu'aux Maîtres & aux Jurés  
 » des Corps; des Commis envoyés  
 » exprès par le Ministre dans toutes les  
 » parties du Royaume, pour expli-  
 » quer ses Réglemens, résoudre les  
 » difficultés auxquelles ils pourroient  
 » donner lieu, rechercher les per-  
 » fections qu'il seroit encore possible  
 » d'y ajouter, & entendre jusqu'aux  
 » derniers Ouvriers sur l'opinion qu'ils  
 » prenoient des devoirs que la loi  
 » leur imposoit. »

Mais, de toutes les opérations du  
 ministère de *Colbert*, il paroît qu'il re-  
 gardoit lui-même celle des tarifs de  
 1664 & 1667 comme son chef-  
 d'œuvre; il obtint de *Louis XIV* que  
 son nom fût cité dans cette loi avec  
 éloge. Il falloit faire cesser cette mul-  
 tiplication, cette complication de  
 droits qui se détruisoient en se croisant  
 & ruinoient le commerce autant par  
 les formalités dispendieuses auxquelles  
 on l'avoit assujetti, que par les som-  
 mes exorbitantes qu'on lui deman-  
 doit. » Il avoit des débouchés à ou-  
 » vrir aux Manufactures de tous genres  
 » dont il venoit de multiplier les éta-

» bliffemens dans le Royaume. Il  
 » falloit écarter la concurrence étran-  
 » gère , en chargeant de gros droits  
 » à l'entrée celles des marchandises  
 » des autres Pays , dont la France  
 » pourroit désormais se passer ; il  
 » falloit faire arriver nos marchandises  
 » nationales jusqu'aux extrémités de  
 » l'Europe , en favorisant leur sortie ,  
 » non seulement par des affranchisse-  
 » mens , mais , en certain cas , par des  
 » primes & des gratifications.

» Enfin , entre les mains de la Po-  
 » litique , les tarifs sont des armes  
 » offensives & défensives , qui peu-  
 » vent à la fois faire repentir nos  
 » rivaux de toutes innovations con-  
 » traires à l'intérêt de notre commerce  
 » extérieur , & nous garantir de toute  
 » surprise de leur part. Rien ne montre  
 » mieux l'opinion que s'en sont formée  
 » les Peuples les plus éclairés , rien en  
 » même temps ne prouve mieux l'ha-  
 » bileté de *Colbert* , que l'inquiétude  
 » que donna aux Hollandois le tarif  
 » de 1667. Il avoit principalement  
 » pour objet l'augmentation des droits  
 » d'entrée sur les marchandises &  
 » denrées étrangères. Les Hollandois

» s'allarmèrent ; il y avoit chez eux  
 » beaucoup de marchandises & peu  
 » de ventes ; la guerre même leur pa-  
 » roissoit préférable à l'inaction , à  
 » laquelle *Colbert* vouloit les réduire.  
 » Ils ajoutèrent les menaces aux plain-  
 » tes ; ils déclarèrent que , si l'on ne  
 » vouloit modérer le tarif , ils met-  
 » troient sur nos denrées , & particu-  
 » lièrement sur nos vins & sur nos  
 » eaux-de-vie , de tels droits , que  
 » nous resterions sans commerce.  
 » *Colbert* voyoit dans cette menace  
 » une raison de plus de maintenir son  
 » ouvrage , persuadé que les Hollan-  
 » dois ne font , pour l'exportation de  
 » nos denrées , que des agens inter-  
 » médiaires , dont nous pouvons nous  
 » passer ; & que la France n'aura toute  
 » la force qu'elle peut acquérir , que  
 » quand elle fera son commerce avec  
 » le Nord directement , sans leur en-  
 » tremise. Son avis ne prévalut pas  
 » pour cette fois au Conseil ; le tarif  
 » fut modifié comme la Hollande le  
 » demandoit , & le mal qui en est  
 » arrivé vient se joindre à tout le bien  
 » que *Colbert* a fait , pour embellir son  
 » éloge ».



L'amour de l'ordre ne fut jamais porté plus loin que chez ce grand homme. C'est cette qualité seule qui le mit à portée de suffire à tant de travaux. L'emploi de toutes ses heures étoit marqué. » Cependant , dit *Moréri*, » il trouvoit encore , parmi tant d'occupations , qui eussent été accablantes pour d'autres , assez de temps » pour s'appliquer à l'éducation de ses » enfans ; il descendoit souvent dans » le plus petit détail de leurs études , » &c. , pour les animer par sa présence , » il passoit plusieurs heures à assister à » des conférences qui se faisoient chez » lui pour les instruire. On a des Mémoires de sa main , qu'il a dressés » pour l'instruction du *Marquis de Seignelay* , & qui ont donné à la » France le plus grand Ministre qu'elle ait eu pour la Marine. Il avoit des » heures réglées pour son travail avec » ses premiers Commis. *Vous voulez* , » lui disoit un d'entr'eux , à qui il demandoit quels étoient ses besoins &c » l'état de sa fortune , *vous voulez que nous soyons dans le Bureau dès les cinq heures du matin ; vous nous occupez*

» tapez jusqu'à une heure & demie après  
 » midi ; nous partons pour aller dîner  
 » & vous voulez que nous rentrions à  
 » trois heures précises ; vous nous reprenez  
 » jusqu'à onze heures ; il n'est plus temps  
 » de souper , & l'accablement de la jour-  
 » née nous fait rechercher à dormir plutôt  
 » qu'à manger. A cette manière de vivre ,  
 » nous ne pouvons dépenser deux cens  
 » francs ; ainsi, quoique, par les grâces  
 » que vous avez eu la bonté de m'obtenir  
 » du Roi , je jouisse de six mille livres  
 » de rente , je n'en suis pas mieux. Il y  
 » a tout-à-fait lieu de croire qu'il en  
 » usoit de même avec les Financiers  
 » dont il dirigeoit le travail ; & l'au-  
 » teur du *Dialogue de Colbert avec*  
 » *Boivin* , nous en donne cette idée ,  
 » quand il fait dire au Ministre , à  
 » l'occasion des Fermiers Généraux ,  
 » qui, au commencement de ce siècle ,  
 » se distinguèrent par le luxe & l'inu-  
 » tilité de leur genre de vie , si l'on  
 » eût fait cela de mon temps , je ne l'eusse  
 » jamais souffert ; je voulois que chacun  
 » fît son métier. Ses audiences étoient  
 » longues, fréquentes , & sur-tout  
 » décisives. *Amelot de la Houffaye* ,

» qui se glorifioit d'avoir traité avec  
 » la plupart des Ministres de l'Europe,  
 » disoit de *Colbert*, en sortant d'une  
 » audience dans laquelle il n'avoit pas  
 » obtenu ce qu'il desiroit : *Je n'ai ja-*  
*mais vû de Ministre ni plus habile ni*  
*plus courageux.* »

De tous les Discours sur *Colbert*, j'avoue, Monsieur, que c'est celui-ci que j'ai lu avec le plus de plaisir; l'auteur ne s'est pas amusé à bâtir des systêmes pour les attribuer à *Colbert*; il s'est contenté de développer toute la sagesse & l'étendue des entreprises qu'a conçues & fait exécuter ce Ministre; rien n'est plus satisfaisant que ce que l'auteur a réuni à cet égard, soit dans le corps de son Discours, soit dans ses Notes. Enfin, il n'y a point de Livre qui fasse mieux connoître *Colbert* & toutes ses opérations; il n'y en a point où il paroisse plus étonnant ni plus admirable, & ce point me paroît le plus essentiel dans un ouvrage qui porte le titre de son *Eloge*.

Je suis, &c.

*A Paris ce 16 Septembre 1773.*

## L E T T R E V I I I.

*Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Classiques , Grecs & Latins , tant Sacrés que Profanes , contenant la Géographie , l'Histoire , la Fable & les Antiquités ; dédié à Monseigneur le Duc de Choiseul ; par M. Sabbathier , Professeur au Collège de Châlons-sur-Marne , & Secrétaire Perpétuel de l'Académie de la même ville ; Tome XIV ; à Paris chez Delâlain , Libraire rue de la Comédie Française ; in-8° de 559 pages.*

**L**ORSQUE je vous rendis compte , Monsieur , des derniers tomes de cet important Dictionnaire , je ne croyois point être sitôt à portée de vous annoncer un nouveau volume. L'infatigable & savant M. Sabbathier fournit à ce siècle un exem-

ple unique , celui d'un auteur d'une production de longue haleine qui tient exactement la parole qu'il a donnée au Public. Chaque année il met au jour quatre volumes de plus de 550 pages *in-8°* à deux colonnes. Celui qui paroît aujourd'hui n'est pas inférieur à ceux qui l'ont précédé ; il renferme un très-grand nombre d'articles remplis de détails instructifs , d'anecdotes agréables & de recherches profondes. Je vais vous en faire connoître quelques uns..

*DEVOUEMENS.* C'est l'action du sacrifice de sa vie pour le salut de la patrie avec des cérémonies particulières & dans certaines conjonctures. *M. Sabbathier* expose l'origine , les motifs , les cérémonies & les effets de cet acte de religion & de valeur chez les Anciens , & principalement chez les Romains. L'origine des dévouemens est la même que celle des sacrifices humains. En reconnoissant un Être Souverain , auquel on doit la vie , on pensoit qu'on étoit obligé de la lui rendre s'il la redemandoit , & ce fut pour la racheter par une sorte de com-

penfation, que furent établis les facrifices & les dévouemens dans lesquels la victime tient la place de celui qui l'offre & qui rend hommage de fon existence à la Divinité. Les anciens habitans de la Palestine, imités par les Hébreux, immoloient leurs enfans à *Moloch*, les Carthaginois à *Saturne*, les anciens Gaulois en l'honneur de *Dis* ou *Pluton*. On connoît l'inhumanité des peuples de la Chersonnèse Taurique envers les étrangers, & le faux zèle de religion qui porta les Grecs à rendre quelque fois à leurs Dieux ce culte sacrilège; le sacrifice d'*Iphigénie* est célèbre. Quoique les Romains n'approuvassent pas cet usage cruel, cependant, lorsqu'ils croyoient voir le Ciel & la Terre déclarés contraires, ils avoient recours à ces moyens extraordinaires pour les appaifer. Après la bataille de Cannes, ils firent enterrer tout vif dans la place du marché un Grec & une Grecque, un Gaulois & une Gauloise pour éluder l'Oracle qui annonçoit que ces deux nations feroient bientôt dans Rome. Mais ceux qui, dans ces grands désaf-

tres, acquéroient une gloire immortelle, se devoient volontairement pour la patrie. L'auteur rappelle à ce sujet les fameux dévouemens de *Ménéce* Roi de Thèbes, & de *Codrus* dernier Roi d'Athènes. Parmi les Romains, le Sénat fut le premier qui signala de cette manière son zèle pour le salut de l'Etat : ce fut lorsque les plus considérables de cet illustre corps se dévouèrent solennellement pour la république après la prise de Rome par les Gaulois. Le jeune *Curtius* imita ces généreux vieillards en se précipitant dans un gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome & que les Devins avoient dit devoir être rempli de ce qu'elle avoit de plus précieux pour assurer la durée éternelle de son Empire. Les deux *Decius* père & fils se dévouèrent pour le salut des armées qu'ils commandoient, l'un, dans la guerre contre les Latins, l'autre, dans celle des Gaulois & des Samnites, & tous deux de la même manière & avec un pareil succès. Il se pratiquoit à Marseille une coutume singulière dans les commencemens de cette

république. Celui qui , en temps de peste , s'étoit dévoué pour le salut commun , étoit traité délicatement aux dépens du public pendant un an , au bout duquel on le conduisoit à la mort après l'avoir fait promener dans les rues orné de festons & de bandellettes comme une victime.

» Le principal motif du dévouement des Payens étoit d'appaiser la colère des Dieux malfaisans & sanguinaires , dont les malheurs & les disgraces que l'on éprouvoit donnoient des preuves convaincantes ; mais c'étoient proprement les puissances infernales qu'on avoit dessein de satisfaire. Comme elles passaient pour impitoyables , lorsque leur fureur étoit une fois allumée , les prières , les vœux , les victimes ordinaires paroissent trop foibles pour la fléchir ; il falloit du sang humain pour l'éteindre.

» Ainsi , dans les calamités publiques , dans l'horreur d'une sanglante déroute , s'imaginant voir les Furies le flambeau à la main , suivies de l'épouvante , du désespoir , de la



» mort , portant la désolation par-  
 » tout , troublant le jugement de leurs  
 » chefs , abattant le courage des sol-  
 » dats , renversant les bataillons , &  
 » conspirant à la ruine de la républi-  
 » que , ils ne trouvoient point d'autre  
 » remède pour arrêter ce torrent ,  
 » que de s'exposer à la rage de ces  
 » cruelles Divinités , & d'attirer sur  
 » eux-mêmes , par une espèce de di-  
 » version , les malheurs de leurs ci-  
 » toyens. Ils se chargeoient donc ,  
 » par d'horribles imprécations contre  
 » eux-mêmes , de tout le venin de  
 » la malédiction publique , qu'ils  
 » croyoient pouvoir communiquer  
 » comme par contagion aux ennemis ,  
 » en se jettant au milieu d'eux , s'ima-  
 » ginant que les ennemis accomplis-  
 » soient le sacrifice & les vœux faits  
 » contr'eux , en trempant leurs mains  
 » dans le sang de la victime.

» Mais , comme tous les actes de  
 » religion ont leurs cérémonies , pro-  
 » pres à exciter la vénération des  
 » peuples & en représenter les mys-  
 » tères , il y en avoit de singulières  
 » dans les dévouemens des Romains ,

qui faisoient une si vive impression  
sur les esprits des deux partis ,  
qu'elles ne contribuoient pas peu à  
la révolution subite qu'on s'en pro-  
mettoit.

» Il étoit permis , non-seulement  
aux Magistrats , mais même aux par-  
ticuliers , de se dévouer pour le  
salut de l'Etat ; mais , il n'y avoit  
que le Général qui pût dévouer un  
Soldat pour toute l'armée ; encore  
falloit-il qu'il fût sous ses auspices ,  
& enrôlé sous ses drapeaux par son  
serment militaire.

» Lorsqu'il se devoit lui-même ;  
il étoit obligé , en qualité de Magis-  
trat du peuple Romain , de prendre  
les marques de sa dignité , c'est-à-  
dire , la robe bordée de pourpre ,  
dont une partie , rejetée par der-  
rière , formoit autour du corps une  
manière de ceinture ou de baudrier ,  
appelée *cinctus Gabinus* , parce que  
la mode en étoit venue des Gabiens.  
L'autre partie de la robe lui couvroit  
la tête. Il étoit debout , le menton  
appuyé sur sa main droite par dessus  
sa robe , & un javelot sous ses pieds.

» Cette attitude, marquoit l'c  
 » qu'il faisoit de sa tête , &  
 » lot sur lequel il marchoit , d  
 » les armes des ennemis qu'il  
 » croit aux Dieux Infernaux .  
 » feroient bientôt renversées p  
 » Dans cette situation , armé d  
 » pièces , il se jettoit dans le  
 » la mêlée , & s'y faisoit tuer ».  
 au grand Prêtre à faire la cér  
 de la consécration , & la priè  
 récitait étoit répétée mot p  
 par celui qui se devoit : c  
 persuadé que l'omission d'une  
 ou une mauvaise prononciati  
 capable de gâter tout le my  
 de détruire toute l'efficacité  
 attachoit.

Les Romains devoient n  
 lement des particuliers de leur  
 mais souvent leurs ennemis aux  
 Infernaux ; ce n'étoit qu'aprè  
 tâche de leur enlever la protect  
 Dieux maîtres de leur sort , q  
 livroient à la rigueur de ces Di  
 malfaisantes , toujours prêtes à  
 & à détruire. » C'est ainsi qu  
 » ufoient avant la prise des

» lorsqu'ils les voyoient réduites à  
 » l'extrémité. Ne croyant pas qu'il fût  
 » possible de s'en rendre maîtres fans  
 » la volonté de leurs Dieux tutélaires,  
 » & regardant comme une impiété  
 » dangereuse de les prendre , pour  
 » ainsi dire , prisonniers , en s'empa-  
 » rant par force de leurs statues &  
 » des lieux qui leur étoient consacrés,  
 » ils s'efforçoient , par leurs soumis-  
 » sions , leurs respects & leurs vœux ,  
 » de leur faire agréer cette violence ,  
 » les invitant à abandonner leurs an-  
 » ciens sujets , indignes par leur foi-  
 » ble de la protection qu'ils leur  
 » avoient accordée , & à venir s'éta-  
 » blir à Rome , où ils trouveroient  
 » des serviteurs plus zélés & plus en  
 » état de leur rendre les honneurs qui  
 » leur étoient dûs.

» Comme les noms sacrés de ces Di-  
 » vinités étoient inconnus aux peuples,  
 » & révélé seulement aux Prêtres ,  
 » qui en faisoient un grand mystère  
 » pour éviter ces évocations, & ne les  
 » proféroient qu'en secret dans les  
 » prières solennelles , aussi ne les  
 » pouvoit-on invoquer hautement

» qu'en termes généraux , & avec  
 » l'alternative de l'un ou de l'autre  
 » sexe , de peur de les offenser par un  
 » titre peu convenable.

» *Macrobe* rapporte la formule de  
 » ces évocations , tirée du livre des  
 » choses secrètes de *Sammonicus Sere-*  
 » *nus* , qui prétendoit l'avoir prise  
 » dans un plus ancien auteur. Elle  
 » paroît avoir été faite pour Car-  
 » thage ; mais , en changeant le nom ,  
 » elle peut avoir servi à plusieurs au-  
 » tres villes , tant de l'Italie que de la  
 » Grèce , des Gaules , d'Espagne &  
 » d'Afrique , dont les Romains ont  
 » invoqué les Dieux avant que d'en  
 » faire la conquête. Cette formule est  
 » conçue en ces termes : *Dieu ou*  
 » *Déesse tutélaire du peuple & de la ville*  
 » *de Carthage, Divinité qui les avez pris*  
 » *sous votre protection , je vous supplie*  
 » *avec une vénération profonde , & vous*  
 » *demande en grace de vouloir bien aban-*  
 » *donner ce peuple & cette cité , de quitter*  
 » *leurs lieux saints , leurs temples ,*  
 » *leurs cérémonies sacrées , leur ville ;*  
 » *de vous éloigner d'eux , de répandre*  
 » *l'épouvante , la confusion , l'anégli-*

» gence parmi ce peuple & dans cette ville,  
 » & , puisqu'ils vous trahissent, de vous  
 » rendre à Rome auprès de nous; d'aimer &  
 » d'avoir pour agréables nos lieux saints,  
 » nos temples, nos sacrés mystères, &  
 » de me donner, au peuple Romain & à  
 » mes soldats, des marques évidentes &  
 » sensibles de votre protection. Si vous  
 » m'accordez cette grace, je fais vœu de  
 » vous faire bâtir des temples & de cé-  
 » lébrer des jeux en votre honneur.

» Après cette évocation, ils ne  
 » doutoient point de la perte de leurs  
 » ennemis, persuadés que les Dieux  
 » qui les avoient soutenus jusqu'alors,  
 » alloient non seulement les abandon-  
 » ner & transférer leur Empire ailleurs,  
 » mais contribuer même à leur des-  
 » truction. C'est ainsi que *Virgile* parle  
 » de la désertion des Dieux tutélaires  
 » de Troye dans son embrasement;  
 » & cela paroît conforme à ce que  
 » rapporte *Josephe*, que l'on entendit  
 » dans le Temple de Jérusalem, avant  
 » sa destruction, un grand bruit, &  
 » une voix qui disoit, *sortons d'ici*; ce  
 » que l'on prit pour la retraite des  
 » Anges qui gardoient ce saint lieu, &

» comme un préface de sa ruine pro-  
 » chaine. L'opinion des Payens tou-  
 » chant les Dieux tutélaires des villes  
 » & des nations, ainsi que des Génies  
 » attachés à la conduite des personnes  
 » particulières , est évidemment em-  
 » pruntée des Juifs , qui reconnois-  
 » soient des Anges protecteurs à qui  
 » Dieu confioit ce ministère.

» Les Tyriens , vivement pressés  
 » par *Alexandre* qui les assiégeoit , s'a-  
 » visèrent d'un moyen assez bisarre  
 » pour empêcher *Apollon* , auquel  
 » ils avoient une dévotion particu-  
 » lière , de les abandonner. Un de  
 » leurs citoyens ayant déclaré en  
 » pleine assemblée qu'il avoit vu en  
 » songe ce Dieu qui se retiroit de la  
 » ville, ils lièrent sa statue d'une chaîne  
 » d'or qu'ils attachèrent à l'autel d'*Her-  
 cule* leur Dieu tutélaire , afin qu'il  
 » retînt *Apollon*. C'est *Quinte-Curce*  
 » qui rapporte cette aventure ».

M. *Sabbathier* fait des réflexions  
 très-sensées sur les effets ordinaires  
 de ces dévouemens , & il remarque  
 qu'on ne doit point être étonné des  
 révolutions soudaines dont ils étoient .

ordinairement suivis. » L'appareil ex-  
 » traordinaire de la cérémonie, l'au-  
 » torité du Grand-prêtre qui promet-  
 » toit une victoire certaine, le courage  
 » héroïque du Général qui couroit  
 » avec tant d'ardeur à une mort assu-  
 » rée, étoient assez capables de faire  
 » impression sur l'esprit des soldats ;  
 » de ranimer leur valeur & de relever  
 » leurs espérances. Leur imagination,  
 » remplie de tous les préjugés de la  
 » religion & de toutes les fables que  
 » la superstition avoit inventées, leur  
 » faisoit voir ces mêmes Dieux, aupa-  
 » ravant si animés à leur perte, chan-  
 » ger tout d'un coup l'objet de leur  
 » haine & combattre pour eux. Leur  
 » Général, en s'éloignant, leur paroif-  
 » soit d'une forme plus qu'humaine ;  
 » ils le regardoient comme un génie  
 » envoyé du Ciel pour appaiser la  
 » colère divine, & renvoyer sur leurs  
 » ennemis les traits qui leur étoient  
 » lancés. Sa mort, au lieu de conster-  
 » ner les siens, rassuroit leurs esprits ;  
 » c'étoit la consommation de son sa-  
 » crifice, & le gage assuré de leur ré-  
 » conciliation avec les Dieux.



l'abord d'une personne de naissance. Ainsi, comptant sur sa bonne fortune, il se dépouilla de ses habits royaux, s'huila tout le corps, couronna d'une branche de peuplier, & couvrant son épaule gauche d'une peau de lion, prit une hache en sa main, & dans cet équipage s'approcha du trône sur lequel le Roi étoit assis & rendoit la justice. L' nouveauté de ce spectacle ayant écarté la foule, il fut apperçu par Alexandre, qui en fut surpris, & ayant fait approcher, lui demanda qu'il étoit. Il lui répondit : *Je suis un Grec de Dinocrate, Macédonien, qui apporte à Alexandre des pensées & des desseins dignes de sa grandeur.* Le Roi l'écouta. *Dinocrate* lui dit qu'il songeoit à tailler le mont Athos comme d'un homme, qui tiendrait de sa main gauche une grande ville, & de sa droite une coupe qui recueillerait les eaux de tous les fleuves qui coulent de cette montagne, & les verser dans la mer. *Alexandre* voyant ce dessein gigantesque, demanda s'il y avoit des camps

Il est des articles d'un autre genre qu'on ne lira pas avec moins de plaisir. Ceux des hommes illustres sont faits avec le plus grand soin. Je vous citerai pour exemple l'article suivant.

» *Dinocrate*, fameux Architecte, dont  
 » l'Histoire est fort singulière. Il étoit  
 » de Macédoine ; se fiant sur son esprit  
 » & sur ses grandes idées , il en partit  
 » pour se rendre à l'armée d'*Alexandre*,  
 » dans le dessein de se faire connoître  
 » de ce Prince, & de lui proposer des  
 » vues qui sentoient de son goût. Il prit  
 » des lettres de recommandation de  
 » ses parens & de ses amis , pour les  
 » premiers & les plus qualifiés de la  
 » Cour, afin d'avoir un accès plus fa-  
 » cile auprès du Roi. Il fut fort bien  
 » reçu de ceux à qui il s'adressa , qui  
 » lui promirent de le présenter au  
 » plutôt à *Alexandre*. Comme ils diffé-  
 » roient de jour à autre , sous pré-  
 » texte d'attendre une occasion favo-  
 » rable, il prit leurs remises pour une  
 » défaite, & résolut de se produire  
 » lui-même. Il étoit d'une taille avan-  
 » tageuse ; il avoit le visage agréable ;

» & l'abord d'une personne de nais-  
 » sance. Ainsi , comptant sur sa bonne  
 » mine , il se dépouilla de ses habits  
 » ordinaires , s'huila tout le corps ,  
 » se couronna d'une branche de peu-  
 » plier, & , couvrant son épaule gau-  
 » che d'une peau de lion , prit une  
 » massue en sa main , & dans cet équi-  
 » page s'approcha du trône sur lequel  
 » le Roi étoit assis & rendoit la justice.  
 » La nouveauté de ce spectacle ayant  
 » fait écarter la foule , il fut apperçu  
 » d'*Alexandre* , qui en fut surpris , &  
 » l'ayant fait approcher , lui demanda  
 » qui il étoit. Il lui répondit : *Je suis*  
 » *l'Architecte Dinocrate , Macédonien ,*  
 » *qui apporte à Alexandre des pensées*  
 » *& des desseins dignes de sa grandeur.*  
 » Le Roi l'écouta. *Dinocrate* lui dit  
 » qu'il songeoit à tailler le mont Athos  
 » en forme d'un homme , qui tiendrait  
 » en sa main gauche une grande ville ,  
 » & en sa droite une coupe qui re-  
 » cevrait les eaux de tous les fleuves  
 » qui découlent de cette montagne ,  
 » pour les verser dans la mer. *Alexan-*  
 » *dre* , goûtant ce dessein gigantesque ,  
 » lui demanda s'il y avoit des campa-

» gnes aux environs de cette ville qui  
 » pussent fournir des bleds pour la  
 » faire subsister ; & ayant reconnu qu'il  
 » en auroit fallu faire venir par mer ,  
 » il dit qu'il louoit la hardiesse de l'in-  
 » vention , mais qu'il ne pouvoit ap-  
 » prouver le choix du lieu où il pré-  
 » tendoit l'exécuter. Il le retint cepen-  
 » dant auprès de lui , ajoutant qu'il  
 » feroit usage de son habileté pour  
 » d'autres entreprises.

» En effet , *Alexandre* , dans le  
 » voyage qu'il fit en Egypte , y ayant  
 » découvert un port qui avoit un fort  
 » bon abri , & un abord facile , qui  
 » étoit environné d'une campagne fer-  
 » tile , & qui avoit beaucoup de com-  
 » modités , à cause du voisinage du  
 » Nil , commanda à *Dinocrate* d'y bâtir  
 » une ville , qui fut , de son nom ,  
 » appelée *Alexandrie*. L'art de l'Ar-  
 » chitecture & la magnificence du Prince ,  
 » concoururent à l'envi pour l'embel-  
 » lir , & semblèrent s'épuiser pour la  
 » rendre une des plus grandes & des  
 » plus magnifiques villes du monde.

» *Plin* dit que *Dinocrate* acheva de  
 » rebâtir le temple de *Diane* à Ephèse ,

» ruiné par l'incendie d'*Erostrate*, &  
 » qu'après avoir mis la dernière main  
 » à ce grand ouvrage, il passa à Alé-  
 » xandrie, où *Ptolémée Philadelphe*,  
 » Roi d'Egypte, lui ordonna de bâtir  
 » un temple, pour être consacré à la  
 » mémoire de sa femme *Arsinoé*. Dans  
 » le dessein que cet Architecte forma  
 » de ce bâtiment, il s'étoit proposé de  
 » mettre à la voûte du temple une  
 » grosse pierre d'aimant qui auroit sus-  
 » pendu en l'air la statue de cette Prin-  
 » cesse, laquelle auroit été toute de  
 » fer, afin d'obliger le peuple par cette  
 » merveille, à avoir plus de vénéra-  
 » tion pour cette Reine, & à l'adorer  
 » comme une Déesse; mais, la mort  
 » du Roi étant survenue, ce dessein  
 » ne fut point exécuté. *Dinocrate* lui-  
 » même mourut peu de temps après,  
 » vers l'an 247 avant Jesus-Christ. »

Il y eut à Alexandrie un certain  
*Didyme*, Grammairien, qui, dans son  
 espèce, n'étoit pas moins singulier.  
 Le nombre de ses ouvrages étoit prodi-  
 gieux. On comptoit jusqu'à trois  
 mille cinq cens Traités de sa compo-  
 sition, & *Sénèque* en compte jusqu'à

quatre mille. Ce n'est pas tout : *Origène* assure que *Didyme* avoit composé six mille volumes. On ne nous a pas donné la liste des ouvrages de *Didyme*; e'eut été un trop grand travail; lui-même quelquefois étoit embarrassé de dire s'il avoit travaillé sur de certaines matières.

On trouve aussi dans plusieurs Articles de ce volume des anecdotes extrêmement curieuses. Celle qui suit mérite d'être citée. *Dioclès*, législateur de Syracuse, fut l'objet de l'admiration de ses concitoyens pendant sa vie qu'il termina par une mort bien extraordinaire. » Il avoit prescrit une rigueur » inflexible à l'égard des prévarica- » teurs, & les peines qu'il imposoit » étoient grièves. Une de ses loix, par » exemple, portoit qu'il falloit punir » de mort celui qui viendrait dans » l'assemblée publique avec une épée » ou une autre arme, quand même » il allégueroit l'ignorance de la loi, » ou quelqu'autre prétexte que ce pût » être. Or, un jour, il s'éleva un bruit » que les ennemis paroissent auprès » de la ville; il sortit aussitôt de sa

» maison avec son épée. Mais , le  
 » même bruit ayant excité du tumulte  
 » dans la grande place , il y entra en  
 » passant , & sans songer à son épée.  
 » Un particulier , qui s'en aperçut ,  
 » lui dit qu'il détruiſoit ſa propre loi.  
 » *Au contraire* , répondit-il , *je prétends*  
 » *l'affermir davantage*. Et auſſitôt , il ſe  
 » plongea lui-même ſon épée dans le  
 » cœur.

Dans l'article *Diogène* , l'auteur a  
 rassemblé les traits remarquables &  
 peu connus de la vie de ce fameux  
 Cynique. Des parens lui propoſoient  
 pour diſciple un jeune homme qu'ils  
 diſoient avoir toutes les perfections  
 imaginables : *dans ce cas-là* , dit-il , *il*  
*n'a pas beſoin de moi*. Un jeune dé-  
 bauché jettoit des pierres contre un  
 gibet : *courage* , dit-il , *tu l'attraperas*.  
 On lui reprochoit qu'il avoit fait de  
 mauvaiſes actions : *C'eſt que j'ai été*  
*comme vous* , dit-il , *mais vous ne ſerez*  
*jamais comme moi*. » Il ſ'étonnoit qu'on  
 » ſe fortiſiât le corps par des exer-  
 » cices , & qu'on ne ſe fortiſiât pas  
 » l'ame par la vertu.

» On ſ'imaginoit que ceux qui n'a-

» voient pas été initiés aux mystères  
 » d'*Eleusis* , outre les maux qu'ils  
 » avoient à craindre pour cette vie,  
 » étoient condamnés , après leur des-  
 » cente aux Enfers , à demeurer éter-  
 » nellement dans la boue & dans l'or-  
 » dure. *Diogène* n'en croyoit rien ; &  
 » comme ses amis l'exhortoient , par la  
 » crainte d'un tel malheur , à se faire  
 » initier avant sa mort : *Quoi* , dit-il ,  
 » *Agésilas* & *Epaminondas* seront  
 » dans la boue & le fumier , pendant  
 » que les plus vils Athéniens , parce  
 » qu'ils auront été initiés , auront une  
 » place distinguée dans les isles des  
 » Bienheureux ! *Socrate* ne fut pas plus  
 » crédule. Il ne se fit point initier  
 » dans ces mystères ; & peut-être fut-  
 » ce une des raisons qui rendirent sa  
 » religion suspecte.

» Ajoutons encore la réponse sage  
 » & digne d'un homme d'Etat , que fit  
 » *Diogène* à quelqu'un qui lui deman-  
 » doit comment il pourroit se garantir  
 » de la mauvaise volonté de son en-  
 » nemi : *c'est* , lui dit *Diogène* , en vous  
 » rendant vertueux & homme de bien.

» On a accusé *Diogène* de parler &



» de penser mal de la Divinité. Il  
 » disoit que le bonheur constant d'*Har-*  
 » *palus*, qui passoit généralement pour  
 » un voleur & un brigand, portoit  
 » témoignage contre les Dieux.

» Parmi d'excellentes maximes de  
 » morale, il en avoit aussi de très-  
 » pernicieuses. Il regardoit la pudeur  
 » comme une foiblesse, & ne crai-  
 » gnoit point de braver avec effronterie  
 » tous les sentimens de retenue & de  
 » honte naturelle. En général, le ca-  
 » ractère des Philosophes Cyniques  
 » étoit d'outrer tout en matière de  
 » morale, & de rendre la vertu même,  
 » s'il étoit possible, haïssable, par les  
 » excès & les travers auxquels ils la  
 » portoient.

» Son historien lui donne une élo-  
 » quence fort persuasive, & en rap-  
 » porte des effets merveilleux. *Oné-*  
 » *scrite* avoit envoyé à Athènes un  
 » de ses fils. Ce jeune homme ayant  
 » entendu quelques leçons de *Diogène*,  
 » se fixa dans cette ville. Son frère  
 » aîné, bientôt après, en fit autant.  
 » *Onéscrite* lui-même, ayant eu la  
 » curiosité d'entendre ce Philosophe,

» devint son disciple , tant l'éloquence  
 » de *Diogène* avoit d'attraits. Cet  
 » *Onésicrite* étoit un homme important  
 » qui suivit *Alexandre* dans ses guerres  
 » & en fut fort considéré ».

Un trait bien singulier est celui d'un certain *Drimaque* , esclave fugitif de l'isle de Chio , qui , s'étant retiré sur une montagne , rassembla d'autres gens de sa sorte , avec lesquels il ravageoit le pays , & faisoit de grands maux aux insulaires. » Pour se délivrer d'un  
 » si fâcheux voisin , ils mirent sa tête  
 » à prix. *Drimaque* , qui étoit déjà  
 » avancé en âge , aimoit un jeune  
 » homme de sa compagnie ; & vou-  
 » lant lui procurer cette grande ré-  
 » compense , que ceux de la ville de-  
 » voient donner à celui qui apporte-  
 » roit sa tête , lui dit fort sérieusement :  
 » Je suis avancé en âge , j'ai déjà assez  
 » vécu , coupe moi la tête , & porte-la à  
 » ceux de la ville , & tu auras de quoi  
 » vivre le reste de tes jours ; je me prive  
 » volontiers du peu de vie qui me reste  
 » pour rendre la tienne heureuse. Le  
 » jeune homme s'en défendit d'abord ;  
 » mais il fut si pressé par *Drimaque* ,  
 » qu'il

» qu'il lui coupa la tête , la porta à la  
 » ville , & eut la récompense pro-  
 » mise. Les insulaires charmés de la  
 » générosité de *Drimaque* , lui bâtirent  
 » un temple , & le déifièrent sous le  
 » nom de *Héros Pacifique*. Les voleurs  
 » le regardoient comme leur Dieu ,  
 » & lui apportoitent les dîmes de leurs  
 » brigandages ».

Je terminerai cet extrait par une  
 imagination bizarre de *Domitien* que  
 l'auteur rapporte dans l'abrégé qu'il  
 donne de sa vie. Cet Empereur por-  
 toit par-tout l'esprit malfaisant & ty-  
 rannique qui étoit son vice dominant.  
 » Dans les fêtes qu'il donna à l'occa-  
 » sion de son triomphe sur les Daces ,  
 » il en mêla une d'un goût qui ne pou-  
 » voit plaire qu'à un Prince farouche  
 » & capable de se faire un divertisse-  
 » ment des inquiétudes & des peines  
 » d'autrui. Ayant invité à un repas  
 » les premiers du Sénat & de l'ordre  
 » des Chevaliers , il les fit conduire  
 » dans une salle tendue de noir , les  
 » murailles , les voûtes , le plancher.  
 » Les lits étoient nus & peints en noir.  
 » Lorsque les convives eurent pris

» leurs places , ils trouvèrent chacun  
» vis à-vis de soi une petite colonne ,  
» telle qu'on en élevoit communément  
» sur les tombeaux. Cette colonne  
» portoit le nom de celui pour qui  
» elle étoit dressée , avec une lampe  
» sépulcrale. Nul n'eut la permission  
» de se faire servir par ses gens , qui  
» restèrent dehors. En leur place pa-  
» rurent de petits enfans nus , & noircis  
» depuis les pieds jusqu'à la tête , pour  
» représenter des ombres infernales.  
» Ces enfans s'étant rangés autour de  
» la table , exécutèrent une danse qui  
» avoit quelque chose d'effrayant &  
» de lugubre ; après quoi ils se distri-  
» buèrent chacun auprès de celui des  
» convives qu'il devoit servir. Les  
» mets furent précisément ceux que  
» l'on avoit coutume d'offrir aux morts  
» dans les cérémonies funèbres. Les  
» plats, la vaisselle , tout étoit noir ,  
» & n'annonçoit rien que de triste.  
» Un profond silence , comme dans le  
» séjour des morts , regnoit dans l'as-  
» semblée. *Domitien* seul parloit , &  
» il n'entretenoit la compagnie que de  
» morts & d'aventures sanglantes. On

» peut juger quel effroi jetta dans  
 » l'esprit de tous les convives , cet  
 » appareil sinistre , dressé par les  
 » ordres d'un Prince cruel. Il n'y en  
 » eut aucun qui ne crût que c'en étoit  
 » fait de lui , & qu'il touchoit à sa  
 » dernière heure. Enfin , *Domitien* les  
 » renvoya , mais non pas avec leurs  
 » domestiques. Il les mit entre les  
 » mains de gens inconnus , qui les  
 » firent entrer dans des voitures de  
 » différentes espèces , & les recon-  
 » duisirent chez eux. Revenus dans  
 » leurs maisons , ils commencèrent à  
 » respirer , lorsqu'on leur annonça un  
 » messager de l'Empereur. Ils ne dou-  
 » tèrent point qu'on ne leur apportât  
 » un ordre de mort. C'étoit la fin de  
 » la comédie. L'Empereur leur en-  
 » voyoit en présent tout ce qui avoit  
 » paru au repas ; à l'un , quelques-unes  
 » de ces petites colonnes , qui , dé-  
 » noircies , se trouvoient être d'ar-  
 » gent ; à l'autre , quelques pièces de  
 » vaisselle artistement travaillée , &  
 » précieuse par la matière aussi-bien  
 » que par l'ouvrage ; & de plus , l'en-  
 » fant qui avoit servi chacun des convi-

## L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

es, accompagnoit le présent , mais  
» ayant repris toutes ses graces , déli-  
» vré par le bain de la couleur étran-  
» gère qui le déguisoit , & paré avec  
» élégance. Ceux à qui s'adressoient  
» ces présens , les trouvèrent bien  
» achetés par les tranfes mortelles  
» qu'on leur avoit fait éprouver ; &  
» dans le public , on se moqua d'une  
» scène qui sembloit destinée à ap-  
» païser les manes de ceux dont l'Em-  
» pereur avoit causé la mort , soit par  
» sa lâcheté & sa mauvaise conduite  
» dans la Dace , soit par sa cruauté  
» dans Rome ».

L'article *DRUIDES* est un des plus curieux & des mieux faits de ce Dictionnaire. On y lit avec intérêt un détail circonstancié des fonctions & de la puissance des différens Ordres de ces Prêtres fameux , qui , chez les Peuples de la Grande Bretagne , les Germains & les Gaulois , réunissoient le Sacerdoce & l'autorité politique avec un pouvoir presque souverain. Ils tenoient le premier rang dans les Gaules , tandis que les Nobles occupoient le second , & que le Peuple

languissoit dans la servitude & dans l'ignorance. *Diogène Laërce* dit qu'ils étoient chez les Bretons dans le même rang que les *Philosophes* chez les Grecs, les *Mages* chez les Perses, les *Gymnosophistes* chez les Indiens, & les *Sages* chez les Chaldéens ; mais ils étoient bien plus que tout cela. Je vous invite, Monsieur, à lire cet article dans M. *Sabbathier*. Du reste, vous voyez qu'il se soutient avec avantage dans ce quatorzième volume. Il marche d'un pas toujours égal dans l'immense carrière qu'il s'est ouverte, & la prodigieuse quantité de matières qu'il met en œuvre ne lui fournit jamais le moindre prétexte de négligence. Enfin, Monsieur, on ne sauroit trop le répéter, c'est un des ouvrages où l'on a réuni au plus haut degré l'exactitude, l'instruction & l'amusement ; & , lorsqu'il sera achevé, ce sera un des monumens les plus précieux & les plus utiles qu'on ait jamais élevés parmi nous à la gloire des lettres.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 Septembre 1773.  
I ij

## LET TRE IX.

*Mémoire sur l'usage où l'on est d'enterrer les Morts dans les Eglises & dans l'enceinte des Villes ; par M. Maret, Docteur-Médecin-Chirurgien, Aggrégé au Collège des Médecins de Dijon, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de la même Ville, Aggrégé Honoraire du Collège de Médecine de Nancy, des Académies de Bordeaux, Clermont-Ferrand & Caen ; Brochure in-8° de 68 pages ; à Dijon chez Cauſſe Imprimeur du Parlement, &c.*

L'OBJET de ce *Mémoire* n'est pas agréable : on n'y parle à chaque page que de fosses, de cimetières, de cadavres, d'odeur pestilentielle : mais il n'en est peut-être pas de plus important. L'auteur cherche à fixer les yeux du Gouvernement sur un



des abus les plus funestes à l'humanité. Consulté par les Officiers municipaux de Dijon sur le danger d'un cimetière, où l'on apportoit en même temps les morts d'une Paroisse considérable & ceux de la Maison de Force, les recherches qu'il avoit faites à cette occasion le conduisirent à prouver la nécessité de réformer les cimetières des autres Paroisses & de les construire hors des murs de la ville. Dans cet intervalle, la cathédrale de Dijon fut infectée par une de ces exhalaisons que les enterremens dans les temples rendent indispensables. M. *Maret* saisit cette circonstance pour s'élever contre un abus aussi pernicieux, & , généralisant ses idées, il attaque aujourd'hui, dans le *Mémoire* que je vous annonce, l'usage de placer les cimetières dans les villes & surtout celui des inhumations dans les Eglises.

Il établit d'abord qu'il y a un feu central, de l'existence duquel il n'est plus permis de douter d'après les démonstrations de *M<sup>rs</sup> de Buffon* & de *Mairan* ; que l'action de ce feu sur les

substances renfermées dans la terre ; celle du principe vital dans les animaux vivans , & celle de la fermentation dans ceux qui sont morts , occasionnent une exhalation des molécules les plus mobiles de ces différentes substances & des parties constitutives des animaux ; que cette exhalation est d'autant plus grande , que les substances dont il se peut faire des émanations sont en plus grande quantité ; que l'air se charge de toutes les matières que leur ténuité ou leur expansion rendent plus légères qu'un égal volume de ce fluide ; que la chaleur de l'atmosphère rend l'exhalation facile ; que la froideur la gêne ; que la sécheresse la seconde & que l'humidité la rend au contraire fort difficile : en sorte que les endroits humides ou chauds , & dans lesquels l'air est en stagnation , sont plus exposés à être infectés que ceux qui sont secs & froids & dans lesquels l'air circule avec liberté. Cette disposition de l'air à être altéré par le mélange des substances plus ou moins volatilisées auxquelles il s'unit , & à s'en charger

proportionnellement aux différens états de l'atmosphère , rend souvent ce fluide la cause des événemens les plus funestes. Le savant Académicien se borne dans ce *Mémoire* à examiner l'action des exhalaisons fournies par les substances animales. Elles sont en général si pernicieuses , que l'haleine , la transpiration & les excrétiõs des animaux vivans suffisent pour vicier l'air ; mais les émanations des substances animales décomposées par la putréfaction sont celles qui l'altèrent de la manière la plus dangereuse. L'histoire fournit une infinité d'exemples d'événemens désastreux produits par la même cause. » Si l'Egypte est » presque tous les ans ravagée par la » peste , & est regardée comme le » foyer d'où plusieurs fièvres malignes » éruptives , & notamment la petite » vérole , se sont répandues par-tout » l'univers , c'est que le Nil , lorsqu'il » se retire , laisse dans les campagnes » qu'il avoit couvertes , une infinité » d'insectes aquatiques & de poissons » qui , en se corrompant , exhalent » dans l'air des miasmes d'életères.

» La France fut nombre de fois  
» exposée aux ravages de la peste  
» dans les 10, 11, 14, 15 & 16<sup>e</sup> siècles, & l'Histoire nous apprend que  
» dans ces temps malheureux, des  
» guerres intestines & des famines  
» jonchoient de cadavres la surface du  
» Royaume; que l'agriculture négligée  
» avoit transformé la plupart des Pro-  
» vines en marécages, & que l'obli-  
» gation de se mettre en défense,  
» amoncelant les peuples dans les  
» Villes, en rendoit le séjour infect,  
» & d'autant plus dangereux, que la  
» police, méconnue ou impraticable,  
» ne pouvoit prévenir les inconvé-  
» niens de la malpropreté. Tous les  
» sièges longs & meurtriers ont été  
» accompagnés de maladies pestilen-  
» tielles qui augmentoient l'horreur  
» de la position des assiégés. Toutes  
» les fois que des armées nombreu-  
» ses ont séjourné long-temps dans les  
» mêmes camps, ou se sont trouvé  
» postées dans des pays marécageux  
» pendant de grandes chaleurs, on y  
» a vu regner des fièvres pestilentielle-  
» les, qui avoient sensiblement pour

» cause des émanations putrides ani-  
 » males qui s'élevoient des latrines,  
 » des boucheries & des cloaques de  
 » toute espèce. »

Voici d'autres faits qui ont un rap-  
 port plus direct avec l'objet de ce  
 Mémoire. » *Ramanzini* raconte qu'un  
 » Enterreur étant descendu pendant  
 » la nuit dans un charnier, pour dé-  
 » pouiller le cadavre d'un jeune  
 » homme qui y avoit été déposé avec  
 » tous ses habits, y fut suffoqué, &  
 » tomba mort sur le cadavre dont il  
 » violoit la sépulture. Le même au-  
 » teur fait observer que les Fossoyeurs  
 » sont presque toujours pâles, &  
 » vieillissent rarement. C'est une ob-  
 » servation qu'on est toujours dans le  
 » cas de faire soi-même.

» *M. Haguenot*, Doyen de la Faculté  
 » de Médecine de Montpellier, dans  
 » un Mémoire sur le danger des inhur-  
 » mations dans les Eglises, rapporte  
 » que le 17 Août 1744 trois hommes  
 » moururent dans un caveau de l'Egli-  
 » se de Notre-Dame de Montpellier,  
 » où l'inhumation d'un Pénitent Blanc

» les avoit engagés à descendre , &  
 » qu'un quatrième n'échappa à ce  
 » danger que par la fuite la plus  
 » prompte. Celui-ci éprouva des ver-  
 » tiges , des lypothimies qui firent  
 » craindre pour sa vie ; ses habits &  
 » son corps même exhalèrent pen-  
 » dant plus de quinze jours une odeur  
 » cadavéreuse.

» Un homme très-gros fut enterré,  
 » il y a environ trente-cinq ans , dans  
 » l'Eglise paroissiale de Talant , an-  
 » cienne ville située à trois quarts de  
 » lieue de Dijon. On n'avoit pas  
 » proportionné l'évasement du fond  
 » de la fosse au volume du cadavre ,  
 » & l'on ne put faire descendre le  
 » cercueil qu'à un pied au-dessous du  
 » niveau du sol , de sorte qu'on ne  
 » le recouvrit que d'un pied de terre &  
 » de la tombe qui avoit sept à huit pou-  
 » ces d'épaisseur. Quelques jours après,  
 » la putréfaction étant devenue con-  
 » sidérable , des émanations cadavé-  
 » reuses infectèrent l'air , & trois se-  
 » maines s'étoient à peine écoulées ,  
 » que l'infection obligea de déserter  
 » l'Eglise. Pour y remédier , on réso-

» lut d'exhumer le cadavre & de  
 » l'enterrer dans une fosse plus pro-  
 » fondément creusée, à peu de distan-  
 » ce de celle où il avoit été déposé.  
 » Trois Fossoyeurs entreprirent cette  
 » translation ; deux d'entr'eux ne pu-  
 » rent résister à la fétidité des vapeurs,  
 » eurent des nausées suivies de vo-  
 » missemens considérables , & étant  
 » sortis de l'Eglise , refusèrent d'y  
 » rentrer. L'espoir du gain soutint le  
 » courage du troisième , qui acheva  
 » l'ouvrage ; mais à peine eut-il assez  
 » de force pour se rendre chez lui ;  
 » il vomit , à plusieurs reprises , prit  
 » la fièvre , se mit au lit , & mourut  
 » au bout de dix jours. C'est de M.  
 » *Berard* , Prêtre très-respectable , &  
 » alors Curé de Talant , qu'on tient  
 » ce fait. »

Il est donc certain que les exhalations animales putrides, en infectant l'air , ont souvent occasionné les plus funestes accidens. L'usage d'enterrer dans les églises ne doit-il pas causer de ces sortes d'exhalaisons ? L'auteur montre que tout contribue à y concentrer les vapeurs infectes ; la construction & la situation de la plupart

de ces édifices , l'humidité & l'inertie de l'air qui y est rarement renouvelé. La réalité de cette infection est si peu douteuse , que , sur-tout dans les saisons humides & chaudes , elle se rend sensible à l'odorat de ceux qui entrent dans les églises au moment qu'on vient d'en ouvrir les portes.

Peut-être croira-t-on , dit l'auteur , que le danger des inhumations dans les églises est exagéré , & que des exemples plus fréquens auroient dû forcer plutôt à changer cet ancien usage. Mais ces vapeurs ne se manifestent que sur les lieux mêmes , & elles doivent trouver des dispositions particulières dans les sujets qu'elles attaquent pour qu'elles puissent les affecter sensiblement. Qui peut d'ailleurs assurer qu'elles ne sont pas la cause de ces fièvres malignes qui dévastent quelquefois les plus grandes villes ? Ne suffit-il pas qu'on ait vu des personnes attaquées de la maladie que ces vapeurs putrides sont capables de donner ? Un événement récent appuie cette assertion. La petite ville de Saulieu vient d'essuyer une épidémie sur les événemens de laquelle des éma-



nations cadavéreuses ont sensiblement  
 influé. M. *Bauzon*, Docteur en Mé-  
 decine, a donné à l'auteur sur ce sujet  
 des détails positifs. » Il regnoit en  
 » cette ville depuis la fin de Février  
 » une fièvre catharrale épidémique,  
 » principalement du genre putride  
 » bilieux, dont les symptômes n'é-  
 » toient point alarmans, & dont l'issue  
 » étoit rarement fâcheuse. Mais on  
 » avoit inhumé le 3 Mars dans l'Eglise  
 » Paroissiale, qui est sous l'invocation  
 » de Saint *Saturnin*, le cadavre d'un  
 » homme d'une grosse corpulence, &  
 » qui étoit mort de la fièvre désignée.  
 » On fut dans le cas d'y enterrer, le  
 » 20 Avril, une femme morte en cou-  
 » ches, & attaquée de la même mala-  
 » die. On ouvrit sa fosse près de celle  
 » du mort qui avoit été inhumé le 3  
 » Mars. Ce fut dans la matinée que se  
 » fit cette ouverture, & la fosse  
 » resta ouverte pendant plus de  
 » dix heures. Le Curé qui dispoisoit  
 » cent dix-sept enfans à faire leur  
 » première Communion le dimanche  
 » suivant, les rassembloit dans cette  
 » Eglise le matin & le soir, & les y  
 » retenoit deux à trois heures à chaque

» fois. Ils s'y trouvèrent le matin dans  
 » le temps de l'ouverture de la fosse,  
 » & le soir lors de l'enterrement. Plus  
 » sieurs de ces enfans se plaignirent ce  
 » jour même à leurs parens , de ce  
 » que l'on sentoît très-mauvais à l'é-  
 » glise , & leurs plaintes continuèrent  
 » les jours suivans. Cette odeur fétide  
 » étoit sur-tout très-sensible le matin,  
 » quoique la fosse eût été fermée. Ce  
 » qui avoit encore contribué à rendre  
 » cette infection plus considérable ,  
 » c'est qu'en descendant le cercueil  
 » dans la nouvelle fosse , une corde  
 » avoit glissé ; ce qui avoit donné une  
 » secousse au cadavre , & déterminé  
 » un écoulement de sanie qui avoit  
 » répandu une odeur affreuse , dont  
 » tous les assistans furent vivement  
 » affectés.

» On avoit fait le même jour dans  
 » l'église de Saint *Saturnin* deux maria-  
 » ges ; l'un , dans le moment où la  
 » tombe venoit d'être levée , l'autre,  
 » pendant qu'on creusoit la fosse. Ainsi  
 » en réunissant aux cent dix-sept en-  
 » fans instruits par le Curé, le nombre  
 » des assistans aux deux mariages & à  
 » l'enterrement , on peut compter

» que le jour de l'ouverture de cette  
 » funeste fosse, il y eut cent soixante-  
 » dix personnes exposées à respirer &  
 » à avaler les mialmes qui s'exhalè-  
 » rent dans l'église, & de ce nombre  
 » cent quarante-neuf ont été atta-  
 » quées d'une fièvre nerveuse putri-  
 » de maligne qui participoit de la  
 » qualité de la fièvre catharrale re-  
 » gnante, mais qui en différoit par  
 » l'intensité des accidens & par la na-  
 » ture des éruptions, qui avoit enfin  
 » le caractère de la fièvre Hongroise,  
 » de la fièvre d'hôpital, maladie qui  
 » est reconnue avoir pour cause l'in-  
 » fection animale putride. Le Curé,  
 » le Vicaire, un des Chantres, les  
 » deux Fossoyeurs, cent treize Com-  
 » munians, trois des assistans au pre-  
 » mier mariage, dix-sept de ceux qui  
 » étoient présens au second, deux des  
 » personnes qui entendirent la Messe  
 » qu'on dit lors de cette cérémonie,  
 » & neuf de celles qui assistèrent au  
 » convoi, ont eu cette maladie; ce  
 » qui prouve sensiblement que les  
 » émanations cadavéreuses contribuè-  
 » rent à la répandre. Une autre preu-  
 » ve non moins sensible, c'est qu'au

210 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» 6 Mai on ne comptoit parmi les  
» malades que quinze personnes qui  
» ne se fussent pas trouvées à l'église  
» le 20 Avril; qu'il n'est mort aucun  
» de ceux-ci, & que leur maladie ne  
» différoit pas de celle qui regnoit  
» avant l'infection de l'église. Malgré  
» la grandeur du mal & la durée du  
» regne de la maladie, qui le 24 Juin  
» n'avoit pas encore cessé, il n'étoit  
» mort à cette date que vingt-cinq  
» malades. De ce nombre ont été M.  
» *Bonnet* Curé de la paroisse, M. *Soleau*  
» Vicaire, un Chantre, un Fossoyeur,  
» & un des enfans qui ont fait leur  
» première Communion. Le Curé est  
» mort le 9 Mai; dans le courant de  
» ce mois il y a eu quinze morts, &  
» dix en Juin. »

« L'année dernière, en travaillant à  
quelques embeliffemens dans la ville  
de Riom en Auvergne, on fouilla les  
terres du cimetière. Le terrain fut à  
peine ouvert, qu'il se répandit une  
infection considérable, & peu de temps  
après il se déclara dans la ville une  
maladie épidémique dont il mourut  
un nombre prodigieux de personnes,  
sur-tout parmi le peuple & dans le

quartier le plus voisin du cimetière, dont on avoit remué le terrain.

Après de pareils faits, que devient l'objection prise de l'extrême rareté de ces évènements malheureux ? Le danger des enterremens dans les églises est donc une vérité contre laquelle il n'est pas permis de former le doute le plus léger, & que la force de l'habitude a pu seule déguiser à nos yeux : ce n'est donc que dans les cimetières qu'il devroit être permis d'enterrer les morts. Mais l'auteur ne voudroit pas que ces cimetières fussent placés dans l'enceinte des villes, & il prouve que cet usage expose les citoyens à un danger à peu-près égal à celui qui accompagne l'abus des inhumations dans les Eglises. Enfin il s'élève, dans une note très-bien faite, contre le préjugé des personnes de certains états qui mettent une espèce de gloire à être enterrées dans les Eglises, & jusques sous le sanctuaire, & il cite, avec tous les éloges qui leur sont dûs, les noms des hommes recommandables qui se sont mis au-dessus de ce préjugé ridicule. » L'exemple des Chanoines de la Cathé-

212 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» draie d'Orléans ne sera probable-  
» ment pas sans effet sur les Ecclésiast-  
» tiques de nos jours. M. *Lebrun des*  
» *Marettes*, dans ses Voyages Lithur-  
» giques de France, édit. in - 8° de  
» 1757, page 215, dit, *il y a à Orléans*  
» *une pratique fort bonne & fort louable;*  
» *presque tout le monde se fait enterrer*  
» *dans les cimetières, même les Cha-*  
» *noines de la Cathédrale.*

» On voit dans le Gall. Christ. ;  
» édition de *Claude Robert*, pag. 279  
» & 280, que des Evêques renom-  
» més par leurs vertus, ont donné  
» le même exemple.

» *Guillaume Dublé*, cinquantième  
» Evêque de Châlons-sur-Saone, fit  
» construire le cimetière de la Motte,  
» où il voulut être enterré, & le fut  
» en 1294.

» *Robert Desize*, cinquante-deuxiè-  
» me Evêque de la même ville, or-  
» donna qu'on l'enterrât dans le même  
» cimetière auprès de *Guillaume Du-*  
» *blé*; ce qui fut exécuté en 1315.

» Plusieurs Laïques, par humilité  
» ou par les mêmes motifs qui me  
» font desirer qu'on cesse d'enterrer

» dans les Eglises , ont voulu l'être  
» dans les cimetières.

» On lit dans le *Menagiana* , tom.  
» 2 , pag. 385 , que *Simon Pietre* ,  
» Médecin , dont *Gui Patin* a écrit la  
» vie , défendit , par son testament ,  
» qu'on l'enterrât dans l'Eglise , de  
» peur de nuire à la santé des vivans.  
» *Philippe Pietre* son fils , Avocat au  
» Parlement de Paris , lui fit cette  
» épitaphe qui se voit au cimetière de  
» Saint Etienne-du-Mont :

*Simon Pietre* , vir pius & probus ,  
Hic sub dñs sepeliri voluit ,  
Ne mortuus cuiquam noceret ,  
Qui vivus omnibus profuerat.

» *M. de Saint-Foix* , dans le cinquiè-  
» me Volume de ses *Essais sur Paris* ,  
» page 132 , parle d'un Anatomiste de  
» Louvain , qui voulut être inhumé au  
» cimetière , dans la crainte de profa-  
» ner l'Eglise & d'incommoder les  
» vivans.

» S. A. S. Monseigneur *Philippe* ,  
» Duc d'Orléans , dernier mort , si  
» distingué par ses connoissances &  
» ses vertus , avoit demandé à être  
» inhumé dans le cimetière ,

» M. le Chancelier d'Aguesseau ;  
 » dont les talens & les vues rendront  
 » la mémoire immortelle , recomman-  
 » da expressement qu'on l'enterrât  
 » dans le cimetière d'Auteuil , & ses  
 » volontés ont été respectées. »

Il seroit bien à souhaiter, Monsieur, que cet excellent *Mémoire*, auquel il n'y a rien de raisonnable à répliquer, ouvrît enfin les yeux des personnes en place sur un usage si général, & dont les énormes dangers sont si évidens. Il n'y a sûrement point d'ouvrage plus approfondi sur cette matière, plus propre à produire l'heureux effet qu'on a droit d'en espérer, & alors M. *Maret* auroit rendu à l'humanité un des services les plus signalés qu'elle pût recevoir.

L'Académie de Dijon a arrêté que ce *Mémoire* sera remis à l'Evêque, au Procureur Général & au Syndic de la ville par M. *Peret*, Secrétaire perpétuel pour la partie des Belles-Lettres, & qu'il sera chargé de représenter à ces Messieurs que l'Académie auroit cru manquer à ce que des citoyens éclairés doivent à leur patrie, si elle ne leur eût pas fait



connoître la façon de penser sur un objet qui intéresse aussi essentiellement le bonheur public.

*Essai sur les avantages & les inconvéniens de la Philosophie, Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1773 ; par M\*\*\* ; à Paris chez J. B. Brunet, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, & Demonville, Libraire, rue Saint Séverin.*

ON avertit dans une courte Préface que parmi les détails que présente un sujet si étendu, on s'est borné à quelques idées générales. Mais ces limites sont presque toutes pour les inconvéniens de la Philosophie. Quand il parle de ses avantages, l'auteur est fort prolix. Voici à peu-près tout ce qu'il dit contre le Philosophe du jour.

Au-dessus de sa sphère, ardent à s'élancer,  
Au Trône de Dieu même il ose se placer ;  
Il croit dans son audace égaler ce grand Etre ;  
Que les Stoïciens se vantoient de connoître,  
Cet Esprit embrassant tous les Etres divers,

**216 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

**Invisible moteur de l'immense Univers.**

**Bientôt l'illusion enfante le sophisme.**

**Au labyrinthe obscur d'un fatal Pirrhonisme ;**

**Des sages insensés , de hardis imposteurs**

**Attirent les humains par de fausses lueurs.**

**Tels , parmi les écueils , des Pirates avides**

**Font dans l'ombre des nuits briller des feux  
perfidés.**

**Des rêves du Sophisme absurdes partisans ,**

**Ce qu'ils nomment Raison , c'est l'abus des  
Talens.**

**Qu'apperçois-je près d'eux ? Quel Phantôme  
volage**

**Les admire & les suit sous le masque du Sage ?**

**C'est la Frivolité , ce Précepteur des Sots ,**

**Dont toute la science est l'étude des mots ,**

**Qui pense par accès , déraisonne avec grace ,**

**Et des objets profonds effleure la surface.**

**Ce morceau , qui est le meilleur de  
la Pièce , fera juger s'il n'est pas à  
peu-près indifférent que l'auteur s'é-  
lève pour ou contre la Philosophie  
& les Philosophes.**

**Je suis , &c.**

**A Paris ce 20 Septembre 1773.**

---

# L'ANNÉE

## L E T T E R A I R E.

---

### L E T T R E X.

*Eloge de Colbert ; à Paris chez Prault  
père , Imprimeur du Roi Quai de  
Gèvres ; in-8° de 64 pages.*

**L**E principal avantage des Eloges que propose l'Académie Française est de faire revivre les grands hommes de la Nation , & de remettre sous nos yeux le détail des travaux & des bienfaits qui leur donnent des droits à la célébrité qu'ils ont acquise & aux hommages que nous leur rendons. Rien n'est plus propre à remplir ce but très - louable que le concours des ouvrages Académiques ; chaque aspirant au prix traite à sa manière l'éloge proposé ; il en résulte que l'homme illustre qui en est l'objet est

ANN. 1773. Tome V. K

envisagé sous toutes les faces, & par conséquent connu plus particulièrement qu'avant cette époque où il n'obtenoit du grand nombre des personnes peu instruites qu'une admiration vague, &, pour ainsi dire, de tradition. Jamais cet heureux effet n'a été aussi sensible que cette année.

Le nouvel *Eloge* que je vous annonce, Monsieur, ne mérite pas moins votre suffrage que ceux dont je vous ai déjà parlé. L'auteur commence par faire voir que *Colbert*, connoissant à fond les ressources naturelles de la France, s'appliqua d'abord à les faire valoir, & qu'il osa former ensuite le projet d'en créer de nouvelles. Il favorisa l'agriculture, il diminua les Tailles & facilita l'égalité de la répartition de cet impôt; il encouragea la population; cependant » il sentit qu'en » voulant se rendre purement agri- » cole, une nation pourroit, ses be- » soins prélevés, se procurer encore » un superflu considérable; mais que » pour convertir ce superflu en numé- » raire, accroître par-là la masse des » richesses circulantes, & encourager

» la reproduction , il faudroit nécessairement que les moyens de subsistance diminuassent chez les autres Nations , dans la même proportion qu'ils augmenteroient chez elle ; sans quoi, surchargé bientôt d'une énorme quantité de productions inutiles , l'Etat s'appauvriroit peu à peu , & la dépopulation suivroit la pauvreté ». Ce fut donc du commerce d'industrie que *Colbert* se proposa de tirer une nouvelle source de richesses , commerce qui , dans une sphère infiniment plus vaste , avec des bénéfices plus avantageux & plus certains , n'est exposé , ni aux interruptions ni aux vicissitudes, ni à la même concurrence que celui des productions. Le Ministre trouva dans l'élévation d'ame de *Louis XIV* les dispositions les plus favorables à de si grands projets. En peu de temps on vit l'industrie , les talens & les arts accourir à sa voix. » La Capitale & les Provinces se peuplent de Manufactures. Ici , nos propres matières reçoivent mille préparations nouvelles , que l'orgueilleuse ignorance de nos pères

» avoit ou méconnues ou dédaignées ;  
 » là , croissent & multiplient d'autres  
 » matières transplantées des climats  
 » lointains , & déjà naturalisées par  
 » l'intelligence qui préside à leur cul-  
 » ture. L'activité , le travail & l'ému-  
 » lation sont excités par-tout. Des  
 » récompenses sont assignées à l'hom-  
 » me ingénieux qui invente , à l'ar-  
 » tiste , à l'ouvrier qui perfectionnent.  
 » Les privilèges particuliers , appui  
 » nécessaire de l'enfance du com-  
 » merce , qu'ils énervent au contraire  
 » quand il est dans sa force , sont ac-  
 » cordés avec le discernement & les  
 » restrictions qu'exigent les circonf-  
 » tances , & nous nous suffisons enfin  
 » à nous-mêmes. Objets de nécessité ,  
 » d'agrément , de superflu , nous n'a-  
 » vons rien désormais à tirer de nos  
 » voisins. L'industriel François a tout  
 » imité ; que dis-je ! il a surpassé ses  
 » modèles ».

Il ne suffit pas à *Colbert* que nos ca-  
 prices ou nos besoins n'aillent plus  
 enrichir l'Etranger , il veut encore le  
 rendre lui-même tributaire de notre  
 industrie ; il s'étudie à donner à la

nation tous les genres de supériorité;  
de nouvelles Académies étendent la  
sphère des sciences , perfectionnent  
les arts; le mérite dans tous les pays  
eut droit à ses bienfaits. » Par-là *Louis*  
» fit de la France le point central de  
» cette vaste République , dont les  
» membres épars sur toute la surface  
» du globe travaillent de concert à  
» hâter les progrès de l'esprit hu-  
» main , & ne cessent de s'éclairer  
» mutuellement par les liaisons qu'ils  
» conservent entr'eux, au milieu des  
» discordes & des haines qui divi-  
» sent si souvent les Nations. Enfans  
» de l'opulence & du bonheur, les Arts  
» agréables vinrent embellir ces jours  
» fortunés , & aidèrent à perfection-  
» ner les Arts utiles. Le cercle des  
» plaisirs s'aggrandit. Mille charmes  
» nouveaux rendirent la société plus  
» aimable , couvrirent de fleurs les  
» liens qui la formoient ; & le senti-  
» ment de l'existence devint plus doux  
» encore , au milieu des jouissances qui  
» pouvoient en marquer tous les ins-  
» tans. Déjà *Louis* avoit imaginé ces  
» amusemens pour sa Cour qui furent

» des fêtes pour l'Europe entière.  
» L'Etranger y accourut en foule , &  
» se crut enchanté lui-même en voyant  
» la magnificence , le goût & les Arts  
» réaliser les prodiges de la Fable.

» S'il fut ébloui par la pompe &  
» l'éclat des spectacles ; frappé de la  
» grandeur & de la majesté du Sou-  
» verain dont la renommée n'avoit  
» tracé jusques-là que des esquisses  
» imparfaites, l'accueil qu'il reçut par  
» tout lui fit aussi chérir la Nation.  
» Admis , caressé dans les cercles ;  
» l'urbanité François se plut à lui faire  
» goûter ses agrémens , à l'initier à  
» ses plaisirs. Le ton aisé de nos con-  
» versations , où la fine plaisanterie ,  
» l'esprit sans affectation , la gaieté sans  
» excès , l'érudition sans faste & la  
» galanterie sans fadeur , se dispu-  
» toient tour à tour l'avantage d'intéresser ;  
» nos mœurs douces & polies , nos  
» manières libres & décentes , nos  
» Jeux, nos Théâtres, qui déjà retentis-  
» soient des chefs-d'œuvre des grands  
» Maîtres , tout le ravit & le charma.  
» Ses Compatriotes , aux récits qu'il  
» leur fit , partagèrent les sentimens



» qu'il rapportoit ; & la France , par  
 » l'habileté de *Colbert* , parvint au  
 » comble de sa gloire. *Louis* fut le  
 » modèle de tous les Rois , le Fran-  
 » çois fut celui de tous les Peuples.  
 » Tous adoptèrent , à l'envi , notre  
 » langue , nos mœurs , & nos usages.  
 » Littérature , Spectacles , objets de  
 » luxe ou d'agrément , nouveautés ,  
 » recherches en tout genre , rien n'eut  
 » de prix à leurs yeux , si la France ne  
 » l'avoit produit. Par-là , l'empire du  
 » commerce d'industrie passa dans nos  
 » mains ; l'Univers policé s'empressa  
 » de lui payer tribut ; & la légèreté  
 » qu'on nous reproche , la mobilité  
 » perpétuelle de nos goûts & de nos  
 » modes , assurèrent la durée de cet  
 » empire , qui eût échappé bientôt à  
 » une Nation moins inconstante ».

L'Orateur montre quel fut le génie  
 de *Colbert* relativement au Code de  
 loix qu'il donna au commerce ; le dé-  
 tail de ce genre de travaux auroit  
 suffi pour occuper entièrement un  
 autre homme ; tout y est réglé , rédi-  
 gé , prévu avec une précision admira-  
 ble. L'auteur fait voir en même temps

la perfection de ses loix sur les impôts; il se rencontre avec M. *Coster* en prouvant que *Colbert* s'occupa moins du parti qu'on pouvoit tirer des impositions que de s'en faire un moyen pour exclure les marchandises étrangères de toute concurrence dans l'intérieur & pour assurer aux nôtres ou la préférence ou la concurrence chez l'Etranger. Mais ce qui appartient à l'auteur seul de ce discours, c'est d'avoir disculpé victorieusement *Colbert* des critiques inconsidérées que certains Politiques ont faites de la manière dont il a réglé la perception de ces mêmes impôts. » Vous le blâmez, leur dit-il, » d'avoir partagé le même impôt en » plusieurs branches; vous prétendez » qu'il en résulte une augmentation » dans les frais, une forme plus compliquée dans la manière de percevoir, des incertitudes, des embarras inutiles. Mais, de vos deux objections, l'une tombe à faux pour quiconque a les premières notions de la pratique. Il fait que le travail, » relatif à la conservation d'un droit, » est seul la mesure des occupations du

» préposé : qu'ainsi , quand ce droit ,  
 » quelque divisé qu'on le suppose ,  
 » porte sur une même espèce de den-  
 » rées , que toutes ses branches sont  
 » soumises aux mêmes règles de ma-  
 » nutention & se rapportent à des prin-  
 » cipes uniformes , la même main qui  
 » percevroit l'une des quotités , peut  
 » les percevoir toutes sans le moindre  
 » accroissement de dépense.

» Pour réfuter l'autre , ouvrez vous  
 » même les loix dont *Colbert* dirigea  
 » la rédaction ; vous verrez d'abord  
 » avec quelle précision , quelle jus-  
 » tesse , quelle netteté , tout y est  
 » énoncé , prévu , distingué dans le  
 » texte.

● » Si vous voulez ensuite en méditer  
 » l'esprit : les vrais motifs qui ont dé-  
 » terminé la division de tel & tel im-  
 » pôt & la fixation de ses diverses  
 » quotités , se dévoileront à vos yeux.  
 » Vous reconnoîtrez que , tantôt en  
 » proportionnant dans chaque espèce  
 » l'objet du droit à la qualité , tantôt  
 » en n'imposant les campagnes qu'aux  
 » quotités les plus foibles , en les mul-  
 » tipliant graduellement des bourgs

» aux lieux plus considérables , pour  
 » les réunir toutes dans les Villes où  
 » l'aïfance & la richesse pouvoient  
 » fans inconvéniens en supporter la  
 » perception , *Colbert* cherchoit à rem-  
 » plir, par l'institution même du droit,  
 » l'objet intéressant de la répartition  
 » la plus égale. Vous concevrez com-  
 » ment cette égalité, compatible peut-  
 » être avec un seul impôt personnel  
 » & territorial , dépend essentielle-  
 » ment des divisions & de la multi-  
 » plicité dans l'impôt sur les consom-  
 » mations ; & vous conviendrez alors  
 » que ces combinaïsons profondes ,  
 » jouets de votre imprudente critique  
 » avant que vous les connuffiez ,  
 » font , au contraire , des chefs-  
 » d'œuvre de politique & de sa-  
 » gesse ».

L'auteur est encore presque le seul  
 qui parle des obstacles que les projets  
 de ce Ministre rencontrèrent dans  
 la passion de *Louis XIV* pour la guerre,  
 dans la jalousie & même dans l'ha-  
 bileté de *Louvois*. Qui peut imaginer  
 ce qu'eût fait *Colbert* , & à quel point  
 de splendeur & de félicité il eût porté

la France, s'il eût pu suivre les grandes idées qu'il méditoit, & s'il n'eût pas fallu destiner au soutien de guerres ruineuses, les nouvelles mines qu'il avoit découvertes, mines bien plus précieuses & bien plus fécondes que celles qu'avoient trouvées les Espagnols dans le Nouveau Monde.

La seconde Partie n'offre que des objets traités également par les autres panégyristes de *Colbert*; ses travaux pour la restauration de la Marine, la création des deux Compagnies des Indes, celle d'une Compagnie d'Assurance, l'établissement des Classes qui fournit une pépinière inépuisable de matelots, celui des Ecoles pour l'instruction des Officiers & des Elèves, enfin les rapides succès qui furent la suite de tant de soins & d'encouragemens dans cette partie de l'administration négligée jusqu'alors.

Je finirai, Monsieur, par vous rapporter encore un morceau particulier à ce Discours, & dont l'idée cependant semble devoir venir naturellement à l'esprit dans ce sujet: c'est le parallèle de *Colbert* & de *Sully*.

Vous verrez avec intérêt la place que l'auteur assigne à chacun de ces deux grands hommes. Voici comme il trace leur portrait. » Citoyens vertueux, » Ministres laborieux & vigilans, » tous deux furent animés des mêmes » vues. L'un, par son inflexible sévérité, modéra la bonté trop facile du » Maître dont il fut l'ami. L'autre, » confident & serviteur zélé d'un Roi, » dont les moindres actions furent » marquées du sceau de la grandeur, » seconda par l'élévation de son génie » le noble penchant qui l'entraînoit » à la gloire.

» *Sully* répara les malheurs de la » France, rétablit l'ordre & la tranquillité, délivra les Peuples de l'oppression des Grands, arrêta les déprédations, ranima l'agriculture. » *Colbert*, en s'occupant des mêmes » objets, en mettant, comme lui, les » avantages naturels en valeur, appella l'industrie, qui devint, dans ses mains, un germe fécond de richesse & de prospérité. Bornée, » pour ainsi dire, au seul revenu des » terres, la France, sous *Sully*, n'eut » de ressources buriales que dans la

» proportion incertaine de l'abon-  
 » dance ou de la médiocrité de ses  
 » récoltes ; proportion toujours infé-  
 » rieure aux besoins d'une grande  
 » Monarchie dans les temps de cala-  
 » mité. Aidée de la paix & de l'éco-  
 » nomie , la prévoyance y suppléa  
 » par des trésors qui rendirent un  
 » moment la puissance de l'Etat for-  
 » midable ; mais , ou le numéraire en-  
 » foui successivement resta sans acti-  
 » vité , ou chaque somme ajoutée fut  
 » conséquemment un degré d'appau-  
 » vrissement de plus pour les Peuples.

» L'industrie, sous *Colbert*, fit éclore  
 » un autre plan. Les revenus annuels ,  
 » reversés perpétuellement des coffres  
 » du Souverain dans les mains des  
 » Sujets , y pullulèrent au centuple.  
 » A mesure que les bénéfices du com-  
 » merce encouragé s'étendirent , le  
 » niveau du numéraire haussa sensi-  
 » blement. Par là l'impôt devint suf-  
 » ceptible d'accroissemens propor-  
 » tionnels à la nécessité des circon-  
 » stances ; & l'Etat , en sacrifiant tout  
 » pour enrichir les Peuples , trouva le  
 » véritable moyen de s'enrichir lui-  
 » même.

» Augmenter la recette & diminuer  
 » la dépense fut le point capital des  
 » opérations du premier ; d'ailleurs,  
 » il ne considéra chaque partie que  
 » du côté de son utilité présente ;  
 » les avantages éloignés lui échappèrent. Ni l'art de les préparer par  
 » de sages mesures ou d'ingénieuses  
 » combinaisons , ni l'art non moins  
 » intéressant de simplifier le travail &  
 » les frais par la réunion des parties  
 » analogues , ne lui furent connus ; &  
 » son administration manqua d'ensemble. Sa sévérité contint les abus ;  
 » mais , contre ce fléau destructeur ,  
 » étoit-ce assez d'une barrière qui  
 » devoit tomber avec lui ? Ses succès ,  
 » en un mot , semblent tenir bien plus  
 » à la droiture & à l'austérité de son  
 » caractère , qu'à la supériorité de ses  
 » talens.

» Le second , aussi économe , plus  
 » clairvoyant , plus profond , embrassant tout d'un coup d'œil , alla sans  
 » cesse à la perfection. En travaillant  
 » au bonheur de ses contemporains ,  
 » il étendit ses vues sur la postérité.  
 » Chaque partie soumise à des règles  
 » que l'autorité consacra , le fut encore



» aux loix d'un plan général. Tout eut  
 » des principes fixes, une forme stable.  
 » Tout fut éclairci, rapproché, mar-  
 » cha d'un pas égal; &, ce qui dé-  
 » cide enfin irrévocablement sa préé-  
 » minence, c'est d'avoir réuni le genie  
 » créateur à chacune des qualités  
 » essentielles à l'exécution ». Ce pa-  
 rallèle, Monsieur, vous paroîtra sans  
 doute bien fait, bien écrit, judicieux,  
 impartial. Tel est en général le carac-  
 tère de ce Discours, dont le style a  
 d'ailleurs de la pureté, de l'élégance  
 & sur-tout de la facilité. On nous dit  
 dans l'*Avertissement* que l'Académie a  
 daigné en dire du bien; ceux qui le  
 liront n'en seront point surpris; ils  
 y trouveront des détails intéressans  
 sur les principales matières qu'un  
 Eloge de *Colbert* fournit l'occasion de  
 traiter. L'Auteur n'y a point mis de  
 Notes; il renvoie ceux qui desireroient  
 des détails plus approfondis, à un petit  
 ouvrage excellent de sa composition  
 imprimé à Londres en 1769, sous le  
 titre d'*Essais sur les principes des Fi-*  
*nances*, & dont on trouve des exem-  
 plaires à Paris chez *Prault* père, Quai  
 de Gêvres.

*Vies des Pères , des Martyrs , & des autres principaux Saints , tirées des Actes originaux & des Monumens les plus authentiques ; avec des Notes Historiques & Critiques ; Ouvrage traduit de l'Anglois , Tome VII ; un Volume in - 8° de plus de 700 pages ; à Paris chez Barbou , Imprimeur-Libraire rue des Mathurins.*

C'EST un phénomène, Monsieur, que le succès de cet ouvrage dans un siècle tel que le nôtre. Il le mérite sans doute par la sagesse, la modération & la saine critique qui le caractérisent; il en est plus digne encore par la vaste érudition qu'il renferme & par une suite très-intéressante de faits historiques, puisés dans les meilleures sources, & discutés avec autant de soin que de candeur. Mais le spectacle toujours soutenu des austérités les plus multipliées, des supplices les plus affreux, des persécutions les plus cruelles, des ames les plus

justes & des victimes les plus innocentes , ce spectacle , dis-je , forme un contraste si frappant avec la Philosophie du jour , qu'on doit être surpris de l'accueil favorable que les Lecteurs les plus difficiles ont fait à cette production.

Le Volume que je vous annonce , Monsieur, contient les Saints de presque tout le mois d'Août. Le premier jour présente un abrégé fort bien fait de l'Histoire des *Machabées* ; à propos de ces illustres Martyrs , l'auteur indique rapidement , dans une Note historique , les révolutions des vastes Empires de l'Orient. On y voit les Peuples les plus fameux se précipiter les uns sur les autres , & menacer tour à tour d'une ruine totale cette triste Nation , qui , par un prodige inouï , subsiste aujourd'hui plus nombreuse que jamais au sein de toutes les Nations de l'Univers. On l'a remarqué cent fois , & l'on ne sçauroit trop le répéter , les Juifs vaincus , dispersés & maudits , forment encore sur la terre un Peuple immense , & déjà l'on n'y trouve plus , depuis des

siècles , le moindre vestige des Assyriens , des Mèdes , des Perses , des Grecs & des Romains, qui les avoient réduits en esclavage. Ils se sont perpétués malgré les affreuses calamités qu'une main vengeresse a répandues sur leurs têtes ; & ce qui a fait disparaître leurs Vainqueurs du milieu des Nations , semble être précisément l'époque la plus féconde de leur accroissement. Les vûes de Dieu sur ce Peuple infortuné se manifesteront dans les derniers temps , & le prélude de leur accomplissement a toujours été regardé comme une des preuves les plus frappantes de la vérité de notre Religion.

Les vies de Saint *Dominique* , de Saint *Bernard* , de Saint *Louis* Roi de France , qui se trouvent dans ce Volume , méritent une attention particulière ; elles sont travaillées avec soin & sans partialité. Il s'en faut bien, Monsieur , que le premier ait été un fanatique , comme nos Philosophes se plaisent à le dépeindre. Son nom seul est pour eux un cri de guerre contre l'Inquisition, comme celui de Saint

*nard*, qu'ils outragent aussi sans le noître, est un signe de ralliement pour se déchaîner contre les Croisades. Mais, Monsieur, les Vies de ces deux grands personnages, vous ferez en état d'apprécier les déclamations de leurs panégyristes. L'auteur réfute sur ces invectives que le Lord *Bolington* s'est permises contre *Saint Bernard*, qu'il traite d'enthousiaste et d'hypocrite. A la partialité manifestée de ce Lord, on oppose les témoignages des auteurs contemporains et les jugemens des plus sévères Critiques. On cite, entr'autres, deux Pères des Protestans, *Morton & Carleton* au milieu des ténèbres, dit le premier, *Bernard* brille tout à la fois par la pureté de ses exemples & de sa doctrine. Plût à Dieu, dit le second, qu'on en vîssions aujourd'hui plusieurs, même un seul, tel qu'il est certain d'être *Bernard*.

L'auteur ne justifie pas avec moins de solidité les richesses de certains Religieux. » Si vous pensiez aux obligations d'un Moine, disoit pour *Saint Bernard* à quelques-uns

» de ses disciples , vous ne mangeriez  
 » pas un morceau de pain sans l'avoir  
 » auparavant arrosé de vos larmes.  
 » Nos pères bâtissoient leurs Monas-  
 » tères dans des lieux humides &  
 » malsains, afin que les Moines étant  
 » souvent malades, eussent toujours  
 » devant les yeux l'image & la crainte  
 » de la mort. » En effet , reprend  
 l'auteur , les anciens Monastères  
 étoient communément situés au mi-  
 lieu des déserts , sur des rochers ari-  
 des ou dans des vallées marécageu-  
 ses. Mais les Moines , par leur indus-  
 trie , desséchèrent leurs marais , &  
 changèrent en jardins & en prairies  
 des lieux qu'on avoit crus jusques-là  
 inhabitables : car il ne faut pas croire,  
 Monsieur , ce que la secte des nova-  
 teurs Economiques répète avec em-  
 phase sur l'inutilité des Monastères ;  
 c'est à un Marquis *de Mirabeau* à pro-  
 noncer sur une pareille matière ,  
 parce qu'il l'a approfondie , & non à  
 cet essaim d'Agronomes modernes  
 qui veulent tout innover dans l'Agric-  
 culture, comme les Philosophes dans la  
 Religion & dans les mœurs. Or vous

ſçavez , Monſieur , ce que penſe *l'Ami des Hommes* ſur les avantages politiques des Maisons Religieuſes diſperſées dans les campagnes. Les Anglois eux-mêmes ont avoué cent fois que la deſtruction des Monaſtères avoit été parmi eux une des principales époques de la décadence de l'Agriculture , & leurs Hiſtoriens attellent unanimement que les Moines ſeuls ont défriché près du tiers de l'Angleterre. Que l'on gémiſſe donc avec le ſaint Réformateur de la Trappe , ſur la ceſſation du travail des mains dans les Ordres Religieux & ſur les défordres où l'oifiveté & le ſéjour des villes ont plongé quelques-uns de leurs Membres ; que l'on s'eſſoie de ramener , par la douceur , les Ordres Monaſtiques à leur ancien eſprit de régularité & de clôture ; mais que l'ingratitude & l'amour des nouveautés ne portent pas une main homicide ſur ces anciens aſyles des Lettres & de la vertu.

La Vie de Saint *Louis* occupe elle ſeule la cinquième Partie de ce ſeptième Volume ; elle eſt dans la tra-

duction trois fois plus longue que dans l'original. Comme elle intéresse de plus près la Nation Française, les Traducteurs ont cru devoir s'étendre sur les actions de ce grand Roi; ils n'ont rien négligé pour la rendre digne de leur Héros & de leurs Lecteurs. On ne peut que leur sçavoir gré du soin qu'ils y ont donné; c'est un des meilleurs morceaux historiques que l'on puisse lire. Il est enrichi de deux Notes fort étendues, dont l'une est un précis de la vie & de la mort de feu M. le DAUPHIN, & dont l'autre a pour objet la personne & l'ouvrage du Sire de Joinville, l'ami, le confident, l'Historien de son Maître. La Note sur M. le DAUPHIN attendrit jusqu'aux larmes; celle de Joinville remplit d'admiration, & je dirois presque d'amour, pour les Chevaliers du bon vieux temps. Je voudrois pouvoir les rapporter toutes deux en entier, ainsi que les principaux événemens qui caractérisent l'ame noble, courageuse & sainte de *Louis IX*; mais la plûpart de ses actions sont si connues, que je craindrois de citer



ce que tout le monde sçait déjà. Je me contenterai de rappeler un trait qui m'a toujours paru d'une naïveté charmante. Au retour de la première Croisade, Saint *Louis* débarqua sur les côtes de Provence. L'Abbé de Cluny, qui étoit alors à Marseille, alla au devant du Prince, & lui amena deux superbes chevaux; ce présent fut suivi d'une longue audience, après laquelle *Joinville*, avec sa franchise ordinaire, dit au Roi: *N'est-il pas vrai, Sire, que le présent du bon Moine n'a pas peu contribué à le faire écouter aussi longuement?* Le Roi n'en disconvint pas. *Jugez donc, Sire, reprit Joinville, ce que feront les gens de votre Conseil, si Votre Majesté ne leur défend pas de rien prendre de ceux qui auront à faire par-devant vous; car, vous voyez, on écoute toujours plus volontiers.* Le Roi ne put s'empêcher de rire, mais il sentit le prix d'une telle franchise. Heureux les Monarques qui ont de pareils amis, & qui profitent de leurs conseils!

Il n'a pas été possible de faire entrer dans ce Volume tout le mois d'Août,

la seule Vie de Saint *Augustin*, l'une des plus intéressantes de l'ouvrage, devant être d'environ deux cens pages. Elle se trouve dans le huitième Volume qui paroît chez le même Libraire indiqué au commencement de cet Article. Mais, outre les Vies que je viens d'indiquer, ce septième Tome fait connoître plus de cent autres Saints, & le plus grand nombre de ces Articles offre des particularités curieuses, des anecdotes singulières, des éclaircissmens de faits qui tiennent à l'Histoire profane des différentes Nations du monde. L'auteur Anglois & ses sçavans Interprètes corrigent souvent avec succès les Historiens les plus célèbres; enfin, Monsieur, je crois vous l'avoir déjà dit, mais je le répète avec autant de plaisir que de justice, cet ouvrage est excellent dans son genre, & les personnes mêmes malheureusement indifférentes pour les matières de Religion & de piété, le liront avec le plus vif intérêt.

Je suis, &c.

A Paris ce 22 Septembre 1773.

LETTRE

## L E T T R E X I.

*Journal d'un Voyage de Constantinople en Pologne , fait à la suite de Son Excellence M. Jacques Porter , Ambassadeur d'Angleterre ; par le Père Boscowich , de la Compagnie de Jesus , en M. DCC. LXII. ; à Paris chez de Hansy le jeune, Libraire rue Saint Jacques ; un Volume in-12 de 323 pages.*

**V**OUS connoissez de réputation ; Monsieur, le Père *Boscowich* qui est un des plus célèbres Mathématiciens de ce siècle. Ce Sçavant étant allé à Constantinople à la suite d'un Ambassadeur de Venise , fut à peine arrivé dans cette capitale de l'Empire Ottoman , qu'il fut attaqué d'une maladie pour la guérison de laquelle l'air de cette ville étoit nuisible. M. *Porter*, remplacé dans son ambassade de Constantinople par M. *de Greenville*, étoit

ANN. 1773. Tome V. L

alors sur le point de retourner en Angleterre par la Moldavie & la Pologne. Ce Ministre accorda facilement au Père *Boscovich* la faveur de le prendre à sa suite jusqu'à Léopold. C'est le journal de ce voyage qui vient de paroître. On y trouve des détails curieux sur la manière dont la Sublime Porte fait voyager les Ministres étrangers. Elle leur donne un conducteur appelé *Michmandar* qui , pour les loger , force sur toute la route les Propriétaires à sortir de leurs maisons , ou du moins ne leur en laisse qu'une partie. Suivant l'ordre dont il est muni , les habitans sont encore obligés de fournir aux Ambassadeurs tous les vivres & les provisions dont ils ont besoin , & ces avances doivent être remboursées sur le tribut que sans cela ils ne seroient pas obligés de payer si tôt. » Les » *Michmandars* ont coutume de faire » une espèce de commerce de ces » articles sur lesquels ils gagnent gros. » Ils louent des chariots pour un long » espace de chemin à meilleur marché, » & achètent des chevaux pour leur » compte : ils se font ensuite payer en

argent comptant tant pour les cha-  
 riots , que pour les vivres qu'ils ne  
 prennent pas en nature , parce que  
 d'ordinaire ils sont toujours énon-  
 cés dans le commandement de la  
 Porte en beaucoup plus grande quan-  
 tité qu'il n'est nécessaire pour la con-  
 sommation ; ce qui leur donne en-  
 core une grande facilité pour extor-  
 quer. Le commandement est un  
 ordre par écrit , dont on a soin de  
 les munir , par lequel il leur est en-  
 joint d'avoir attention à ce que  
 l'Ambassadeur soit abondamment  
 pourvu de tout ce qui lui est né-  
 cessaire. L'habileté d'un *Michmandar*  
 consiste à sçavoir tirer parti de ce  
 commandement du Souverain qu'il  
 porte avec lui , & qui lui procure  
 une grande facilité d'en imposer au  
 Cadi ou Juge du lieu. Quand le  
*Michmandar* est habile, il a avec lui  
 des gens adroits dont il se fait devan-  
 cer qui accommodent tout promp-  
 tement , d'autant mieux qu'ils ont  
 coutume, pour tirer une bonne som-  
 me , de donner un reçu de plus  
 même qu'ils n'ont touché réelle-

» ment , & de laisser ainsi au Cadi  
 » de quoi gagner après eux , de ma-  
 » nière que la ville ou le village ayent  
 » encore un profit aux dépens du  
 » Grand-Seigneur ».

Le Père *Boscowich* fait une obser-  
 vation remarquable en voyant la place  
 où étoient de magnifiques bâtimens  
 qui avoient appartenu à divers Sei-  
 gneurs Turcs du premier rang , & qui  
 avoient été détruits lors de la révolu-  
 tion de 1730 ; il n'en restoit plus au-  
 cun vestige. » C'est , dit-il , la diffé-  
 » rence qui se trouve entre les bâti-  
 » mens des Turcs & ceux des anciens  
 » Egyptiens , Romains & Grecs , dont  
 » après tant de siècles il subsiste en-  
 » core de superbes ruines , tandis que  
 » les Palais des Turcs les plus ma-  
 » gnifiques , quelque grands & quel-  
 » que décorés qu'ils soient , construits  
 » pour la plupart de bois , ressemblent  
 » pour ainsi dire à des vaisseaux ,  
 » qu'il est nécessaire , si l'on veut les  
 » habiter , de caréner tous les ans ,  
 » & de refaire entièrement au bout  
 » de trente à quarante années au plus.

» Après la destruction de cette

» ville immense de Constantinople , il  
 » n'en restera plus aucun vestige , si  
 » ce n'est les ruines de ses mosquées ,  
 » & peut-être de ses *Bésésteins* , qui  
 » sont les grands marchés , bâtimens  
 » ressemblans à une grande ville , en-  
 » tièrement de pierre , de telle sorte  
 » que les rues mêmes sont couvertes  
 » de voutes en maçonnerie ».

La plupart des logemens qu'on  
 donnoit à nos voyageurs étoient aussi  
 désagréables qu'étroits & mal-propres.  
 Le Père *Boscovich* nous fait un détail  
 fort circonstancié de toutes les incom-  
 modités qu'il eut à souffrir sur la  
 route. La description des lieux par  
 où il passe & des mœurs de leurs  
 habitans est plus digne d'attention.  
 Voici celle qu'il donne des villages de  
 la Bulgarie. Les murailles des maisons  
 ne sont composées que de boue & de  
 bois unis ensemble. » Les meilleures  
 » ont une espèce de petit portique  
 » couvert d'où on entre dans une  
 » chambre fort étroite , & de celle-ci  
 » dans une autre. La première a dans  
 » un coin une grande cheminée , dont  
 » le tuyau est quarré & d'environ

» deux pieds de large. La pluie y  
» tombe aisément par ce tuyau ; c'est  
» pourquoi ils font le feu en mettant  
» de longs morceaux de bois appuyés  
» verticalement sur le mur dans l'an-  
» gle ; ces morceaux de bois s'abaîs-  
» sent par leur poids à mesure qu'ils  
» brûlent par le bas ; pour l'ordinaire  
» ces maisons n'ont point de fenêtres,  
» mais deux portes , l'une qui donne  
» sur le portique , & l'autre à côté ;  
» c'est par-là & par la cheminée que  
» la première chambre reçoit un peu  
» de clarté ; & la seconde , dont la  
» porte donne dans la première, en a  
» une autre qui sort dehors ; elle est  
» encore plus obscure. Les portes sont  
» basses & étroites , & les chambres  
» ainsi que les portiques sont si basses,  
» que je ne pouvois pas me tenir  
» debout ailleurs que dans les inter-  
» valles d'une poutre du plancher à  
» l'autre. Le toit & le plancher sont  
» tout noircis par la fumée ; le mur est  
» d'une couleur jaunâtre qui vient de  
» la même cause. Ils ornent leurs mai-  
» sons de toiles très-grossières , qu'ils  
» attachent en guise de bordure le



» long des poutres , & sur les murs ,  
 » y en ayant à deux & trois rangs .  
 » l'un derrière l'autre à quelque dis-  
 » tance. Leurs meubles consistent en  
 » quelques nattes étendues par terre  
 » avec de petits matelats fort minces ,  
 » une couverture , & un peu d'usten-  
 » siles de cuisine. Dans quelques-unes  
 » on trouve une estrade élevée d'un  
 » ou deux pieds de terre , & large de  
 » deux à trois pieds qui tourne au-  
 » tour de la chambre le long du mur.  
 » Les femmes portent pour parure  
 » des monnoyes Turques , qui pour la  
 » plupart sont des paras ( valant un  
 » peu plus d'un sol de France , ou d'un  
 » bajoc d'Italie , ) qu'elles attachent au  
 » col , à leur coëffe , ou entremêlés  
 » dans les tresses de leurs cheveux  
 » qui descendent par derrière jusqu'au  
 » milieu des jambes : en général , elles  
 » sont sans chaussure.

» La langue du pays est un dialecte  
 » de la langue Esclavonne , & , comme  
 » c'est aussi celle de Raguse ma patrie ,  
 » je pus me faire entendre à un cer-  
 » tain point , & comprendre partie  
 » de ce qu'ils disoient. Leur religion

» est le Christianisme ; leurs Prêtres  
» dépendent d'Evêques qui recon-  
» noissent le Patriarche de Constan-  
» tinople. Le Prêtre prend , pour ainsi  
» dire , la Paroisse en ferme de son  
» Evêque. Celui de Canara étoit un  
» jeune homme de vingt-cinq ans ; il  
» étoit marié & avoit déjà des enfans ;  
» il étoit né dans ce village , & avoit  
» été Ordonné , à ce qu'il me parut , à  
» Constantinople ; mais il étoit vêtu  
» comme les autres paysans. Il avoit  
» pris encore deux autres villages  
» voisins , outre celui-là , du Vladiko  
» ou Archevêque de Constantinople ,  
» moyennant soixante piastras. Il se  
» faisoit payer par les paysans une  
» piastra par mort , dix paras pour  
» chaque baptême , quinze pour cha-  
» que mariage. Il avoit aussi différens  
» casuels : il disoit sa liturgie en Grec ;  
» mais son ignorance & celle de ses  
» Paroissiens étoit incroyable : ils ne  
» sçavent pas autre chose de leur  
» religion que les jours de jeûne &  
» les fêtes ; ils font le signe de la croix ,  
» revèrent quelques images parmi  
» lesquelles il s'en trouve d'hor-

» ribles , & prennent le nom de chré-  
 » tiens. Autant que je pus découvrir ,  
 » pendant le peu de temps que je  
 » séjournai chez eux , en parlant ma  
 » langue & les faisant aussi inter-  
 » roger en Turc , qu'ils entendent  
 » communément , ils ne sçavent ni  
 » le *pater* ni le *credo* , & ne con-  
 » noissent point les principaux myf-  
 » tères de la religion : ils me dirent  
 » que leur Prêtre ne fait jamais aucune  
 » instruction au peuple ni aux enfans ,  
 » parce que chaque père est chargé  
 » de l'instruction des siens : ils me pa-  
 » rurent d'ailleurs fort bonnes gens ».

Dans un bourg de la Bulgarie nom-  
 mé *Cosligza* composé d'environ deux  
 cens maisons Chrétiennes & trente  
 Turques, le *Papaou* Prêtre Grec rendit  
 visite aux voyageurs ; son ignorance  
 étoit extraordinaire. Le Père *Bosco-  
 wich* avoit entre les mains un *Suétone*  
 orné de portraits des Empereurs : ce  
 Prêtre lui demanda ce que c'étoit que  
 ces figures , & , sur ce qu'on lui ré-  
 pondit que c'étoient les portraits des  
 Empereurs Romains : *ah*, répliqua-t-il,  
 le portrait de Constantinople ! il ne con-

noissoit pas d'autre Empereur. Il n'avoit pas la plus légère notion de Rome, du Pape, de controverses; il demanda s'il y avoit des Prêtres à Rome.

Les voyageurs arrivent dans la Moldavie. C'est une Province toute Chrétienne gouvernée par un Prince Grec qui est choisi par la Porte. Aucun Turc ne peut y exercer un emploi public. *Jassy* en est la capitale; c'est aussi la résidence Grecque. Elle est sous la dépendance du Patriarche schismatique de Constantinople. Il y a cependant dans quelques endroits des églises catholiques qui sont sous la protection de la Pologne. Aux environs de *Vaslui*, qui est un assez gros village, le Père *Boscovich* aperçut un homme à cheval, qui, à la vue de l'Ambassadeur & de sa suite, se mit à galoper sur la pente d'une colline. Un de leurs Janissaires courut après lui à toutes jambes, mais ne put l'atteindre. » Je demandai, dit le Père *Boscovich*, la raison de la fuite de cet homme; on me dit que c'étoit sans doute un pauvre voyageur qui, pour conserver son cheval, étoit obligé de prendre ce parti; on a

» dans toute la Moldavie la barbare  
 » coutume de s'emparer, pour le ser-  
 » vice public, de tout ce que l'on  
 » rencontre, sans nul égard & sans  
 » rien payer, soit bœufs, chariots,  
 » & chevaux; on les ôte aux payfans  
 » dans les villages, & aux voya-  
 » geurs dans les grands chemins;  
 » fussent-ils même étrangers, exer-  
 » çant de cette manière envers eux  
 » le plus injuste despotisme: si on  
 » avoit joint ce pauvre homme, on  
 » l'auroit contraint à donner son  
 » cheval, & de se contenter en  
 » échange du plus mauvais & du plus  
 » fatigué de ceux qui nous servoient,  
 » & de nous suivre jusqu'à ce que  
 » nous n'eussions plus besoin du sien,  
 » lequel on lui auroit remis, supposé  
 » qu'il ne fût pas crevé en chemin. »

On lit dans ce Voyage une descrip-  
 tion curieuse de la Moldavie. Cette  
 Province est actuellement peuplée  
 d'environ cent soixante mille hom-  
 mes, sans y comprendre les femmes  
 & les enfans. Elle étoit autrefois in-  
 dépendante & avoit ses propres Sou-

verains. » Elle gémit aujourd'hui sous  
 » le joug de la tyrannie Ottomane,  
 » quoiqu'elle ne soit pas gouvernée  
 » immédiatement par les Turcs : tant  
 » dans ce pays qu'en Valachie le Grand  
 » Seigneur nomme les Princes , qu'il  
 » a le pouvoir de révoquer quand il  
 » lui plaît, & même avant que l'année  
 » soit révolue , sans autre guide que  
 » son caprice & l'intérêt de ses Mi-  
 » nistres. Il est vrai qu'il ne sçauroit y  
 » placer qu'un Prince Chrétien, &  
 » qu'il ne peut rien toucher à la Reli-  
 » gion , puisqu'il ne sçauroit donner  
 » le moindre emploi à un Musulman ;  
 » & dans le fait il n'y a aucun Turc  
 » établi dans le pays , à l'exception de  
 » quelques négocians qui y ont des  
 » boutiques, ou qui vont & viennent  
 » pour leurs affaires.

» Ce Prince est choisi entre les  
 » Grecs, sujets de la Porte, qui, d'une  
 » condition presque servile dans la-  
 » quelle ils gémissent à Constanti-  
 » nople , passent en ce pays au pou-  
 » voir souverain , & à des charges de  
 » grande autorité & fort lucratives.  
 » C'est pourquoi ils se font entr'eux

» une guerre cruelle, en gagnant sous  
 » mains les Ministres par des sommes  
 » d'argent exorbitantes, qui ne sont  
 » cependant rien, comparées à celles  
 » qu'on paye légitimement à la Porte,  
 » soit pour le Grand Seigneur, soit  
 » pour ses Ministres. Ils sont à cet  
 » effet de gros emprunts à vingt &  
 » trente pour cent d'intérêt, pour  
 » les emplacer par des violences &  
 » par des extorsions incroyables, qui  
 » sont cependant pour l'ordinaire in-  
 » suffisantes; parce qu'à peine un  
 » Prince est-il nommé & a pris pos-  
 » session de sa place, qu'on cabale  
 » pour le faire révoquer; ce qui ar-  
 » rive souvent même au milieu de  
 » l'année, & sur-tout au moment où  
 » il est d'usage de le confirmer, c'est-  
 » à-dire tous les ans; il arrive même  
 » aussi que, peu de mois après son  
 » exaltation, ou du moins au bout de  
 » l'année, un Prince est déposé &  
 » même relégué dans quelque île de  
 » l'Archipel & mis en prison pour  
 » dettes. Il est vrai que dans ces der-  
 » niers temps on a eu attention de ne  
 » déposer les Princes, qu'à l'époque

254 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» où ils devoient être confirmés : cette  
 » confirmation leur coûte ordinaire-  
 » ment un tiers moins que leur pré-  
 » mière installation , de sorte que ,  
 » lorsqu'ils l'ont obtenue , ils paroif-  
 » sent être sûrement en place, au moins  
 » pour une année ».

Le langage usité dans le pays est un mélange de différentes langues, de l'Esclavon, du Turc, mais surtout du Latin & de l'Italien. Il s'y rencontre même quantité de mots Italiens qui ne sont pas dérivés du Latin : ce qui fit croire au Père *Boscovich* que la grande affinité de leur langue avec la Latine ne vient pas des anciennes colonies Romaines , mais du commerce que les Italiens ont fait chez eux il y a quelques siècles , & des établissemens qu'ils y ont formés. Un des principaux Gentilhommes de ce pays lui dit qu'à *Suciava* autrefois capitale de cette Province, située à deux lieues de *Jassy* , il avoit vu lui-même une trentaine d'Eglises qui tomboient en ruines , pleines d'inscriptions Gênoises , & , que dans le Château, également ruiné , on voit



encore les armes de la République de Gênes. Ce Gentilhomme étoit François d'origine ; il parloit bien cette langue & l'Italienne. Il avoit épousé une riche héritière de ce pays , & étoit considéré du Prince. Il m'apprit , dit le Père *Boscowich* , qu'il y avoit à *Jassy* un manuscrit qui contient l'histoire de la Moldavie & qui n'a pas encore été publié. » Elle a été compilée par les ordres de *Grégoire Ghika* , Prince de Moldavie , il y a » trente - six ans , & qui l'a été plusieurs fois depuis : c'étoit un homme » de goût & sçavant ; il l'avoit fait » extraire des monumens qu'il avoit » rassemblés de tous côtés avec le » plus grand soin. Il me dit que la » tradition populaire étoit , qu'un » Chevalier Hongrois , nommé *Dragus Voda* , s'étant avancé dans ce pays » en allant à la chasse , le trouva défert ; qu'enfin il rencontra un Fouteur avec une ruche d'abeilles dont » il tiroit sa nourriture , duquel la » ville de *Suciava* prit son nom ; qu'il » s'y établit & y conduisit une colonie de Hongrois. Le mot *Juciava*

» étant dérivé du nom que porte en  
 » cette langue celui qui vit de ce mé-  
 » tier ; que son chien , nommé *Mol-*  
 » *dau* , étant tombé dans la rivière ,  
 » s'y noya , & donna le nom de *Mol-*  
 » *davas* à la rivière , & celui de *Mol-*  
 » *davie* au pays.

Le P. *Boscovich* assiste à la cérémonie de la Confirmation du Prince de Moldavie. Le nom de ce Sçavant étoit connu de ce Prince. Il lui fait la réception la plus gracieuse , & le lendemain il a avec lui un long entretien. Il avoit apporté les instrumens de Mathématiques qu'il avoit avec lui. Le Prince & son frère en voulurent connoître l'usage ; ils montrèrent dans cet entretien beaucoup de goût & d'intelligence. Le P. *Boscovich* traita aussi plusieurs points d'Astronomie , de Physique & d'autres genres de Littérature , & il s'aperçut que le Prince le comprenoit très-bien , quoiqu'il affectât de lui proposer ses questions en Grec.

Je viens de vous extraire, Monsieur, ce que j'ai trouvé de plus intéressant dans ce *Voyage*. L'auteur au-

roit pû supprimer une infinité de petits évènements qui perdent toute leur importance , passé le moment où ils arrivent. Ces détails minutieux sont la manie des Voyageurs ordinaires ; mais on avoit droit d'espérer qu'un homme aussi supérieur que le P. *Boscovich* les épargneroit à ses lecteurs. Au reste , il seroit à souhaiter que la description des différens pays peu connus fût faite par des Sçavans aussi distingués. On pourroit compter davantage sur leurs relations. Celle-ci porte d'un bout à l'autre un caractère de philosophie & de vérité qui , sans contredit , est le principal mérite dans ce genre d'ouvrage.

*Eloge de Colbert ; à Paris chez Valade  
Libraire rue Saint Jacques ; in - 8°  
de 62 pages.*

**E**NCORE un *Eloge de Colbert* !  
Je ne vous donnerai point , Monsieur ,  
une analyse en règle de celui-ci , quoi-  
qu'il soit estimable. Mais le même sujet  
ramène presque nécessairement les

## 258 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

mêmes détails , & l'exposition des principes & des travaux de cet homme illustre est presque épuisé dans les Discours dont je vous ai déjà rendu compte. Je vous citerai seulement quelques morceaux qui vous feront connoître la manière de l'auteur de ce dernier Eloge. L'idée de l'exorde est neuve & heureuse. Le voici :

» Invités, par les Ministres de la gloire,  
» au plus noble des combats , nous  
» venons en foule célébrer à l'envi  
» un bienfaiteur de la Patrie, le mo-  
» dèle des Ministres, le restaurateur  
» de nos Finances , le créateur des  
» Arts & de la Marine Française ; un  
» Sage qui sut rétablir parmi nous le  
» Commerce & la Police ; un Philo-  
» sophe qui osa rallumer , au milieu  
» de ses Concitoyens , le flambeau de  
» la raison. Et l'Eloge de cet homme  
» unique doit être prononcé solem-  
» nellement dans un Palais décoré, par  
» son zèle , d'un chef-d'œuvre d'Ar-  
» chitecture digne de Rome & d'Athè-  
» nes ; dans un Palais devenu , par  
» ses soins , l'asyle des talens & du  
» génie ; dans un Palais où, par un con-

» cours inoui , se trouvent rassem-  
 » blées les Sciences , les Muses , les  
 » Lettres , tous les Arts , comme autre-  
 » de Républiques qui reconnoissent  
 » *Colbert* pour Législateur.

» Oui , tout ce qui nous environne  
 » démontre mieux que nos discours ,  
 » la grandeur de ce Ministre immor-  
 » tel ; cette Galerie majestueuse qui  
 » joint ce Louvre à un Palais non  
 » moins admirable , est l'ouvrage de  
 » *Colbert* ; ce Jardin si renommé qui  
 » le termine , est également son ou-  
 » vrage ; ce Dôme intéressant que nous  
 » y avons en perspective , est encore  
 » l'ouvrage de son cœur ; ces Places  
 » publiques , ces Quais , ces Fontai-  
 » nes , ces Bronzes qui respirent , ces  
 » Arcs de triomphe , ces Richesses  
 » variées que le commerce étale de  
 » toutes parts , & que l'industrie repro-  
 » duit chaque jour sous des formes  
 » plus séduisantes , les plus beaux &  
 » les plus utiles Monumens de cette  
 » Capitale rappelleront à jamais le  
 » souvenir de ce Ministre , & celui du  
 » Prince qui le seconda de toute sa  
 » puissance ».

Le morceau qui suit m'a paru de la plus haute éloquence. Après avoir détaillé les opérations de *Colbert* : » Je » m'arrête ici, dit l'Orateur ; oublions » un moment celui que nous venons » de célébrer ; & supposons qu'un » Sénat d'hommes également éclairés » & vertueux se trouve tout à coup » transporté sous le plus beau ciel , au » milieu d'un pays vaste & fertile , » mais inculte ; détendu de toute part , » soit par l'abîme des mers , soit par » des rochers inaccessibles ; couvert » d'un peuple immense , actif , ingénieux , avide de nouveautés , fait » pour affermir tous les peuples à son goût , à son industrie , & cependant » tributaire de tous les peuples industriels qui l'environnent ; capable » de déchirer le voile de la nature & » d'éclairer l'espèce humaine , & néanmoins enveloppé des plus épaisses » ténèbres , & se glorifiant même de » son ignorance comme d'une prérogative attachée à sa noblesse. Supposons que ce Sénat , armé du souverain pouvoir , veuille entreprendre les établissemens & les

» réformes nécessaires à la grandeur  
 » & à la félicité du peuple qu'il gou-  
 » verne : d'abord tous nos sages con-  
 » certent en commun leurs opéra-  
 » tions. Ensuite chacun se disperse où  
 » l'attend le bien public.

» L'un se fixe au centre de l'Etat  
 » pour y veiller à l'équilibre général,  
 » & pour établir une circulation ra-  
 » pide & sûre entre les Provinces &  
 » la Capitale , entre son Peuple &  
 » tous les Peuples.

» Un autre vole chez l'Etranger ;  
 » observe , compare , rassemble &  
 » rapporte dans la Patrie , & les in-  
 » ventions & les découvertes , & les  
 » méthodes , & ces productions natu-  
 » relles que dédaignoit l'indolence ,  
 » & que la vanité viendra bientôt  
 » racheter , lorsqu'un peuple indus-  
 » trieux en aura centuplé la valeur.

» Un troisième parcourt les Pro-  
 » vinces , rassemble tous les bras inu-  
 » tiles , remonte les rivières & les  
 » fleuves , arrive au pied de ces mon-  
 » tagnes éternelles , hérissées de fo-  
 » rêts aussi vieilles que le monde , &  
 » dont les entrailles recèlent les mé-

» taux divers qui donnent la splen-  
 » deur aux Nations, & à l'homme le  
 » sceptre de la nature. Il commande,  
 » on abat, on creuse, on exploite ;  
 » aussitôt la Métallurgie, l'Architec-  
 » ture, la Marine, les Arts libéraux &  
 » mécaniques sortent de l'abîme.  
 » Déjà l'airain semble bondir sous la  
 » forme des coursiers écumans. Le  
 » plomb conduit, par mille routes fi-  
 » nueuses, des sources rafraîchissantes  
 » au milieu des Cités ; l'argent & l'or  
 » brillent sur les vêtemens, ajoutent  
 » au luxe des festins, à la magnificence  
 » des palais, à la majesté des temples ;  
 » le fer, semblable au Protée de la  
 » Fable, ici donne la vie au marbre,  
 » là étincelle dans les mains d'un  
 » peuple de héros ; plus loin retentit  
 » en cadence sous les bras nerveux  
 » du Cyclope ; ailleurs rend des sons  
 » enchanteurs sous les doigts légers  
 » du Dieu de l'harmonie.

» Un quatrième s'applique à la ré-  
 » forme de l'opinion publique & à la  
 » perfection du caractère national, en  
 » substituant dans les ames le savoir  
 » à l'ignorance, l'aménité à la rudesse,



» l'esprit de paix à l'esprit de faction :  
 » en opposant à des scènes scanda-  
 » leuses & burlesques , à des scènes  
 » dénuées de vraisemblance & d'in-  
 » térêt , des spectacles touchans , rai-  
 » sonnés , sublimes & gais tour à tour ,  
 » spectacles destinés à faire insensibi-  
 » lement succéder l'atticisme & l'ur-  
 » banité aux mœurs des Huns & des  
 » Vandales.

» Un autre , à l'aspect des plus beaux  
 » rivages maritimes abandonnés de-  
 » puis des siècles à des pêcheurs mi-  
 » sérables , s'écrie dans l'enthousiasme  
 » du patriotisme , & dit avec l'audace  
 » du génie : Je transformerai ces hom-  
 » mes grossiers en pilotes éclairés , &  
 » leurs barques chétives en frégates  
 » qui lanceront le tonnerre. Vis-à-vis  
 » ces rades je creuserai des ports , &  
 » sur ces hauteurs j'élèverai des for-  
 » teresses menaçantes. Dans l'enceinte  
 » de ces Villes où croît l'herbe , je  
 » vais bâtir des Arcenaux pour faire  
 » respecter nos Pavillons , & des Ma-  
 » gasins pour l'entrepôt des Nations ,  
 » & pour le commerce des deux Mon-  
 » des. Il dit : & soudain mille routes

» hardies s'avancent par-dessus les  
 » précipices & à travers les rochers :  
 » déjà, les flots orageux des deux mers  
 » sont réunis par un canal étonnant :  
 » déjà couvert d'ailes plus rapides que  
 » celles de l'Aigle , le Cédre vole de  
 » l'un à l'autre Pôle, entraînant avec  
 » lui un édifice immense , un petit  
 » monde policé comme un vaste Em-  
 » pire..... Vous m'arrêtez ici ,  
 » Messieurs , la fiction disparoît , &  
 » chacun de vous , dans son esprit ,  
 » substitue à mon Sénat imaginaire le  
 » patriotisme & le génie d'un seul  
 » homme». Il faut convenir, Monsieur,  
 que ce tour est très-beau, & que, si  
 le reste de ce discours répondoit à  
 cette tirade , ce seroit peut-être le  
 meilleur ouvrage présenté à l'Aca-  
 démie cette année. Mais les autres  
 parties de cet Eloge n'ont rien qui  
 élève l'auteur au-dessus de ses rivaux ;  
 il en est même beaucoup où ils lui sont  
 très-supérieurs. Dans certain endroit  
 de son discours , il affecte d'identifier  
 les Philosophes de ce siècle avec les  
 Auteurs célèbres du regne de *Louis*  
*XIV*, & les judicieux contempteurs  
 de

de la secte moderne avec les ineptes détracteurs des *Racines* & des *Boileaux* ; cependant , quoiqu'en dise l'auteur , il est peut-être le seul qui trouve quelque chose de commun entre nos Philosophes emphatiques ou précieux & ces génies supérieurs , qui seront éternellement regardés comme des modèles de bon goût & de saine littérature , tandis que les ouvrages des autres , s'ils parviennent aux races futures , ne serviront qu'à fournir des exemples de faux bel-esprit & de goût dépravé. Eh , où en sommes-nous , si l'on compare aux illustres Lettrés du dernier siècle , des écrivains médiocres , qui , du temps de ces grands hommes , auroient été mis au rang des *Cotins* , des *Pradons* & des *Colletets* , comme ils le sont , dès-à-présent , au jugement de tous les vrais Connoisseurs.

Cet Eloge de *Colbert* est suivi d'observations sur le Luxe , le Commerce , l'Agriculture , la Population , &c. qui renferment quelquefois des vues utiles.

Je suis , &c.

A Paris ce 24 Septembre 1773.

ANN. 1773. Tome V.

M

## L E T T R E   X I I .

*Le Jugement Dernier ; Ode qui a concouru au Prix de l'Académie Française pour l'année 1773 ; par M. Gilbert ; à Paris chez les Marchands de nouveautés.*

**Q**UELLES sont les qualités que l'on exige dans une belle Ode ? Suffit-il de coudre les unes aux autres des rimes passablement exactes , & de se traîner péniblement dans une trentaine de stances lourdement didactiques ? Non, Monsieur, il faut, dans ce genre, qui demande plus que tout autre un véritable Poète , de grands mouvemens, de belles images, du feu, de l'imagination, de l'enthousiasme ; il faut un heureux choix de mots , de la rapidité, de l'élévation dans le style & beaucoup d'harmonie. Vous trouverez une grande partie de ces qualités dans l'Ode que je vous annonce, Le sujet est riche ; il a été traité bien

des fois : mais *M. Gilbert* a sçu en tirer des beautés nouvelles. Son Ode commence par une espèce de dialogue entre un homme juste & un impie. Voici les cinq premières strophes :

» Quels biens vous ont produit vós sauvages  
» vertus ?

» Des Justes, disiez-vous, l'Eternel est le  
» père,

» L'Eternel nous protege. » Et le méchant  
» prospère,

» Et sous le poids des maux vous rampez  
» abattus.

» Vantez ce père encor, demandez-lui ven-  
» geance :

» En faveur de ses fils il est lent à s'armer !

» Est-il aveugle & sourd ? Ou, pour vous op-  
» primer,

» Avec le méchant même est-il d'intelligence ?

» Arrête, impie : il t'a donné la voix

» Dont tu te fers pour braver sa puissance.

» Vil atôme ! d'un Dieu tu censures les Loix !

» Il est trop vrai, long-temps il frappa l'inno-  
» cence ;

» Mais ce Soleil, qui voit couler nos pleurs,

» Amène à pas hâtés le jour de sa justice .  
 » Dieu nous paîra de nos longues douleurs;  
 » Dieu viendra nous venger des triomphes  
 » du vice.  
 » Qu'il vienne donc ce Dieu , si grand, si re-  
 » douté.  
 » Depuis que les humains ont paru sur la terre,  
 » L'infortuné l'appelle, & n'est point écouté.  
 » Tranquille au fond du Ciel, il dort sur son  
 » tonnerre ;  
 » Et c'est là ce Dieu généreux !  
 » Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille !  
 » Allez, imitez-nous, & , tandis qu'il sommeille,  
 » Soyez coupables , mais heureux. »

Quel bruit s'est élevé ? La trompette sonnante  
 A retenti de tous côtés ;

Et , sur son char de feu , la foudre dévorante  
 Parcourt les airs épouvantés.

Pourquoi ce sang & ces affreux nuages ,  
 Dont les Astres roulent couverts ?

Ce choc des élémens, ce combat des orages ;  
 Va-t-il sur les mortels renverser l'Univers ?

L'océan déchainé , loin de son lit s'élance ;

Et de ses flots séditions ,

Court , en grondant , battre les Cieux ;

Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.  
 C'en est fait : l'Eternel trop long-temps mé-  
 prisé,  
 Sort de la nuit profonde,  
 Où loin des yeux de l'homme il s'étoit reposé ;  
 Il a paru ; son pied frappe le Monde,  
 Et le Monde est brisé.

Je ne connois rien, Monsieur, de plus beau ni de plus hardi que la tournure de ces cinq premières strophes que vous venez de lire ; c'est là le vrai style de l'Ode, qui ne supporte pas ces transitions froides réservées à des Traités méthodiques en prose. Ce qui me paroît sur-tout un trait de génie, c'est l'arrivée du jugement universel qui sert de réplique aux discours de l'impie. *Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense* est un vers imitatif de la plus grande beauté. Je ne trouve de représentable dans ce commencement que les quatre premiers vers de la 1<sup>re</sup>. strophe qui ne sont pas absolument clairs. Ce défaut vient de ce que le Poète, en faisant parler le Méchant, lui fait répéter ce qu'a dit le Juste : un discours direct rapporté ainsi dans un autre

270 : L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

discours ne peut manquer d'y jeter  
de l'embarras & de l'obscurité.

Après ces cinq strophes, on en  
trouve une beaucoup plus faible qui  
commence par cette inversion forcée :

De la Terre, des Mers, des Cieux où fut  
place ?

Les deux suivantes font oublier ce  
léger défaut.

Voici de ce Juge Suprême

Le redoutable Tribunal.

Ici perdent leur prix l'or & le diadème.

Ici l'homme à l'homme est égal.

Ici la vérité tient ce livre terrible

Où sont écrits vos attentats ;

Et la Religion, mère autrefois sensible,

S'arme d'un cœur de fer contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,

Rassemblez-vous, ames des morts,

Et, reprenant un nouveau corps,

Paroissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous  
appelle.

Ravis à leur morne repos,

Les morts du sein de l'ombre impatiens s'é-  
lancent,

Et, vers leur Dieu, sans ordre, à flots pressés  
s'avancent,



Pâles, & secouant la cendre des tombeaux.

Qui sont ces malheureux, dont la troupe lie  
vide,

Au pied du Tribunal marche d'un pas ti-  
mide, &c.

On est fâché de rencontrer ensuite  
des vers d'une mesure peu harmo-  
nieuse, des expressions peu naturelles  
comme *bourreau des loix*, des rimes  
mal disposées, des fins de strophes  
vagues & mal écrites; mais le Poète  
se relève bientôt avec vigueur.

O Sion ! ô combien de mortels éperdus  
Remplissent aujourd'hui ton enceinte im-  
mortelle !

Le Musulman, le Juif, le Chrétien, l'Infidèle,

Devant ce même Dieu demeurent confondus ;  
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamen-  
tables !

Ciel ! qui pourroit compter le nombre des  
coupables ?

Ici, près de l'ingrât ;  
Se cachent l'imposteur, l'avarice, l'homicide ;  
Et ce Guerrier perfide

272 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces Juges trafiquoient du sang de l'innocence  
Avec ses fiers persécuteurs.

Sous le vain nom de Bienfaiteurs,  
Ces Grands semoient ensemble & les dons &  
l'offense.

Vous fuyez vainement, l'œil vengeur vous  
poursuit;

Vous, Traîtres, vous, Flatteurs, vous, Hy-  
pocrites même :

Les antres, les rochers, l'Univers est détruit.  
Tout est plein de l'Etre Suprême.

Coupables, approchez :  
De la chaîne des ans les jours de la clémence  
Sont enfin retranchés.

Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence.

Est-il un Dieu ? Répondez-nous,  
Vous pleurez ? vains regrets ! ces pleurs font  
notre joie.

A l'Ange de la mort Dieu vous a promis tous ;  
Et l'Enfer demande sa proie.

Ces trois strophes paroîtront aux  
connoisseurs dignes de nos plus grands  
Lyriques. A ces images effrayantes ,

le Poète oppose des peintures plus douces.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté ?

Ciel ! malgré moi, s'égarant sur ma Lyre,  
Mes doigts harmonieux peignent la volupté !

Fuyez , pécheurs : respectez mon délire.

Je vois les Elus du Seigneur  
Marcher d'un front riant au fond du Sanctuaire.

Des enfans doivent-ils connoître la terreur ,  
Lorsqu'ils approchent de leur père ?

Quoi ! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés ,

Ce petit nombre , ô Ciel ! rangea ses volontés

Sous le joug de tes Loix augustes !

Des vieillards ! des enfans ! quelques infortunés !

A peine mon regard voit , entre mille Justes ,  
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables

Dont Sion vit ses champs couverts ?

Le Tout-Puissant parloit : ses attens redoutables

Les ont plongés dans les Enfers.

Qu'ils vivent de *Satan* victimes immortelles, &c.

*Mon regard voit* est une expression vicieuse; à cela près, ce morceau peut passer pour un des plus parfaits dans son genre. La mélodie, le mélange des vers, les sentimens, tout y est délicieux. Maintenant, Monsieur, que l'on compare à ce que je viens de citer ce qu'il y a de moins mauvais dans l'Ode de *la Navigation*, & que l'on juge ces deux rivaux. Ce n'est pas que l'ouvrage de M. Gilbert soit content d'un bout à l'autre; parmi les morceaux que je ne vous ai point rapportés, il y en a de très-foibles; il s'en faut bien que ce jeune auteur se laisse toujours éclairer par le goût; mais, au milieu de ses défauts, il a des endroits sublimes & qui marquent le plus grand talent. Je n'en citerai plus qu'un exemple. L'auteur, dans la dernière strophe, veut peindre la fin des âges. *L'Eternel*, dit-il, a brisé son tonnerre inutile,

Et d'ailes & de faulx dépouillé désormais,  
Sur les mondes détruits le Temps dort immo-  
bile.

Cette image est assurément une des plus grandes & des plus imposantes qui se soient jamais présentées à l'esprit d'aucun Poète, & de telles beautés, ce me semble, doivent racheter bien des négligences. J'ai entendu demander si des juges sévères pouvoient décerner le prix à des Pièces où les inégalités sont aussi marquées. Pour moi, je l'avoue, je préférerois ces sortes d'ouvrages où de grands défauts sont compensés par des beautés du premier ordre à ces productions compassées qui glacent & pétrifient le lecteur par leur éternelle médiocrité. Les mêmes personnes apparemment auroient demandé si *Corneille* pouvoit avoir le prix sur *Campistron*. Quoi qu'il en soit, Monsieur, vous remarquerez qu'on n'a seulement pas daigné faire mention de l'Ode de M. *Gilbert* à la séance de l'Académie.

*Sur un Ami fiancé avec la sœur de son ami , & tué malheureusement par ce dernier à la chasse ; Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoisé en 1773 ; par M. Boutroux de Montcresson, Avocat au Parlement, à Paris chez Valade, Libraire rue S. Jacques ; in-8° de 23 pages.*

CETTE Pièce est une Elégie. L'événement qui en a fourni le sujet est terrible & vrai : il est arrivé dans un Château du Poitou ; un ami qui tue l'amant de sa sœur dans l'instant même où elle va l'épouser , cette sœur , que le désespoir conduit dans un Cloître où elle se voue le reste de sa vie à de cruelles austérités : ce sont là sans doute les tableaux les plus pathétiques & les situations les plus déchirantes. Vous jugerez, Monsieur , que cette matière n'est point au-dessus des forces de l'auteur , & que son style , en général , a bien rendu tout ce qu'elle présente de terrible & d'attendrissant. Il y a de la

Poëste dans une description de chasse  
qui se trouve au commencement de  
l'ouvrage.

Si, dès l'aube du jour, de ses mâles accens,  
La Trompe du Piqueur avoit frappé nos sens,  
A ce premier signal, la Meute impatiente,  
Aux sons aigus du Cor mêlant sa voix bruyan-  
te,

Fatiguoit les échos : hennissant & fougueux,  
Le rapide Courfier, du Clairon belliqueux  
Sembloit entendre alors la fanfare guerrière ;  
Son œil étincelant dévoroit la carrière.

Ce dernier vers me paroît de la  
plus grande beauté. Vous ne ferez  
pas moins content de la douleur du  
Poëte, lorsque, par mégarde, il a  
porté le coup mortel à son ami. Il  
tombe à ses genoux ; il gémit ; il  
pleure ; il veut étancher le sang qui  
coule ; il fait parler ainsi son ami  
mourant :

« Calme ces noirs accès dont frémit la Nature ;  
« N'aigris point, me dis-tu, ma mortelle bles-  
« sure.

« Pour venger mes douleurs, quel barbare  
« dessein !

278 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Veux-tu porter deux fois le trépas dans  
» mon sein ?

» Du meurtre de ton bras ton ame est innocente.

» N'afflige point encor l'amitié gémissante :

» Mais pardonne, ô *Julie* ! une homicide  
» erreur ! . . . .

» Dans mon sein palpitant quelle froide ter-  
» reur . . . .

» Oh ! trop funeste coup ! déjà mon cœur se  
» glace.

» Serre-moi dans tes bras . . . . Est-ce toi que  
» j'embrasse ?

» De ton frère expirant que ce baiser sacré

» D'un éternel pardon soit le sceau révé-  
» ré.

» Recueille ce soupir de ma bouche trem-  
» blante ,

» Voilà donc le dernier que j'offre à mon  
» amant o !

» O *Julie*.. » à ce nom, sur ses lèvres mourant,  
Mes bras ne serrent plus qu'un corps froid &  
sanglant.

Je fixe en frémissant ces horribles images.

Teint du sang d'un ami, je suis d'affreux ré-  
vages, &c.

Un endroit très-remarquable est



core, est celui où il parle du Chien  
de ce jeune homme tué si malheu-  
reusement.

Hélas ! que faisois-tu, toi dont l'heureux  
instinct

S'enchaîne au sort de l'homme & veille à son  
destin ;

Quand de ses froids ans l'essaim lâche &  
timide,

Dans les temps orageux montrant un cœur  
perfide,

S'envole, & l'abandonne à ses tristes revers ;

Toi, qui le suis encor, s'il est chargé de fers ;

De la fidélité symbole inviolable,

On te vit agité, plaintif, inconsolable,

Près d'un maître expirant partager ses dou-  
leurs,

Tu léchois sa blessure & l'arrosais de pleurs.

On te vit, à ma honte, à pitié fidèle !

Offrir de l'amitié le plus touchant modèle ;

La nuit garder le corps, le conduire au hau-  
meau,

L'accompagner enfin sur les bords du tom-  
beau :

Là, veillant sur sa cendre, une amère tristesse

Te fit sêcher d'ennuis & mourir de tendresse.

L'auteur assure que ce trait n'est point de son imagination, & que le chien se laissa effectivement mourir sur la tombe de son maître. Dans les Notes placées à la fin, il rapporte plusieurs autres traits de la fidélité inviolable de ces animaux : celui du chien d'*Aubry de Mondidier*, est célèbre ; cet Article est un des plus curieux des *Essais Historiques sur Paris* de M. *Saint-Foix* que tout le monde a lus. En voici un moins connu que rapporte M. *de Montcreffon*. » Etant  
 » arrivé à Baldok, dit un Voyageur,  
 » j'allai, avec mes camarades de voyage,  
 » me promener autour de la  
 » ville pour en voir les dehors. Nous  
 » nous arrêtâmes à un cimetière où  
 » nous vîmes avec étonnement un  
 » chien assis sur son derrière, comme  
 » s'il demandoit quelque chose. Nous  
 » nous approchâmes peu à peu ; il  
 » étoit sur une tombe qui paroissoit  
 » nouvellement faite, au-dessus de  
 » laquelle il y avoit une épitaphe  
 » qu'on auroit cru qu'il regardoit attentivement. Nous nous amusâmes à  
 » le considérer ; pendant tout ce temps

» il ne détourna jamais les yeux de  
» son objet, & il ne fit aucune atten-  
» tion à nous, quoique nous nous  
» fussions approchés à trois pas de ce  
» tombeau : mais, nous étant avancés  
» plus près, la crainte lui fit prendre  
» la fuite. Nous lûmes l'inscription  
» qui portoit seulement que *Sara*  
» *Godsmith* étoit inhumée en cet en-  
» droit. Un homme de cette ville  
» passa par hasard dans ce cimetière ;  
» nous lui demandâmes s'il y avoit  
» quelque particularité au sujet de la  
» personne dont le corps reposoit dans  
» cette tombe. Oui, Messieurs, nous  
» répondit-il ; c'étoit la femme la plus  
» grosse qu'il y eut dans le monde ;  
» car elle pesoit 260 livres. Il ajouta  
» qu'elle avoit un petit chien qui ne  
» faisoit qu'aboyer, & dont néan-  
» moins elle étoit folle ; que, depuis  
» plus de deux ans qu'elle étoit morte,  
» il ne manquoit jamais, quelque  
» temps qu'il fût, de venir trois fois  
» par jour sur cette tombe, & d'y  
» rester dans l'attitude où nous l'a-  
» vions trouvé, & y glapissant conti-  
» nuellement.

» *British-Magazine.* »

282. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

L'Élégie est précédée d'une Epître Dédicatoire en prose à *Mademoiselle B\*\*\*\* du C\*\*\*\** qui expliquoit *Virgile* à douze ans. Cette Epître, galante à la fois & Littéraire, n'a point la fadeur si commune de ces sortes d'hommages. Il y a du sentiment, de l'esprit & de fort bonnes vues sur le genre élégiaque, ainsi que sur la culture des Lettres par les femmes.

*L'Union de l'Amour & des Arts ;  
Ballet Héroïque en trois Entrées.*

L'ACADÉMIE Royale de Musique a donné, Monsieur, mardi 7 de ce mois, la première représentation de ce Ballet, composé de trois Actes détachés, *Bathile & Chloé, Théodore & la Cour d'Amour.*

*Hermotime* Grand Prêtre d'*Apollon*, & père de *Chloé*, a décidé qu'il ne la donneroit en mariage qu'à celui qui sauroit mieux peindre sur la toile & chanter sur la lyre les charmes de sa fille. Son choix est tombé sur *Harpage* ; mais *Chloé* aime *Bathile*, qui a disparu depuis quelque temps, &

dont on ignore le deſſin. Tout eſt prêt pour l'hymen d'*Harpas* & de *Chloé* ; mais , au moment qu'ils vont ſ'unir , un Prêtre d'*Apollon* vient ſuſpendre la cérémonie. Il fait poſer ſur l'autel un Tableau représentant *Chloé*. Ce Tableau eſt admiré de tout le Peuple , & d'*Hermotime* lui-même. Il veut en connoître l'auteur. A l'inſtant on voit paroître *Bathila*. Le père de *Chloé* le félicite , & lui dit que , ſ'il peut chanter ſa Maîtreſſe comme il a ſeu la peindre , il obtiendra la préférence ſur ſon rival. *Bathila* , par les ſons de ſa voix & de ſa lyre , ravit tous les auditeurs ; *Hermotime* lui accorde ſa fille.

Le ſujet de *Théodore* eſt le même que celui qui a été traité par ſeu M. *Rai* dans le Ballet des *Graces* ; on a ſupprimé le rôle d'*Eudoxe* , mère de *Théodore* , parce qu'on a cru qu'il étoit inutile ; on a , d'ailleurs , changé peu de choſes à l'ordre des ſcènes. Les vers marqués par des guillemets ſont de l'ancien Opéra. *Théophile* , Empereur de Conſtantinople , égaré

dans un bois & surpris par la nuit, a trouvé un asyle dans un réduit champêtre qu'habitoit la jeune *Théodore*; il en devient éperdûment amoureux, & lui inspire à son tour la passion la plus vive; il ne se fait point connoître. Elle est conduite à la Cour, où se trouvent un grand nombre de rivales, parmi lesquelles *Théophile* doit choisir une épouse. *Théodore* n'est occupée que de son amant, & desire que le choix de l'Empereur ne tombe point sur elle. Le Prince, toujours inconnu, vient, pour l'éprouver, lui faire part de ses feintes allarmes; il craint qu'elle ne le sacrifie à sa vanité. *Théodore* lui dit qu'elle ne fera jamais qu'à lui, qu'elle ne veut ni voir ni connoître l'Empereur. Alors *Théophile* tombe à ses genoux & lui offre son cœur & sa couronne.

Dans la *Cour d'Amour*, *Floridan* amant d'*Aglæ*, qui craint l'Amour, a recours à un déguisement: sous le nom de *Misis*, & masqué, il feint d'aimer *Céphise* qui est dans ses intérêts, & qui résiste à ses feux. *Aglæ* dit à *Céphise*:

Aimez, jeune Beauté, vous résistez en vain;  
Soyez le prix d'un cœur fidèle & tendre :  
L'Amour le veut ; tel est son ordre souverain.

FLORIDAN, *avec transport & se démasquant.*

C'est vous, c'est vous seule que j'aime ;  
Belle Aglaé, vous vous jugez vous-même.

Aglaé se rend aux vœux de Floridan.

Les paroles sont de M. le Monnier  
Commissaire des Guerres ; vous les  
trouverez naturelles, faciles, & meil-  
leures qu'elles ne le sont pour l'ordinaire à ce Spectacle. L'Amour & les Arts  
sont bien caractérisés, & les Fêtes par-  
faitement amenées. La Musique est de  
M. Floquet, jeune homme de 22 ans.  
Son essai dans ce genre a été reçu avec  
l'applaudissement le plus vif & le plus  
général. D'après le jugement des  
Connoisseurs, son genre de Musique  
est noble, gracieux ; tout le chant  
en est expressif, analogue & bien  
adapté aux paroles. Tous les Chœurs  
sont du plus grand effet ; les Accom-  
pagnemens riches & bien soutenus ;  
le Récitaf, qui souvent produit de  
l'ennui, y est intéressant & parfaite.

ment varié. Parmi toutes les beautés répandues dans cet ouvrage, on a principalement admiré & applaudi avec enthousiasme le superbe Duo chanté dans le second Acte par Mademoiselle *Duplan* & *M. Larrivée*, aussi bien que la Chacone à deux temps, dansée par M<sup>rs</sup> *Vestris* & *Gardel*. Le Trio des Vieillards, dont le chant est bien caractérisé, a causé la plus grande sensation, & a couronné la fin du dernier Acte. Tout ce qu'on peut dire à la louange du jeune Musicien, c'est que les talens qu'il annonce dans ce premier ouvrage, ont devancé son âge, & qu'il y a lieu de croire que ces Fragmens tiendront un rang distingué parmi les premiers Opéra qui ont paru sur ce Théâtre.

M<sup>rs</sup> *Vestris*, *Gardel* & *Dauberval*, Maîtres des Ballets, semblent avoir fait de nouveaux efforts pour concourir à la gloire des deux Auteurs, par le génie, l'expression & les différens dessins de leurs Ballets qui ont été exécutés avec une précision singulière par tous les sujets qui y sont placés.



*Nouveau Dictionnaire Historique , ou Histoire Abrégée de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des Talens, des Vertus , des Forfaits , des Erreurs, &c. , &c. depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours : ouvrage dans lequel on expose , sans flatterie & sans amertume , ce que les Ecrivains les plus impartiaux ont pensé sur le génie , le caractère & les mœurs des Hommes célèbres dans tous les genres ; avec des Tables Chronologiques pour réduire en corps d'Histoire les Articles répandus dans le Dictionnaire ; par une Société de gens de Lettres. Tome Cinquième, renfermant les Additions, Corrections & Améliorations de l'Édition de Paris 1772 , en six Volumes in-8°, & servant de Supplément aux Editions d'Avignon 1766 & 1771 , & à celles de Rouen 1769 & de Lyon 1770 , toutes publiées sous le titre d'Amsterdam. A Paris chez le Jay , Libraire rue Saint Jacques , & à Caën chez le Roy Imprimeur du Roi.*

**J**E vous ai parlé , Monsieur , dans le temps de ce *Nouveau Dictionnaire*

288 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Historique* en six volumes in-8°, infiniment supérieur à celui de l'Abbé *Ladvocat* qui n'est qu'en deux volumes in-8°. Ce répertoire, le plus complet que nous ayons dans ce genre, a d'abord paru en quatre volumes in-8°, qui ont été réimprimés plusieurs fois. Dans l'édition en six volumes qu'en a donnée *le Jay*, on a fait un grand nombre d'additions, de corrections & d'améliorations; on vient de les rassembler toutes pour en former un cinquième volume in-8° de près de 400 pages à deux colonnes. Comme beaucoup de personnes avoient acheté une des différentes éditions en quatre volumes avant que celle en six volumes fût mise au jour, le *Tome Cinquième* que je vous annonce est destiné à servir de *Supplément* aux premières Editions, afin que les acquéreurs de ces dernières puissent compléter cet Ouvrage. Ce procédé est très-honnête de la part du Libraire *le Jay*. Le prix du *Supplément* est de 5 liv. broché.

Je suis, &c.

A Paris ce 27 Septembre 1773.

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE XIII.

*Leçons de Morale , de Politique & de Droit Public , puisées dans l'Histoire de notre Monarchie , ou nouveau Plan d'Etude de l'Histoire de France , rédigé par les ordres & d'après les vûes de feu MONSEIGNEUR LE DAUPHIN , pour l'instruction des PRINCES ses enfans ; par M. Moreau Bibliothécaire de MADAME LA DAUPHINE ; un volume in - 8° de plus de 200 pages ; à Versailles de l'Imprimerie du Département des Affaires Etrangères ; se vend à Paris chez Moutard*  
 ANN. 1773. Tome V. N

*Libraire de MADAME LA DAU-  
PHINE, Quai des Augustins.*

**V**OICI, Monsieur, un des monu-  
mens les plus précieux que ce  
siècle ait produits , & des plus dignes  
de fixer l'attention publique. Quoi de  
plus intéressant en effet pour la Na-  
tion que l'exposé des principes qu'ont  
reçus dès leur plus tendre jeunesse  
ces PRINCES augustes que leur nais-  
sance approche de si près du Trône ?  
Et quel gage plus assuré de la justice  
& de la sensibilité qui doivent leur  
faire de notre bonheur une obliga-  
tion héréditaire ? Feu MONSIEUR  
LE DAUPHIN n'a été connu qu'aux  
bornes de sa vie , & , par une desti-  
née contraire à celle des autres Prin-  
ces qu'on encense de leur vivant ,  
ce n'est qu'à sa mort qu'il a reçu le  
tribut d'éloges que méritoient ses  
vertus & ses lumières. Les vues admi-  
rables consacrées dans l'ouvrage que  
je vous annonce sont un de ses bien-  
faits ; ce fut lui qui traça l'idée de  
ce plan si neuf , quoique fondé sur  
l'expérience constante de tous les

cles. La lecture de l'espèce de développement que l'on en publie aujourd'hui vous convaincra qu'on ne pouvoit choisir personne qui fût plus à l'état que M. *Moreau* de répondre l'attente du Prince.

Le but que se propofoit feu MONSIEUR LE DAUPHIN étoit d'attacher à l'Histoire de France toutes les leçons de Morale, de Droit Politique de Droit public ; d'accoutumer ainsi les PRINCES ses enfans à rechercher les causes des révolutions que

Pouvoir a effuyées , des changemens que la Constitution a soufferts , des vicissitudes qui ont alternativement produit le bonheur & les calamités des Peuples ; à examiner les relations politiques de la France avec ses Puissances voisines ; sur-tout à observer la marche de ce pouvoir suprême de l'ordre & de la raison qui ne manque jamais de triompher tôt ou tard des travers & de la folie du genre humain. Une partie du grand ouvrage , qui n'est que l'exécution de ce plan, est entre les mains de MONSIEUR LE DAUPHIN actuel, qui a

permis à M. Moreau de le continuer & de lui en présenter la suite tous les ans. L'auteur a cru devoir publier cet essai : la Nation par là est à portée de juger de ce qu'on fait pour son bonheur, & d'apprécier les qualités de l'ame & les vastes connoissances du Prince qui concevoit de pareilles idées. Quoique je nomme cet ouvrage un *Essai*, n'allez pas croire, Monsieur, que ce soit une analyse sèche & sans vie ; ce sont au contraire des *Leçons* très-rapides à la vérité, mais remplies de chaleur, de sentiment & d'éloquence. Elles sont adressées à MONSIEUR LE DAUPHIN directement. Voyez quel tour heureux l'auteur emploie pour faire sentir à cet auguste Prince l'utilité de l'expérience qu'il peut acquérir par l'étude de l'Histoire. » S'il étoit possible, lui » dit-il, qu'un Prince fût pendant dix » ou douze siècles à la tête d'un vaste » Empire, & que, voyant passer de » vant lui & les événemens & les » Peuples, il demeurât immobile au » milieu de leur durée rapide, pensez-vous qu'il ne devînt pas le plus

» sage des Rois , pour peu qu'il vou-  
 » lût faire attention aux causes des  
 » évènements & à leurs suites ? Que  
 » d'abus il seroit en état de prévenir  
 » & de réformer ! Que de bonnes  
 » loix, que de sages Traités, que d'ins-  
 » titutions utiles seroient le fruit de  
 » ses méditations profondes & de sa  
 » longue expérience !

» Je vous propose, MONSEIGNEUR,  
 » d'être ce Prince. Vous ne pouvez  
 » étendre vos vues sur les siècles à  
 » venir ; un voile impénétrable les  
 » couvre à vos yeux ; mais il n'est  
 » point entre vous & le passé. Vous  
 » ne pouvez vivre avec votre posté-  
 » rité, mais il vous est libre de faire  
 » sous vos Ancêtres l'apprentissage des  
 » pénibles fonctions pour lesquelles  
 » vous êtes né. Il vous sera facile  
 » d'interroger les Rois prédécesseurs  
 » de votre auguste Ayeul , de vous  
 » transporter à côté d'eux , de les  
 » suivre dans leurs projets , de les  
 » accompagner à la guerre , de péné-  
 » trer leurs desseins , de juger leur  
 » conduite , de profiter de leurs er-  
 » reurs , de blâmer leurs fautes , &

» de vous approprier leurs vertus.  
 » Placez-vous donc, MONSEIGNEUR,  
 » à l'époque de la première origine  
 » de la Monarchie Françoisé. Déjà  
 » assez raisonnable pour vous instruire  
 » à la Cour de *Clovis* & de ses suc-  
 » cesseurs, vivez jusqu'à LOUIS LE  
 » BIEN-AIMÉ. Ce n'est pas assez de  
 » voir passer devant vous tous les  
 » regnes qui remplissent ce vaste in-  
 » tervalle. Vous n'êtes point un spec-  
 » tateur oisif : il faut vous mettre à la  
 » place de tous ces Princes, ou du  
 » moins à côté d'eux. Il faut examiner  
 » ce que vous leur eussiez répondu,  
 » s'ils vous eussent demandé conseil ;  
 » voir ce qu'ils ont fait ; juger ce qu'ils  
 » eussent dû faire ; envisager quels  
 » étoient leurs intérêts & leurs de-  
 » voirs ; chercher comment les uns  
 » auroient pu prévenir leurs revers,  
 » & les autres mieux profiter de leur  
 » bonne fortune ; vérifier les causes  
 » du bonheur ou du malheur de leurs  
 » Peuples, & ne quitter le regne de  
 » chacun d'eux, que comme vous  
 » sortiriez des Etats d'un Prince à la  
 » Cour duquel vous auriez été vous  
 » instruire. »



Le grand principe de l'auteur , celui sur lequel toutes ces *Leçons* doivent porter , celui que justifie l'Histoire de la Nation , celui qui heureusement est le plus conforme à l'intérêt des Peuples , c'est qu'il est une justice antérieure à l'établissement de toute société ; que cette justice est l'ordre donné par l'Être Suprême à la société dont il est l'auteur ; qu'elle est le seul Souverain auquel les Rois soient soumis ; enfin qu'elle est leur loi comme celle de leurs Sujets. » Le » principal fruit que vous tirerez de » l'étude de l'Histoire , ne sera donc » pas de vous convaincre que l'auto- » rité qui vous attend est absolue : » ce sera d'en connoître la destination , » la mesure & la règle ; ce sera d'ap- » prendre , par l'expérience de tous » les siècles , qu'il n'existe point dans » la Nature d'autorité toute-puissante » pour mal faire ; que la Divinité » même n'a pas cet affreux pouvoir , » & que la Souveraineté la plus in- » dépendante est comme toutes les » choses humaines qui se conservent » par le bon usage , s'altèrent par l'abus

L'auteur ne s'attache pas moins à établir l'ancienneté de l'autorité absolue de nos Rois ; il promet de prouver , dans son grand ouvrage , par tous les monumens du regne de *Clovis* , que les Grands Laïques, ainsi que les Evêques , appelés au Conseil du Monarque, n'étoient tous que dépositaires d'un pouvoir émané de lui seul , & qu'il leur conféroit par des formules qui nous ont été conservées. Il réfutera ceux qui placent dans les anciens Champs de *Mars* l'autorité législative ; il fera voir que le Monarque y appelloit & en excluait qui il vouloit , & que ceux qui composoient avec lui cette auguste assemblée , n'avoient en sa présence que des conseils & non des suffrages.

D'un autre côté , il suit toujours son système sur la force de l'ordre moral & sur les suites funestes qui sont les conséquences ordinaires de son renversement. Il voit les injustices & les cruautés des enfans de *Clovis* affoiblissant leur autorité ; les crimes de *Clo-taire II* augmentant le pouvoir des Maires du Palais ; ces Officiers affer-

missant leur usurpation par un gouvernement sage, & sentant que, pour régner avec sûreté, ils avoient besoin de régner avec justice. Il en conclut que le grand & l'unique moyen d'affermir la Puissance, est de la rendre utile & bienfaisante, puisque ce moyen conduit même à l'acquérir lorsqu'on ne l'a pas. Cette révolution fit passer le sceptre entre les mains des enfans de *Charles-Martel*. » Ici, » dit l'auteur, vous examinerez quel- » les étoient les loix de la succession, » sous la première Race. Vous vous » convaincrez que la Couronne étoit » héréditaire, par les difficultés mêmes » qu'il fallut vaincre pour l'enlever » à ses légitimes possesseurs. Vous » verrez que la Maison de *Pepin* n'ac- » coutuma les Peuples à sa domina- » tion, que parce que tous les ordres » qu'elle donna, toutes les Loix qu'elle » publia, portoient le nom de ces » Rois qu'elle travailloit à dépouiller. » La Nation se croyoit liée par des » nœuds que la Divinité seule pou- » voit dissoudre. On fit intervenir les » Ministres de la Religion. Les Grands

» & se détruisent lorsqu'on les em-  
 » ploie contre leur fin. Les révolu-  
 » tions que notre Monarchie a es-  
 » sayées , vous présenteront cette  
 » grande leçon. Vous y verrez que  
 » l'injustice a toujours produit des  
 » fruits amers ; que les crimes du  
 » méchant ont toujours été la cause,  
 » l'infailible cause , soit de ces mal-  
 » heurs , soit de ceux de sa postérité ;  
 » que le mal peut être l'occasion ,  
 » mais ne fera jamais la source ni le  
 » germe du bien ; & que , s'il s'est vu  
 » quelquefois des scélérats puissans  
 » éblouis par des succès , & des Princes  
 » vertueux humiliés par des revers ,  
 » jamais du moins il n'a été vrai de  
 » dire qu'il y eut des vertus nuisibles  
 » & des crimes heureux. Regner ,  
 » dit encore très-bien l'auteur quel-  
 » ques lignes plus bas , c'est faire jouir  
 » les autres ; c'est défendre une so-  
 » ciété & de sa propre injustice & de  
 » celle de ses voisins. » De-là deux  
 points de vues auxquels M. Moreau  
 s'attache constamment dans toutes  
 ces *Leçons* , où il ne néglige rien pour  
 faire connoître ce qu'ont été dans les

différens temps & les maximes de la politique de notre Monarchie avec les Etrangers , & les principes de son administration dans l'intérieur du Royaume.

Pour faciliter ce genre d'étude au Prince pour lequel il a été tracé , M. *Moreau* partage toute notre Histoire en certain nombre d'époques , qui , dans le grand ouvrage , deviendront la matière d'autant de Discours dont les matériaux ne sont qu'indiqués dans celui-ci.

Dès le commencement de l'Empire François , l'auteur montre à MONSEIGNEUR LE DAUPHIN l'empire de l'ordre & de la raison. La Nation des Francs sort des marais de la Germanie & s'empare des riches contrées des Gaules , que l'autorité expirante des Romains n'avoit pu défendre. Les Loix & la Religion suffisent presque seules pour gouverner ce pays abandonné de ses Souverains ; elles survivent à leur autorité , triomphent du Peuple conquérant , adoucissent ses mœurs , & lui donnent les principes d'une administration réglée.

» faux ne partagèrent point la Souve-  
 » raineté. Ils ne dirent point à *Hugues*  
 » *Capet* , nous ferons vos égaux. Ils  
 » le placèrent sur le trône de *Charle-*  
 » *magne* , & par-là ils reconnurent,  
 » du moins tacitement, qu'il succédoit  
 » à tous les droits de la Maison à  
 » laquelle ils le substituoient. Ce prin-  
 » cipé , long-temps obscurci , mais  
 » également reconnu ensuite & par le  
 » Souverain, & par les Vassaux , sauva  
 » la Monarchie ».

La puissance du Gouvernement se  
 changea alors en puissance de pro-  
 priété; il n'y eut plus en France qu'une  
 foule de despotes & des esclaves :  
 c'est ce qu'on appelle *Gouvernement*  
*Féodal*. Il restoit cependant deux Loix  
 que la révolution n'avoit point anéan-  
 ties : l'une étoit l'hommage qui repré-  
 sentoit l'ancien serment de fidélité dû  
 au Roi par ses officiers : l'autre étoit  
 le ressort qui rendoit le Monarque  
 juge & réparateur de toutes les in-  
 justices commises par ses Vassaux.  
 Ces deux loix, ainsi que les *Croisades*,  
 favorisèrent l'établissement des *Com-*  
*munes*, l'affranchissement des habitans

des Villes , la création des quatre grands Bailliages dont la juridiction s'étendit sur tout le Royaume. Sous *Philippe Auguste* , le droit qu'avoit le Souverain de surveiller ses Vassaux & leurs Officiers , est universellement reconnu , & sous les successeurs de ce Prince la Jurisdiction Royale s'affermi encore. En parlant des excès auxquels *Boniface VIII* se porta contre *Philippe le Bel* , l'auteur ne manque pas l'occasion de faire observer au Prince auquel il s'adresse , que ce qui avoit accrédité l'autorité Pontificale étoit l'abus que les Princes avoient fait de la leur. » Les Papes ne parurent d'abord » s'armer que contre le crime. Il peut » être audacieux, mais il est foible; &, » quelle que soit l'autorité qui le menace, il est rare qu'elle ait tort aux » yeux des Peuples. Les Papes ont » eux-mêmes ensuite perdu leur crédit , lorsqu'à l'incompétence du » Tribunal, ils ont joint l'injustice des » Jugemens. Je ne sçais si l'on a fait » assez réflexion que les derniers » excès que la Cour de Rome ait osé » se permettre , ont été les efforts

» qu'elle fit contre *Henri IV*. Elle  
 » s'exposa à la haine publique , &  
 » pensa compromettre les droits les  
 » plus légitimes du Saint Siege , lorf-  
 » qu'elle en abusa contre une cause si  
 » juste & contre un Prince si bon. »

C'est ainsi , Monsieur , que l'auteur  
 de ces excellentes *Leçons* montre tou-  
 jours les progrès & l'affermissement  
 du Pouvoir comme des suites néces-  
 saires du bon usage que l'on en fait.  
 C'est la même méthode qu'il déve-  
 loppe dans toute son évidence jusques  
 & compris le regne de *Louis XIV* ; &  
 parvenu à la fin de notre Histoire :  
 » Voilà, dit-il au Prince sur lequel nous  
 » fondons de si justes espérances :  
 » voilà le moment de vous élever à  
 » une hauteur d'où vous puissiez planer  
 » sur les siècles & en saisir l'ensemble.  
 » C'est à travers leur durée rapide ,  
 » c'est au milieu des décombres qu'ils  
 » entassent , que vous devez observer  
 » & suivre les effets de cet inaltérable  
 » Pouvoir qui leur survit à tous. Dans  
 » tous les temps , dans tous les pays ,  
 » chez tous les hommes , les mêmes  
 » causes ont produit les mêmes effets :



» car la tendance de tous les êtres est  
 » de suivre leur destination ; & l'ordre  
 » que Dieu a prescrit à l'univers n'est  
 » autre chose lui-même que la combi-  
 » naison de toutes ces destinations ,  
 » qui semblent quelquefois s'embar-  
 » rasser , mais qui ne peuvent jamais  
 » se contrarier & se nuire. Cet ordre ,  
 » MONSEIGNEUR, est le premier de tous  
 » les pouvoirs ; & c'est en s'en appro-  
 » chant sans cesse , que les Peuples se  
 » civilisent , que les Gouvernemens  
 » se fortifient , que la Législation s'é-  
 » pure , que les Rois affermissent leur  
 » autorité. Ce que les passions ont  
 » édifié , les passions l'ont détruit : la  
 » raison seule construit un édifice im-  
 » mortel ; elle mine à la longue tous  
 » les établissemens dont elle n'a point  
 » fourni le modèle.

» Dans le long cours de vos obser-  
 » vations, vous aurez vu la naissance ;  
 » le progrès , le renversement d'une  
 » infinité d'ouvrages humains. Par-  
 » courez de nouveau cette succession  
 » rapide , & remarquez dans chacun  
 » le principe de leur décadence , placé  
 » à côté du germe de leur première

» existence. Comparez-les , autant que  
» vous le pourrez , les uns aux autres ,  
» & répétez souvent ce parallèle ,  
» vous verrez que ce qui est injuste  
» & déraisonnable , a pu être quel-  
» quefois commandé par l'autorité ,  
» ou établi par la violence ; mais que  
» ni l'autorité ni la violence n'ont ja-  
» mais pu faire adopter long-temps  
» ce qui s'est trouvé contraire aux  
» saintes Loix de la Nature.

» C'est par ces espèces d'épreuves  
» que vous convaincrez des  
» droits inaliénables de l'humanité ,  
» de ces droits qui sont les véritables  
» principes fondamentaux de toutes  
» les sociétés , & l'esquisse sublime  
» dont toutes les Loix humaines n'ont  
» dû que remplir les intervalles &  
» couvrir les traits. Après avoir exa-  
» miné quel étoit le Gouvernement  
» à toutes les époques de notre His-  
» toire , vous chercherez enfin quel  
» il devoit toujours être , pour que  
» les Rois fussent puissans & les Peuples  
» libres & heureux. Vous verrez que  
» le Droit public d'une Nation ne  
» peut jamais être arbitraire , parce-

» que le Droit naturel en est la base,  
 » & qu'un Art peut bien perfectionner  
 » ses *outils*, mais jamais changer ses  
 » principes & intervertir sa fin. Si  
 » donc aujourd'hui nos Monarques  
 » sont plus indépendans, & leurs  
 » Sujets plus à l'abri de la violence  
 » qu'ils ne le furent & sous le despo-  
 » tisme de la première Race, & sous  
 » cette Magistrature armée de la se-  
 » conde, & pendant la licence féodale  
 » de la troisième, c'est que réellement  
 » nos institutions sont plus raison-  
 » nables; c'est que le pouvoir de la  
 » violence est plus enchaîné, & le  
 » pouvoir de la bienfaisance plus libre  
 » que jamais; c'est que nos Rois ont  
 » enfin connu qu'il n'y avoit d'iné-  
 » branlable fermeté qu'à côté de  
 » l'inaltérable Justice. Telle est, MON-  
 » SEIGNEUR, la morale de notre His-  
 » toire & de toutes les Histoires de  
 » l'univers, &c.». Il en faut convenir,  
 Monsieur, jamais on n'a donné de plus  
 belles instructions à un jeune Prince;  
 jamais on n'a rendu aux Souverains  
 l'étude de l'Histoire plus utile. Quelle  
 reconnoissance la Nation ne doit-elle

pas avoir & pour la personne Auguste dont l'ame bienfaisante a conçu un si beau plan, & pour l'homme de Lettres vraiment Philosophe qui fait l'exécuter avec tant de supériorité de lumières & d'amour pour le bien public ?

On trouve à la suite de cet Ouvrage une lettre de l'auteur à M. le Président *Hénault* où il développe encore davantage son principe sur l'objet moral de l'Histoire. Il le porte dans cette lettre à un degré d'évidence auquel il est difficile de se refuser. Il y prouve que tous les êtres ont leur destination ; que l'homme a été créé pour la société, puisque, Roi de la Nature lorsqu'il est réuni avec ses frères, seul, il eût été le plus dépourvu & le plus foible des animaux, & que l'ordre social est l'effet nécessaire des Loix de la nature. » La morale, dit-il, » n'est donc point une invention des » hommes ; elle est une suite de la » destination des êtres libres : en les » comblant de bienfaits, Dieu leur » assure à tous le droit d'en jouir ; » mais comme ce droit est égal & réciproque dans tous les hommes, ma

» jouissance est limitée nécessairement  
» par le devoir qui me fut prescrit de  
» ne point nuire à la jouissance de  
» mes frères ; & dès-là , si le pouvoir  
» est dans la Nature , on y trouve aussi  
» la mesure & la règle du pouvoir.

» Cette règle , cette mesure sont ;  
» dans l'ordre social , des loix aussi  
» essentielles que le sont les loix du  
» mouvement dans l'ordre physique.  
» Un grand crime n'est possible , que  
» parce que l'homme est libre ; mais ,  
» dans le système général de l'univers ,  
» il est autant hors de règle , que le  
» seroit l'interruption des loix de la  
» pesanteur ; & l'ordre par lequel un  
» Tyran d'Egypte enjoignit aux Sages-  
» femmes d'étouffer les enfans des  
» Hébreux , étoit de la même nature  
» que celui qu'il auroit pu donner  
» au Nil de remonter vers sa source.

» Ces deux espèces de loix , dont  
» les unes constituent l'ordre physique  
» & les autres forment l'ordre moral ,  
» ont & des caractères communs qui  
» indiquent l'unité de leur origine ,  
» & des différences qui n'attestent  
» que celle des choses , auxquelles le  
» Créateur lui-même les appliqua.

» L'univers ne subsiste que par l'action des loix physiques : si l'effet en étoit interrompu , il rentreroit dans le cahos.

» La société n'existe que par l'observation des loix morales : sont-elles méconnues ou violées , la société se détruit , & le malheur naît du désordre.

» Les unes & les autres loix supposent des forces dont elles dirigent l'action. Les forces physiques sont dans le mouvement des corps : les forces morales sont les intérêts, les affections, les volontés des hommes réunis. Le pouvoir physique se saisit des premières, pour appliquer à nos besoins les êtres matériels. La puissance morale doit s'emparer des autres pour régler les relations que les ames ont entr'elles ».

De tous ces raisonnemens , l'auteur tire deux conséquences admirables , & dont il faut bien que les Princes soient enfin convaincus après une si longue expérience : la première, que les hommes doivent être justes sous peine d'être malheureux ; la se-

e , que c'est dans les premiers  
types de la morale qu'il faut cher-  
cher les loix essentielles & fonda-  
mentales de tous les Gouvernemens ,  
véritable cause de leur durée &  
de leur prospérité.

Les deux pouvoirs moraux que la  
Nature a faits pour l'homme sont la  
loi de propriété & la puissance  
de gouvernement ; l'une s'exerce sur  
les choses & l'autre sur les personnes ;  
ils sont donc essentiellement diffé-  
rents. » Mais l'une & l'autre a ses  
lois dans la Nature ; & , en con-  
sultant l'Histoire, on s'apperçoit aisé-  
ment que c'est l'interversion de ces  
deux pouvoirs & leur fausse appli-  
cation , qui ont occasionné dans  
tous les temps & la plupart des mé-  
rites des hommes d'Etat , & , pres-  
que toutes les calamités des Peuples  
qui en ont été les victimes. Les  
lois inanimées sont faites pour  
être possédées ; l'homme , par sa  
nature , n'appartient point à l'hom-  
me , mais à Dieu ; il est impossible  
qu'on le possède , mais il est néces-  
saire qu'on le gouverne ; & le des-

» potisme nâquit dans le monde , le  
 » jour qu'un insensé s'avisa de dire :  
 » *je serai propriétaire de mes semblables*».

L'empire des loix naturelles est ce  
 qui doit dans tous les temps & dans  
 tous les Etats encourager l'homme de  
 bien & fortifier sa confiance. » Qu'il  
 » se place lui-même dans l'ordre , c'est  
 » le moyen d'être toujours en sûreté.  
 » En effet , la tendance de tous les  
 » êtres est vers leur fin. C'est par une  
 » espèce de violence que les hommes  
 » agissent contre leurs intérêts. La  
 » raison les éclaire , l'expérience les  
 » instruit ; & les mêmes loix de la  
 » Nature qui ont assigné une durée  
 » si courte aux tremblemens de terre  
 » & aux inondations , semblent elles-  
 » mêmes avoir opposé de fortes digues  
 » à l'impétuosité de tout pouvoir des-  
 » tructeur , soit dans ceux qui sont  
 » gouvernés , soit dans ceux qui gou-  
 » vernent ».

C'est sous ce point de vue sur-tout  
 que l'Histoire devient intéressante.  
 On y voit les Nations punies d'avoir  
 été injustes & malfaisantes ; on y ap-  
 prend la première & la plus essentielle  
 des



des loix de la Nature , celle qui bien sentie par les Souverains doit mettre pour toujours en sûreté notre vie, notre honneur, nos femmes, nos enfans , nos biens. » Ainsi , continue » l'auteur, un Philosophe, en parcourant les fastes de l'Univers, dédaigne les petits détails & l'exactitude minutieuse des circonstances indifférentes ; il s'attache aux grandes masses , & observe les forces qui les font mouvoir.

» Il examine sur-tout cette puissance suprême de la raison , de la justice , de l'humanité , qui , dans tous les temps & dans tous les pays, exerça sur l'homme l'autorité la plus douce & la plus absolue. En vain les passions destructives résistent à son action ; elles n'auront qu'un temps : le genre humain peut être écrasé par la violence ; mais tôt ou tard il faut qu'il soit gouverné , & il ne le fera jamais que par la justice. D'affreux volcans peuvent faire voler la terre en éclats ; mais le feu qui s'élance d'un gouffre , n'est pas celui qui vivifie & qui féconde. Tout est détruit

» & bouleversé pour jamais , ou il  
 » faut que la douce influence du soleil  
 » rétablisse la végétation , & rende aux  
 » campagnes leur parure.

» Il en est de même , Monsieur ;  
 » du pouvoir de l'ordre : il est la lu-  
 » mière qui éclaire tous les esprits ; il est  
 » la loi à laquelle toutes les volontés  
 » se soumettent ; il est le conciliateur  
 » de tous les différends , le pacifi-  
 » cateur de tous les troubles , le pro-  
 » tecteur auquel le malheureux tend  
 » les bras , le vengeur qu'implorent  
 » les opprimés , le Juge devant lequel  
 » les Conquérans eux-mêmes plaident  
 » leur cause ; il est en un mot la seule  
 » autorité qui à la longue soit sûre de  
 » forcer toutes les résistances , parce  
 » que , si l'on peut quelquefois se ré-  
 » volter contr'elle , il est toujours im-  
 » possible de méconnoître sa légitimité.

» Des Nations sauvages se rassem-  
 » blent ; elles marchent pour envahir ;  
 » elles dévastent la terre ; elles égor-  
 » gent ses habitans ; elles finiront par  
 » s'entre-détruire , & disparaîtront  
 » comme un torrent. Veulent-elles  
 » fonder un Empire ? S'éleve-t-il au

» milieu d'elles, un homme qui ait  
 » pour but d'affermir & de faire res-  
 » pecter son pouvoir ? Il a recours à  
 » cette autorité suprême dont je viens  
 » d'indiquer les droits ; il commence  
 » par lui rendre hommage, & ne de-  
 » vient le Maître qu'en se saisissant  
 » des armes qu'elle lui fournit. S'il n'est  
 » lui-même qu'un brigand aussi injuste  
 » que ceux dont il est le chef, s'il ne  
 » leur présente que l'intérêt du mo-  
 » ment & la douceur de la proie, il  
 » pourra quelquefois les rendre do-  
 » ciles à ses commandemens ; jamais il  
 » n'en fera un Peuple soumis à ses loix».

M. Moreau finit cette Lettre par une  
 réflexion dont la vérité intéresse tous  
 les Peuples qui ont des Souverains. Il  
 fait voir combien les hommes seroient  
 malheureux, si tous les Rois étoient  
 persuadés que tout dans le monde est  
 l'effet du hasard & l'ouvrage de la  
 fatalité, & que la justice des entre-  
 prises ne contribue point à leur succès ;  
 & combien au contraire seroit heu-  
 reux le Gouvernement dans lequel  
 le Prince seroit convaincu que non  
 seulement les injustices & les vexa-

tions seroient de sa part une véritable révolte contre le seul Empire auquel il soit essentiellement soumis , mais que, par l'enchaînement des loix naturelles , cette révolte n'est jamais heureuse, puisque l'effort, que fait la puissance pour lutter contre sa fin , en altère toujours & souvent parvient à en détruire le ressort.

Voilà , Monsieur , les instructions que l'on donne aux enfans de nos Rois. Il est bien extraordinaire que des principes qui paroissent si certains aient été si long-temps obscurcis & peu développés. Il n'est pas possible de mieux mériter de l'humanité que de prouver que le chef-d'œuvre de la politique est de lui faire du bien. Cet Essai sublime doit exciter la plus juste curiosité pour la grande entreprise de M. Moreau, & j'espère, Monsieur, que nos Princes permettront la publication d'un Ouvrage qui peut être utile à tous les Etats , & resserrer de plus en plus les nœuds qui lient les Souverains & les Sujets.

Je suis, &c.

*A Paris ce 30 Septembre 1773.*

## LETTRE XIV.

*Œuvres de M. Franklin, Docteur des Loix, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, des Sociétés Royales de Londres & de Gottingue, des Sociétés Philosophiques d'Edimbourg & de Rotterdam, Président de la Société Philosophique de Philadelphie, & Résident à la Cour de la Grande Bretagne pour plusieurs Colonies Britanniques Américaines; traduites de l'Anglois sur la quatrième Edition; par M. Barbeau du Bourg; avec des Additions nouvelles; à Paris chez Quillau l'aîné, Libraire rue Christine au Magasin Littéraire; Esprit Libraire de Monseigneur le Duc de Chartres au Palais Royal; deux Volumes in-4°, de plus de 300 pages chacun.*

**O**N a prétendu, dans je ne sais quel livre, que l'Amérique n'avoit jamais fourni d'hommes célèbres en aucun genre: l'exemple de *M. Franklin* & de plusieurs de ses amis peut servir

à réfuter cette assertion trop injurieuse au Nouveau Monde. Dévoué sans relâche au service de sa patrie, l'ame de ses Conseils au dedans, chargé de ses intérêts au dehors, il a trouvé le moyen, dans ses momens de loisir, d'égaliser & de surpasser même les Sçavans de notre Europe dans plusieurs parties de la Physique. Au sujet de l'Electricité sur-tout, il a perfectionné les anciennes expériences, il en a fait de nouvelles; enfin, par son exemple & par ses leçons, les Sciences utiles sont cultivées avec succès en Pensylvanie. La Société Philosophique qui s'y est formée vient de donner un Volume de *Mémoires* qui ne le cèdent pas aux productions les plus estimées de nos Compagnies sçavantes.

Le Traducteur, dans sa *Préface*, cherche à nous donner une notice de la patrie de son Auteur, de cette merveilleuse *Philadelphie* qui, sur la fin du siècle dernier, s'éleva presque subitement au milieu des Sauvages de l'Amérique, & qui ne cesse de s'étendre de jour en jour. L'amour fraternel est son unique loi fondamentale;

ses portes sont ouvertes à tout le monde, & son fondateur n'en a formellement exclu que deux sortes d'hommes, le *Fainéant* & l'*Athée*.

» Les *Trembleurs* ou *Quakers*, persécutés  
 » en Angleterre s'étant réfugiés en  
 » Amérique sous la conduite de *Guil-*  
 » *laume Pen*, y fondèrent cette Colo-  
 » nie. C'étoient des hommes d'une  
 » trempe fort singulière. L'espèce  
 » d'enthousiasme, qu'un nommé *Fox*  
 » leur avoit communiqué, n'avoit  
 » pour objet que les vertus morales,  
 » sans aucun dogme métaphysique.  
 » Ils s'excitoient au tremblement  
 » pour consulter le Seigneur sur tout  
 » ce qu'ils vouloient entreprendre ;  
 » &, après avoir médité sur leurs  
 » devoirs dans le plus profond re-  
 » cueillement, prenant leurs lumières  
 » naturelles pour des révélations ex-  
 » traordinaires, ils se croyoient tous  
 » autant de Prophètes & de Prophé-  
 » tesses. Ainsi *Pen* crut que le Ciel lui  
 » avoit inspiré d'acheter & de payer  
 » des deux côtés (du Roi d'Angleterre  
 » & des Sauvages) le terrain désert  
 » où il vouloit bâtir sa ville, afin que

» son établissement fût béni de Dieu  
 » & des hommes. Ces *Trembleurs*,  
 » depuis quelques années, ont beau-  
 » coup rabattu de leur enthousias-  
 » me ; mais ils ont conservé leurs  
 » maximes & leurs usages. Chacun  
 » présente son propre hommage à  
 » la Divinité. Les femmes mêmes  
 » sont admises à prêcher parmi les  
 » hommes ; tous sont réputés Prêtres  
 » ou Prêtresses ; tous s'appellent frères  
 » & sœurs, & se traitent constamment  
 » comme tels. »

En 1746, époque mémorable dans l'histoire de la Physique, par la fameuse expérience de Leyde, M. *Collinson*, de la Société Royale de Londres, envoya un tube électrique à ses bons amis de Philadelphie, avec des instructions sur la manière de s'en servir. Ce tube heureusement tomba entre les mains de M. *Franklin*, qui s'en occupa tout entier pendant quelques mois, & crut devoir rendre compte à M. *Collinson* de ses expériences & de ses réflexions. Ses Lettres, quoiqu'elles ne fussent pas destinées à voir le jour, étonnèrent nos



Philosophes ; elles furent bien-tôt publiées en Anglois & traduites en François, & elles parurent aussi neuves & aussi intéressantes à Paris & à Londres qu'en Pensylvanie. La réputation de M. *Franklin* s'est toujours soutenue depuis ce temps ; & , sans composer aucun Traité en forme , son génie s'est exercé successivement sur différens sujets , & il a fait part à ses amis , dans ses Lettres , de ses découvertes & de ses observations. Ces différens morceaux , publiés d'abord séparément , ont été réunis à Londres en un Volume in-4<sup>o</sup> , & l'on en prépare une nouvelle édition. Quant à l'édition Française dont il est ici question , elle a un grand avantage ; c'est que le Sçavant qui y a présidé , M. *Barbeau du Bourg* , est ami de M. *Franklin* ; que ce dernier lui a communiqué plusieurs morceaux qui n'avoient point encore paru , & que M. *du Bourg* a souvent joint aux différens opuscules de son ami d'excellentes observations.

Je m'arrêterai peu, Monsieur , aux Lettres du premier Volume sur l'Elec-

tricité ; elles contiennent , pour la plupart , des descriptions de différentes expériences ; & il faudroit être à portée de les répéter soi-même pour en avoir une intelligence bien parfaite. Afin que vous puissiez apprécier les travaux de M. *Franklin* en ce genre , il suffira de vous dire qu'il est le premier qui ait démontré la possibilité de tirer & de conduire le feu du tonnerre , & que cette possibilité a été confirmée par la fameuse expérience faite devant le Roi à Marly-la-Ville ; qu'il a développé les moyens de garantir de la foudre les maisons , les églises , les vaisseaux , & spécialement les magasins à poudre , & qu'il a indiqué aux personnes qui , craignant le tonnerre , se trouvent pendant un orage dénuées de conducteurs électriques à l'extérieur , les situations les plus favorables & les précautions les plus sages pour leur sûreté. C'est même d'après ses principes qu'on a proposé en Hollande de distribuer un certain nombre de verges électriques de distance en distance avec de bons conducteurs des unes aux autres, pour

garantir généralement du tonnerre & tous les édifices & tous les habitans. D'un autre côté, le traducteur de ces Lettres a fait faire pour les personnes à pied un instrument électrique, qu'il appelle *Paratonnerre*. Ainsi il y a apparence qu'à la fin les hommes trouveront le moyen de se garantir de la foudre dans toutes sortes d'occasions. Cet instrument a été exécuté par le sieur *Bairin de la Croix*, Ingénieur du Cabinet de Physique & d'Optique du Roi, demeurant à Paris rue Copeau.

Le second Volume renferme plusieurs morceaux plus susceptibles d'extraits, entr'autres d'excellentes observations de M. *Franklin* sur l'accroissement de l'espèce humaine. Il commence par remarquer que les Tables de la proportion des mariages aux naissances, des morts aux naissances, des mariages au nombre des habitans, dressées sur les relevés des registres des Paroisses dans les grandes Villes, ne sçauroient s'appliquer aux campagnes, ni de semblables Tables, faites dans l'Europe, à des pays nouveaux,

comme l'Amérique. Le peuple s'accroît à proportion du nombre des mariages, & ce nombre augmente à proportion de l'aisance & des moyens de soutenir une famille.

» Dans un pays, continue l'auteur, où tous les emplois, les occupations, les offices de tous genres sont remplis, plusieurs diffèrent de se marier jusqu'à ce qu'ils se voyent en état de supporter la charge d'une famille, charge d'autant plus grande dans les villes, que le luxe y est plus commun; plusieurs passent toute leur vie dans le célibat, & restent à servir de domestiques chez des Riches, de Garçons chez des Artisans, &c. De-là vient que les villes ne se resournissent pas d'habitans par les générations naturelles: il y a plus de morts que de naissances.

» Dans les pays tout remplis d'établissmens, ce doit être à peu-près la même chose; toutes les terres étant occupées & mises dans leur plus grande valeur, ceux qui ne peuvent acquérir des terres sont

» réduits à travailler pour d'autres  
 » qui en ont ; quand il y a beaucoup  
 » d'ouvriers , ils sont obligés de tra-  
 » vailler à bas prix : avec de petits  
 » gains il est difficile de soutenir une fa-  
 » mille ; cette idée en détourne beau-  
 » coup du mariage , & les fait rester  
 » long-temps dans le service & dans  
 » le célibat. Il faut seulement conve-  
 » nir que , comme les villes sont re-  
 » crutées par les gens de la campagne ,  
 » ce qui fait un peu plus de place à  
 » la campagne , le mariage y est un  
 » peu plus encouragé , & le nombre  
 » des naissances y surpasse celui des  
 » morts.

» La principale partie de l'Europe est  
 » pleinement fournie de Laboureurs ,  
 » d'Artisans , &c , & par conséquent  
 » ne peut plus guères accroître sa po-  
 » pulation. L'Amérique est principa-  
 » lement occupée par les Indiens ,  
 » qui vivent presque entièrement de la  
 » chasse. Or , comme le Chasseur est  
 » de tous les hommes celui qui a be-  
 » soin de la plus grande étendue de  
 » terrain pour en tirer sa subsistance ,  
 » (car le Laboureur subsiste sur beau-

» coup moins de terrain , le Jardinier  
» sur moins encore , & l'Artisan est  
» celui de tous à qui il en faut moins)  
» les Européens ont trouvé l'Améri-  
» que aussi remplie qu'elle pouvoit  
» l'être par des Chasseurs ; mais ceux-  
» ci ayant de vastes étendues , on en  
» obtint aisément de céder des por-  
» tions de territoires aux nouveaux  
» venus, qui ne traversoient pas beau-  
» coup les naturels du pays dans leurs  
» chasses , & qui leur fournissoient  
» bien des choses dont ils avoient  
» besoin.

» Le terrain étant si abondant en  
» Amérique , & à si juste prix qu'un  
» homme laborieux , qui entend l'A-  
» griculture , peut en peu de temps  
» gagner assez d'argent pour acheter  
» un morceau de terre nouvelle suffi-  
» sant pour une plantation capable de  
» faire subsister une famille , les hom-  
» mes ne craignent point de se ma-  
» rier ; car , supposant même qu'ils  
» portent la prévoyance assez loin  
» pour considérer ce qu'ils feront de  
» leurs enfans lorsqu'ils seront grands,  
» ils voyent que , tout combiné , il

» reste assez de terrein pour en ac-  
 » quérir à des conditions également  
 » faciles. »

De-là vient qu'on se marie plus universellement & de meilleure heure en Amérique qu'en Europe ; que si, dans l'ancien continent , il ne se fait qu'un mariage par an sur cent personnes , dans l'autre on en peut compter deux ; & que si , en Europe , de chaque mariage il ne provient que quatre enfans , les mariages y étant fort tardifs , dans le nouveau Monde on en pourra compter huit ; & les mariages se faisant , l'un portant l'autre , à l'âge de vingt ans , le peuple doit doubler au moins tous les vingt ans en Amérique. Malgré cela , le travail ne fera jamais à bon marché dans ce pays , où un homme ne reste pas long-temps à labourer pour les autres sans acquérir lui - même une plantation. On n'est pas long-temps à travailler à la journée dans un métier sans être en état de s'établir pour son propre compte.

Après avoir montré ce qui peut favoriser l'accroissement d'une Nation , M. *Franklin* détaille ce qui

peut y nuire. » C'est, 1<sup>o</sup>. Un joug  
» étranger ; car les Conquérens ac-  
» cumulent autant de fardeaux &  
» exigent autant de tributs sur les  
» profits du travail de leurs nou-  
» veaux Sujets, qu'il en faut pour  
» se maintenir dans leur nouvel éta-  
» blissement ; & cette surcharge, dimi-  
» nuant les moyens de subsistance des  
» Naturels du pays, les décourage  
» de se marier, & ainsi diminue suc-  
» cessivement leur nombre, tandis  
» que celui des étrangers s'accroît.  
» 2<sup>o</sup>. Une perte de territoire : ainsi  
» les Bretons, ayant été repoussés dans  
» le pays de Galles & resserrés dans  
» une Province stérile, incapables de  
» fournir de la subsistance à tant de  
» monde, diminuèrent de jour en  
» jour, jusqu'à ce que le peuple fût  
» en proportion avec les productions  
» du pays ; tandis que les Anglo-  
» Saxons se multiplièrent sur leurs  
» terres délaissées, jusqu'à ce que  
» l'Isle fut remplie d'Anglois ; &, si les  
» Anglois étoient à leur tour repous-  
» sés aujourd'hui dans le pays de  
» Galles par quelque Nation étrangère.



» re , il n'y auroit pas plus d'Anglois  
 » dans toute la Grande-Bretagne au  
 » bout de quelques années, qu'il n'y  
 » a actuellement d'habitans dans le  
 » pays de Galles. 3°. Une perte de  
 » commerce : l'exportation des Ma-  
 » nufactures tire en retour , des pays  
 » étrangers , des subsistances pour une  
 » quantité de gens que cela met en  
 » état de se marier & d'élever des  
 » familles. Si la Nation est privée  
 » d'une branche de commerce &  
 » qu'on ne trouve pas un nouvel em-  
 » ploi pour ceux qui y étoient occu-  
 » pés, ce sera autant d'hommes perdus  
 » pour la Nation. 4°. Une perte de  
 » ressources pour la nourriture : sup-  
 » posé qu'une Nation ait une pêche-  
 » rie , qui non-seulement donne de  
 » l'emploi à beaucoup de gens , mais  
 » qui procure des alimens & de la  
 » subsistance à bon compte pour le  
 » peuple ; s'il arrive qu'une autre Na-  
 » tion se rende maîtresse de la mer  
 » & empêche cette pêcherie , le peu-  
 » ple diminuera à proportion que le  
 » manque d'emploi & la cherté des  
 » provisions rendront la subsistance

» d'une famille plus difficile. 5°. Un  
» mauvais gouvernement & peu d'as-  
» surance des propriétés : non-seule-  
» ment bien des gens quittent un tel  
» pays , & , allant s'établir ailleurs ,  
» s'incorporent avec d'autres Nations ,  
» oublient leur langue naturelle , &  
» deviennent étrangers ; mais l'indus-  
» trie de ceux qui restent étant dé-  
» couragée , la quantité des subsistan-  
» ces dans le pays va en diminuant ,  
» & on a plus de peine à soutenir  
» une famille. Ainsi les taxes trop oné-  
» reuses tendent à diminuer la popu-  
» lation. 6°. Une importation d'Es-  
» claves : les Nègres transportés dans  
» les isles à sucre des Anglois y ont  
» fait beaucoup diminuer le nombre  
» des Blancs ; les Pauvres sont , par  
» ce moyen , privés d'emploi , tandis  
» qu'un petit nombre de familles ac-  
» quièrent de grands biens qu'elles dé-  
» pensent en superfluités fastueuses  
» tirées de l'étranger. »

De tous ces principes , on doit  
conclure que le Prince qui s'empare  
d'un territoire nouveau qu'il trouve  
vuide , & que le Législateur qui fait

des loix pour étendre le commerce, pour améliorer la terre, pour avoir des vivres en plus grande abondance par des pêcheries, pour assurer davantage les propriétés & ceux qui inventent de nouveaux métiers ou qui perfectionnent l'Agriculture, peuvent être véritablement appelés les pères de la Nation, en tant qu'ils donnent lieu à la multiplication du peuple par l'encouragement qu'ils fournissent au mariage.

Au reste, selon le même auteur, il n'est pas nécessaire de faire venir des Etrangers pour remplir des vuides accidentels dans un pays; car, si les loix sont bonnes, de tels vuides seront bien-tôt remplis par le moyen de la génération naturelle. On estime qu'il y avoit en 1751 plus d'un millions d'Anglois dans l'Amérique septentrionale, quoiqu'on prétende qu'à peine en est-il passé quatre-vingt mille. Le fond de ce million doublant seulement une fois tous les vingt-cinq ans, doit monter plus haut au bout d'un siècle que tout le peuple d'Angleterre. En un mot, dit *M. Franklin*,

une Nation bien gouvernée est comme un Polype aquatique ; coupez-lui un membre, la place est bien-tôt remplie ; coupez-le en deux, & la partie manquante à chacun repousse promptement à la partie restante. Ainsi, ayez assez de place & de subsistance, vous pouvez d'une seule Nation en faire dix également nombreuses, également puissantes, ou, pour mieux dire, accroître dix fois une Nation tant en nombre qu'en force.

Ces principes, Monsieur, ont des restrictions quand on les applique à la population de quelques Etats en particulier. Le Traducteur indique ces restrictions avec beaucoup de sagacité dans une Lettre à *M. Franklin*. Ces deux morceaux joints ensemble, malgré leur peu de longueur, forment un des meilleurs Traités que nous ayons sur cette importante matière.

Viennent ensuite différentes Lettres sur l'Inoculation de la petite vérole. Je ne vous rapporterai que l'extrait d'une Lettre de Pondichéri qui m'a semblé décider la question de la façon la plus ingénieuse. » On sçait que de

» tout temps les Princes Orientaux se  
 » sont proposé réciproquement des  
 » vérités ou des maximes intéressan-  
 » tes sous le voile des apologues, des  
 » paraboles ou des énigmes. Cet an-  
 » cien usage n'est pas encore entière-  
 » ment perdu dans ces contrées; un  
 » des principaux Nababs de l'Inde a  
 » adressé tout nouvellement à un  
 » Monarque voisin cette parabole.  
 » Un Batelier du Gange a pensé être  
 » noyé dans son enfance; son grand-  
 » père s'étoit noyé faute de sçavoir  
 » nager; sa fille aînée s'est noyée  
 » presque sous ses yeux; son gendre  
 » & sa petite fille se sont noyés un  
 » peu plus loin; il lui reste plusieurs  
 » petits enfans, dont un seul a appris  
 » à nager: seroit-ce mal fait à ce père  
 » de faire apprendre à nager au reste  
 » de sa famille? Votre parabole n'est  
 » pas difficile à entendre, répondit  
 » aussitôt le Monarque: je suis moi-  
 » même ce père, l'Inoculation est  
 » l'art de nager, la petite vérole est le  
 » fleuve du Gange, & tous les hom-  
 » mes sont de la caste des Bateliers.  
 » Personne n'ignore les fameuses

diffentions survenues entre l'Angleterre & ses Colonies de l'Amérique Septentrionale. On sçait que la principale cause de leur résistance est venue de ce que le Parlement d'Angleterre vouloit leur imposer des taxes sans leur consentement, ou sans celui de leurs Représentans. On sçait aussi la généreuse résolution que prirent peu de temps après tous les habitans de ces Colonies de ne tirer aucunes marchandises des Manufactures d'Angleterre, jusqu'à ce que le Parlement eût révoqué les actes qui les offensoient. C'est un petit ouvrage très-curieux de M. *Franklin* qui les a déterminés à cette résolution salutaire que le succès a couronné. La métropole n'a pu se défendre d'accorder la révocation si désirée. Il y débite les plus admirables leçons économiques avec une bonhomie digne des premiers âges, & il y a peu d'exemples de productions qui aient fait une impression aussi vive sur les esprits de tout un peuple. Ce morceau a pour titre, *Le moyen de s'enrichir, enseigné clairement dans la Préface d'un vieil Almanach de Pensylvanie,*

*intitulé LE PAUVRE HENRI A SON AISE.* L'auteur suppose qu'il s'arrêtoit il y a quelques jours dans un endroit où il y avoit une grande foule de gens assemblés pour une vente de biens. » En attendant l'heure de la » vente , ils s'entretenoient sur la mi- » sère du temps , & quelqu'un de la » compagnie adressant la parole à un » vieillard mis uniment & propre- » ment avec une chevelure blanche : » dites-nous , je vous prie , Père Abra- » ham , que pensez-vous de ce temps-ci ? » Le pays ne sera-t-il pas entièrement » ruiné par des taxes si onéreuses ? Com- » ment serons-nous jamais en état de » les payer ? Que nous conseilleriez-vous » sur cela ? — Le père Abraham s'ar- » rêta , & répondit : si vous voulez » avoir mon avis , je vous le donne- » rai en bref , car un mot suffit au Sage , » comme dit le pauvre Henri. Tous se » réunirent pour le prier de leur dire » son sentiment ; & , ayant fait un » cercle autour de lui , il continua en » ces termes :

» Mes amis , dit-il , les taxes sont » véritablement fort pesantes , & , si

336 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» celles que le Gouvernement nous  
» impose étoient les seules que nous  
» eussions à payer , nous pourrions  
» les acquitter plus aisément ; mais  
» nous en avons bien d'autres , &  
» beaucoup plus à charge à la plupart  
» d'entre nous. Nos taxes sont dou-  
» blées par notre paresse , triplées  
» par notre vanité , quadruplées par  
» notre folie ; & il n'y a point de  
» Commis qui puissent nous soulager,  
» ou nous décharger de ces taxes , en  
» nous accordant une remise. Cepen-  
» dant prêtons l'oreille à un bon  
» conseil , & l'on peut faire quelque  
» chose pour nous. *Dieu aide ceux qui*  
» *s'aident eux-mêmes* , comme dit le  
» pauvre *Henri*.

» On regarderoit comme un gou-  
» vernement bien dur celui qui taxe-  
» roit ses Peuples à la dixième partie  
» de leur temps pour l'employer à  
» des corvées publiques ; mais la pa-  
» resse taxe la plupart de nous à beau-  
» coup davantage ; la fainéantise , en  
» causant des infirmités , abrège abso-  
» lument la vie. *La fainéantise est une*  
» *rouille qui ronge plus que le travail*  
» *n'use :*



» n'use ; plus une clef sert , plus elle est  
 » claire , comme dit le pauvre Henri.  
 » Mais si vous aimez la vie , ne perdez  
 » donc pas le temps , car c'est l'étoffe  
 » dont la vie est faite , comme dit le  
 » pauvre Henri. Combien n'en per-  
 » dons-nous pas à dormir au-delà du  
 » besoin , sans songer que le renard  
 » qui dort n'attrappe point de poules , &  
 » que l'on dormira assez dans le tom-  
 » beau , comme dit le pauvre Henri ?  
 » Si le temps est de toutes les choses du  
 » monde la plus précieuse , la profusion  
 » du temps est donc , comme dit le  
 » pauvre Henri , la plus grande des  
 » prodigalités ; puisque , comme il nous  
 » le dit ailleurs , le temps perdu ne se  
 » retrouve jamais , & ce que nous appel-  
 » lons assez de temps , se trouve toujours  
 » assez peu. Levons-nous donc , agis-  
 » sons , & agissons à propos : au  
 » moyen de la diligence , nous ferons  
 » plus avec moins d'embarras. La  
 » paresse trouve tout difficile , mais l'a  
 » diligence rend tout aisé ; & celui qui  
 » se lève tard est obligé de courir tout le

» jour, & a de la peine à finir sa besogne  
 » le soir ; parce que la nonchalance mar-  
 » che si lentement que la pauvreté l'attrape  
 » bientôt. Pousse tes affaires , afin que  
 » tes affaires ne te poussent pas ; c'est de  
 » se coucher de bonne heure & de se lever  
 » de bonne heure qui rend l'homme sain,  
 » riche & sage , comme dit le pauvre  
 » Henri ».

Le Vieillard débite une infinité  
 d'autres proverbes d'aussi grand sens  
 sur les avantages inestimables que l'on  
 retire d'être constans , sédentaires ,  
 soigneux , sur l'attention de veiller soi-  
 même à ses affaires , sur la frugalité ,  
 l'économie , &c. » Vous êtes tous  
 » rassemblés ici ; continue-t-il , pour  
 » cette vente de marchandises & d'a-  
 » justemens. Vous appelez cela des  
 » biens ; mais , si vous n'y prenez  
 » garde , ils deviendront des maux  
 » pour quelques-uns d'entre vous.  
 » Vous espérez qu'ils se vendront à  
 » bon compte , & peut-être en effet  
 » se vendront-ils moins qu'ils n'ont  
 » coûté : mais , si vous n'en avez pas  
 » besoin , ils seront encore trop chers

» pour vous. Rappelez-vous ce que  
 » dit le pauvre *Henri* : *achete ce dont tu*  
 » *n'as pas besoin , & tu vendras bientôt*  
 » *ce qui t'est nécessaire ; & encore : s'il*  
 » *se présente un bon marché , prends le*  
 » *temps d'y réfléchir.* Cela signifie que  
 » le bon marché est peut-être plus  
 » apparent que réel ; ou qu'un tel  
 » achat , en vous mettant à l'étroit ,  
 » peut vous faire plus de mal que de  
 » bien. Car , dit-il en un autre en-  
 » droit , *plusieurs se sont ruinés à acheter*  
 » *à bon marché ; & encore : c'est une*  
 » *folie d'employer de l'argent à acheter*  
 » *un repentir ;* cependant c'est une folie  
 » qui se fait tous les jours aux ventes ,  
 » faute de songer à notre Almanach.  
 » Plusieurs , pour briller par le dos ,  
 » s'en sont retournés avec le ventre  
 » vuide , & ont affamé leurs familles ;  
 » l'écarlate & la soie , les satins & les  
 » velours éteignent le feu de la cuisine ,  
 » comme dit le pauvre *Henri*. Ce ne  
 » sont pas des choses de nécessité : à  
 » peine peut-on dire que ce soient des  
 » choses de convenance , & cependant ,  
 » parce que cela a bon air , combien

» de gens ne sauroient s'en passer ? Ce  
» sont ces extravagances , poursuit en-  
» core le vieillard , qui ont réduit plu-  
» sieurs gens de distinction à la pauvreté ,  
» & qui les ont forcé d'emprunter de  
» ceux qu'ils avoient méprisés , mais  
» qui , avec de l'industrie & de la fru-  
» galité , se sont soutenus dans leur état ,  
» Et après tout , à quoi sert ce faste  
» pour lequel il y a tant à risquer , &  
» tant à souffrir ? Il ne peut ni procurer  
» la santé , ni soulager les infirmités ;  
» il n'augmente point le mérite per-  
» sonnel , il excite l'envie , il précé-  
» pite dans l'infortune.

» Mais quelle folie de s'endetter  
» pour des superfluités de ce genre !  
» On nous offre , aux termes de l'affiche  
» de cette vente , six mois de crédit ; &  
» peut-être cela a-t-il attiré ici plu-  
» sieurs d'entre nous , parce que tel  
» qui n'auroit pu ramasser d'argent  
» comptant , espère se faire brave sans  
» cela. Mais hélas , songez que , quand  
» vous contractez des dettes , vous  
» donnez à un autre des droits sur  
» votre liberté. Si vous ne pouvez

» payer à temps , vous rougirez en  
 » voyant votre créancier , vous trem-  
 » blerez en lui parlant , vous tâcherez  
 » de l'amuser par de pauvres & pi-  
 » toyables excuses , & vous en vien-  
 » drez par degrés à perdre toute bonne  
 » foi & toute pudeur , & à vous avilir  
 » par de bas & grossiers mensonges ;  
 » car *mentir est le second degré du vice ,*  
 » *s'endetter est le premier* , comme dit le  
 » pauvre *Henri* ; ou , comme il dit  
 » ailleurs , *les dettes portent les men-*  
 » *songes en croupe* , tandis qu'un franc  
 » Anglois ne doit rougir ni trembler  
 » de voir ou de parler à aucun homme  
 » vivant. Mais la pauvreté ne manque  
 » guères d'abattre le courage & la  
 » vertu de l'homme. *Il n'est pas aisé à*  
 » *un sac vuide de se tenir debout* , comme  
 » dit le pauvre *Henri*.

Que penseriez-vous d'un Prince ;  
 » ou d'un Gouvernement qui publie-  
 » roit un Edit pour vous défendre de  
 » vous habiller comme tous les hon-  
 » nêtes gens , sous peine de prison ?  
 » Ne diriez-vous pas que vous êtes  
 » libres , que vous avez droit de vous

» vous travaillez à vous rendre  
» cette tyrannie, lorsque vo  
» traitez des dettes pour cett  
» parure ! Votre créancier est  
» à vous priver de votre libert  
» il voudra, en vous faisant re  
» dans une prison, & vous y  
» le reste de vos jours, si voi  
» pas en état de le payer. Qua  
» avez conclu votre marché,  
» songiez peut-être guères a  
» ment ; *mais*, comme dit le  
» *Henri*, *les créanciers ont* ,  
» *mémoire que les débiteurs ; le*  
» *ciers sont des gens superstitieux*  
» *observateurs des temps & des éc*  
» Le jour se lève avant que voi  
» éveillé, & la demande es  
» avant que vous soyez brén

» cherez ; le temps vous semblera  
 » avoir mis des aîles à ses talons aussi-  
 » bien qu'à son dos. *Le carême est bien*  
 » *court pour ceux qui doivent de l'argent*  
 » *à Pâques.* Actuellement peut-être  
 » que vous vous trouvez dans une  
 » position gracieuse, & que vous pou-  
 » vez faire quelque petite folie sans  
 » conséquence ; mais *économisez tant*  
 » *que vous le pouvez pour la vieillesse*  
 » *& pour le besoin ; le soleil du matin ne*  
 » *durera pas toute la journée* ». On a  
 eu raison, Monsieur, de dire que les  
 proverbes renfermoient, en quelque  
 sorte, l'extrait de la sagesse des Na-  
 tions ; ils ont le grand avantage d'être  
 à la portée du peuple & de se retenir  
 facilement. Il n'y a point d'ouvrage  
 où l'on en ait rassemblé un plus grand  
 nombre & de plus utiles que dans  
 le morceau que je viens de vous  
 faire connoître. L'auteur suppose que  
 le peuple écouta avec applaudissement  
 la doctrine du Vieillard & pratiqua  
 tout le contraire, comme cela se fait  
 presque toujours au sortir des Sermons  
 ordinaires ; mais l'événement a heu-

**344. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

reusement démenti sa supposition ; jamais instruction n'a produit d'aussi bons fruits , & les Colonies Angloises doivent à l'auteur leur bonheur & leur liberté.

Vous trouverez encore dans ce volume des lettres très-savantes & très-agréables sur l'*Armonica* , instrument de verre de l'invention de M. *Franklin* , sur la musique , sur le véhicule des sons. A ce dernier sujet le traducteur rapporte des idées singulières d'un Marchand de Paris. » Un jour , dit-il , que » cet honnête homme marchoit dans » les rues de Saint-Germain , songeant » à des affaires fort sérieuses , il ne put » s'empêcher de moduler tout bas , » chemin faisant , l'air d'une ancienne » chanson qu'il avoit oubliée depuis » bien des années ; arrivé à deux cens » pas de-là , il commença à entendre » dans la place publique un Aveugle » jouer ce même air sur son violon ; » & il imagina que c'étoit une perception légère , une *semi-perception* du » son de cet instrument affoibli par » l'éloignement , qui avoit monté ses



» organes sur ce ton d'une manière  
 » insensible à lui-même. Il assure que  
 » depuis ce temps il s'est souvent  
 » donné le plaisir de suggérer des airs  
 » à son gré à une chambrée d'ou-  
 » vrières, sans pouvoir être entendu  
 » d'elles. Lorsqu'il cessoit un moment  
 » de les entendre chanter, il se met-  
 » toit à fredonner très-bas dans une  
 » autre chambre l'air qu'il vouloit  
 » qu'elles prissent, & cela ne manquoit  
 » presque jamais d'arriver, sans qu'elles  
 » l'eussent sensiblement entendu, ni  
 » qu'aucune d'elles s'en doutât. Il pré-  
 » tend que ce vieux proverbe, *quand*  
 » *on parle du loup, on en voit la queue,*  
 » a un fondement à peu près sem-  
 » blable. Un loup aura hurlé de trop  
 » loin pour être entendu distincte-  
 » ment, mais cependant d'assez près  
 » pour ébranler les fibres du cerveau  
 » de manière à réveiller l'idée d'un  
 » hurlement & d'un loup. On en  
 » parle, on le voit bientôt paroître,  
 » on raconte l'aventure, on apprend  
 » que la même chose est arrivée à  
 » d'autres, & cela se répète prover-

» bialement. A qui n'est-il pas arrivé  
 » de voir reparôître un ami long-  
 » temps absent au moment même où  
 » il faisoit le sujet de la conversation,  
 » & de lui dire , *nous parlions de vous.*  
 » D'où vient cela ? De ce qu'à son  
 » approche quelques ondulations d'un  
 » fluide subtil ébranlé par sa voix , ou  
 » peut-être quelques effluves odorans,  
 » ou autres émanations imperceptibles  
 » de sa propre substance, étant par-  
 » venues jusqu'à toucher les fibres  
 » correspondantes dans le cerveau de  
 » ses amis , y ont suscité son idée  
 » quelques momens avant qu'ils le  
 » vissent arriver lui-même. Voilà les  
 » spéculations de cet homme qui  
 » passoit pour singulier , mais qui ne  
 » me parut point radoter ».

D'autres lettres sur l'art de nager  
 ne sont pas moins curieuses. M.  
*Franklin* y donne d'excellens conseils  
 sur cet art aussi agréable que salutaire.  
 Il lui semble qu'on devroit particuliè-  
 rement faire apprendre à nager à tous  
 les Soldats & que leur habileté dans  
 cet exercice pourroit leur être utile ;

Toit pour surprendre l'ennemi , soit  
 pour se sauver eux-mêmes. Il nous  
 apprend d'ailleurs un moyen nou-  
 veau par lequel un nageur pourroit  
 traverser de grandes distances avec  
 facilité , & voici comme il raconte  
 que lui-même y a autrefois réussi.  
 » Étant petit garçon , je m'amusois un  
 » jour à faire voler mon grand cerf-  
 » volant ; & étant arrivé au bord  
 » d'un étang qui avoit près d'un mille  
 » de large , comme il faisoit très-  
 » chaud , j'attachai la ficelle à un po-  
 » teau , & le cerf-volant s'éleva fort  
 » haut par dessus l'étang , tandis que  
 » j'y étois à nager. Au bout de quel-  
 » que temps , voulant m'amuser avec  
 » mon cerf-volant , & jouir en même-  
 » temps du plaisir de nager , je re-  
 » tournai sur mes pas , & ayant dé-  
 » taché la ficelle du poteau avec le  
 » petit bâton auquel elle étoit atta-  
 » chée , je rentrai dans l'eau , où je  
 » trouvai qu'étant couché sur le dos  
 » & tenant le bâton entre mes mains ,  
 » j'étois tiré au travers de l'eau fort  
 » agréablement. Alors ayant obtenu

» d'un autre petit garçon de transf-  
 » porter mes habits en tournant au-  
 » tour de l'étang , à un endroit que  
 » je lui indiquai de l'autre côté , je  
 » me mis à traverser l'étang avec mon  
 » cerf-volant , qui me porta tout au  
 » travers , sans la moindre fatigue &  
 » avec le plaisir le plus délicieux qu'il  
 » vous soit possible d'imaginer. Je fus  
 » seulement obligé de m'arrêter quel-  
 » ques fois tant soit peu pour résister  
 » à son mouvement en avant, lorsqu'il  
 » me paroissoit qu'en le suivant trop  
 » vite j'avois trop fait baisser le cerf-  
 » volant ; & , en arrêtant ainsi , je le  
 » faisois relever davantage. Je n'ai  
 » point pratiqué depuis ce temps cette  
 » méthode singulière de nager , mais  
 » j' imagine qu'un homme pourroit ,  
 » au besoin , traverser ainsi à la nage  
 » de Douvre à Calais. »

En voilà suffisamment, Monsieur ;  
 pour vous engager à rendre à M.  
*Franklin* le tribut d'estime que méritent  
 les spéculations qui occupent ses  
 loisirs. Ces deux Volumes sont d'une  
 nécessité indispensable pour ceux qui

veulent s'instruire dans les principales matières qui y sont traitées ; les personnes qui ne cherchent que l'amusement dans leurs lectures, y trouveront aussi des détails qui les intéresseront. Enfin, Monsieur, M. *Franklin* me paroît un vrai Philosophe dans toute l'étendue du terme. Il ne verse pas l'aridité du calcul sur des objets qui lui sont étrangers ; il ne s'efforce point de renverser cette Religion de nos ancêtres, qui étoit le plus sûr garant de la bonté de leurs mœurs ; il n'a ni morgue, ni prétentions, ni impiété ; il soutient les intérêts de sa Patrie par des vérités communes à tous les peuples & à tous les siècles ; il rend service à l'humanité entière en reculant les bornes des Sciences utiles. Puisse cet exemple d'un Etranger avoir parmi nous beaucoup d'imitateurs !

Le prix de ces deux volumes est de 14 livres brochés. Les personnes de Provinces pourront se les procurer par la poste & port franc, au même prix qu'ils se vendent à Paris, en s'adressant rue & à côté de l'ancienne

Comédie Française, à M. *Luneau de Boisjermain* qui a traité avec M<sup>rs</sup> les Administrateurs des Postes pour le port franc de tous les livres imprimés avec permission. Elles auront seulement l'attention d'affranchir le port de leurs lettres & de l'argent. Les habitans de Paris peuvent s'adresser à M. *Barbeau du Bourg* lui-même par la petite Poste. Il demeure rue de la Bucherie, aux Ecoles de Médecine. Il leur enverra le jour même ou le lendemain les deux volumes qu'ils payeront en les recevant. J'oubliois de vous dire que les *Œuvres de M. Franklin* sont enrichies de figures en taille-douce, & particulièrement du portrait de l'auteur, très-ressemblant & très-bien gravé, à la tête du premier volume. On lit au bas ces quatre vers :

Il a ravi le feu des Cieux ;  
 Il fait fleurir les Arts en des climats sauvages ;  
 L'Amérique le place à la tête des Sages ;  
 La Grèce l'auroit mis au nombre de ses Dieux ;  
 Je suis, &c.

*A Paris ce 2 Octobre 1773.*

## L E T T R E   X V.

*Avis sur les Œuvres de M. Thomas  
de l'Académie Française.*

U N très-grand nombre de personnes, soit de Paris, soit de Province, qui avoient déjà le recueil des *Eloges* de M. Thomas, ayant paru desirer séparément l'*Essai sur les Eloges* du même auteur, qui vient de paroître à la tête de l'édition complete de ses Œuvres en 4 volumes *in-8°* & *in-12*, on avertit qu'on vendra séparément cet *Essai sur les Eloges* en 2. vol. *in-8°* 10 liv. & en 2 vol. *in-12* 6 liv. reliés en veau. On croit devoir prévenir que les *Eloges* ont été revus avec grand soin, & que l'auteur y a fait des changemens & des additions considérables. On continuera aussi de vendre séparément l'*Essai sur les Femmes*. Le tout se trouve chez Moutard, Libraire de MADAME LA DAUPHINE, Quai des Augustins. Je me propose, Mon-

sieur, de vous rendre compte incessamment de cette édition complète des *Œuvres de M. Thomas.*

*Cours de Sciences Politiques.*

**M.** *Junker*, Docteur de l'Université, & Membre de l'Académie de Gottingue, Professeur du Droit Public & de langue Allemande, connu très-avantageusement par ses *Nouveaux Principes de la Langue Allemande*, & par d'autres ouvrages qu'il a mis au jour, ouvrira, au mois de Novembre prochain, en faveur des jeunes gens qui se destinent aux affaires d'Etat, un *Cours de Sciences Politiques*, comprenant les Principes du Droit naturel & de la Jurisprudence universelle, du Droit des gens, de la Politique proprement dite, du Droit public d'Europe, & & de celui de l'Empire Germanique.



en particulier , avec une exposition succinte de l'Histoire politique & de la Constitution des principaux Etats d'Europe , des intérêts des Princes , & des devoirs d'un Ambassadeur ou Ministre public. Il commencera ses Leçons le 22 Novembre , & les continuera pendant six mois , tous les mardis , jeudis & samedis , depuis dix heures jusqu'à midi. Le 23 Novembre il commencera son quatrième *Cours de Grammaire Allemande* , qu'il continuera de même pendant quatre mois , & aux mêmes heures , tous les lundis , mercredis & vendredis. Le prix du premier Cours est de six lquis , qui se payeront d'avance. Les personnes qui voudront assister à l'un ou à l'autre , sont priées de se faire inscrire au moins quinze jours auparavant.

M. *Junker* demeure actuellement rue Saint Benoît Fauxbourg

Saint Germain, en entrant par la rue Jacob à droite, la seconde porte cochère après la rue des deux Anges, au second. Il est logé assez commodément pour prendre trois ou quatre Pensionnaires, auxquels il donneroit des leçons particulières. Ceux à qui il importeroit de joindre l'étude de l'Allemand à celle du Droit public, trouveroient chez lui non-seulement les secours qu'ils doivent attendre d'un Maître expérimenté, mais aussi l'avantage qui résulte nécessairement d'un commerce suivi avec toute une famille qui parle purement cette langue. Il prévient qu'il ne recevrait pour Pensionnaires que des jeunes gens d'un âge assez mûr pour s'appliquer sérieusement, & qui auroient véritablement l'intention de profiter de ses soins.

Je suis, &c.

*A Paris ce 5 Octobre 1773.*

# T A B L E

## D E S M A T I È R E S

C O N T E N U E S

DANS CE CINQUIÈME VOLUME

*DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1773.*

LA PHARSALE, *Poëme par M. le Che-*  
*valier de Laures.* Page 3

TRAITÉ DES FIEFS *de Dumoulin ;*  
*Analysé & Conféré avec les autres*  
*Feudistes ; par M. Henrion de Pensée,*  
*Avocat au Parlement.* 35

ÉPÎTRE A UN AMI MALHEUREUX  
*qui a concouru au Prix de Poësie*  
*fondé pour M. de la Harpe à l'Aca-*  
*démie Françoisé ; par M. Duruflé.*  
41

ELOGE DE JEAN-BAPTISTE COLBERT.  
*Discours qui a obtenu le second Ac-*

*cessit, au jugement de l'Académie  
Françoise en 1773; par M. P\*\*\*.*

49

**EPÎTRE A UN HOMME DE LETTRES  
CÉLIBATAIRE; Pièce qui a concouru  
au Prix de Poësie fondé pour M. de  
la Harpe à l'Académie Françoise; par  
M. Doigni du Ponceau.**

67

**TOBIE, Poëme en quatre Chants; par  
M. le Clerc.**

73

**EXPOSITION des Peintures, Sculptures  
& Gravûres de Messieurs de l'Acadé-  
mie Royale.**

101.

**ELOGE DES TABLEAUX exposés au  
Louvre le 25 Août 1773.**

128

**EPÎTRE D'UN VIEILLARD à un ami de  
son âge; Pièce qui a concouru au  
Prix de Poësie fondé pour M. de la  
Harpe à l'Académie Françoise.**

129

**EPÎTRE D'UN JEUNE POÈTE A UN  
JEUNE GUERRIER; Pièce qui a  
concouru au Prix de Poësie fondé  
pour M. de la Harpe à l'Académie  
Françoise; par M. André.**

137

DES MATIERES. 357

LE TEMPLE DE L'AURORE & LA  
TOUR DES AMANS; *deux Estampes*  
*gravées par M. Godefroy, d'après les*  
*Tableaux de M. Lantara.* 142

ENIGME, *dont le mot se trouvera pro-*  
*bablement dans le Mercure prochain.*  
144

ELOGE DE JEAN-BAPTISTE COLBERT,  
*Discours qui a obtenu le premier Ac-*  
*cessit au jugement de l'Académie*  
*Françoise en 1773 ; par M. Coster,*  
*premier Commis du Bureau de la*  
*Corse au Département de M. le Con-*  
*trôleur Général.* 145

DICTIONNAIRE *pour l'Intelligence des*  
*Auteurs Classiques, Grecs & Latins,*  
*&c ; par M. Sabbathier, Professeur*  
*au Collège de Châlons-sur-Marne,*  
*&c: Tome XIV.* 171

MÉMOIRE *sur l'usage où l'on est d'en-*  
*terrer les Morts dans les Eglises &*  
*dans l'enceinte des Villes ; par M.*  
*Maret, Docteur-Médecin-Chirurgien,*  
*Secrétaire Perpétuel de l'Académie des*  
*Sciences, Arts & Belles-Lettres de*  
*Dijon, &c.* 198

- ESSAI** *sur les avantages & les inconvéniens de la Philosophie ; Pièce qui a concouru au Prix de Poësie fondé pour M. de la Harpe à l'Académie François.* 215
- ELOGE DE COLBERT.** 217
- VIES DES PÈRES , des Martyrs , & des autres principaux Saints , &c ;**  
*Ouvrage traduit de l'Anglois.* 232
- JOURNAL D'UN VOYAGE de Constantinople en Pologne , fait à la suite de Son Excellence M. Jacques Porter , Ambassadeur d'Angleterre , par le Père Boscowich de la Compagnie de Jésus.** 241
- ELOGE DE COLBERT.** 257
- LE JUGEMENT DERNIER ;** *Ode qui a concouru au Prix de Poësie fondé pour M. de la Harpe à l'Académie François ; par M. Gilbert.* 266
- SUR UN AMI fiancé avec la sœur de son ami , & tué malheureusement par ce dernier à la chasse ;** *Pièce qui a concouru au Prix de Poësie fondé pour*

## DES MATIERES. 359

*M. de la Harpe à l'Académie Française; par M. Boutroux de Montcresson Avocat au Parlement, 276*

**L'UNION DE L'AMOUR ET DES ARTS;**  
*Ballet Héroïque en trois Entrées : paroles de M. le Monnier Commissaires des Guerres; Musique de M. Floquet. 282*

**NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE,** *ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par des Talens, des Vertus, des Forfaits, des Erreurs, &c, depuis le commencement du Monde jusqu'à nos jours; ouvrage dans lequel on expose, sans flatterie & sans amertume, ce que les Ecrivains les plus impartiaux ont pensé sur le génie, le caractère & les mœurs des Hommes célèbres dans tous les genres, &c. Tome Cinquième, servant de Supplément aux Editions d'Avignon, de Rouen & de Lyon, 287.*

**LEÇONS DE MORALE, DE POLITIQUE ET DE DROIT PUBLIC;**

*puisés dans l'Histoire de notre Monarchie , ou Nouveau plan d'Etude de l'Histoire de France , rédigé par les ordres & d'après les vûes de feu Monseigneur le Dauphin , pour l'instruction des Princes ses enfans ; par M. Moreau Bibliothécaire de Madame la Dauphine.*

289

*ŒUVRES de M. Franklin , Docteur ès Loix , Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris , des Sociétés Royales de Londres & de Gottingue , &c ; avec des Additions nouvelles ; par M. Barbeau du Bourg.*

317

*AVIS sur les Œuvres de M. Thomas de l'Académie François.*

351

*COURS de Sciences Politiques ; par M. Junker , Docteur de l'Université , & Membre de l'Académie de Gottingue , &c.*

352

*Fin de la Table des Matières du cinquième Volume de l'Année Littéraire 1773.*



# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIII.

Par M. FRÉRON, des Académies  
d'Angers, de Montauban, de Nancy,  
d'Arras, de Caën, de Marseille, &  
des Arcades de Rome.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME SIXIÈME.

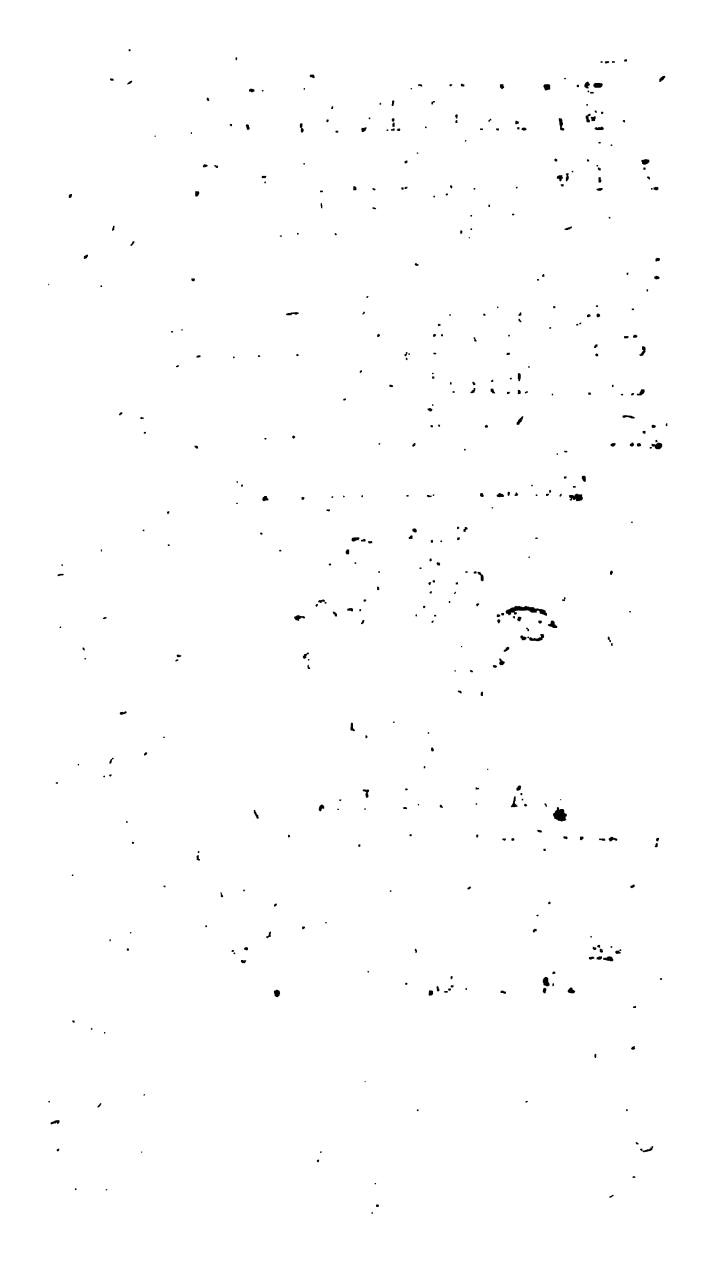


A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,  
au dessus de la rue des Mathurins,  
au Grand Corneille.

---

M. DCC. LXXIII.



---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### L E T T R E I

*Histoire de la Vie Chrétienne & des  
Exploits Militaires d'Alberte-Barbe  
d'Ernecourt, connue sous le nom de  
MADAME DE SAINT-BALMONT ;  
par le Père des Billons, de la Compa-  
gnie de Jésus ; à Liège chez J. J.  
Tutot Imprimeur-Libraire, & à Paris  
chez la veuve Babuty Libraire rue de  
la Huchette, maison du sieur Rogier  
à la Manufacture d'Aubusson ; petit  
in-8° de 156 pages.*

**M**ADAME de Saint-Balmont n'est  
guères connue que par une  
anecdote singulière qui se trouve dans

ANN. 1773. Tome VI.

A ij

différens Recueils, & qui paroît originairement tirée des *Mémoires de l'Abbé Arnauld*, publiés en 1756. On y raconte que cette Dame voulant faire cesser les dégats que faisoit sur ses terres un Capitaine de Cavalerie, commença par lui en faire ses plaintes ; que celui-ci les ayant mal reçues, elle lui écrivit sous le nom du *Chevalier de Saint-Balmont*, pour avoir raison de son peu d'honnêteté envers les Dames ; qu'elle se rendit en habits d'homme au lieu marqué ; qu'elle y trouva le Capitaine, l'attaqua, le désarma, le mit hors de combat, lui apprit, en lui rendant son épée, que c'étoit *Madame de Saint-Balmont* elle-même contre laquelle il venoit de se battre. On ajoute que cet Officier, couvert de confusion, se retira du Service, & que depuis on n'en a plus entendu parler.

Le Père *des Billons*, Littérateur très-célèbre par un volume d'excellentes Fables Latines qui ont eu plusieurs éditions, nous donne aujourd'hui une Histoire intéressante & détaillée de cette femme guerrière,

Tous les faits qu'il rapporte, il les a puisés dans une vie de Madame de Saint-Balmont, publiée en 1678, c'est-à-dire dix huit ans après sa mort, par le Père Jean Marie, Religieux Pénitent du Tiers-Ordre de S. François. Comme cette Vie est écrite d'un style rebutant, & que les circonstances les plus curieuses y sont étouffées sous un amas confus de réflexions aussi longues que fatigantes, le Père des Billons a pris le parti de refondre l'ouvrage entier, que presque personne ne connoissoit, & qui étoit devenu extrêmement rare. Une Héroïne qui, au milieu des horreurs de la guerre, sçait en garantir les terres par son courage, punir les malfaiteurs, protéger tous ses voisins, réparer les pertes d'une foule d'infortunés qui viennent se réfugier chez elle : une telle femme mérite assurément de vivre dans la mémoire des hommes, & les détails de sa vie ne peuvent manquer d'intéresser tous les lecteurs.

Alberte-Barbe d'Ernecourt naquit à Neuville en Verdunois le 14 Mai 1607. Son ayeul avoit été attaché au

6 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

service de France. Il avoit eu le Gouvernement de Vauconleurs & une charge de Gentilhomme Ordinaire du Roi. Son père fut Chambellan de *Henri Duc de Lorraine*. La mort de son frère la rendit héritière unique des biens de sa maison. Elle épousa en 1624 *Jean-Jacques d'Harancourt*, Seigneur de *Saint-Balmont*, de l'une des plus anciennes & des plus illustres Maisons de Lorraine. Elle avoit, dit l'ancien auteur de sa Vie, mille agrémens qui la faisoient aimer & rechercher de tout le monde, & ces agrémens ne la quittèrent jamais. Le commencement de son Histoire présente des exemples étonnans d'économie domestique. Son mari étoit fort dérangé; il fut fait deux fois prisonnier. Cet accident & son peu d'ordre avoient ruiné ses affaires à plusieurs reprises. Madame de *Saint-Balmont*, par ses soins & son intelligence, scût les rétablir, payer les créanciers, la rançon de son mari, lui remonter ses équipages, & trouver encore le moyen de faire des libéralités aux Pauvres de ses terres. M. de Saint-

*Balmont* avoit remarqué en elle d'heureuses dispositions pour l'art de monter à cheval & de manier les armes : il voulut absolument qu'elle se prêtât à ses instructions. Ce fut là l'origine de tous ses exploits & de tous les faits singuliers qui remplissent sa vie. La guerre ayant été déclarée en 1635 entre la Maison de France & celle d'Autriche, *M. de Saint-Balmont*, à qui sa femme, dont le cœur étoit François, n'avoit pu inspirer ses sentimens, se mit en marche & joignit son régiment aux Troupes de l'Empereur. Quelques années après, les François, commandés par *M. de Feuquières* au siège de Thionville, furent défaits par le Général *Piccolomini*. » Supérieure aux préjugés qui sem-  
» bloient lui défendre de s'intéresser  
» pour les vaincus, puisque son mari  
» servoit dans l'armée des vainqueurs,  
» notre Héroïne ne songea qu'à se-  
» courir les malheureux. Elle envoya  
» des chariots, qui transportèrent à  
» Neuville ceux des François blessés  
» qu'on voulut lui confier, & leur fit  
» donner tous les secours imagina-

ables. Jamais , tant que dura la guerre , elle ne cessa d'exercer de pareilles charités : le motif en étoit divin ; ses bienfaits se répandoient également sur les deux Partis. On trouvoit quelquefois rassemblés dans sa maison des François , des Lorrains , des Espagnols & des Allemands. Enchantés des soins généreux de leur bienfaitrice , ils oubloient leurs querelles ou leur antipathie , & ne s'étudioient qu'à imiter ses manières aimables & à lui marquer leur reconnoissance par leur union.

Neuville , situé entre Bar-le-Duc & Verdun , à deux lieues de la Meuse , étoit un passage par où les Troupes Françoises pénétoient en Allemagne. Les Généraux défendirent au Soldat d'y causer aucun dommage. Toutes les possessions de Madame de Saint-Balmont étoient ordinairement respectées par les Troupes Françoises. Les quartiers d'hyver se prenoient dans son voisinage. Elle n'en ressentoit quelquefois les incommodités , que parce



» qu'il est presque impossible que les  
 » Ordonnances Militaires soient tou-  
 » jours bien observées. Alors elle  
 » prenoit les armes , & sçavoit ré-  
 » primer l'insolence des réfractaires.  
 » On vint un jour l'avertir du dan-  
 » ger où se trouvoit une pauvre fille  
 » de son village , d'être enlevée par  
 » quatre Cavaliers. Elle y vole, suivie  
 » de quelques-uns de ses gens , &  
 » par ses fières menaces , elle jette  
 » la terreur dans l'ame de ces bru-  
 » taux. Furieux cependant de se voir  
 » forcés d'abandonner leur proie, ils  
 » ne prennent la fuite qu'après avoir  
 » déchargé leurs pistolets sur la vail-  
 » lante protectrice de l'innocence :  
 » mais Dieu ne permit pas qu'elle en  
 » reçût aucun mal.

» La Lorraine & une partie de la  
 » Champagne étant ravagées par une  
 » espèce de Maraudeurs , qu'on nom-  
 » moit Cravates \*. Un grand nombre

\* » Les troupes de ces nouveaux Cravates  
 » furent d'abord composées de Lorrains ,  
 » ensuite de Bandits , Déserteurs & gens  
 » sans aveu de différens pays , qui tous se  
 » disoient Soldats du Duc Charles. Ils com-

» de ces scélérats s'étoit posté dans  
 » les bois de Madame de Saint-Bal-  
 » mont, qui n'étoient éloignés de son  
 » château que d'une demi-lieue. Ils  
 » faisoient des excursions jusqu'à Bar-  
 » le-Duc, jusqu'à Saint-Dizier. Une  
 » foule de Laboureurs & d'Artisans  
 » implora le secours de notre Ama-  
 » zone. Elle se fit un devoir & un  
 » plaisir de recevoir dans sa terre  
 » tous les infortunés qui voulurent s'y  
 » réfugier. Neuville devint alors un  
 » lieu considérable par le nombre des  
 » habitans. Plusieurs bâtimens nou-  
 » veaux y furent construits : on y  
 » trouvoit des Selliers, des Cordon-  
 » niers, des Menuisiers, des Char-  
 » rons, des Serruriers, des Armuriers,  
 » des Fondeurs en cuivre, des Orfé-  
 » vres, des Merciers, des Chirur-  
 » giens ; tous déserteurs des bourgs  
 » & des villes, qui ne pouvoient se  
 » défendre contre l'invasion des Cra-

» mencèrent à ravager la Lorraine dans le  
 » temps même qu'elle commença à être dé-  
 » solée par la peste & la famine. Ils ne furent  
 » entièrement détruits que vers 1659, après  
 » plus de trente ans de brigandage. »

» vates. Madame de Saint-Balmont fit  
 » fermer son village, qui mérita dès-  
 » lors de porter un autre nom \*, &  
 » le fortifia de bonnes palissades.

» Elle avoit chez elle un Gentil-  
 » homme, nommé *Manheule*, habile  
 » & brave Officier, qui avoit été  
 » long-temps Capitaine dans le Régi-  
 » ment de son mari. C'est de lui qu'elle  
 » se servit pour former à la guerre  
 » une soixantaine de ses payfans,  
 » dont elle se fit un petit corps d'in-  
 » fanterie. Ses domestiques & quel-  
 » ques volontaires qui s'étoient réfus-  
 » giés chez elle, composoient sa Ca-  
 » valerie. Il y avoit toujours un Sol-  
 » dat qui faisoit sentinelle au haut du  
 » clocher de la Paroisse. Dès qu'il ap-  
 » percevoit des pilléurs, il en avertis-  
 » soit en sonnant le tocsin. Aussi-tôt la  
 » Dame du château quittoit l'habit  
 » long dont elle couvroit ordinaire-  
 » ment son pourpoint, son baudrier  
 » & ses bottes; (car, ainsi que *Charles*  
 » *XII*, elle étoit presque toujours  
 » bottée :) en un moment elle étoit à

\* » L'Abbé *Arnauld* dans ses Mémoires lui  
 » donne le nom de Bourg. »

» cheval & couroit sus aux malfaic-  
 » teurs qui portoient la désolation  
 » par-tout où ils passoient. »

Au mois de Juillet 1637 un corps  
 de troupes Lorraines commandé par  
 le Marquis de *Blainville*, pénétra dans  
 le Verdunois & y répandit la conf-  
 ternation. Madame de *Saint-Balmont*  
 n'étoit guères en état de tenir la cam-  
 pagne contre des forces si supérieures  
 aux siennes. » Mais son affection pour  
 » la France, l'éclairant sur l'extrême  
 » danger où se trouvoit le sieur de  
 » *Montalent* Gouverneur de Bar-le-  
 » Duc, elle prit le parti d'aller à son  
 » secours avec sa petite Cavalerie. Le  
 » Gouverneur s'étoit logé dans le  
 » village de *Vraincourt*. Il n'avoit,  
 » pour soutenir l'effort des ennemis  
 » prêts à l'attaquer, que sa compagnie  
 » de Cavalerie & la Garde-Suisse. Il  
 » s'attendoit à quelqu'événement fu-  
 » neste. Mais l'Amazone l'ayant joint  
 » à ce village, qui se trouvoit sur sa  
 » marche, elle s'y comporta avec tant  
 » de valeur, que les Lorrains, qui  
 » s'étoient flattés d'un succès imman-  
 » quable, furent mis en déroute. In-

» dignés de voir leur projet confondu  
 » par une femme, ils s'en vengèrent  
 » en portant le dégât dans sa terre. Ils  
 » s'avancèrent vers le château, &  
 » entreprirent de forcer la basse-cour;  
 » mais les payfans qui s'y étoient re-  
 » tirés, les repoussèrent vigoureuse-  
 » ment. Ils ne se retirèrent cependant  
 » qu'après avoir fait dans le village  
 » plusieurs prisonniers qu'ils condui-  
 » firent à leur Commandant; mais ce  
 » Gentilhomme eut la générosité de  
 » les renvoyer sans rançon à leur  
 » Maîtresse, en protestant qu'il em-  
 » pêcheroit toujours, quand il le pour-  
 » roit, qu'on ne nuisît à rien de ce  
 » qui appartiendrait à une Dame d'un  
 » si grand mérite. »

Alors elle devint célèbre dans les  
 deux Partis. Les Généraux la respec-  
 toient; elle étoit même très-redoutée  
 des Maraudeurs, qui se hasardoient  
 rarement à passer par ses terres. Mais  
 ceux à qui elle fit la guerre la plus  
 opiniâtre, furent les Cravates. S'ils  
 dépouilloient quelques passagers de  
 leurs effets, s'ils s'avissoient d'enlever  
 les troupeaux de ses voisins, aussi-tôt

elle étoit à leur poursuite & les for-  
çoit d'abandonner leur prise. Dans  
une des plus vigoureuses actions qu'elle  
eut à soutenir contr'eux, *Duchefne*,  
chef de ces Brigands, fut attaqué avec  
tant de vivacité, que, voyant presque  
tous ses Soldats morts ou faits pri-  
sonniers, il prit la fuite avec cinq qui  
lui restoient seulement de sa troupe.  
*Madame de Saint-Balmont* le poursui-  
vit avec tant d'ardeur, qu'elle creva  
deux chevaux, & que *Duchefne* se  
voyant à l'entrée de la forêt de Saint-  
Hilaire & près de recevoir le châti-  
ment dû à ses crimes, se jette à bas  
de son cheval, & se cache si bien dans  
cette forêt qu'on ne peut le trouver :  
tout l'équipage & quelques chevaux  
des ennemis restèrent au vainqueur.  
» Le nommé *Lachasse*, l'un de ceux  
» qui s'étoient sauvés avec *Duchefne*,  
» se trouvant incommodé de quel-  
» ques blessures, se retira au village  
» de Fresne pour se faire panser. Ce  
» village étoit du parti des Cravates,  
» & *Lachasse* y fut élu Capitaine.  
» *Madame de Saint-Balmont*, instruite  
» de tout cela, part du grand matin

» avec sa Cavalerie, arrive à Fresne  
 » après trois lieues de marche, monte  
 » seule à la chambre où reposoit le  
 » Capitaine; &, s'avancant vers lui,  
 » le pistolet à la main, *il faut mourir,*  
 » lui dît-elle; en même-temps elle  
 » le saisit au collet, l'entraîne, le fait  
 » lier par ses gens; & traversant le  
 » village, dont les habitans l'accueil-  
 » lèrent de quelques coups de mous-  
 » quets qui furent sans effet, elle le  
 » conduit à Bar-le-Duc & le met  
 » entre les mains de la Justice. Son  
 » procès fut bien-tôt fait. Un Carme  
 » déchauffé l'assistoit à la mort: *Ma*  
 » *plus grande peine*, lui dit-il, *n'est pas*  
 » *de ce qu'on va me pendre, mais de*  
 » *ce qu'on sçait que j'ai été pris par une*  
 » *femme.* »

Dans une autre occasion elle re-  
 poussa avec avantage une compagnie  
 de Cavalerie de François qui vou-  
 loient se donner pour Cravates, &  
 dont le dessein étoit d'enlever ses  
 troupeaux. Elle n'eut aucune perte  
 de son côté; mais du côté de l'enne-  
 mi il y eut trois chevaux & deux  
 hommes tués, & elle fit deux prison-

niers, dont l'un étoit le Maréchal-des-logis qui commandoit la compagnie. Quand Madame de Saint-Balmont eut reconnu qu'ils étoient François, elle leur rendit leurs équipages, fit panser les blessures de ses prisonniers, & se contenta de leur dire en les renvoyant, *Messieurs, je vous prie de ne me plus faire de pareilles visites.*

Au commencement de 1639, trois habitans de Neuville furent pris par les Maraudeurs sur le chemin de Saint-Michel; ils en relâchèrent un pour aller chercher sa rançon & celle des deux autres. » Celui-ci étant venu » implorer le secours de Madame de » Saint-Balmont, elle résolut, après » s'être informée des forces de ces » pilleurs, d'aller les attaquer. Elle alla » vers les huit heures du soir de porte » en porte chez presque tous les habitans de son village; &, à force » de sollicitations, elle vint à bout » de former une troupe de cent quatre Fantassins & de seize Cavaliers. » L'exécution de son projet n'est point » remise au lendemain; elle se confesse; ses Soldats se rassemblent; elle



» fait réciter dans sa chapelle les Li-  
 » tanies de la Sainte Vierge, & se  
 » met en route au milieu de la nuit.  
 » Après trois lieues de marche elle  
 » arrive à Saint-Michel, où elle ap-  
 » prend, dit le Père Jean-Marie, que  
 » les galans s'étoient retirés dans un  
 » village nommé Oinville, deux grandes  
 » lieues au-delà. La saison étoit rude ;  
 » le chemin qu'il restoit à faire étoit  
 » dangereux, fort étroit & peu pra-  
 » tiquable : rien ne la rebute. Arrivée  
 » à une colline proche d'Oinville,  
 » elle apprend que la moitié de ses gens  
 » a déserté à la faveur des ténèbres ;  
 » elle ne se décourage pas. Elle envoie  
 » son guide s'informer secrettement  
 » du nombre & de l'état des ennemis :  
 » on lui rapporte qu'il sont divisés  
 » en trois bandes logées en différens  
 » endroits du village, l'une de huit, la  
 » seconde de vingt, & la troisième de  
 » vingt-cinq hommes. C'est celle-ci  
 » qu'elle veut attaquer. Elle met pied à  
 » terre, & fait faire la même chose à  
 » tous ses Cavaliers. Elle pose seize  
 » Fantassins, commandés par un de ses  
 » Gentilshommes, à la porte de der-

18 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» rière du logis des vingt-cinq , &  
 » seize autres , commandés de même ,  
 » à la porte de devant pour repouffer ,  
 » ainsi qu'ils le firent avec succès, les  
 » tentatives des deux autres bandes.  
 » Elle retint auprès d'elle le reste de  
 » ses gens.

» Il n'étoit qu'environ cinq heures  
 » & demie , & les ennemis , pour la  
 » plupart , dormoient encore. Un  
 » d'eux , plus vigilant que les autres ,  
 » ayant ouvert la porte , & voulant  
 » sortir , eut , malgré la défense de  
 » tirer , la cervelle brûlée d'un coup  
 » de pistolet. Tout se réveille dans le  
 » logis ; & chacun court aux armes.  
 » L'Amazone entre la première, gagne  
 » la cuisine , y trouve deux des enne-  
 » mis , en saisit un , & *Manheule* , qui  
 » ne la quittoit point , saisit l'autre ;  
 » mais , comme ils ne furent nulle-  
 » ment secondés par leurs gens , que la  
 » crainte retenoit dehors , ces deux  
 » prisonniers vinrent à bout de se  
 » débarrasser des mains de leurs vain-  
 » queurs , & se réfugièrent l'un dans  
 » une grange proche de la cuisine , &  
 » l'autre dans la chambre du devant

» où huit de ses camarades s'étoient  
» déjà retranchés.

» L'Amazone fit en vain tous les  
» efforts imaginables pour engager  
» ceux à qui elle avoit ordonné de la  
» suivre à venir se poster dans la cui-  
» sine : effrayés, parce qu'un des leurs  
» avoit été tué dès le commencement  
» de l'éveil, ils s'obstinèrent à rester,  
» partie dans la rue, partie dans l'allée  
» de la maison. Ils firent cependant  
» une décharge qui donna la mort à  
» trois des ennemis. Du reste, ils ne  
» gardoient aucun rang, & la confu-  
» sion augmentoit extrêmement le  
» danger. Le Capitaine s'en étant ap-  
» perçu, s'avança vers Madame de  
» Saint-Balmont & lui déchargea son  
» pistolet ; le coup porta sur son bon-  
» net sans la blesser. Un moment après  
» elle reçut un coup de mousquet au-  
» dessous du menton, mais la balle  
» glissa & la blessure ne fut pas dan-  
» gereuse. Il y avoit une demi-heure  
» qu'elle s'exposoit au feu des enne-  
» mis, sans espérance de pouvoir ré-  
» tablir le bon ordre & ranimer le  
» courage de ses Soldats : elle n'avoit

20 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» de ressource que dans le fidèle &  
 » intrépide *Manheule*. Déterminée  
 » cependant à vaincre ou à périr,  
 » elle décharge un de ses pistolets  
 » dans la tête de celui des ennemis  
 » qu'elle croit le plus redoutable, &  
 » l'étend mort sur la place. Au même  
 » instant, suivie de *Manheule*, elle  
 » s'élance l'épée à la main dans la  
 » chambre où se sont retranchés ceux  
 » qui ont jetté la terreur dans sa trou-  
 » pe, & qui mettent le plus grand  
 » obstacle au succès de son entreprise.

» Aussi-tôt on entend crier de tous  
 » les côtés dans la chambre, *quartier,*  
 » *quartier. Je vous l'accorde*, répond  
 » l'héroïne, *mettez bas les armes.*  
 » On obéit. Alors les habitans de  
 » Neuville, devenus furieux de conf-  
 » ternés qu'ils étoient auparavant,  
 » se précipitent en foule & veulent  
 » faire main basse sur les vaincus.  
 » Leur Dame s'avance contr'eux : je  
 » tue, leur dit-elle d'un ton majes-  
 » tueux & terrible, *le premier de vous*  
 » *qui fera mine d'attenter à la vie de*  
 » *ces hommes désarmés : ils sont main-*  
 » *tenant sous ma protection.*

» Le jour ne paroiffoit point en-  
 » core : ceux qui s'étoient retirés dans  
 » la grange & dans la chambre de  
 » derrière , trouvèrent aifément le  
 » moyen de s'évader. Pour les deux  
 » autres bandes , elles fe réfugièrent  
 » fans obftacle dans la forêt voifine.  
 » Il y eut dix hommes de tués parmi  
 » les ennemis. Madame de Saint-  
 » Balmont ne perdit que deux de fes  
 » gens ; elle gagna vingt armes à feu,  
 » dix-huit épées & quantité de bon-  
 » nets fourrés. Pour fes prifonniers,  
 » qui étoient au nombre de fept , elle  
 » les envoya à Verdun , & ils furent  
 » échangés avec d'autres prifonniers  
 » que les Efpagnols avoient faits fur  
 » les François. Elle partit d'Oinville  
 » vers les fept heures , alla diner à  
 » Saint-Michel & fouper à fon châ-  
 » teau. »

Je ne finirois pas , Monsieur , fi je  
 voulois vous rapporter tous les ex-  
 ploits de cette Amazone. Elle eut  
 même l'occafion d'être utile au vain-  
 queur de Rocroy , au grand Condé ,  
 dans le temps qu'il faisoit le fiége de  
 Thionville. On la prie d'efcorter un

convoi qu'on envoyoit à ce héros. Elle est instruite que les ennemis lui ont dressé une embuscade sur la grande route ; elle en prend une détournée & conduit sans danger le convoi jusqu'à Verdun. Au retour ils changent de poste & croient la surprendre : alors elle revient tranquillement à son château par le grand chemin.

Il est sans doute bien étonnant qu'une femme se soit distinguée par tant d'actions qui feroient honneur à un Militaire consommé dans son art : mais, ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est la piété, la sagesse, la bienfaisance, le bon ordre, la modestie que *Madame de Saint-Balmont* sçut toujours conserver au milieu de cette vie guerrière. » Elle avoit environ quarante personnes à son service, sçavoir, un Aumônier, neuf ou dix Gentilshommes, un Médecin, deux Secrétaires, trois ou quatre Dames de Compagnie, autant de Femmes de Chambre, un Chirurgien, qui étoit en même temps Apothicaire, un Peintre, un Valet de Chambre, quatre Laquais, qua-

» torze ou quinze hommes, qui avoient  
 » soin de ses chevaux, & faisoient or-  
 » dinairement partie de sa Cavalerie.  
 » Ce nombre étoit souvent augmenté  
 » par ceux qui se réfugioient chez  
 » elle, & qu'elle recevoit toujours  
 » avec joie, parce qu'elle avoit con-  
 » sacré ses soins, ses travaux, ses  
 » biens, sa personne, au service des  
 » malheureux, & que leur soulagement  
 » faisoit son bonheur.

» Tous ses domestiques avoient son  
 » Aumônier pour Confesseur, avec  
 » liberté néanmoins de s'adresser à  
 » d'autres Prêtres, suivant le besoin.  
 » Animés par les exhortations & les  
 » bons exemples de leur Maîtresse, ils  
 » égaloient la piété des Communautés  
 » Religieuses les mieux réglées. Elle  
 » vouloit sur-tout qu'ils vécussent en  
 » paix les uns avec les autres : ce qu'ils  
 » faisoient, parce que, pénétrés de ses  
 » bontés, ils ne craignoient rien tant  
 » que le malheur de lui déplaire. Ils  
 » étoient tous des Confrairies du Sca-  
 » pulaire & du Rosaire, qu'elle avoit  
 » fondées à l'Eglise Paroissiale. Ils en-  
 » tendoient tous les jours la Messe,

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

» que disoit un Chapelain , à qui elle  
» donnoit chaque année trois ou quatre  
» cens francs. Ils faisoient le soir tous  
» ensemble la prière & l'examen de  
» conscience. Ils se confessoient , &  
» communioient ordinairement tous  
» les quinze jours. Ceux qui n'étoient  
» pas employés à des travaux trop  
» pénibles, jeûnoient tous les Samedis.  
» Personne , hors le cas de maladie,  
» ne mangeoit de viande le mercredi ;  
» mais , s'il survenoit des étrangers  
» notables , on leur en servoit.

» Les terres de Madame de Saint-  
» Balmont lui rapportoient ordinai-  
» rement par an cent quarante muids  
» de bled , qui font à peu près qua-  
» torze mille boisseaux , mesure de  
» Lorraine. Comme sa maison n'en  
» consommoit qu'environ la moitié ,  
» elle donnoit le reste aux pauvres &  
» aux Communautés indigentes de  
» Bar-le-Duc , de Saint-Michel , de  
» Verdun.

» Au milieu même des incommo-  
» dités de la guerre, elle avoit dans sa  
» basse-cour plus de cinquante vaches,  
» sept ou huit cens moutons , & le  
» reste



» reste à proportion. Les habitans de  
» Neuville, tranquilles & toujours  
» rassurés par la vigilance & la bra-  
» voure de leur Dame, exerçoient  
» leurs métiers, vâquoient à leur né-  
» goce, cultivoient leurs champs,  
» recueilloient leurs grains & leurs  
» fruits, & ne craignoient rien ni pour  
» leurs bestiaux, ni pour leurs vo-  
» lailles, ni pour eux-mêmes, ni pour  
» leurs femmes & leurs enfans.

» Si quelqu'un étoit dangereusement  
» malade, l'Héroïne en étoit instruite ;  
» elle l'alloit voir à quelqu'heure que  
» ce fût, même la nuit : elle le con-  
» soloit, & lui procuroit tous les  
» secours du corps & de l'ame, que le  
» zèle, la piété, la tendresse pouvoient  
» lui suggérer.

» L'abondance, le contentement &  
» la joie regnoient dans son village.  
» Elle étoit charmée de voir les ha-  
» bitans se livrer les jours de fêtes à  
» des divertissemens innocens ; mais  
» elle défendit les danses : *nos voisins*,  
» disoit-elle, *accablés de malheurs*,  
» *passent leurs jours dans les larmes ; ne*  
» *faites rien qui porte à croire que vous*

26 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» *êtes sans compassion pour leur misère :*  
» *vos danses seroient une espèce d'insulte*  
» *à la calamité publique.*

» Elle ressentoit vivement les maux  
» que la licence & le brigandage cau-  
» soient dans tous les environs. Non  
» contente de réprimer, autant qu'elle  
» le pouvoit, les fureurs de la guerre,  
» elle répandoit ses bienfaits dans le  
» sein des opprimés, qu'elle alloit  
» chercher elle-même ou qui venoient  
» implorer son secours. Souvent elle  
» acheta du bled, parce que souvent  
» il arriva que l'abondance de ses  
» récoltes ne put répondre à l'éten-  
» due de sa charité. Jamais aucun  
» pauvre ne la quitta sans avoir été  
» soulagé ; elle trouvoit toujours de  
» quoi le nourrir, le vêtir, & le munir,  
» au moins pour quelque temps, con-  
» tre les attaques de l'indigence. Plus  
» sieurs Gentilshommes ruinés, qui  
» n'intéressoient que sa religieuse hu-  
» manité, se soutinrent par ses soins  
» dans leurs campagnes ravagées.  
» Elle leur fournissoit de quoi vivre  
» & se chargeoit de l'éducation de  
» leurs enfans. Ceux dont les terres

» touchoient aux siennes ; n'étoient  
 » point exposés à pareille infortune ;  
 » elle sçavoit les défendre contre les  
 » pilleurs, & leurs champs fleurissoient  
 » à l'abri de son courage. Sa noble  
 » bienfaisance étoit celle que l'Univers  
 » doit au Christianisme : l'ingratitude,  
 » la noirceur , rien ne pouvoit la re-  
 » froidir. Un Gentilhomme, qui l'avoit  
 » grièvement offensée , se trouvant  
 » dans le besoin , ne subsista long-  
 » temps , lui & sa famille , que par ses  
 » libéralités. Il fait un voyage à Paris ;  
 » elle le recommande à des personnes  
 » de qualité qui se conforment à ses  
 » charitables intentions. Cependant le  
 » lâche s'avilit jusqu'à blâmer dans  
 » les compagnies où il se trouve la  
 » conduite & les meilleures actions  
 » de sa bienfaitrice. Il quitte Paris ,  
 » & retourne avec une lettre pour  
 » Madame de Saint-Balmont ; mais on  
 » l'instruit dans cette lettre de l'indi-  
 » gné procédé de son ingrat : après  
 » l'avoir lûe sans émotion , elle jette  
 » sur lui un regard serein & le ques-  
 » tionne sur l'état de sa famille. *Un*  
 » *de mes fils* , répond-il , *veut se faire*

## 28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*» Religieux ; mais je ne puis faire la  
 » petite dépense nécessaire pour cela.  
 » Combien faut-il , lui dit-elle ? Celui-  
 » ci l'ayant assurée que quinze pistoles  
 » suffiroient ; les voilà , reprit-elle en  
 » les lui mettant entre les mains. Sa  
 » confidente , en présence de qui la  
 » chose se passa , lui représenta qu'elle  
 » devoit du moins apprendre à cet  
 » ingrat qu'elle étoit informée de sa  
 » noirceur , afin de l'empêcher de  
 » tomber une autre fois dans la même  
 » faute. Vous vous trompez , lui dit  
 » l'Héroïne Chrétienne ; si je l'eusse  
 » fait , j'aurois suivi mon penchant , qui  
 » dans cette occasion étoit probablement  
 » corrompu par un amour secret de la  
 » vengeance , & peut-être que par là tout  
 » le fruit de notre aumône auroit été  
 » perdu. »*

Dans les mauvaises années tous les  
 Fermiers des terres voisines avoient  
 recours à elle. Lorsque le bled étoit  
 cher , elle leur en prêtoit , à condition  
 qu'ils ne le lui rendroient que quand  
 il feroit à bon marché. Les veuves  
 & les orphelins trouvoient dans son  
 château une retraite assurée ; elle

n'épargnoit rien pour leur faire un fort & les mettre à l'abri de l'infortune.

Elle ſçavoit très-bien la Muſique & la fit apprendre à la plûpart de ſes gens, qui par là devinrent les Muſiciens de ſa Chapelle. Elle jouoit du luth ſupérieurement ; elle faiſoit même des vers très-bons pour ce temps là. Elle a laiffé pluſieurs Tragédies, entr'autres celle de *S. Marc & Marcellin*, dont *Maupoint* fait mention dans ſa *Bibliothèque des Théâtres*.

» Le nom de cette Héroïne étoit  
 » célèbre dans toute l'Europe. Le  
 » Roi *Louis XIII* en avoit ſouvent  
 » entendu parler avec admiration aux  
 » Généraux de ſes armées : il ſouhai-  
 » toit de la voir. Il chargea *M. de*  
 » *Feuquières*, Gouverneur de Verdun,  
 » de lui offrir de ſa part deux compa-  
 » gnies, l'une de Cavalerie, l'autre  
 » d'Infanterie, dont elle diſpoſeroit  
 » à ſon gré. C'étoit le moyen de ſe  
 » couvrir d'une gloire plus éclatante ;  
 » elle y renonça. *Mes gens me ſuffiſent*,  
 » répondit-elle ; *toute mon ambition*  
 » *ſe borne à leur apprendre à ſecourir les*

» malheureux & à empêcher qu'ils ne le  
 » deviennent eux-mêmes. Le grand Condé,  
 » à qui elle avoit rendu un service  
 » important lorsqu'il faisoit le siège  
 » de Thionville, plein d'estime pour  
 » elle, n'en parloit que dans les ter-  
 » mes les plus honorables. Le Duc  
 » d'Angoulême, qui commandoit  
 » l'armée de France dans le pays  
 » Messin, regardoit Madame de Saint-  
 » Balmont comme une héroïne qui  
 » faisoit honneur à la Lorraine, à la  
 » France & à son siècle. Il en recevoit  
 » quelquefois des lettres, & l'hono-  
 » roit des réponses les plus flatteuses.  
 » Un jour qu'elle étoit allée rendre  
 » visite à un de ses parens, quelques  
 » Soldats de l'armée Françoisse vin-  
 » rent piller le bétail de ce Gentil-  
 » homme. Elle y courut aussi-tôt avec  
 » lui & avec trois Cavaliers qu'elle  
 » avoit pris en sortant de chez elle  
 » pour l'accompagner. Elle eut bien-  
 » tôt mis en fuite les pilleurs. Elle  
 » avoit ordonné qu'on épargnât leur  
 » sang; mais un de ses Cavaliers s'ob-  
 » stina à les poursuivre, & en tua un.  
 » Elle alla trouver sur le champ le

» Duc d'Angoulême pour lui faire des  
 » excuses & des plaintes en même-  
 » temps. La nouvelle de son arrivée  
 » s'étant répandue en un moment  
 » dans toute l'armée, plus de quatre  
 » cens Officiers vinrent se ranger au-  
 » près d'elle, & ce fut avec ce brillant  
 » cortège qu'elle parut à l'audience  
 » publique du Général, qui, charmé  
 » de pouvoir déclarer en présence  
 » d'une si belle assemblée les senti-  
 » mens que lui inspiroient le courage  
 » & les vertus de l'Amazone, excusa  
 » l'emportement de son Cavalier,  
 » blâma la conduite des pilleurs, loua  
 » tout ce qu'elle avoit fait, lui accor-  
 » da un Garde pour le château de son  
 » parent, & ajouta que, puisqu'elle  
 » n'avoit pas besoin d'un pareil se-  
 » cours, il alloit faire publier dans  
 » toute l'armée une Ordonnance qui  
 » défendrait à qui que ce fût de l'in-  
 » quiéter dans aucune de ses posses-  
 » sions. Quand elle se retira, il lui dit  
 » qu'il vouloit la voir monter à che-  
 » val. Elle ne fit aucune difficulté de  
 » lui donner cette satisfaction, & tout

» le monde admira son adresse & sa  
» bonne grace. »

Qui croiroit que cette femme, si redoutable & si vertueuse, voulut finir sa vie comme une de ces fameuses péchereuses qui ont de grandes expiations à faire vis-à-vis de l'Etre Suprême ? Un jour elle met ordre à ses affaires, annonce à sa maison qu'elle va se retirer, fait à ses domestiques consternés le sort le plus avantageux, & les quitte sans leur déclarer le lieu de sa retraite. Elle part dans la nuit du 19 Mars 1659, accompagnée seulement de deux demoiselles & d'un Gentilhomme de ses parens qui lui devoit son éducation, va droit au Couvent des Religieuses de Sainte Claire, se fait ouvrir la porte du Monastère où elle étoit connue depuis long-temps par ses bienfaits, se jette aux pieds de l'Abbesse & la supplie de vouloir bien la recevoir au nombre de ses Novices. *Madame de Saint-Balmont* embrassa la règle de cette Maison dans toute sa rigueur ; mais sa santé ne put seconder son courage ; la mort de son



mari & celle de son fils avoient altéré son tempérament. Le 23 Décembre de la même année elle fut obligée de quitter ce Monastère & de retourner à son château de Neuville où elle mourut le 22 Mai 1660, âgée de cinquante-trois ans accomplis. Elle fut, pendant quelques jours, exposée sur son lit à l'admiration publique. » Après que la pieuse & reconnoissante curiosité des peuples de la contrée eut été satisfaite, on porta le corps de l'Amazone Chrétienne à l'Eglise Paroissiale de Neuville, pour y être placé à côté de celui de son mari. Les regrets, les gémissemens, les pleurs, les cris d'une foule d'hommes & de femmes, qui redemandoient leur protectrice, leur mère, firent le plus bel ornement de sa pompe funèbre. »

L'histoire de cette Héroïne est si singulière, si extraordinaire, si peu connue, que j'ai cru vous faire plaisir, Monsieur, de m'étendre sur les principales circonstances de sa vie. Cette femme m'a paru unique dans son genre. On doit sçavoir gré au Père *des Billons*

d'avoir remis sous les yeux du Public tant de faits & de vertus dignes d'admiration. Ce sçavant Rédacteur jette des doutes sur l'anecdote du duel rapporté à la tête de cet Article , & qu'il raconte lui-même d'après les *Mémoires de l'Abbé Arnauld*. Sa principale raison , pour en soupçonner l'authenticité , est que la manière de *Madame de Saint-Balmont* n'étoit point de faire des plaintes à ceux qui ravageoient ses terres , mais de tomber aussi-tôt sur eux , étant avertie par le Sentinelle qui étoit dans son clocher. On pourroit répondre à cette objection qu'il seroit possible que ce Sentinelle eut une fois manqué de vigilance ; & , ce fait une fois supposé , le reste de l'Histoire devient probable par le caractère guerrier de *Madame de Saint-Balmont*. D'ailleurs , il paroît que cette anecdote étoit une tradition lorsque l'Abbé *Arnauld* passa en Lorraine : tradition à laquelle a donné lieu quelque aventure semblable.

Je suis , &c.

*A Paris ce 8 Octobre 1773.*

LETTRE II.

*Réponse à la LETTRE SUR LA PRÉTENDUE COMÈTE, Lettre datée de Grenoble le 17 Mai 1773, & imprimée dans le MERCURE de Juin de cette année.*

L'AUTEUR de cette *Réponse* se flattoit de la voir paroître dans le Journal où l'on avoit inséré la *Lettre de Grenoble*. Il en fit, dès le mois de Juin dernier, la proposition au sçavant Entrepreneur du *Mercur de France*; elle fut acceptée d'abord avec empressement, & l'honnête Entrepreneur promit d'employer cet Article. Il a depuis changé d'avis, & même, sous différens prétextes, il a fait attendre long - temps la remise du Manuscrit. Ce n'est pas, comme vous voyez, la faute de l'auteur si cette *Réponse* voit le jour un peu tard. Il vient de me l'adresser, en me priant d'en faire usage au plutôt. Je me hâte, Monsieur, de vous l'envoyer. Ce mor-

ceau vous fera sûrement le plus grand plaisir. Au reste , la *Lettre sur la Prétendue Comète* a été mise aussi toute entière dans le *Journal Encyclopédique*, & même ce petit chef-d'œuvre a été imprimé à part ; on en trouve des exemplaires chez Valade Libraire rue Saint-Jacques. C'est une brochure in-8° de 15 pages ; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on lit au frontispice *PAR M. DE VOLTAIRE*. Je l'ai lue , & je la crois , en effet , de lui. Le refus du Compilateur du *Mercur* d'employer la *Réponse* & ses lenteurs à la restituer , me confirment dans cette idée. On sçait que le sieur la Combe & son intrépide Aide-Major sont entièrement dévoués à *Papa Grand Homme* , & que , pour cent Abonnés de plus , ils ne voudroient pas imprimer la plus légère Critique contre leur Héros. D'un autre côté , quand vous aurez lû , Monsieur , la *Réponse* dont il s'agit , vous douterez que M. de Voltaire ait écrit la *Lettre de Grenoble*, & qu'une aussi platte scurrilité soit d'un génie aussi sublime. Lisez & jugez.

Un Bel-Esprit , soi-disant de Gre-

noble , a fait insérer dans le *Mercure de France* du mois de Juin une *Lettre* légère sur la prétendue Comète qu'il suppose annoncée pour le 20 Mai dernier. Mais le correspondant de Paris dont il tient cette nouvelle , & qui n'a consulté que des bruits populaires , pouvoit également lui annoncer plusieurs Comètes , & désigner un autre jour ; car il y a eu autant d'absurdités différentes débitées à ce sujet , que de gens qui ne sçavent ce qu'ils disent. Tout ce qu'il y a de vrai , c'est que M. de la Lande , de l'Académie des Sciences & Professeur Royal , se proposoit de lire à la dernière Assemblée publique de l'Académie un *Mémoire* contenant des recherches sur les Comètes dont la révolution est connue , & sur la distance à laquelle elles pourroient approcher de la terre. Le temps de la Séance ne permit pas de faire la lecture de ce *Mémoire* dont le sujet excitoit la curiosité. Quelques gens oisifs & quelques mauvais plaisans ont fait sur cela leurs commentaires , qui ont passé de bouche en bouche , & qui ont enfanté toutes

### 38 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

sortes d'extravagances. L'Académicien, pour faire cesser ces bruits ridicules & les allarmes du peuple, a cru devoir publier son *Mémoire* \* avant même de l'avoir lu à l'Académie. Chacun en a parlé suivant ses préjugés & ses affections. J'apprends dans le moment qu'on a imprimé dans le *Journal Politique* une *Lettre* où l'on avance que les *Astronomes* ont jugé que l'*Auteur du Mémoire* s'étoit trompé dans ses calculs & dans ses résultats. Cependant personne n'avoit encore écrit ni pour ni contre, & ce n'est assurément pas dans les conversations ordinaires que ces sortes de questions s'éclaircissent. Le même *Journal* porte que l'*Académie* a désavoué le *Mémoire* de M. de la Lande. Il faut être bien peu instruit des usages de l'Académie pour avancer un pareil fait. L'Académie a plusieurs fois déclaré qu'elle ne regarde point comme son propre ouvrage ceux que les Académiciens lisent dans ses Assemblées, ni même ceux qu'elle fait

\* J'en ai rendu compte dans ces Feuilles. Voyez l'*Année Littéraire* 1773, Tome III, page 85.

imprimer dans le recueil des *Mémoires* qu'elle publie tous les ans & desquels le Secrétaire de la Compagnie donne des extraits dans son Histoire ; elle n'est donc pas dans le cas de désavouer l'ouvrage particulier d'un de ses membres , & moins encore quand il le fait imprimer séparément sous son nom, sans prendre le titre d'Académicien : condition à laquelle il est le maître de disposer de son ouvrage à ses risques , périls & fortune ; & c'est sous cette forme qu'a paru le *Mémoire* de M. de la Lande. Si quelqu'un prétend qu'il s'est trompé dans ses calculs ou dans ses suppositions & les attaque par écrit , il est bon pour répondre ; mais je lui conseille de ne pas prendre cette peine , s'il n'a d'autre adversaire que l'auteur de la *Lettre de Grenoble*.

Il est vrai que l'Anonyme , en prenant un ton badin & décisif, qui rarement est celui de la supériorité , semble ici s'être proposé d'imiter la manière d'un de nos plus grands Ecrivains ; mais personne ne s'y méprendra , & c'est faire injure à celui qu'on prend

pour modèle , c'est même insulter le Public , que de citer avec infidélité , que de nier avec confiance des faits que personne n'ignore, & d'en avancer de faux ou de ridicules en prétendant donner des leçons. Je ferois une lettre plus longue que celle de l'Anonyme , si je relevois toutes ses bévues. Je me borne aux plus grossières. Je me garderai bien , pour le réfuter , de suivre son exemple en lui faisant dire le contraire de ce qu'il dit. Au lieu d'une critique de son ouvrage , ce seroit le seul moyen d'en faire l'apologie.

Voici ses propres termes : *Ils attendent ce jour-là ( les Parisiens ) une Comète qui doit prendre notre globe à revers & le réduire en poudre impalpable.*

1°. Je demande à l'Anonyme ce que c'est que prendre un globe à revers. Veut-il dire que la Comète heurtera notre globe en le rencontrant de front , ou qu'elle l'atteindra en le poursuivant avec une marche plus rapide ? Ni l'un ni l'autre de ces deux sens n'est rendu par cette expression *prendre notre globe à revers*. Un coup de revers à la paume s'entend du bras ou de la raquette du



joueur ; mais un globe n'a point de revers. *Fontenelle* disoit que la première chose à laquelle il portoit son attention en écrivant étoit de s'entendre lui-même. Le Bel-Esprit de Grenoble s'est-il entendu, en disant que la Comète prendra notre globe à revers ? Son expression ne présente aucun sens, & on le défie d'y en trouver un. 2°. Une Comète qui doit prendre notre globe à revers & le réduire en poudre impalpable. Le choc de deux corps peut-il réduire l'un des deux en poudre impalpable ? Y a-t-il quelque exemple d'un tel fait dans la Nature ? L'auteur même de cette assertion a-t-il cru le fait ? Mais, dira-t-il, vous répondez sérieusement à une plaisanterie ; mais, lui répliquerai-je, vous répondez par une insipide bouffonnerie à un ouvrage sérieux. Si vous avez cru pouvoir la hasarder en conversation au coin de votre feu, falloit-il la livrer à l'impression ? J'imiterois votre style en disant, que la poudre impalpable est celle que vous espérez jeter aux yeux du Lecteur.

*Rien n'est plus probable, ajoute l'Anc.*

nyme , que cet événement : car *Jacques Bernoulli*, dans son *Traité de la Comète*, prédit expressément que la fameuse Comète de 1680 reviendrait avec un terrible fracas le 17 Mars 1719. Admirez d'abord la force de ce raisonnement : Rien n'est plus probable que cet événement , c'est-à-dire, la rencontre d'une Comète qui menace notre globe le 20 Mai 1773 ; & pourquoi rien n'est-il plus probable ? Pourquoi ? C'est parce que *Jacques Bernoulli* a prédit le retour de la Comète de 1680 pour 1719. Peut-on se refuser à l'évidence de cette preuve ? Rien n'est plus probable que l'apparition d'une Comète le 20 Mai de cette année parce que *Jacques Bernoulli* s'est trompé en prédisant pour 1719 le retour de la Comète de 1680 ! Mais ce n'est pas tout : *Jacques Bernoulli* n'a pas dit un mot de ce que l'Anonyme lui fait dire. J'ai sous les yeux son *Essai sur les Comètes* imprimé en 1682 \* ; il

\* *Conamen novi Systematis Cometarum pro motu eorum sub calculum revocando & apparitionibus prædicendis adornatum.* Première Pièce du Volume du Recueil des Œuvres de *J. Bernoulli*.

n'avoit pas alors vingt-huit ans ; les découvertes de *Newton* & de *Halley* n'avoient pas encore paru. *Bernoulli*, dans une hypothèse ingénieuse, pour expliquer le mouvement apparent des Comètes, n'employoit que les tourbillons de *Descartes*. Il étoit impossible que ce systême pût le conduire à une détermination exacte de l'orbite d'une Comète. Il jugea, d'après cette fausse théorie & quelques observations, que la révolution de la Comète de 1680 étoit de trente-huit ans & il se trompa ; mais il n'y a dans son *Essai* aucune plaisanterie, aucune simplicité, pareilles à celle que lui prête l'Anonyme. *Jacques Bernoulli* présente son idée avec modestie, avec défiance, avec toutes les restrictions convenables à un grand homme qui propose des conjectures. Il soutient que le noyau de la Comète est un astre régulier qui a ses révolutions périodiques, ce qui a été bien confirmé depuis. Il consent que les Théologiens fassent des conjectures sur la queue & la chevelure de ces astres, & les regardent comme des signes de

#### 44 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

la colère céleste. Il n'affirme rien que du corps de ces astres.

Reprenons les objections de l'Anonyme : or une erreur aussi peu considérable étant regardée comme nulle dans l'immensité des siècles par tous les Géomètres, il est clair que rien n'est plus raisonnable que d'espérer la fin du monde pour le 20 du présent mois de Mai 1773 ou dans quelque autre année. Si la chose n'arrive pas, ce qui est différé, n'est pas perdu. Que dites-vous de la solidité de cette conséquence & du sel de cette plaisanterie, de l'à propos & de la noblesse de ce proverbe digne de *Sancho-Pança*, ainsi que de l'application que fait l'Anonyme de la nouvelle qu'annonce M. *Trissotin* dans la Comédie des *Femmes Sçavantes* de *Molière* :

Nous l'avons cette nuit, Madame, échappé  
belle ;

Un Monde, auprès de nous, en passant tout  
du long,

Est chu tout à travers de notre tourbillon ;

Et s'il eût, en passant, rencontré notre terre,

Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Remarquez sur-tout l'énergie , la justesse & la fine ironie de cette expression, *espérer la fin du monde* le 20 Mai. C'est un gasconisme dont nos Provinces Méridionales ont hérité des Latins qui employent souvent le verbe *spero* pour dire *attendre*. Virgile dit *sperare dolorem*. On disoit il y a deux ans en Pologne *speramus pestem* , pour dire *nous sommes menacés de la peste*, comme on y dit aujourd'hui *speramus Regni & Reipublicæ subversionem*.

Une Comète, dit le Critique , peut à toute force rencontrer notre globe dans la parabole qu'elle peut décrire. Une Comète ne décrit point & ne peut décrire une parabole. Il n'est pas besoin d'être Géomètre pour sçavoir qu'une parabole est une courbe qui ne rentre point en elle-même & dont les deux branches vont en s'écartant à l'infini. Il est vrai que la petite portion de l'orbite elliptique dans laquelle une Comète nous est visible , diffère si peu d'une égale portion d'une courbe parabolique que les Géomètres se sont d'abord contentés de calculer d'après cette dernière supposition le cours

d'une Comète pour en conclure le moment de son périégée ou de sa plus grande proximité au Soleil ; mais , quand ils connoissent la période de la Comète , ils cherchent une plus grande précision , en rapportant , par un calcul plus difficile , les points donnés par les observations à une orbite elliptique. Quoi qu'il en soit , la plus légère teinture d'Astronomie suffisoit pour ne pas dire qu'une Comète *décrit ou peut décrire une parabole*. Je demande à l'Anonyme de quel point seroit partie la Comète qui s'approcheroit du Soleil en décrivant une courbe qui n'a point de commencement. Quoi qu'il en soit , il est de toute évidence que , cette courbe ne rentrant point en elle-même , l'astre qui la décriroit ne reparoitroit jamais. L'affertion seule qu'une Comète *peut décrire une parabole* , suffit pour juger de la profondeur des connoissances du Critique : *Un petit bout d'oreille échappé par malheur , &c.* (FABLES DE LA FONTAINE , Livre V , fable 21.)

Mais alors qu'arrivera-t-il ? (c'est toujours le Bel-Esprit de Grenoble qui

parle ) écoutez bien : ou cette Comète  
 sera d'un diamètre égal au nôtre , ou plus  
 grand ou plus petit ; voilà ce qu'il y a  
 de plus clair & de plus vrai dans la  
 Lettre de Grenoble. Si égal , nous lui  
 ferons autant de mal qu'elle nous en fera ,  
 la réaction étant égale à l'action ; si plus  
 grand , elle nous entraînera avec elle ; si  
 plus petit , nous l'entraînerons. Je ne  
 m'arrête point à examiner cette preuve  
 scientifique que deux globes , qui peu-  
 vent être très inégaux en densité , ne  
 se feront pas plus de mal l'un que  
 l'autre si leur diamètre est égal , vu  
 l'égalité de l'action & de la réaction. Je  
 n'examine point non plus combien  
 l'espérance que nous ne recevrons pas  
 du choc de la Comète plus de mal  
 que nous ne lui en ferons est con-  
 solante pour les habitans de la terre  
 & propre à les rassurer sur le danger  
 de cet événement. Je me borne à la  
 dernière assertion du Critique à l'égard  
 de ce qui arriveroit dans le cas de  
 l'inégalité des diamètres des deux  
 globes qui se heurteroient. Je demande  
 d'abord ce que c'est que *notre diamètre*.  
 L'Anonyme sans doute a voulu dire le

diamètre de notre globe ; mais s'il eût dit notre grandeur , notre poids , notre figure , notre mouvement , cela signifieroit-il en François la grandeur , le poids , la figure , le mouvement du globe terrestre ? Je conviens que ce n'est là qu'une légère inadvertance ; mais supposer que l'effet du choc de deux corps dépende de la seule inégalité de leurs diamètres , sans faire attention ni à leurs masses , ni à leurs densités , ni à leurs vîteses , est une absurdité manifeste ; c'est supposer qu'un boulet de canon de 24 livres de balle rebroussera chemin s'il rencontre la tête d'un homme ; ce qui paroît tout-à fait contraire à l'expérience : plaisanterie dans le goût de l'Anonyme. Je veux bien encore qu'il ait sous-entendu que la vîtesse , la masse & la densité des deux corps qui se heurtent seroient égales ; la conclusion n'en seroit pas plus vraie. Tout le monde fait qu'alors les deux corps prendroient un mouvement composé qui tiendrait des deux mouvemens primitifs , & que leur direction , après le choc , approcheroit plus de la direction primitive



mitive du corps qui avoit plus de masse ou plus de vitesse : autre *petit boue d'oreille*.

Je me lasse de suivre le Critique pied à pied. *Newton* n'a jamais dit que la Comète de 1680 dût acquérir une chaleur 2000 fois plus forte que celle du *ser embrasé*, mais seulement que la chaleur du Soleil à l'endroit où étoit alors la Comète devoit avoir cette intensité : *calor solis apud Cometam eo tempore erat ad calorem Solis æstivi apud nos ut 28000 ad 1* : Liv. 3, pag. 339 de l'édition des P. P. *Jacquier & le Seur*.

Nouvel argument du Critique : *quant au retour des mêmes Comètes, c'est une opinion très-raisonnable, mais elle n'est pas démontrée. Elle l'est si peu, que tous ceux qui ont prédit leur apparition ont été pris pour dupes. Il faut être bien neuf, non seulement en Astronomie, mais dans les notions les plus vulgaires & les plus rebattues, pour ignorer que la Comète de 1682, dont le retour fut prédit en 1705 par Halley, a reparu en 1759, attendue avec impatience, annoncée avec enthousiasme, observée avec le plus grand*  
 ANN. 1773. Tome VI. C

soin par tous les Astronomes de l'Europe, & qu'elle étoit arrivée par la même route & avec la même vitesse à un mois près au tems qu'elle étoit attendue. Sur soixante-quinze ans le retardement de vingt mois, que *Jupiter* & *Saturne* lui causèrent, étoit même prévu, mais n'auroit pu être calculé avec plus de précision à cause de la difficulté & de la longueur du travail.

*L'opinion du peuple de Paris*, dit le Critique, étoit qu'une Comète qui apparôitroit le 20 ou le 21 de Mai 1773 ameneroit la fin du monde. . . . Mais cette idée n'est pas neuve; il y a long-temps que les gens qui sçavoient comment le monde a été fait, sçavoient aussi comment il devoit finir. *Jupiter* lui-même dit, dès le premier livre des *Métamorphoses*, que le monde doit périr par le feu;

Esse quoque in fatis reminiscitur adfore  
tempus,

Quo mare, quo tellus, corruptaque Regia  
coeli

Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Mais *Jupiter* ne dit point que ce sera l'effet d'une Comète. Cette idée de la fin

*du monde dura depuis Jupiter jusqu'à notre treizième siècle. Nos Moines en profitèrent , &c. , &c. A quoi tout cela revient-il ? Il n'a pas été question de feu cette année, même dans les bruits populaires , à moins qu'on ne tienne compte de toutes les inepties que les mauvais plaisans ont imaginées , telles que le combat de deux Comètes dont nous serions spectateurs, comme du combat du Taureau , &c. Encore une fois , il n'a été question , généralement parlant , que de l'inondation extraordinaire que le voisinage de huit Comètes , dont le cours est connu , pourroit produire lorsque la Terre se trouveroit sur leur passage. L'endroit des *Métamorphoses d'Ovide* est donc cité aussi mal à propos dans la *Lettre* que le livre des *Institutions Astronomiques* de M. le Monnier où il se trouve une faute d'impression dans la mention du calcul de *Newton* , trois mille pour deux mille , pag. 347 ; la même faute se trouve dans les *Institutions* de *Kail*.*

Enfin , l'anonyme conclut par dire des Parisiens : *ils feront des chansons , &c.* Il pouvoit ajouter qu'ils feroient des dévotions , des restitutions , des

réconciliations , des aumônes , &c.  
C'est ce que l'auteur même du *Mé-  
moire sur les Comètes* n'avoit pas prévu.

Cette production , datée de Gre-  
noble , pourroit bien être une ven-  
geance du petit hydroscope *Jacques  
Parangue* , qui peut-être impute à M.  
*de la Lande* de l'avoir empêché , par  
sa lettre imprimée dans le *Mercur* de  
Juillet 1772 , de faire *gratis* le voyage  
de Paris , pour manifester son talent  
dans la découverte des sources. Il faut  
que celui qui craignoit de se mouiller  
les pieds en voyant de l'eau à plusieurs  
pieds sous terre soit devenu bien intré-  
pide pour ne pas craindre l'effet d'une  
marée de deux mille toises de hauteur.  
Si *Jacques Parangue* entendoit le latin  
je lui dirois : *ne Sutor ultra crepidam*.  
On ne doit pas être surpris que je lutte  
avec tant d'avantage contre lui ;  
*Parangue* n'a que dix ans & j'ai pres-  
que le double de son âge.

LE CHEVALIER DE CINTRES ,  
*Elève du Corps du Génie.*

Je suis , &c.

A Paris ce 10 Octobre 1773.

## L E T T R E II.

*Elizène, Anecdote Ottomane ; par M. d'Ussieux ; à Paris chez Costard Libraire rue Saint Jean-de-Beauvais ; in-8° de 77 pages.*

CETTE *Anecdote* est la sixième du *Décameron François* ou *Recueil de Contes* de M. d'Ussieux. Ces Contes, dans le genre de ceux de M. d'Arnaud, sont tirés de l'histoire de différentes Nations ; outre le mérite de l'intérêt, ils ont encore celui de la variété. L'*Anecdote* dont je vais vous rendre compte, Monsieur, est prise dans les fastes de l'Empire Ottoman, & ce n'est pas celle dont la lecture doit le moins vous attacher.

L'imbécille *Ibrahim* occupoit le trône de Constantinople & se laissoit endormir dans les langueurs de la volupté. On devoit célébrer, dans peu de jours, avec tout le faste ordinaire aux Orientaux, la fête annuelle connue sous le nom de la *Fête des Tulippes*. *Elizène*, qui réunissoit tous les charmes d'une beauté éclatante à ceux de la

première jeuneſſe , *Elizène*, fille du reſpectable *Osman* chef de la religion Muſulmane, ſollicite ſon père de la conduire à cette fête brillante. Le Muphti, qui ſembloit prévoir les maux qui le menaçoient, cède avec peine à ſes inſtances. Ce que redoutoit ce malheureux vieillard arrive. La beauté d'*Elizène* frappe le Sultan ; ſes avides regards ſ'attachent ſur elle, & il annonce au Muphti qu'il élève ſa fille à la dignité de première Sultane. *Ibrahim* devoit le trône aux intrigues d'*Axiane* ſa mère. *Elizène* & ſon père ont recours à elle. Cette femme craignoit de perdre ſon crédit par l'élévation de la nouvelle Sultane favorite. Elle unit ſes intérêts aux leurs : mais tous ſes efforts ne peuvent rien contre la paſſion d'*Ibrahim*. Cependant elle ſournit à *Elizène* les moyens de ſ'y ſouſtraire. Un navire François devoit faire voile vers la fin de la nuit ; elle écrit un billet qu'elle adreſſe au Capitaine pour le prier de conduire à Rhodes la fille d'*Osman*. Le Muphti ne vouloit point ſe ſéparer de cette fille chérie dont la tendreſſe faiſoit toute ſa conſolation : mais *Axiane* lui repré-

sente les maux que causeroit sa fuite ,  
 & le trouble qu'elle exciteroit parmi  
 le peuple , qui croit la prospérité de  
 l'Empire attachée à la présence du  
 chef de la religion. *Osman* va porter  
 cette triste nouvelle à *Elizène*. Cette  
 tendre fille ne peut se résoudre à  
 quitter son père ; elle verse un torrent  
 de larmes dans son sein ; elle veut plu-  
 tôt mourir à ses yeux que partir seule.  
 Dans ce moment on entend dans la  
 cour un bruit d'armes mêlé d'une cla-  
 meur confuse ; ce sont les odieux sa-  
 tellites du Sultan ; le Muphti oublie  
 la promesse qu'il a faite à la mère  
 d'*Ibrahim* ; il accompagne sa fille à tra-  
 vers les sombres détours de ses jardins.  
 » Le souffle le plus léger du vent qui  
 » balance le feuillage , le plus foible  
 » bourdonnement de l'insecte qui se  
 » cache & rampe sous l'herbe ; tout  
 » porte le trouble au cœur des deux  
 » infortunés ; tout les glace de crainte.  
 » Il leur semble que les satellites  
 » d'*Ibrahim* les poursuivent à la trace ,  
 » les pressent , les environnent & sont  
 » près de les saisir. Dans cette  
 » incertitude ils arrivent à  
 » secrète , l'ouvrent & la fr

» Leur ame , alors , se livre à l'espoir  
 » d'échapper à tout danger. Pour arri-  
 » ver au port , il ne leur reste plus  
 » qu'à traverser l'épaisseur d'un taillis  
 » d'environ cent pas d'étendue. Ils en  
 » sortent , & déjà leurs yeux décou-  
 » vrent & le port & la vaste plaine  
 » des mers. Mais , juste Ciel ! quel  
 » objet frappe en même-temps leur  
 » vue ? Le pavillon François , déployé  
 » tout entier , flottoit au gré du vent ,  
 » & le navire , emporté d'un cours  
 » rapide , fuyoit loin du rivage ».

La force abandonne ce malheureux  
 père & sa fille ; ils tombent sur le sable  
 & y restent sans mouvement , épuisés  
 par la douleur. Revenu à lui , *Osman*  
 se souvient d'une grotte souterraine  
 où , pendant les derniers troubles , il  
 avoit dérobé l'aîné de ses enfans à l'œil  
 de ses ennemis , & où ce fils avoit  
 terminé ses jours. Il y conduit *Elizène*.  
 » L'entrée étoit si basse , que d'abord  
 » ils furent obligés de marcher pres-  
 » qu'en rampant. Mais la voûte s'éle-  
 » vant à mesure qu'ils avançoient , ils  
 » marchèrent avec plus de facilité.  
 » Ils s'arrêtèrent aux pieds du monu-  
 » ment placé vers le centre de la  
 » grotte , où regnoient par-tout d'é-



» païsses ténèbres. Au lieu de cette  
» nuit profonde, *Elizène* ne put se  
» défendre d'un mouvement de ter-  
» reur. Elle se tenoit fortement atta-  
» chée de ses deux mains à la main  
» de son père, qui s'assit enfin avec  
» elle sur la mousse dont étoit revêtue  
» la base du tombeau. A peine s'y  
» furent-ils reposés qu'un bruit vint  
» les frapper. Ils prêtent l'oreille, &  
» reconnoissent que les Gardes, con-  
» duits par *Sélim*, sont répandus dans  
» le taillis. *Elizène* & le Pontife les  
» entendent se dire les uns aux autres :  
» Elle nous est échappée, mais ce bois  
» la cache sans doute, cherchons de  
» tous côtés avec soin ».

Après une longue & vaine recherche,  
les Gardes abandonnent le bois; *Sélim*  
leur chef, & l'un des principaux fa-  
voris du Sultan, n'osoit les ramener  
au Palais; suivi de sa troupe en dé-  
sordre, il marchoit tout pensif, lors-  
qu'il trouve sur le sable un turban  
souillé de poussière & une lettre dont  
le sceau n'a pas encore été brisé; il  
voit que ce sceau est celui de la Sul-  
tane mère, & que la lettre est adressée  
au Capitaine du vaisseau qui vient de

partir ; il reconnoît aussi le turban que doit porter le chef de la Religion. *Osman* & *Elizène* avoient oublié ce turban & cette lettre dans le désordre de leur évanouissement. *Sélim* va les porter au Sultan, qui, se voyant trahi par sa mère, la condamne à un éternel esclavage dans le fond du Serrail. La nuit la plus profonde avoit remplacé le jour, & les deux infortunés renfermés dans la grotte, se consultoient sur les moyens les plus favorables à leur évasion. Après bien des incertitudes, ils conviennent qu'*Osman* retournera dans son Palais, qu'il y fera la nouvelle de la fuite de sa fille & que toutes les nuits il lui portera des vivres jusqu'à ce qu'ayant gagné par des largesses le chef d'un nouveau navire, ils puissent partir ensemble chargés de leurs effets les plus précieux. Tout réussit pendant quelque temps comme ils l'avoient espéré. Le Muphti retourne chez lui. Son absence commençoit à élever parmi le peuple une sédition qui pouvoit devenir dangereuse pour le Sultan : le Pontife a la générosité de l'appaiser & de ramener les rebelles à l'obéissance. *Ibrahim* corrompt par des

promesses tous ceux qui environnent *Osman*. Un second navire François doit dans quelques jours partir pour l'Egypte. Le Muphti se confie à *Achmet* qui le servoit fidèlement depuis près de quarante années ; il le presse d'aller demander au Capitaine une double place pour deux infortunés ; mais *Achmet* étoit gagné comme les autres par l'espérance d'une brillante fortune auprès du Sultan ; il trahit son maître ; l'infortuné Muphti & sa fille arrivés au lieu du rendez-vous , se voyent aussitôt environnés d'une haye de Soldats commandés par *Sélim*. » *Eli-*  
 » zène pousse un cri lamentable , &  
 » se jette désespérée sur le sein du  
 » Pontife. Ses bras s'enlissent avec  
 » effort autour de son père. *Osman* la  
 » ferre d'un lien semblable : dans cet  
 » état : Barbares , s'écria-t-il, n'appro-  
 » chez point ; craignez ce ciel , ce  
 » juste ciel , qui m'entend & qui vous  
 » condamne ; respectez ces cheveux  
 » blanchis dans le service de votre  
 » Religion ; respectez une fille dans les  
 » bras de son père, ou, si votre fureur  
 » s'obstine à me la ravir , venez , ne  
 » craignez point. Essayez sur nous

» deux vos mains cruelles. Frappez,  
 » & que nous mourions l'un & l'autre  
 » sous vos coups.

» Déjà *Sélim* & ses gardes se jettent  
 » sur eux. Ils cherchent à les désunir :  
 » tous leurs efforts sont inutiles. On  
 » croiroit que le ciel attache par une  
 » chaîne indissoluble le père à la fille.  
 » Plus les soldats redoublent d'efforts,  
 » plus ils opposent de résistance. *Sélim*,  
 » furieux de tant d'obstination , le  
 » barbare *Sélim* tire alors son glaive  
 » du fourreau , & le faisant briller aux  
 » yeux du vieillard : Téméraire , dit-  
 » il , cède ta fille , ou ce fer t'abat à  
 » mes pieds. Le Pontife , loin de s'é-  
 » pouvanter à cette menace , serre sa  
 » fille d'un bras plus vigoureux : *Sélim*,  
 » répondit-il , je te l'ai déjà dit , frappe,  
 » & donne-moi la mort , si tu veux  
 » m'arracher *Elizène*. Il parloit encore,  
 » & *Sélim* lui plonge deux fois dans le  
 » sein le glaive dont il est armé. Le  
 » sang jaillit à gros bouillons sur  
 » *Elizène* ; le Pontife tombe sans force  
 » & sans couleur ; & sa fille , pâle ,  
 » inanimée , toute degoutante du sang  
 » de son père , est enfin arrachée au  
 » vieillard. Les Gardes , insensibles à  
 » ses cris , à ses larmes , à ses sanglots

» douloureux & répétés , l'emmènent  
» de force vers le Serrail.

» Tant qu'ainsi entraînée par ces  
» barbares , elle put voir son père , ses  
» yeux ne s'en détournèrent point un  
» seul instant ; mais sitôt que l'éloi-  
» gnement l'eut dérobé à ses regards :  
» Je te perds , s'écria-t-elle , c'en est  
» fait , ô mon père , je te perds , & tu  
» vas expirer. Elle se fait accablée de  
» douleur , & baissant un œil mourant  
» qui s'arrête sur elle-même. Mais ,  
» ô Dieu ! quel nouveau frisson par-  
» court tous ses membres ? Que vois-  
» je ? Où suis-je ? Juste ciel ! c'est du  
» sang . . . c'est le sang de mon père !  
» quoi donc , *Elizène* toute trempée  
» du sang de son père ! ah ! barbares .  
» La douleur qui l'opprime étouffe la  
» voix dans sa bouche ; le sang se  
» glace dans ses veines ; elle tombe  
» mourante comme son père , & les  
» Gardes sont contraints de s'arrêter  
» pour la rendre à la vie ». Cependant  
le vieillard reprend ses sens , il re-  
cueille ses forces avec peine , & , tout  
couvert de sang , il a encore le cou-  
rage de prendre le chemin du Serrail  
où sa fille étoit déjà entraînée par les  
satellites de *Sélim*. Ce spectacle sou-

lève d'indignation les Spahis & les Jannissaires. Ils prennent les armes en faveur du Pontife & jurent que sa fille lui sera rendue. Mais le Muphti obtient d'eux qu'il ira avant tout demander au Sultan la liberté d'*Elizène* & la punition de *Sélim*. *Ibrahim* est sourd à toutes ses représentations ; le Serrail est investi ; toute la ville devient le théâtre d'une révolte générale. Maîtres du Palais , les Spahis courent à l'appartement d'*Ibrahim* & se jettent sur lui. Vainement tente-t-il de les attendrir : renversé sur le marbre il y rend la vie dans les nœuds d'un cordon fatal, & l'on entend s'écrier d'une commune voix : *puisse cette mort tragique servir à jamais d'exemple aux tyrans !* *Elizène* est rendue à son père.

Les situations que M. d'*Ussieux* a rassemblées dans *Elizène* sont terribles & pathétiques , & le style est tout à fait analogue au sujet qui d'ailleurs présente une très-belle leçon sur les fureurs & l'aveuglement du despotisme, & qui montre que, dans toutes les espèces de gouvernement, ce fléau redoutable produira toujours les mêmes effets. Enfin , Monsieur , cette nouvelle *Anecdote* doit faire desirer avec

impatience la publication de celles qui doivent la suivre, & ce Recueil de petits Romans fera un des plus agréables qu'on nous ait donnés depuis long-temps.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur quelques objets de Littérature, entr'autres sur les bornes dans lesquelles devroient se renfermer nos différens Journaux.*

L'ANALYSE très-bien faite que vous avez donnée d'un ouvrage qui a paru l'année dernière, & qui a été réimprimé cette année sur l'*Art de faire & d'employer le vernis, ou l'Art du Vernisseur, Peintre, Doreur*, par le sieur *Watin* \*, m'a déterminé à en faire l'emplette. Je l'ai lu avec plaisir, & si vous me le permettez, Monsieur, je vous ferai part de quelques idées qui m'ont été suggérées par une réflexion bien judicieuse qui se trouve dans la *Préface* de ce livre. L'auteur, après avoir rapporté qu'il parut en 1733 un *Traité sur le Vernis*, rempli de faux principes & d'inconséquences, copié néanmoins fervile-

\* Voyez l'*Année Littéraire* 1772, Tome IV, page 156, & la présente *Année Littéraire* 1773, Tome III, page 114.

ment par tous ceux qui depuis ont écrit sur le Vernis, l'auteur, dis-je, s'exprime ainsi : » Le temps qui devoit » éclairer nos idées & rectifier nos » connoissances ne fait qu'accréditer » nos préjugés , lorsqu'on multiplie » ainsi les autorités qui les présentent. » On pourroit souvent graduer la fi- » liation de tous les livres d'un même » rayon , & l'on trouveroit presque » toujours que le plus ancien ne dif- » fère du plus moderne que par le » titre. Que résulte-t-il de-là pour les » Arts ? Un Traité se publie : quelques » années après , à l'aide d'un nouveau » frontispice , il se représente comme » neuf : commence-t-il à vieillir ? Il » se reproduit sous une forme nou- » velle ; il s'annonce comme n'ayant » jamais paru : l'Artiste le croit, l'a- » chète ; il s'imagine surpasser ses » devanciers , être bien au-delà de » leurs connoissances ; mais souvent » il n'a reçu que leurs erreurs ; il est » moins avancé encore , car il a la » prévention de plus ; aussi voyons- » nous certains Arts ne faire pendant » des siècles aucun pas vers la perfec- » tion. Il seroit donc à desirer que , » dans cette intéressante partie , l'on



» ne pût obtenir l'impression d'aucun  
 » ouvrage qu'on ne mît à la tête du  
 » livre les noms de tous les auteurs  
 » qui ont traité le sujet, qu'on n'in-  
 » diquât à quel terme tel siècle en  
 » est resté, quel progrès tel autre a  
 » fait, à quel point le siècle présent  
 » se trouve; qu'on ne déterminât enfin  
 » quelle est la masse actuelle des con-  
 » noissances, afin de partir de-là pour  
 » combattre les préjugés ou proposer  
 » des idées nouvelles. Si jamais cette  
 » police pouvoit s'observer, l'ému-  
 » lation naîtroit, & les Arts marche-  
 » roient d'un pas rapide à la perfec-  
 » tion ».

Oui, Monsieur, il seroit à souhaiter  
 que cette police pût s'établir; les Arts  
 & les Artistes se perfectionneroient  
 sans doute, & le Public ne seroit plus  
 la dupe d'un fatras de livres nouveaux  
 qui ne sont rien moins que neufs, &  
 qui ne renferment que des compila-  
 tions d'erreurs sur les Arts dont ils  
 traitent. En votre qualité de Journal-  
 iste, &, passez-moi l'expression;  
 d'Inspecteur de Police sur la Littéra-  
 ture, je vous dénonce deux ouvrages  
 nouveaux de ce genre; votre autorité  
 littéraire doit arrêter ce brigandage.

du vinaigre , de l'eau de vie , du miel de Narbonne ( pages 21 , 25 , 4<sup>e</sup> partie ) , tandis que je lis dans l'ouvrage du sieur *Watin* , que toute substance phlegmatique est absolument contraire au vernis ; qui fait fondre du karabé dans de l'esprit de vin , tandis que cette fusion est encore un problème en Chimie ; qui nettoie des tableaux avec des oignons ( page 11 ) , dégraisse l'huile avec des oignons ( page 60 ) , raccommode les porcelainés cassés en les frottant d'ail ( pag. 69 ) , amollit l'acier avec une gouffe d'ail ( p. 75 ) ; emploie enfin des porreaux & du poivre , & prend à la cuisine toutes ses drogues pour les Arts. De bonne foi , peut-on se jouer ainsi du Public ? Voilà pourtant la quatrième Partie de cet Ouvrage ! & les trois premières ne sont pas meilleures : je pourrois les parcourir avec vous ; mais je crains d'abuser de votre temps & de votre patience.

Qu'on eût écrit de pareilles bévues en matière de littérature , quel déluge , bon Dieu , de critiques , de réponses , de satyres , de sottises , eût inondé le Public ! Mais ce sont des livres sur les Arts , des livres qui doivent sans cesse

frir la pratique jointe au raisonnement , dont les moindres fautes , elles ne sont pas directement contraires à la Société , maintiennent l'ignorance , perpétuent l'erreur , étouffent l'émulation : il n'importe : en fait d'Arts , on a la liberté de dire les plus grandes platitudes , de faire les plus misérables larçons ; personne ne s'en plaint , & ne se récrie. Messieurs les Journalistes eux-mêmes , d'ailleurs très-excellens littérateurs , mais peu initiés dans les Arts , pour se dispenser de suivre un ouvrage sur cette partie , l'en réfuter les erreurs , d'en relever les plagiats , se sauvent adroitement par de vagues louanges sur l'Art & sur l'Artiste , en transcrivant quelques ambeaux de la Préface. Et voilà un compte rendu ! En vérité , Messieurs , vous êtes trop universels ; & , pour vouloir parler de tout , vous ne parlez pas assez sur chaque chose , . . . . Ah ! si l'on me remettoit jamais le gouvernement littéraire , je voudrois assigner à chacun son rang & ses limites.

Vous , Monsieur , par exemple , & votre terrible antagoniste le *Mercur* (j'aime assez le pour & le contre) ne traiteriez que de l'Histoire , de la

affreux. Il paroît démontré dans l'ouvrage du sieur *Watin* qu'un Livre intitulé le *Parfait Vernisseur* n'est qu'une copie littérale d'un autre mauvais *Traité du Vernis* enflé d'une compilation de méchantes recettes rapportées dans le *Dictionnaire ou Journal Economique*. D'après la réfutation positive qu'en avoit faite le sieur *Watin*, ceux qui vouloient écrire sur le vernis n'avoient d'autre parti à prendre que de combattre ce dernier, si mal-à-propos il a critiqué de bons ouvrages, ou, s'il n'a indiqué que de bons procédés de son Art, qu'à les adopter & à s'en parer. Au lieu de cela, un nouveau *Dictionnaire sur les Arts & Méiers* rédigé par le sieur *Joubert* de l'Académie de Bordeaux, répète & canonise, à l'article *Vernisseur*, tous les procédés & recettes du *Parfait Vernisseur*; il le cite expressément, & laisse dans sa nouvelle édition toutes les fautes de l'ancienne, relevées par le sieur *Watin*, sans le citer ni pour ni contre.

L'autre ouvrage ne mérite pas moins votre animadversion. Il est intitulé: *Etrennes de Minerve aux Artistes, ou Encyclopédie Economique contenant*

teurs quelques injonctions particulières qui ne gâteroient rien à leurs ouvrages • le *Journal Ecclésiastique* seroit plus correct ; celui de *Médecine* plus circonfpect sur les faits qu'il cite, attendu qu'il importe à l'humanité de ne pas consacrer légèrement tous ceux qu'adopte l'ignorance Provinciale. Le *Spéctateur François* marcheroit sur les traces d'*Adisson* ; il courroit moins après les petites phrases & le bel-esprit. Je dirois à l'auteur de la *Gazette d'Agriculture, du Commerce & des Finances* de moins compiler les avis des différentes Provinces ; je voudrois que le *Journal Economique* remplît avec plus de célérité ses engagements ; enfin , que le *Journal Encyclopédique* ne fût plus une bigarrure , & qu'il renfermât seulement de bons morceaux sur la Philosophie & la Morale , lesquels commencent à y devenir fort rares. Je ne parle pas des *Ephémérides du Citoyen* , dont heureusement nous sommes délivrés.

Que dites-vous , Monsieur , de cette police dont j'ai conçu l'idée en lisant le projet de celle du sieur *Watina* ? Les Arts & les Sciences en profiteroient à coup sûr. Occupés chacun

dans votre partie de ce qui la concerne , vous ne porteriez plus la faux dans des moissons étrangères. Vous n'auriez pas , à la vérité , le rare honneur d'être universels ; mais vous mériteriez bientôt la réputation d'être plus profonds , plus réfléchis ; vos extraits seroient mieux analysés , plus fidèles , plus utiles ; ce ne seroit plus un titre , quand on auroit été critiqué dans un Journal , pour avoir droit aux louanges d'un autre ; on blâmeroit , on loueroit avec discernement , avec justice , & il y auroit moins de partialité quand il y auroit moins de concurrence.

Mille pardons , Monsieur , d'oser , avec aussi peu de précautions , vous dire , & à Messieurs vos confrères , la vérité. J'ai cru qu'accoutumés , comme vous l'êtes , à l'écrire si souvent aux autres , vous ne vous défendriez pas de l'entendre une fois à votre tour : & de tous ceux à qui je me plais à la présenter aujourd'hui , j'ai cru , Monsieur , devoir vous adresser préférablement la parole , vous regardant comme le plus véridique & le plus franc.

Je suis , &c.

*A Paris ce 12 Octobre 1773.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE,

## LETTRE IV.

*Séance publique tenue le 20 Juin 1773  
dans le Salon du Jardin des Plantes,  
par l'Académie des Sciences, Arts &  
Belles-Lettres de Dijon, avec Messieurs  
les Députés du Collège de Médecine,  
pour l'ouverture du premier Cours de  
Botanique ; à Dijon chez Caussé  
Imprimeur du Parlement, de la Ville  
& de l'Académie des Sciences ; Bro-  
chure in-8° de 53 pages.*

**T**EL est, Monsieur, le titre d'une  
Brochure consacrée à l'éloge d'un  
des établissemens les plus utiles à  
l'humanité ; elle renferme trois Dis-  
cours prononcés à ce sujet à la Séance  
ANN. 1773. Tome VI. D

de l'Académie de Dijon. L'établissement dont il s'agit est celui d'une Ecole de Botanique dans cette Capitale de la Bourgogne : il vient d'être formé par les soins de M. *Legouz de Gerlan*, ancien Grand - Bailli de la Noblesse du Dijonnois, qui a fait don à l'Académie d'un jardin des plantes qui étoit de première nécessité pour cette Ecole.

Le premier Discours est de M. *Maret*, Secrétaire de cette Compagnie pour la partie des Sciences, & dont je vous ai déjà fait connoître plusieurs ouvrages très-estimables. Ce sçavant Académicien y montre l'utilité de la nouvelle fondation. Il seroit à souhaiter qu'on pût former, au moins dans les Capitales de toutes les Provinces, des établissemens destinés à instruire gratuitement ceux qui veulent se livrer à la pratique des différentes parties de la Médecine. » La » vie des habitans des villages & de » la plupart des petites villes est con- » fiée à des soins peu éclairés, & » souvent à des mains d'une dextérité » au moins suspecte, On ne peut se



» diffimuler que si des épidémies  
 » meurtrières dévastent fréquemment  
 » nos campagnes , ces funestes évène-  
 » mens ne doivent pas moins être at-  
 » tribués à la nature des secours don-  
 » nés aux malades , qu'à la malignité  
 » des maladies qui engagent à y re-  
 » courir. Cette terrible vérité ne peut  
 » être méditée sans émotion ; mais ,  
 » en nous attendrissant sur des maux  
 » aussi funestes que réels, soyons équi-  
 » tables , poursuit l'auteur , & nous  
 » verrons que ces maux ont pour  
 » cause l'insuffisance des moyens em-  
 » ployés pour répandre l'instruction ;  
 » que, dans l'état présent des choses,  
 » il est impossible qu'avec la volonté  
 » la plus décidée de s'instruire , les  
 » Chirurgiens de campagne soient  
 » tous assez instruits pour ne pas cou-  
 » rir le risque de se tromper souvent.  
 » Parcourir en un seul jour plusieurs  
 » villages , souvent très-éloignés les  
 » uns des autres ; braver dans ces  
 » courses l'intempérie de toutes les  
 » saisons ; avoir à gouverner des ma-  
 » lades indociles , & qui souvent ,  
 » par stupidité ou par nonchalance ,

» dissimulent la moitié de leurs maux ;  
» faire des avances en drogues avec  
» la certitude d'en perdre une grande  
» partie ; s'épuiser en fatigues , sans  
» espoir d'une reconnoissance pro-  
» portionnée à ses travaux ; en un  
» mot , compromettre sa santé & sa  
» fortune : voilà à quoi sont exposées  
» les personnes qui se consacrent au  
» service des malades de la campagne.  
» Leur position n'est pas assez avanta-  
» geuse pour flatter l'ambition des  
» gens à qui la fortune peut frayer  
» une autre route. Il en résulte que  
» ceux qui s'engagent dans celle-ci ,  
» étant pour la plupart hors d'état  
» de faire des dépenses considérables,  
» se voient forcés à se contenter de  
» demi-connoissances, & restent dans  
» une ignorance en quelque façon in-  
» vincible. En effet , si nous exceptons  
» Orléans , Rouen & Metz , où l'on a  
» nouvellement ouvert des Ecoles  
» publiques de Chirurgie, c'est à Paris,  
» à Montpellier , & dans les Villes où  
» sont établies des Facultés de Méde-  
» cine , que les Etudiens doivent aller  
» chercher à s'instruire , & ils ne peu-

» vent s'y rendre & y séjourner qu'en  
» faisant des dépenses au-dessus des  
» forces de la plûpart d'entr'eux. »

Le seul moyen de remédier à ces inconvéniens, seroit donc d'établir des Écoles où l'on donneroit des leçons publiques & gratuites sur l'Anatomie, l'Histoire des maladies, les Accouchemens, les opérations Chirurgicales, la Chimie, la Botanique, &c. Mais de toutes ces différentes Sciences, la dernière étoit la plus difficile à cultiver dans cette ville, parce qu'elle exige de plus grandes dépenses. Avoir levé cet obstacle, c'est avoir facilité l'établissement entier qui fait l'objet des vœux de tous les bons citoyens. Il étoit impossible d'enseigner la Botanique sans un jardin d'une vaste étendue, sans des bâtimens appropriés à la conservation des plantes; au lieu que pour l'Anatomie, la Chimie, & les autres parties de la Médecine, on n'a besoin que d'un amphithéâtre, d'un laboratoire, de quelques instrumens, & tout cela est bien moins dispendieux. Les Médecins se plaignent de ne pouvoir

employer les plantes dont ils ont besoin ; & les Apothicaires, trop incertains du débit de leurs drogues pour conserver beaucoup de ces plantes qu'il faut renouveler chaque année, n'en ramassoient que très-peu & se chargeoient à peine des plus usuelles.

» Cette partie de la Pharmacie est  
 » entre les mains de femmes igno-  
 » rantes, ou dont les connoissan-  
 » ces sont si bornées, qu'elles font  
 » tous les jours les plus dangereuses  
 » équivoques. Le Jardinier de l'Aca-  
 » démie, instruit par M. *Durande*, &  
 » surveillé par le Directeur du Jardin,  
 » ramassera avec soin toutes les plan-  
 » tes usuelles, & l'on pourra recourir  
 » à lui avec confiance pour se les pro-  
 » curer. Le Jardin d'ailleurs offrira en  
 » tout temps des pièces de comparai-  
 » son, à l'aide desquelles on pourra  
 » apprécier les plantes que l'on aura  
 » tirées de la campagne. En été, l'on  
 » pourra les comparer avec celles  
 » qu'on y aura élevées ; en hyver,  
 » avec celles de l'herbier donné à  
 » l'Académie par M. *Durande*, & avec  
 » les tableaux dont M. *Legouz* a décoré

» ce fallon. On n'aura plus à craindre  
 » d'erreur en ce genre; avantage d'au-  
 » tant plus inestimable, que cette er-  
 » reur est plus dangereuse. Il n'est pas  
 » jusqu'aux plantes économiques &  
 » aux étrangères, précieuses par leur  
 » rareté, dont le jardin de M. *Legoux*  
 » ne favorisera l'usage & la culture.»

Ce Discours fut terminé par un événement qui fait autant d'honneur à la modestie de M. *Legoux* qu'à la sensibilité de ses concitoyens. M. *Maret* déclare que lui & ses confrères avoient élevé dans ce fallon un monument qui devoit attester à jamais leur reconnoissance; il se plaint de ce qu'il a fallu sacrifier au bonheur de jouir de la présence de leur bienfaiteur la satisfaction d'avoir son image sous les yeux. » Joignez, dit-il en s'adressant à l'assemblée, joignez vos instances aux nôtres pour triompher d'une modestie qui nous afflige; forcez M. *Legoux* à reconnoître que, si mendier les témoignages de la gratitude, c'est foiblesse, s'opposer à l'expression de ce sentiment, c'est imposer une loi qui blesse la déli-

## 80 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» catesse de ceux que l'on oblige. Que  
» vos mains placent dans ce fallon le  
» buste que celles de l'amitié & de la  
» reconnoissance y avoient élevé, »

Cette proposition fut accueillie par des applaudissemens universels. Le buste du généreux fondateur que l'on avoit déposé chez le Jardinier, fut apporté ; on lui mit une couronne de feuilles de chêne, & il fut placé sur la gaine par Madame d'Agvín, Première Présidente de la Chambre des Comptes qui, avec plusieurs autres Dames, assistoit à cette Séance.

Le second Discours est de M. Legoux lui-même. Un rhume ne lui permit pas de le prononcer, & M. de Morveau en fit pour lui la lecture. Ce bienfaiteur de sa patrie y expose les motifs qui l'ont engagé à donner le Jardin des plantes, & chaque page de son Discours respire l'amour des Arts & de l'humanité. Voici un vœu bien digne d'une ame telle que la sienne. » Quel bonheur, s'écrie-t-il, » si, dans ce siècle où les Arts se perfectionnent, il se trouvoit de ces » heureux génies, de ces cœurs sus-

» ceptibles de cette humanité qui ca-  
 » ractérise les grandes ames , qui  
 » voulussent pénétrer dans le sanc-  
 » tuaire de la Nature , nous dévoiler  
 » les vertus particulières de chaque  
 » plante , en analyser les principes ,  
 » en constater les effets par des ex-  
 » périences , en montrer les usages  
 » & les différentes combinaisons !

» Quelle reconnoissance , quels  
 » hommages ne devoit-on pas leur  
 » rendre ? Mille couronnes civiques  
 » décoreroient leur front. Non, Mes-  
 » sieurs , l'Eternel n'a rien fait en  
 » vain ; chaque grain de sable entre  
 » dans l'équilibre de l'Univers ; les  
 » plantes ne nous ont pas seulement  
 » été données pour être l'ornement  
 » de la terre. Heureux le génie qui  
 » nous révéleroit tant d'utiles secrets  
 » que la paresse ou l'inconstance  
 » ont laissé perdre ! Qu'ils seroient  
 » grands , ces Princes & ces Puissans  
 » de la Terre , s'ils vouloient ré-  
 » pandre les trésors qu'ils emploient  
 » dans le luxe & la frivolité , pour  
 » exciter les talens , former des Sujets  
 » entièrement occupés de ces vues ,

» & d'ailleurs libres de tous soins !  
 » Les obstacles s'applaniroient bien-  
 » tôt, & le zèle, soutenu par les  
 » bienfaits, triompheroit des maux  
 » qui nous accablent ; l'utilité publi-  
 » que seroit le fruit de leurs travaux.  
 » & l'encens fumeroit sur les autels  
 » que la reconnoissance élèveroit à  
 » leur honneur.

» *Descartes* avoit formé le projet  
 » de soumettre le mécanisme du  
 » corps aux calculs & à la démonstra-  
 » tion : que les Philosophes, disoit-il,  
 » qui se dévouent au bonheur de  
 » l'humanité, travaillent à cet objet ;  
 » que les uns commencent où les au-  
 » tres auront fini ; qu'ils y joignent  
 » les travaux de plusieurs siècles ;  
 » qu'ils appellent à leur secours l'Ana-  
 » tomie & la Botanique ; qu'ils y  
 » ajoutent de profondes réflexions,  
 » & ils dissiperont les nuages épais  
 » dont la Nature s'enveloppe. Le suc-  
 » cès n'en sera pas difficile sous un  
 » gouvernement sage, & sur-tout si  
 » le Trône protège l'étude & les tra-  
 » vaux.

» Tout ce qui est soumis à l'empire



» des sens peut être apperçu & calculé.  
 » En prolongeant les jours des grands  
 » Hommes, les connoissances se mul-  
 » tiplieront, & peut-être, après avoir  
 » travaillé efficacement sur les orga-  
 » nes des corps, on pourroit encore  
 » rectifier les mouvemens de l'âme,  
 » lui donner des sensations plus justes  
 » & plus réglées; on pourroit même  
 » ranimer l'inertie des organes affoi-  
 » blis, ou modérer l'excès de leur  
 » jeu.» Vous applaudirez, Monsieur,  
 à ces vues si bienfaisantes, si philo-  
 sophiques, & vous ferez de l'avis de  
 M. Legoux qui ajoute que, s'il est diffi-  
 cile de les remplir, au moins est-il  
 louable d'en chercher les moyens. Il  
 finit par rendre à son tour le tribut  
 d'éloges dû à Messieurs du Collège  
 de Médecine de Dijon qui ont secon-  
 dé avec empressement & sans intérêt  
 l'établissement de cette Ecole de Bo-  
 tanique, & à l'Académie de la même  
 ville qui en a pris la direction.

Le troisième & dernier Discours  
 qui fut prononcé à cette séance, est  
 de M. Durande, Docteur en Médecine  
 & Professeur de la nouvelle Ecole. Il

#### 84 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

a pour objet l'utilité de la Botanique. L'auteur y fait voir combien en physique les observations & les expériences donnent des lumières plus certaines que tous les systèmes & toutes les conjectures imaginables. Un seul fait suffit pour appuyer cette vérité.

» Pendant combien de siècles n'a-t-on  
 » pas soutenu dans les Ecoles, que la  
 » putréfaction donnoit naissance aux  
 » insectes & à plusieurs plantes qui  
 » paroïssent imparfaites ? Les expé-  
 » riences de *Rhédi* & de *Micheli* firent  
 » en peu de temps ce que le raison-  
 » nement n'avoit pu opérer ; & celles  
 » de *M<sup>rs</sup> de Reaumur* & *Linnée*, en  
 » nous faisant connoître de plus en  
 » plus combien l'imagination avoit  
 » besoin d'être réglée par l'observa-  
 » tion, ont fait rougir ceux qui avoient  
 » soutenu les systèmes sur la généra-  
 » tion univoque & équivoque. Le  
 » hazard n'est plus qu'un vieux mot  
 » dépourvu de sens, incapable de  
 » produire aucun être organisé. La  
 » formation du plus petit des insectes,  
 » d'un moucheron, si bien propor-  
 » tionné dans toutes ses parties, n'est

» pas plus le résultat d'un mouvement  
» confus ou d'un arrangement fortuit,  
» que celle d'un éléphant ; la mousse ,  
» ainsi que le chêne , est l'enfant de  
» la Nature , & la putréfaction n'est  
» qu'un principe destructeur. Aujourd'  
» d'hui le bled , l'orge , l'avoine , ne  
» sont plus capables de produire de  
» mauvaises herbes dans un champ.  
» On n'en accuse que les graines sur-  
» pflues mêlées avec les semences ,  
» ou transportées par les vents , & les  
» terres surchargées de racines inu-  
» tiles. Les insectes , ainsi que les  
» plantes , deviennent le produit né-  
» cessaire d'autres végétaux ou ani-  
» maux de même espèce. La Nature ,  
» aussi avare dans la dépense qu'elle  
» est magnifique dans l'exécution ,  
» soumet à ses loix immuables jus-  
» qu'aux plus petites parties de la  
» matière , perpétue constamment les  
» êtres par d'autres êtres semblables ,  
» & sa grandeur se reconnoît jusques  
» dans les plus petits objets. »

M. *Durand* rentre plus particuliè-  
rement dans son sujet en admirant la  
beauté & la multiplicité des moyens

que la Nature met en usage pour reproduire & perpétuer les plantes. Les animaux ne se perpétuent que par le concours de deux êtres de différent sexe ; mais la Nature réunit le plus souvent le fruit & la fleur sur une même plante , & , dans le nombre immense de végétaux qui couvrent la face de la terre , à peine en est-il la dixième partie où les organes de la reproduction se trouvent séparés sur différens pieds. L'accouplement d'animaux de différens genres donne une espèce bâtarde qui ne peut se reproduire. Le mélange des végétaux au contraire forme , au lieu de mulets , des espèces vraies , franches & qui se perpétuent dès la première génération. » La vertu reproductive de » la Nature dans les semences , nous » étonne par sa prodigieuse fécondité. » Une seule tête de pavot peut donner » huit mille graines , dont chacune » renferme une plante dont la naissance n'est plus qu'un développement. Une capsule de tabac peut » contenir jusqu'à trente-six mille graines. Tous les rameaux d'un orme au

» Printemps se chargent de graines  
» extrêmement pressées les unes con-  
» tre les autres. M. *Dodart* en compta  
» seize mille quatre cens quarante sur  
» un rameau de huit pieds. L'arbre avoit  
» plus de dix branches semblables ;  
» ainsi elles étoient chargées d'un  
» million six cens quarante-cinq mille  
» graines. Un orme vit plus de cent  
» ans ; l'imagination se refuse à calcu-  
» ler les productions annuelles qui  
» émanent d'une seule graine, & ce-  
» pendant la Nature ne se borne point  
» à cette voie pour la régénération  
» des plantes ; elle distribue des ger-  
» mes féconds dans toutes leurs par-  
» ties. Le bourgeon est une plante ;  
» c'est ce qu'on reconnoît, si on le  
» sépare pour lui faire prendre racine  
» ou le greffer : opération que *Tali-*  
» *cotius* avoit ridiculement imaginé  
» pouvoir réussir sur les hommes. Les  
» racines sont pourvues de germes  
» propres à produire des branches ,  
» & les drageons qu'elles poussent  
» sont autant de nouvelles plantes.  
» Les branches renferment des raci-  
» nes ; couchées en terre , elles four-

» nissent de nouvelles plantes : c'est  
 » la *marcotte* ou le *provin* ; séparées  
 » même du tronc , elles fournissent  
 » des racines , c'est la *bouture* , &c. »

L'auteur s'étend ensuite sur la salubrité des alimens que fournit le regne végétal. Il nous apprend que cette sorte de nourriture forme une espèce de savon propre à unir celles de nos humeurs qui semblent se fuir réciproquement , quoique leur division nous plonge dans l'état le plus dangereux , & il remarque que ses fucs , plus légers , plus délicats , pourvus de sel fixe , sont moins susceptibles de cette chaleur extrême , de cette volatilisation qui répand partout les parties putrides & pestilentielles des substances animales. Il observe encore que les épidémies mortelles se font ordinairement sentir après une privation entière de végétaux. Les gelées excessives de 1709 produisirent la peste à Dantzick & à Hambourg. Dun autre côté , les maladies putrides qui ravageoient continuellement la ville de Londres y sont devenues très-rares depuis que

la nourriture végétale y est plus commune. Les Perses , du temps de *Cyrus* , ne vivoient que de végétaux , ainsi qu'un grand nombre des plus fameux Héros de l'Antiquité , tels qu'*Epaminondas* , *Aristide* , *Périclès* , *Manlius - Curius* , l'Empereur *Probe* , &c , qui tous portèrent au plus haut point la force & la bravoure. » Eh ! » qui croiroit aujourd'hui que la con- » noissance des propriétés d'une » herbe , d'un *gramen* sauvage , qui , » du temps de *Diodore* , croissoit en- » core naturellement en Sicile , pût » avoir la plus grande influence sur » le bonheur des hommes , qu'elle » eût pu les tirer des bois où ils vi- » voient de glands & de racines , » pour les réunir en société. L'habi- » tude de trouver dans le bled un » aliment aussi substantiel que sain , » nous fait perdre aujourd'hui de vue » tout le mérite d'une aussi belle dé- » verte ; les hommes en furent si » émerveillés , qu'ils crurent devoir » accorder des honneurs divins & » célébrer annuellement des Fêtes » pour témoigner leur reconnoissance

## 50 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

à l'auteur d'un bienfait aussi signalé.»

La transmigration, en naturalisant les plantes utiles, nous a aussi rendu les services les plus importants. La plupart de nos végétaux sont étrangers : le maïs & le riz viennent du Levant, les pommes de terre de l'Amérique septentrionale, le topinambour du Brésil, les pêches de Perse, les Abricots d'Arménie, les prunes de damas de Syrie, les cerises de Céraphonte dans le Pons, l'oranger des Indes, le citronnier de Médie, de Syrie & de Perse, le coignassier des bords du Danube. Le lin cultivé en Egypte commençoit à peine à être connu des Grecs du temps de *Pythagore* : l'usage qui en est devenu plus commun, ainsi que du chanvre, a fait disparoître la lèpre & les autres maladies de la peau qui affligoient autrefois l'homme à tel point, qu'on comptoit jusqu'à dix-neuf mille ladreries en France. Quels autres avantages ne retire-t-on pas des plantes relativement aux différens Arts ? Les huiles, les baumes, les résines, les gommés que produisent les plantes, fournissent des aromates,



des vernis & des enduits de la plus grande utilité. La Peinture & la Teinture empruntent presque tout des végétaux ; mais sur-tout ils sont propres à remédier aux maux qui dérangent l'économie animale. Le sçavant Professeur promet de détailler successivement dans le cours de ses démonstrations les propriétés particulières de chacun d'entr'eux pour les divers genres de maladies. Bien différent de ce Poète inconsideré qui prétend que la Nature a mis le mal en Europe & le remède en Amérique, il lui semble au contraire qu'elle a accordé à chaque pays des plantes convenables à ses habitans. » Les *cruciformes*, propres à ranimer le cours des liqueurs » qui dégénèrent en croupissant & » passent à la dissolution scorbutique, » croissent dans le Nord ; le triste » Groëlandois, sur un sol aride, fôule » aux pieds le *cochlearia* qui semble » croître en abondance pour remédier au mal endémique qui menace » ses jours. Les acides, les fruits rafraîchissans de toute espèce, propres à tempérer l'alkalescence des humeurs, suite naturelle des chaleurs

» extrêmes, naissent dans les contrées  
 » méridionales. Les climats tempérés  
 » réunissent à un certain point ces  
 » deux ressources ; & , si chaque pays  
 » s'occupoit à reconnoître la pro-  
 » priété des plantes qui naissent dans  
 » son enceinte, il y trouveroit pro-  
 » bablement des ressources qu'il ne  
 » tire qu'à grands frais des pays étran-  
 » gers : c'est ainsi que l'écorce du saule  
 » & celle du frêne possèdent , en  
 » grande partie , les vertus du quin-  
 » quina. »

L'auteur saisit cette occasion pour exhorter à cette étude non-seulement ceux qui par état veillent à la santé de leurs concitoyens , mais même les Curés de campagne, à qui un honnête loisir permet de chercher dans les environs de leur demeure des moyens peu coûteux de soulager leurs habitans , qui souvent deviennent les victimes des purgatifs violens & étrangers.

Après tous ces détails sur la Botanique , M. *Durande* témoigne sa reconnaissance à un grand nombre de Sçavans qui ont gratifié le nouveau Jardin des plantes de plusieurs

végétaux rares & utiles , entr'autres à M. *de Buffon* , que la ville de Dijon met avec raison au nombre de ses plus grands hommes. Il annonce un cours de Botanique pour chaque année ; il promet de dicter aux Etudians, tous les jours à six heures du soir , un extrait de la méthode de *Tournefort* , afin de les mettre en état de profiter de ce Cours , même sans livres ; & comme il n'est pas moins essentiel de considérer les plantes éparées que dans un ordre méthodique , il s'engage à faire tous les jeudis une herborisation en parcourant les environs de la ville.

On ne sçauroit donner assez d'éloges , Monsieur , & à la bienfaisance de M. *Legoux* , & au zèle avec lequel ses concitoyens les plus éclairés se sont prêtés à remplir ses vues. Les Discours dont je viens de vous rendre compte méritent tous trois votre suffrage , tant par le fond des choses que par le style , qui est tel qu'il convient à ces sortes de matières.

Je suis, &c.

A Paris ce 14 Octobre 1773.

## L E T T R E V.

*Dissertation sur la Religion de Montagne, par Dom Devienne; à Paris chez Crapart Libraire rue de Vaugirard; Brochure in-12 de 32 pages.*

**L**E nom de *Montagne*, Monsieur, est un de ceux que nos Philosophes placent dans leur Nécrologe avec le plus de complaisance. Ils sont presque venus à bout de persuader à notre siècle que cet excellent Ecrivain n'avoit point de religion. Il semble, à les entendre, qu'on ne puisse avoir de génie sans être impie; & comme quelques-uns d'entr'eux ont soupçonné que *Bossuet* pouvoit bien être sublime, ils ont tenté conséquemment de jeter des doutes sur la croyance & la bonne-foi de ce nouveau Père de l'Eglise\*. Leur opinion

\* Voyez la liste des Ecrivains dans le Siècle de Louis XIV à l'article *Bossuet*. On y dit que ce grand homme avoit des sentimens différens de sa Théologie.

sur *Montagne* avoit trouvé plus de sectateurs. Dom *Devienne*, dans son *Histoire de Bordeaux*, dont je vous rendrai compte un de ces jours, a le premier entrepris de la réfuter ; mais cet objet n'y ayant pas été suffisamment approfondi, il se propose aujourd'hui d'y suppléer dans une *Dissertation* faite exprès. Suivons-le dans les preuves qu'il nous donne de la religion de l'auteur qu'il justifie. D'abord *Montagne* reçut à Rome des lettres de Bourgeoisie sous les yeux du Pape ; il fut nommé Maire de Bordeaux dans le temps qu'on ne donnoit cette place qu'aux Seigneurs de la première distinction ; le Roi le décora du cordon de Saint-Michel ; ce qui supposoit alors un mérite reconnu ou la plus haute naissance : eut-il obtenu toutes ces faveurs si ses écrits eussent attaqué la religion de l'Etat ? Et n'auroit-on pas craint de donner de nouvelles armes aux Protestans, si l'on eût confié le soin de les réprimer à quelqu'un qui auroit été reconnu pour n'en avoir aucune ?

Après sa mort on lui éleva un mau-

solée sur lequel on grava une épitaphe Grecque & une épitaphe Latine qu'on y voit encore. Ces deux épitaphes attestent à la fois sa religion & son patriotisme ; la dernière dit expressément qu'il fut très-exact observateur des loix de sa patrie & de la Religion de ses pères : *patriarum Legum & Sacrorum avitorum retinentissimus.* » Si Montaigne avoit fait profession d'incrédulité, si ses écrits en eussent donné cette idée, eût-on contredit aussi ouvertement dans ses épitaphes l'opinion publique ? Eût-on consigné, avec une espèce d'affectation, dans des monumens qui devoient passer à la postérité la plus reculée, les témoignages de son orthodoxie ? Il faut convenir que ce fait n'a pas les plus légères couleurs de la vraisemblance. Il est bien plus naturel de croire que les épitaphes de Montaigne ne le représentent comme un Philosophe chrétien, que parce qu'il en avoit donné les preuves les moins équivoques. Ses écrits inspiroient un respect profond pour la Religion. L'auteur avoit vécu com-

» me

» me un homme du monde ; mais il  
 » avoit pensé sainement , & il avoit  
 » rempli avec exactitude les devoirs  
 » extérieurs de sa religion. Il nous  
 » apprend lui-même que , quand il  
 » étoit menacé de quelque maladie  
 » dangereuse , il commençoit par  
 » mettre ordre à ses affaires & à sa  
 » conscience. Pendant le cours de celle  
 » qui le conduisit au tombeau , il con-  
 » serva toute sa tête : il fut fidèle à son  
 » système philosophique , qui ne lui  
 » avoit jamais permis d'invoquer le  
 » secours de la Médecine ; mais il con-  
 » tinua ses exercices de Religion. Se  
 » sentant plus mal , il voulut qu'on dît  
 » la Messe dans sa chambre ; & ce fut  
 » dans un effort qu'il fit pour se sou-  
 » lever au moment de la consécra-  
 » tion , qu'il rendit l'ame. Ce n'est pas  
 » là la conduite & la fin d'un Apôtre  
 » de l'incrédulité ».

Ce n'est pas tout , Dom Devienne  
 rapporte un grand nombre de passages  
 tirés des *Essais* , & ces passages très-  
 positifs prouvent que non seulement  
*Montagne* pensoit sainement en fait  
 de Religion , mais qu'il avoit la

persuasion la plus intime de la nécessité de la foi & le respect le plus profond pour les choses sacrées. Ce qu'il dit de la foi sur-tout est remarquable & ne peut être soupçonné sans l'accuser en même temps de la plus horrible hypocrisie. Il faut lire tous ces passages dans la *Dissertation* de Dom de Vienne. Je ne citerai que celui-ci qui est un des plus formels. » O Dieu , quelle obligation n'avons-nous pas à votre » bonté souveraine, d'avoir logé notre » croyance sur l'éternelle base de » votre sainte parole ! Tout est flottant entre les mains de l'homme. Je » ne puis avoir le jugement si flexible. » . . . . O la chose vile & abjecte que » l'homme , s'il ne s'élève au-dessus » de l'humanité ! Et comment s'élèvera-t-il , si Dieu ne lui prête extraordinairement les mains ? Il s'élèvera alors , abandonnant & renonçant à ses propres moyens , & se laissant hausser & soulever par des moyens purement célestes. C'est à la foi chrétienne , & non à la vertu stoïque , de prétendre à cette divine & miraculeuse métamorphose. *Liv. 2, ch. 12* ».



Ces passages, dit le sçavant *Dissertateur*, sont d'autant plus concluans que l'objet du livre de *Montagne* ne l'engageoit nullement à parler de religion. Ce Philosophe ne s'exprime pas moins fortement sur l'autorité de l'Eglise. » Encore que nous ayons » donné à notre raison ( ce sont ses » paroles ) des principes certains & » infaillibles , encore que nous éclairons ses pas par la sainte lampe de » la vérité qu'il a plu à Dieu nous » communiquer , nous voyons pour- » tant journellement, pour peu qu'elle » se démente du sentier ordinaire , » qu'elle se détourne ou écarte de la » route tracée & battue par l'Eglise , » comme tout aussi-tôt elle se perd , » s'embarrasse & s'entrave , tour- » noyant & flottant dans cette mer » vaste , trouble & ondoyante des » opinions humaines , sans bride & » sans but : aussi-tôt qu'elle perd ce » grand & commun chemin , elle se » va divisant & dissipant en mille » routes diverses. *Ibid* ».

» Il faut se soumettre en tout à l'autorité de notre police ecclésiastique.

Je le puis dire pour l'avoir essayé :  
 » ayant autrefois usé de la liberté de  
 » mon choix & triage particulier ,  
 » mettant à côté certains points de  
 » l'observance de notre Eglise , qui  
 » semblent avoir un visage plus vain  
 » & plus étranger ; venant à en com-  
 » munique avec des hommes sçavans ,  
 » j'ai trouvé que ces choses-là ont un  
 » fondement massif & solide , & que  
 » ce n'est que bêtise & ignorance qui  
 » nous les font recevoir avec moindre  
 » révérence que le reste. *Ibid.* . . . . .  
 » C'est une hardiesse dangereuse & de  
 » conséquence , dit-il encore ailleurs ,  
 » de mépriser ce que nous ne conce-  
 » vons pas : car , après que selon votre  
 » bel entendement , vous avez établi  
 » les limites de la vérité & du men-  
 » songe , il se trouve que vous avez  
 » nécessairement à croire des choses  
 » où il y a encore plus d'étrangeté  
 » qu'en ce que vous niez ».

Personne n'avoit plus mauvaise opi-  
 nion de la raison humaine que *Mon-*  
*sagne*. Ce mépris de la raison , poussé  
 peut-être à l'excès , ne l'a cependant  
 pas conduit, ainsi que les Pyrrhoniens,

à ne rien croire , mais à faire mieux sentir la nécessité de la révélation ; & , comme on vient de le voir par ses propres paroles , ce n'étoit qu'après un examen approfondi de ce qui révoltoit le plus son esprit dans la religion , qu'il avoit cru devoir une égale soumission à ce qu'elle prescrit ; que le *triage* lui avoit paru impossible & n'étoit à ses yeux que l'effet de la *bêtise & de l'ignorance*. On sçait que le principal caractère de *Montagne* étoit la bonhommie & la franchise : que deviendrait cette horreur pour le mensonge si marquée dans ses ouvrages , si tous les passages rapportés par *Dom de Vienn*e n'avoient pas été l'expression de ses vrais sentimens ?

» Le préjugé qui fait regarder *Montagne* comme un Philosophe sans religion a deux sources. La première est une ignorance grossière qui prend pour ses sentimens des objections qu'il réfute. *Raymond de Sebonde*, Espagnol , avoit fait un Traité en faveur de la Religion. *Montagne* le traduisit en François. Cet ouvrage eut des contradicteurs. Ils préten-

» doivent que la Religion étoit inutile  
 » à l'homme, parce que la raison suffi-  
 » soit pour le conduire. *Montagne*  
 » attaqua ce raisonnement, qu'il ap-  
 » pelle une *frénésie*. Le moyen, dit-il,  
 » qui me semble le plus propre pour  
 » la rabattre, c'est de froisser & de  
 » fouler aux pieds l'orgueil & l'hu-  
 » maine fierté, leur faire sentir la va-  
 » nité & inanité de l'homme, leur ar-  
 » racher des poings les chétives armes  
 » de leur raison, leur faire baisser la  
 » tête, & mordre la terre sous l'au-  
 » torité & révérence de la Majesté  
 » Divine. Ensuite il entre en matière,  
 » & prétend que la raison humaine est  
 » foible & insuffisante, parce que si  
 » l'on interroge ceux qui ont paru la  
 » consulter avec le plus de soin, on  
 » trouvera que les uns ont nié ce que  
 » les autres ont regardé comme in-  
 » contestable. Il prouve par une foule  
 » d'exemples, dans lesquels il rapporte  
 » les argumens des Scéptiques, qu'il  
 » n'existe peut-être pas une vérité  
 » qu'on n'ait tenté de détruire; & il  
 » en conclut qu'il n'y a que la Reli-  
 » gion dont les lumières soient ca-

» pables d'éclairer l'homme , puisque  
 » la raison , abandonnée à elle-même ,  
 » ne lui offre que doute & qu'incer-  
 » titude. Voilà les fondemens de l'opi-  
 » nion qui nous présente *Montagne*  
 » comme le Pyrrhonien le plus décidé.  
 » Il a démontré invinciblement la né-  
 » cessité de la Religion , & c'est sur sa  
 » démonstration même qu'on l'accuse  
 » de ne rien croire. C'est ainsi que  
 » nous formons nos jugemens. Une  
 » telle anecdote est bien humiliante  
 » pour l'esprit humain ; elle manquoit  
 » encore à son histoire.

» L'envie de décorer le parti de la  
 » nouvelle Philosophie d'un nom cé-  
 » lèbre n'a pas moins contribué que  
 » l'ignorance des véritables sentimens  
 » de *Montagne* à accréditer son irré-  
 » ligion prétendue. Quand on a formé  
 » le projet de détruire la Religion ,  
 » un des premiers pas qu'il est naturel  
 » de faire , est de soutenir qu'elle n'a  
 » jamais eu de partisans parmi ceux  
 » qui , cherchant de bonne foi la vé-  
 » rité , ont écarté avec soin ce qui  
 » pouvoit leur en dérober la connois-  
 » sance. *Montagne* , considéré sous ce

» point de vue, n'a pas dû être indif-  
 » férent à ces Philosophes qui pré-  
 » tendent ne parler que le langage  
 » d'une raison épurée ; car personne  
 » n'a eu moins de préjugés, plus d'es-  
 » prit & plus de franchise. Mais si l'ir-  
 » religion prétendue de *Montagne* a  
 » été un sujet de triomphe pour les  
 » incrédules, le sentiment contraire  
 » étant démontré, doit déposer contre  
 » leur système. En citant désormais  
 » *Montagne*, on aura une nouvelle  
 » raison de dire, qu'avec du bon sens,  
 » de la sincérité, de l'esprit & des  
 » connoissances, il est impossible de  
 » ne pas rendre à la Religion ses  
 » hommages ».

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on  
 puisse se refuser à la force des preuves  
 & des raisonnemens de *Dom de Vienne*  
 dans cette *Dissertation*, qui fait autant  
 d'honneur à son esprit qu'à son zèle.  
 Comment, me direz-vous, s'y pren-  
 dront les Philosophes pour répondre  
 à ces raisons invincibles qui ôtent à  
 leur secte une autorité d'un si grand  
 poids ? Rien de plus facile à prévoir,  
 Monsieur : ils feront dans cette occa-

Don ce qu'ils ont coutume de faire , ils ne répondront rien , ou bien ils répliqueront par d'insipides plaisanteries ; ils laisseront passer l'orage , & continueront ensuite , comme auparavant , à mettre *Montagne* au nombre de leurs Elus.

*Épître à M. Vernet , Peintre du Roi ,  
Membre de l'Académie Royale de  
Peinture & Sculpture ; par M. Bou-  
quier ; à Paris chez Monory Libraire  
de S. A. S. Monseigneur le Prince de  
Condé , rue & vis à-vis de l'ancienne  
Comédie Française ; brochure in - 8°  
de 31 pages.*

CETTE *Épître* est un hommage rendu aux talens supérieurs d'un des plus grands Peintres que la France ait produits. La manière de louer qu'emploie l'auteur n'est point suspecte : il se contente de retracer les principaux Tableaux de *M. Vernet* , & ces Tableaux qui fournissent autant à la Poésie qu'à la Peinture , composent le plus ma-  
E v

gnifique éloge que l'on puisse faire de cet Artiste immortel.

Le premier Tableau que nous décrit M. Bouquier est connu sous le nom de *la Bergère des Alpes* ; il est fait d'après le conte très-médiocre de M. Marmontel qui porte le même titre. Il a été généralement applaudi à l'exposition des Tableaux de 1763. Il décore aujourd'hui le Cabinet de Madame Geoffrin. Ensuite le Poète nous remet sous les yeux avec la plus grande exactitude la fameuse *Tempête* de M. Vernet. Il faut ne pas oublier que la description de ce Tableau suit immédiatement celui de *la Bergère des Alpes*.

Quel contraste étonnant !... quelle sublime  
horreur

Vient soudain s'offrir à ma vue !

C'est la mer en courroux, c'est *Bordé* en fureur,

C'est l'éclair sillonnant la nue :

Ce spectacle effrayant imprime la terreur....

*Vernet*, c'est dans ce site horrible,

Qu'avec fracas tes vigoureux pinceaux

Tracent le désordre terrible

Qui regne dans les airs, qui regne sur les eaux,



Lorsque les enfans d'Hérivée  
Forçant la timide *Alcion*  
D'abandonner l'onde agitée,  
Dans la nature épouvantée  
Portent le trouble & la confusion.  
A nos yeux tes touches fougueuses  
Offrent des vaisseaux fracassés  
Parmi des rochers *brisés*  
D'*aspérités* sombres & lumineuses.  
Autour de leurs débris, sur le sable entassés,  
Blanchis par la vague fumante,  
S'agite une troupe tremblante.  
D'infortunés luttans contre le sort:  
L'un, par un vigoureux effort,  
S'accroche au mât, courbé vers le rivage;  
Un autre, le long d'un cordage  
Se glisse, & le poids de son corps  
Semble le ramener encor  
Dans cet abyme épouvantable,  
Où regnent l'horreur & la mort.  
L'avidité, monstre indomptable,  
Portant ses pas actifs sur ces bords ténébreux,  
Malgré les vents, la grêle, la tempête,  
Et la foudre qui gronde au-dessus de sa tête,  
Recueille avec ardeur les débris malheureux  
Qu'avec fracas la mer rejette.

Contre un rocher aussi vieux que le temps,  
 Et dont le faite, incliné par les ondes,  
 Semble devoir à chaque instant  
 Par sa chute entr'ouvrir leurs entrailles pro-  
 fondes,  
 Le flot se brise en frémissant.  
 De la masse qu'elle a blanchie,  
 Humectant les sommets divers,  
 L'écume se répand dans l'espace des airs,  
 S'y dissout, & retombe en pluie.  
 Près de cet objet de terreur  
 Que vois-je, ô Ciel !... une femme ex-  
 pirante,  
 Que deux infortunés, pâlisant de frayeur,  
 Arrachent d'une main tremblante,  
 A la fureur, à la rage des flots.....

La plupart des objets peints dans ce fameux Tableau me paroissent très-bien rendus dans ces vers ; pour peu qu'on ait vu l'ouvrage du Peintre, ou les Gravures qui l'ont si fort multiplié, il est impossible de le méconnoître ici. Il y a cependant des endroits foibles, des négligences inexcusables comme le *temps* que l'auteur fait rimer avec *instant* au singulier,

*tête* avec *rejette*. D'ailleurs le dernier vers de cette tirade présente deux mots presque synonymes ; il pêche de plus contre l'harmonie en ne trouvant sa rime que dans la tirade suivante, ce qui produit le plus mauvais effet dans les vers à rimes mêlées.

A cette scène effrayante, l'auteur oppose des Tableaux plus rians & d'une teinte plus douce, comme celui du *Lever de l'Aurore*, celui du *Calme*, qui est une des plus intéressantes productions de M. Vernet, & qui sert de pendant à *la Tempête*. La description de ce Tableau du *Calme* est une des mieux faites de cette *Épître*. Il y a quelques expressions techniques ; mais elles ne déplaisent pas en cet endroit & elles rendent si bien ce que l'auteur veut exprimer, qu'on lui pardonne de s'en être servi. Jugez-en vous-même, Monsieur :

L'aurore a disparu : de sa marche brûlante :

Le Soleil commence le cours ;

L'azur de la voûte changeante

S'enflamme, & promet un beau jour :

Zéphyr disperse les nuages,

110 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

Sur le crystal mouvant qui baigne les parages  
De cet admirable Tableau,

Le disque éblouissant du céleste flambeau  
D'or & de feu décrit un long sillage,  
Dont le brillant reflet jaillit sur le rivage.

Dans le lointain un groupe de vaisseaux  
Oppose sa couleur cendrée  
Aux côteaux, aux rochers, dont la masse  
empourprée

S'unit vers l'horison à la masse des eaux,  
Qui, par un souffle pur, mollement agitée,  
Sur ses innombrables replis

Offre par intervalle, à la vue enchantée,  
L'éclat de la topaze & le feu des rubis.

Dans ce site que de richesse !

Que de beauté ! que de noblesse !

La Nature y paroît sous des appas nouveaux :

De ces arbres touffus les flexibles rameaux

Semblent agiter leur feuillage,

Et leur vague & mobile image,

Voguant sur les flots sinueux,

Paroît, s'évanouit, & renaît avec eux :

Une montagne fourcilleuse

Du sein du limpide élément

Elève sa cime orgueilleuse

Vers le cintre du Firmament ;

Et, par sa vigoureuse marche,  
Dont le ton rembrunit la surface de l'eau,  
Chasse, range, tient à sa place  
Le fond lumineux du Tableau.  
Au penchant de ce mont, sur une roche  
antique,  
Paroît un Temple magnifique,  
Dont les ornemens précieux,  
Qui décorent sa vaste enceinte,  
Retracent encore à nos yeux  
Ces monumens majestueux  
Que *Callimaque*, aux rives de Corinthe,  
Eleva le premier à la gloire des Dieux.  
Les barques, les canots, amarrés sur le sable,  
Ornent les premiers plans de ce site agréable,  
Où les Matelots satisfaits,  
Dédaignant les flots & l'orage,  
Les aquilons, les écueils, le naufrage,  
Chantent & boivent à longs traits.  
Ainsi, par sa douce imposture,  
*Vernet*, ton amoureux pinceau  
Cache l'art, dans chaque Tableau,  
Sous les attrails de la Nature.

L'auteur de cette *Épître* est vraisem-  
blablement Peintre lui-même, ou du

112 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

moins à beaucoup de connoissance en Peinture. Les éloges qu'il donne à M. *Vernet* n'en sont que plus flatteurs. Il y a encore quelques négligences dans la tirade que vous venez de lire ; vous avez remarqué les *parages de cet admirable Tableau* , les *ornemens qui décorent* , &c. Mais d'ailleurs les vers en sont faciles & les images vraies & pittoresques.

Après cette description agréable , le Poète nous en donne une d'un genre tout à fait différent. Il nous rappelle l'excellent Tableau où M. *Vernet* a représenté un vaste incendie.

Quels funèbres objets ! . . . . . quelle scène  
effrayante

A ces sites rians oppose son horreur ! . . . .  
Dans l'ombre de la nuit la flamme dévorante  
Sur une cité vaste exerce sa fureur. . . .

De ces superbes tours la ruine s'apprête ;  
D'un antique palais je vois couler le faite ,  
De ce dôme fumant les murs sont entr'ou-  
verts ,

Et de son enceinte enflammée  
Un tourbillon de feu , de cendre & de fumée

S'élève en bouillonnant dans la plaine des  
airs :

Par cet épais & lugubre nuage.

Le disque de *Phébé* paroît presqu'obscurci ;

La flamme rougit le rivage

Que ses rayons avoient blanchi.

Ici, près du corps de son père,

Le fils mourant voit expirer sa mère

Sur les débris d'un Temple à demi-consumé,

Du sein d'un portique enflammé,

Une femme égarée, interdite, éperdue,

Un enfant dans ses bras, s'échappe à demi-  
nue.

Fuyant ce lieu d'horreur, ce séjour du trépas,

Les enfans, les vieillards précipitent leurs pas,

Sous ce mur qui s'écroule, une fille expirante

A son frère mourant tend une main trem-  
blante.

Sous ce comble abattu l'époux est écrasé ;

Et, par des flots de flamme & de fumée,

L'épouse tombe suffoquée

Sous ce périlleux embrasé.

Là, sur un toit fumant, que la flamme en-  
vironne,

Un malheureux mortel, sous la faux de la  
mort,

**214 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.**

Contemple l'horreur de son sort. . . .  
A ce terrible aspect , pâlit, tremble, frissonne;  
Meurt, & revit pour expirer encor.  
Dans ces murs désolés, que la flamme ravage,  
Le trépas, la terreur regnent de toutes parts.  
De mille infortunés les cadavres épars  
Jonchent ce malheureux rivage.  
De ce spectacle affreux l'épouvantable image  
Se peint encor dans le miroir des eaux.  
Ainsi tout se soumet à ton vaste génie,  
O *Vernet*, tes brillans pinceaux  
Semblent tout animer du souffle de la vie!

On retrouve dans cette tirade une portion du feu & de l'énergie qui a rempli l'ame du Peintre, & quelquefois il semble que le même génie a inspiré son panégyriste.

L'auteur ne parle avec pas moins d'enthousiasme de la superbe suite des ports de France qu'a peints M. *Vernet*. Il souhaite qu'un monument si précieux soit rendu public, & tous ceux qui sçavent apprécier les productions du talent forment avec lui les mêmes vœux. Il remarque avec raison que la vue de ces ouvrages immortels



pourroit inspirer les jeunes Artistes  
& leur servir de modèle dans un genre  
vaste dont M. *Vernet* peut à bien des  
égards être considéré comme le créa-  
teur.

Je finis cet Article par la descrip-  
tion agréable que nous donne l'auteur  
de la multitude des objets que M.  
*Vernet* a rassemblés dans ces différens  
Tableaux des ports de France.

Ici, l'on voit une troupe empressée,  
Travaillant de concert, construire un bâti-  
ment ;

Là, cette masse énorme, adroitement lancée,  
Trace un large sillon sur l'humide élément :

Plus loin, la frégate lestée,

De ses agrêts & de ses appareils

Etalant la magnificence,

Pour lever l'ancre, attend avec impatience

Que l'aquilon fasse mouvoir les eaux.

Le vent devient-il favorable ?

Sur le treuil où roule le cable ;

La voile se déploie, & le vaisseau léger

Fend le moite élément, va braver le danger.

Le Pêcheur quitte le rivage,

Vogue vers le prochain parage.

# Y16 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Pour y livrer la guerre aux habitans des eaux ;

Les chaloupes & les canaux ,

En se croisant sur l'onde transparente ;

Offrent à nos regards une forêt mouvante.

Sur les bords d'un vaste bassin .

Un Peuple innombrable fourmille ;

Calfeute une tartane , élève un magasin ,

Transporte le café , l'indigo , la vanille , &c.

Jene connoissois encore , Monsieur , aucun ouvrage de M. *Bouquier*. Il est certain qu'il n'est pas dépourvu de talent pour les vers , & dans l'occasion présente son admiration pour M. *Vernet* lui a tenu lieu d'*Apollon*. Mais il semble qu'il a plus étudié les loix de la Peinture que celles de la Poésie. Dans plusieurs endroits il enfreint ouvertement les premiers principes de notre versification ; il fait rimer sans cesse des singuliers avec des pluriels. Les plus minces rimeurs sçavent que *génie* , *varie* , *déploie* &c. ne peuvent entrer qu'à la fin d'un vers , ou qu'ils doivent être suivis d'une voyelle : l'auteur les emploie au milieu , & compte chacun de ces mots pour trois syllabes : ce qui paroît

presque impossible à la prononciation. Au reste, Monsieur, ces fautes sont très-faciles à éviter, & les morceaux que je vous ai transcrits ne peuvent que faire beaucoup d'honneur à M. Bouquier.

*Sennemours & Rosalie de Civraye ; Histoire Françoisé ; à Paris chez Delalain Libraire , rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoisé ; trois Parties in-12 , formant en tout 513. pages ; prix 3 livres 12 sols.*

LA forme des Romans en récit & celle des Romans en lettres, ont chacune leurs avantages & leurs inconvénients. L'auteur de cette Histoire a voulu les réunir tous : les deux premières Parties sont en narration, & la dernière en lettres. C'est le Héros du Roman qui écrit son histoire : il s'appelle *le Marquis de Sennemours*. Ce Marquis, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, revenoit seul à l'entrée de la nuit d'une maison de campagne où il avoit dîné, & traversoit

une forêt assez rapidement , lorsqu'il entend une voix intéressante qui pousse un profond soupir ; aussitôt il descend à terre & s'avance vers l'endroit d'où partoient les plaintes qu'il avoit entendues. On peut juger de son étonnement en appercevant une jeune personne d'une beauté frappante ; seule , dans un bois , à l'heure qu'il étoit. Cette jeune personne paroissoit accablée de besoin & de lassitude. Le premier soin du Marquis est de la mener à la maison la plus prochaine , ensuite à une auberge où il lui fait donner tous les secours que son état exigeoit. Elle lui raconte son histoire ; elle s'appelle *Rosalie de Civraye* ; elle est fille d'un Gentilhomme de très-bonne maison. Une femme qui avoit tout pouvoir sur l'esprit de son père , veuf depuis plusieurs années , avoit voulu la contraindre à épouser son frère , Gentilhomme très-désagréable & d'un âge avancé. Les choses avoient été poussées si loin , que la cérémonie devoit se faire dès le lendemain. *Rosalie* n'ayant plus d'autre ressource , avoit pris le parti de quitter la maison

paternelle , & son deſſein étoit de ſ'arrêter dans la première ville qu'elle rencontreroit , de ſe faire conduire dans un couvent , & de-là d'écrire à une de ſes parentes , pour ſe mettre à l'abri des violences qu'on vouloit exercer contr'elle. Le Marquis de *Sennemours* en devient éperduement amoureux. Mademoiſelle de *Civraye* , qu'on nous peint comme une perſonne du caractère le moins diſſimulé , répond aſſez franchement à ſon amour , & lui laiſſe concevoir l'eſpérance de devenir ſon époux. Le Marquis la mène à Paris , & lui propoſe un aſyle chez Madame d'*Orcy* , femme de qualité d'environ cinquante ans , ancienne amie de ſa mère. Cette excellente femme devient auſſi l'amie la plus tendre de *Rosalie* , à qui elle donne le nom de ſa fille. *Sennemours* va trouver le père de cette jeune perſonne , & la réconcilie avec lui ; mais Madame d'*Orcy* rend Mademoiſelle de *Civraye* moins confiante. Dans cet intervalle *Sennemours* eſt entraîné par quelques jeunes gens à un ſouper avec des Danſeuſes. Son amante piquée ,

feint, la première fois qu'il vient chez Madame d'Orcy, de répondre favorablement aux galanteries d'un de ses cousins, nommé le Comte d'Alcenai. Le jeune Sennemours est furieux : il veut partir cette nuit même pour Londres ; il envoie un cartel au Comte. La lettre tombe entre les mains du père de ce dernier. On arrête Sennemours à deux lieues de Paris, & on lui fait signer un écrit par lequel il s'interdit toutes voies de fait avec d'Alcenai, & s'oblige de s'absenter de la Capitale pendant un an. Le lendemain il rencontre un de ses anciens camarades de collège, jeune Gentilhomme que des événemens malheureux avoient ruiné. Il lui offre de réparer sa mauvaise fortune & le lie pour jamais à lui par les liens de la reconnoissance. Ce jeune homme, nommé d'Ablimont, se rend à Paris, éclaircit tout & réunit les deux amans. La fuite du Marquis avoit réduit Mademoiselle de Civraye aux dernières extrémités ; on délépéroit de ses jours. Le retour de son amant & l'assurance de sa tendresse la rendent à

la

la vie; le père de *Rosalie* meurt: elle est la maîtresse de disposer d'elle-même. Mais le caractère ardent du Marquis renouvelle ses inquiétudes; elle appréhende de risquer le bonheur de sa vie en unissant sa destinée à la sienne. *D'Ablimont* parvient insensiblement à calmer ses craintes. Le mariage est fixé à la fin du deuil de Mademoiselle *de Civraye*. Un événement imprévu semble détruire pour jamais de si belles espérances. *Sennemours* & *d'Alcenay* étoient unis par les liens du sang & de l'amitié la plus étroite. Ce dernier devoit épouser dans peu une jeune Allemande de la plus haute qualité. Retenu pour quelque temps en France, il prie *Sennemours* d'aller prendre avec les parens de sa maîtresse, de la belle *Ernestine*, les arrangemens préliminaires. Le Marquis part pour l'Allemagne: à peine y est-il arrivé que *d'Alcenay* tombe malade, & meurt à Paris. *Ernestine* prend le goût le plus vif pour *Sennemours*. Un orage met ces deux jeunes gens dans la situation de *Didon* & d'*Enée*. *Ernestine* devient enceinte,

& l'honneur oblige le jeune Marquis de l'épouser. Cependant il aimoit toujours Mademoiselle de *Civraye*. Qu'on juge du chagrin qui la dévorait & de l'inquiétude affreuse de cette jeune personne qui ne recevoit plus de ses nouvelles. Il n'y avoit qu'un événement qui pût terminer leurs malheurs ; c'étoit la mort d'*Ernestine*. Aussi est-ce par-là que finit le Roman , ainsi que par le mariage de *Sennemours* & de *Rosalie*.

Tout n'est pas également vraisemblable dans cette Histoire : le commencement en est un peu romanesque. Il n'est pas non plus trop naturel qu'un jeune homme fort épris quitte sa maîtresse pour aller négocier le mariage d'un autre en Allemagne. L'aventure d'*Ernestine* est à peu-près la même que celle de *Milady Catesbi* dans le Roman de ce nom par Madame *Riccaboni*. Au reste, celui que je viens de vous annoncer a des situations assez intéressantes ; & , si nous avons un assez grand nombre d'ouvrages de ce genre qui lui sont supérieurs , on peut assurer aussi que les jeunes



gens & les femmes en ont lu des milliers d'autres qui ne le valent pas.

Je suis, &c.

A Paris ce 16 Octobre 1773.

## LETTRE VI.

*Causes Célèbres, Curieuses & Intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume, avec les Jugemens qui les ont décidées ; Tome II ; in-12 de 245 pages.*

L'IDÉE de faire un Journal des nouvelles Causes célèbres à mesure qu'elles se présentent est très-heureuse, & la manière dont on l'exécute dans cet ouvrage prouve que le soin n'en pouvoit guères être confié à de meilleures mains. Non-seulement on y présente les Causes de manière à piquer la curiosité & à fixer l'attention des gens du monde, mais on y

traite les questions de Jurisprudence qu'elles occasionnent , avec tant de solidité , de clarté , de précision , que la lecture de ces différentes discussions & des Jugemens qui les ont terminées peut devenir une excellente école pour nos jeunes Jurisconsultes.

Je vous ai rendu compte il y a quelques mois du premier Volume de cette utile & agréable collection : le second Volume qui l'a suivi d'assez près n'est pas moins intéressant. Voici la première question qu'on y traite : Quelles sont les preuves qu'une femme pour se remarier doit donner de la mort de son mari , lorsque le naufrage du vaisseau qui le portoit est certain ? Les judicieux rédacteurs commencent par démontrer combien il est important que la dissolution du premier mariage soit assurée avant qu'il soit permis d'en contracter un autre. En effet ,  
» quel événement plus bisarre , plus  
» scandaleux , plus propre à porter le  
» trouble dans les familles & dans  
» l'ordre public , que la résurrection  
» inattendue d'un mari qu'on a cru  
» dans le tombeau , & qui retrouve

» sa femme dans les bras d'un autre ,  
 » ses enfans mêlés aux enfans d'un  
 » adultère consacré par les Loix , &  
 » reparoit dans sa maison comme un  
 » fantôme , pour y jeter l'épouvante  
 » & la désolation ! La nécessité de pré-  
 » venir ces espèces de bigamies , qui ,  
 » pour être innocentes , n'en feroient  
 » pas moins funestes , jointe à l'esprit  
 » de nos Loix & de notre Religion ,  
 » qui n'a donné qu'à la mort seule le  
 » droit de trancher les liens de l'union  
 » conjugale , nous ont rendus avec  
 » raison très - difficiles sur les preuves  
 » qui doivent établir la mort d'un pre-  
 » mier mari ».

Jamais peut-être elle n'a été plus  
 vraisemblable que dans la Cause dont  
 il s'agit ; jamais il n'y a eu plus de  
 présomptions en faveur de la femme  
 qui vouloit passer à de secondes noces.  
 Mais , dans ces sortes de matières ,  
 les présomptions ne suffisent pas ; il  
 faut des certitudes. » Une fille de Dun-  
 » kerque épouse , en 1757 , un Capi-  
 » taine de navire nommé *Pierre Filiers*.  
 » En 1764 , il fait l'acquisition du na-  
 » vire *le Pigeon* , qu'un Négociant

» Anglois freta pour Barcelone. *Filiers*  
 » voulant se mettre sous l'abri d'un  
 » pavillon franc , dans la vue d'ob-  
 » tenir les passeports nécessaires pour  
 » entrer dans la Méditerranée , fit une  
 » vente simulée de son vaisseau à un  
 » Capitaine Anglois nommé *Edouard*  
 » *Hall*, & s'y embarqua avec lui sous  
 » le titre de Subrécargue \*. Le navire  
 » partit de Nieuport pour Barcelone ,  
 » au mois de Janvier 1765.

» Une année s'écoule sans que la  
 » femme reçoive aucunes nouvelles.  
 » Le pere partage ses inquiétudes sur  
 » le sort de son fils ; il fait écrire à  
 » Londres ; le fruit de ses recherches  
 » est d'apprendre , au mois de Mai  
 » 1766 , le triste naufrage de son fils ,  
 » & que le navire s'étoit perdu sur la  
 » côte d'Afrique , le 18 Août 1765.

» Les garans de cette nouvelle ne

\* Nom emprunté de l'Espagnol , que l'on donne à des Officiers de la Compagnie des Indes , dont les principales fonctions sont de vendre dans les Comptoirs de la Compagnie les marchandises qu'elle y a fait apporter , & d'y acheter celles qui leur ont été désignées avant leur départ.

» sembloient pas suspects ; c'étoient  
 » les compagnons mêmes de son nau-  
 » frage. De neuf personnes dont l'équi-  
 » page étoit composé , cinq périrent ,  
 » & quatre échappèrent aux flots. De  
 » ces quatre , deux Anglois nommés  
 » *Richard Warden & Antoine Michel* ,  
 » tombèrent heureusement dans les  
 » mains du Nègre interprète & con-  
 » fident du Gouverneur de Mellila ,  
 » qui sçavoit être humain pour d'autres  
 » Nations que la sienne. Après avoir  
 » traversé un pays inconnu avec le  
 » danger d'être enlevés à chaque ins-  
 » tant par les Noirs , & de perdre , ou  
 » la vie , ou pour le moins la liberté ;  
 » de bonheur en bonheur , ils parvin-  
 » rent au Fort Espagnol , d'où ils  
 » s'embarquèrent & se rendirent en  
 » Espagne. Dès qu'ils y furent arrivés ,  
 » ils dressèrent , du naufrage de leur  
 » navire & des sorts divers de l'équi-  
 » page , une courte relation qu'ils  
 » adressèrent au Consul Anglois rési-  
 » dent à Malaga. Celui-ci l'envoya  
 » au maître du Caffé \* de *Loyd* , avec  
 » une lettre du Gouverneur de Mellila ,

\* Caffé célèbre de Londres.

serve mal ce qui concerne les autres. Comment assurer que quelqu'un des cinq qu'on dit avoir péri n'a pas abordé dans un autre endroit du rivage ? *Filiers*, suivant la relation de ces témoins, a disparu de leurs yeux : mais ils ne l'ont pas vu noyé & mort : l'impossibilité de sa vie n'est donc pas démontrée. D'ailleurs, l'acte même qui contenoit cette relation n'étoit pas en règle : il n'étoit signé que de l'un des deux Anglois ; il n'étoit pas légalisé. Enfin toutes les Loix civiles & canoniques s'accordent à décider que ni l'absence, ni les présomptions les plus fortes ne peuvent seules justifier un second engagement, & qu'aucun espace d'années ne suffit pas pour faire présumer la mort d'un premier mari si ce n'est celui de cent ans, terme de la plus longue vie suivant les Jurisconsultes. Le Parlement de Paris jugea d'après ces principes & suspendit la conclusion du second mariage jusqu'à ce qu'on administrât des preuves plus décisives de la mort de *Pierre Filiers*.

Dans la Cause suivante, il est question de sçavoir si une femme mal-

célébré le service : il refuse de publier les bans. La veuve constate d'abord ce refus devant Notaire ; puis elle forme son appel comme d'abus au Parlement de Paris , & demande que le Curé soit contraint à la publication des bans & à la célébration du mariage. Le Pasteur attend en silence les ordres de la Justice : son refus n'avoit d'autre principe que la prudence d'un Ministre éclairé sur ses devoirs , & qui vouloit avoir l'autorité des Loix pour garantir de sa conquête dans une circonstance aussi délicate. Les moyens que fit valoir la veuve ou la femme de *Pierre Filiers* étoient l'opinion de la famille , de toute la ville , la possession publique où elle étoit de l'état de veuve depuis cinq ans & la relation des deux Anglois ; mais les deux premiers moyens n'offroient que des probabilités & des preuves négatives. Le troisième étoit plus concluant ; il n'emportoit pas cependant une entière certitude. Quels témoins que les malheureux compagnons d'un naufrage ! Dans un tel événement , on n'est occupé que de soi , & l'on ob-

elle prit pour obtenir sa séparation la forme d'instruction que les Loix ont réservée pour les crimes : elle rendit plainte & fit informer à l'extraordinaire contre son mari. L'information fut suivie d'un Arrêt d'ajournement personnel : le mari, au lieu d'y obéir, appella de cette procédure au Conseil Souverain de Roussillon où la Cause fut plaidée au mois de Mai 1769. Il représenta que l'information que les Loix ont établie pour la recherche des crimes ne convenoit pas à une femme qui se plaint de son mari. Les Loix n'ont pas voulu qu'un mari qui intentoit une accusation de vol contre sa femme pût procéder contre elle par l'action qui est suivie contre les autres coupables de ce crime ; elle a créé exprès pour les époux une *action en distraction d'effets* ; elle a effacé de sa plainte tous les noms odieux de crime, & ne lui a laissé que l'action purement civile & sans déshonneur. L'épouse auroit-elle seule l'odieux privilège d'être affranchie de tous les égards, & de traîner son mari devant les Tribunaux & dans les prisons des scélérats ? » Une autre raison qui lui



» interdit encore cette forme de pro-  
 » cédure , c'est la dépendance où elle  
 » est de son mari ; elle lui est comptable  
 » de sa conduite : tout ce qui lui appar-  
 » tient est déposé sous la garde de son  
 » époux : elle ne peut agir en Justice sans  
 » son autorisation , elle ne peut l'accu-  
 » ser d'adultère. Quelques duretés ,  
 » quelques mauvais traitemens dont on  
 » ignore & le caractère & la gravité ,  
 » suffiront-ils pour dépouiller à l'inf-  
 » tant le mari de tous les droits , & le  
 » faire descendre tout à coup devant sa  
 » femme , du rang de supérieur & de  
 » maître , à l'état ignominieux de son  
 » accusé ?

» Si sa plainte est fondée , si la sé-  
 » paration est prononcée , elle ne doit  
 » plus être censée éternelle. Mais un  
 » mari , dont le cœur est ulcéré & la  
 » personne outragée par les atteintes  
 » d'une information & d'un decret ,  
 » reviendra-t-il aussi facilement à une  
 » réunion , que celui qui n'auroit été  
 » que civilement assigné ? Et si la sépa-  
 » ration n'a pas lieu , de quel œil verra-  
 » t-il à ses côtés cette épouse accu-  
 » satrice , qui l'a chassé de sa propre

» maison , où il avoit daigné la rece-  
» voir , & qui a fait tous ses efforts  
» pour imprimer sur son front la honte  
» & les marques du crime » ?

Il y avoit deux circonstances particulières à cette Cause : la publicité de l'injure & la séparation volontaire que le mari avoit acceptée. Mais les Loix ne reconnoissent de séparation que celles qu'elles ont juridiquement prononcées. Quant à la publicité de l'injure , il n'y a pas de peine infamante contre le mari qui maltraite sa femme de quelque manière que ce soit. Il n'y a ni honte , ni réparation , ni dommage à recevoir entre deux époux dont l'union est si intime , qu'elle est censée de deux personnes n'en faire qu'une seule : or s'il n'y a point de dommage il n'y a point de crime , & conséquemment il ne peut y avoir lieu à l'information. Aussi l'Arrêt qui intervint annulla l'information & le decret comme injurieux à l'honneur du Sacrement de mariage , & fixa à la femme un délai précis pour intenter son action civile en séparation , si elle jugeoit à propos de la poursuivre , passé lequel

délai , il lui seroit enjoint d'aller demeurer avec son mari.

La Cause qui se présente après celle-ci est une de celles qui ont fait le plus de sensation l'année dernière. Un jeune Officier de la Religion Catholique, le Vicomte de \*\*\*, épouse une Protestante suivant l'usage que ceux de cette dernière Communion observent entre eux ; il en a un enfant : elle est reconnue publiquement pour sa femme : il fait un testament en sa faveur ; ensuite il vient à Paris , & contracte mariage avec une Catholique. La demoiselle N\*\* crut devoir réclamer ses droits & redemander aux Juges un époux transfuge. Je ne m'arrêterai point à tous les détails de cette Cause qui sont immenses : il suffira de dire que les principaux moyens de défense de la demoiselle N\*\* étoient son contrat de mariage , une copie du testament fait en sa faveur , des certificats de l'Evêque , de l'Intendant , des lettres du Vicomte , une enquête formée des dépositions de cinquante témoins , qui toutes tendoient à prouver le mariage , & deux extraits , l'un tiré des registres de la paroisse de

Bordeaux , l'autre , expédié par le Pasteur toi-disant des Eglises Protestantes de Montauban. Dans les réponses de Monsieur de \*\*\* , on trouve que l'extrait de Bordeaux a été désavoué ; pour celui de Montauban , il étoit trop contraire aux Loix pour qu'on osât le produire en Justice. La preuve testimoniale n'a été introduite que pour suppléer au défaut d'actes : pour ôter cette ressource à la demoiselle N\*\* , on lui opposa les titres dont elle avoit voulu se servir ; les certificats, ajoutoit Monsieur\*\*\* , sont équivoques par eux-mêmes , & il est plus que probable qu'ils ne sont que l'ouvrage de la surprise & du manège ; les lettres sont la suite naturelle de sa complaisance à publier que la demoiselle N\*\* étoit sa femme , pour lui sauver un affront , & ne peuvent servir à établir un mariage : autrement il n'y auroit guères de filles qui manquaient de prétexte pour s'en faire écrire de semblables. Reste le contrat de mariage : mais l'Edit de Décembre 1680 défend à tous Catholiques de contracter mariage avec ceux de la Religion Prétendue Réformée. Que fit

la demoiselle *N\*\** ? Elle soutint que le Vicomte de *\*\*\** n'étoit qu'un Catholique déguisé & étoit réellement Protestant, & , d'après cela , son Défenseur se mit à traiter la grande question de la validité des Mariages Protestans parmi nous : mais les preuves du Protestantisme de *M. de \*\*\** n'avoient aucun fondement. Les Juges cependant furent frappés de la lecture du contrat & du testament ; en proscrivant la demande de la demoiselle *N\*\** , ils crurent devoir punir la séduction établie par ces deux actes ; le premier mariage fut déclaré nul , & le Vicomte de *\*\*\** fut condamné à faire à sa fille fix cens livres de rente , & à payer à la demoiselle *N\*\** douze mille livres de dommages-intérêts par forme de réparation civile.

Les autres Causes consignées dans ce second Volume sont moins importantes que celles dont je viens de vous parler. C'est un héritier qui accuse une domestique d'avoir spolié une succession , & qui comme dénonciateur calomnieux est condamné à des dommages intérêts considérables ; c'est un Magicien escroc , condamné

au fouet & aux galères ; un Bigame au carcan & au bannissement ; une femme qui feint un faux accouchement , & ravit un enfant pour s'en supposer mère , condamnée à faire amende honorable avec un écriteau & bannie à perpétuité ; enfin une substitution sans motifs , levée par Arrêt du Parlement.

On ne peut que desirer , Monsieur , de voir continuer cette curieuse Collection sur le même plan que les auteurs ont conçu & suivi dans les deux premiers Volumes. Je voudrois seulement qu'ils rendissent compte des anecdotes que les différentes Causes occasionnent quelquefois. Par exemple , dans le procès de M. le Vicomte de \*\*\* , Mademoiselle N\*\* amena son enfant , & , après le Plaidoyer en sa faveur , en le montrant aux Juges , elle demanda pour lui un état , du son de voix le plus pathétique ; le père fut ému & toute l'assemblée fondit en larmes. Ces sortes de faits pourroient être consacrés dans ce Recueil. Il en est un autre plus récent , quoique d'un autre genre , qui pourroit y trouver place ; je vais

l'indiquer , parce qu'il fait honneur à notre littérature. *M. de Portelance* eut il y a quelques mois un procès contre quelques personnes qu'il accusoit d'avoir spolié une succession où il avoit droit. La Cause en elle-même n'avoit rien d'extraordinaire ; mais ce qu'il y eut de remarquable , ce fut l'éloquence avec laquelle il plaida lui-même sa propre Cause contre *M<sup>e</sup> Linguet* un des plus célèbres Avocats du Barreau actuel. Le *Mémoire* imprimé qui parut dans le même temps prouve que *M. de Portelance* réunit à un très-haut degré le talent d'écrire à celui de parler ; on y admire sur-tout le ton d'honnêteté , celui de la bonne plaisanterie , la légèreté , la délicatesse du style. Ce Plaidoyer peut fournir un article très-curieux aux auteurs des nouvelles Causes célèbres.

On souscrit toujours pour cet ouvrage chez *Lacombe* , Libraire , rue Christine & chez *M. des Essarts* , Avocat , l'un des Auteurs , rue Saint-Dominique , près de la rue S. Guillaume , fauxbourg Saint-Germain. On ne s'adresse qu'à ce dernier pour les souscriptions de Province.

*Supplément à l'Art du Peintre, Doreur-Vernisseur, du sieur Watin, en réponse à la Réfutation du sieur Mauclerc, & à ses Prospektus ; prix 12 sols, franc de port par-tout le Royaume ; à Paris chez l'Auteur, Carré de la Porte Saint-Martin.*

**J**E vous ai rendu compte, Monsieur, des deux éditions de l'excellent ouvrage du sieur *Watin* sur les Arts du Peintre, Doreur-Vernisseur, qui est devenu pour tout Propriétaire de maison, de château, pour tout constructeur par économie, un Livre absolument nécessaire ; mais cet ouvrage qui éclaire si bien l'amateur sur sa dépense, a été mal vu de quelques Peintres intéressés sans doute à l'ignorance où l'on étoit sur ces trois Arts : en conséquence, le sieur *Mauclerc* Marchand Epicier, s'est avisé, pour seconder leur jalousie, de se répandre en invectives contre la première édition du sieur *Watin* dans un *Traité des couleurs & vernis* qu'il vient de donner au Public, dans le



quel il n'est que très-peu question de couleurs & de vernis. On s'est borné presque à chaque page à dire, sans le prouver, que l'ouvrage du sieur *Watin* ne vaut rien.

Le sieur *Watin*, dans le *Supplément* que je vous annonce, répond à ses Critiques : on ne lui reprochera pas de les altérer ; car il copie mot à mot tout le texte du sieur *Maclerc*, & il y répond ligne pour ligne ; en sorte qu'en achetant ce *Supplément* pour 12 sols, vous aurez, Monsieur, tout l'ouvrage du sieur *Maclerc* qui se vend 3 livres 12 sols, & la *Réponse* du sieur *Watin* par - dessus le marché.

Après avoir répondu à la réfutation du sieur *Maclerc*, le sieur *Watin* critique à son tour le *Traité des couleurs & vernis* du sieur *Maclerc*. Il me paroît entendre l'attaque aussi supérieurement que la défense. Je ne vous citerai que l'endroit où il répond à la distinction des vernis en maigres, gras & neutres, adoptée par le sieur *Maclerc*. » La distinction, dit le sieur *Watin*, des vernis » en trois espèces, en maigres, gras

» & neutres , est bisarre , ridicule ;  
 » ignorée & n'a point de fondement.  
 » Le nom qu'on donne à une substan-  
 » ce doit naturellement la présenter  
 » de manière qu'il n'y ait aucun doute,  
 » & , qu'en la dénommant , on puisse  
 » en même-temps se faire entendre.  
 » Or , demandez , je ne dis pas à un  
 » amateur , mais à un Artiste , mais  
 » à un Compagnon , mais à un Ap-  
 » prentif , ce que c'est qu'un *vernís*  
 » *maigre* , ils répondront que c'est un  
 » vernis qui n'a ni corps , ni consis-  
 » tance , ni brillant , qui ne promet  
 » aucun effet. Entrez dans la première  
 » boutique d'épicerie en couleurs &  
 » vernis , & demandez un *vernís neu-*  
 » *tre* , la réponse sera un éclat de rire ,  
 » & la réflexion amènera une discuf-  
 » sion inintelligible de part & d'au-  
 » tre. Mais , avec la distinction de  
 » *vernís à l'esprit-de-vin* , *vernís à*  
 » *l'huile* , *vernís à l'essence* , sur le champ  
 » on vous entend ; car le débitant  
 » qui sçait qu'il y a trois liquides ,  
 » *l'esprit-de-vin* , *l'huile* & *l'essence* , qui  
 » font les vernis , vous présentera sur  
 » le champ celui que vous desirez , sui-  
 » vant la perfection que vous cher-

chez. La distinction du sieur *Mauclerc* est si inconnue, que je déclare  
 » n'avoir jamais vendu, comme lui,  
 » ni vernis maigres, ni vernis neutres.  
 » Au reste, le sieur *Mauclerc* a sans  
 » doute les raisons pour nommer ainsi  
 » les siens. »

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur la  
 Statue de M. de Voltaire, exécutée  
 par M. Pigalle.*

Nous exposer, Monsieur, les traits  
 d'un homme célèbre, les transmettre  
 à la postérité, c'est sans doute le plus  
 digne emploi qu'un illustre Artiste  
 puisse faire de son talent. Nous avons  
 vu par cette raison avec beaucoup de  
 plaisir, le monument que *M. Pigalle*  
 élève à la mémoire de *M. de Voltaire*  
 vivant. Le *Praxitèle* François a supé-  
 rieurement saisi la figure de ce Poète;  
 il est d'une ressemblance à faire peur.  
 Mais pourquoi l'a-t-il fait tout nu ?  
 Nous ne pensons pas que cela fût né-  
 cessaire. L'aspect de ce corps décharné  
 & dégoûtant n'ajoutera rien à la  
 renommée de l'original. Il est assez  
 indifférent que la Postérité compte les

144 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

côtes de M. de *Voltaire*, & sache qu'il avoit les mamelons très-alongés. Nous aurions donc mieux aimé, Monsieur, que des voiles heureusement dessinés eussent dérobé le hideux de cette Statue & n'eussent permis aux yeux de s'arrêter que sur une tête tant de fois couronnée ; nous avons en conséquence réduit nos vœux, à cet égard, en un Couplet que nous prenons la liberté de vous adresser, pour en faire, sans exception, l'usage qu'il vous plaira.

Sur l'air, *O Filii & Filiae.*

Voici l'Auteur de l'*Ingénu* ; \*  
*Pigal* nous le montre tout nû :  
Monsieur *Fréron* le drapera.

*Alleluja.*

Nous avons l'honneur d'être,  
Monsieur, &c.

UNE SOCIÉTÉ D'AMATEURS.

\* Petit Roman de M. de *Voltaire* qui parut il y a six ou sept ans, & qui peut n'être pas connu de tout le monde.

Je suis, &c.

*A Paris ce 18 Octobre 1773.*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE VII.

*Œuvres de Molière, avec des Remarques Grammaticales, des Avertissemens, & des Observations sur chaque Pièce, par M. Bret; à Paris, par la Compagnie des Libraires Associés; six Volumes in-8° d'environ 550 pages chacun, avec des Gravûres à chaque Pièce.*

**S** i c'est faire honneur à la mémoire d'un écrivain que de réimprimer ses Œuvres avec le cortége pompeux du Commentaire & de la Gravûre, qui méritoit mieux cet hommage que l'immortel *Molière*.? On le compte dans le petit nombre de nos Auteurs à qui l'on accorde unanimement la

ANN. 1773. Tome VI. G

gloire d'avoir surpassé les plus grands Poètes de l'Antiquité & reculé les bornes de leur Art ; il est, pour ainsi dire, le seul de son rang dans la carrière qu'il a parcourue : ceux qui sont venus après lui ne semblent s'y être montrés que pour marquer l'intervalle immense qui sépare l'homme d'esprit & l'homme de génie. Quand on pense que *Molière* avoit une entreprise difficile à conduire, des différends éternels à concilier, un grand Roi à satisfaire, des chagrins domestiques à dévorer ; quand on sçait qu'il s'étoit imposé la loi de paroître tous les jours sur la scène, & qu'il est mort dans toute la vigueur de l'âge (à cinquante-un ans), on ne peut trop s'étonner qu'il ait eu le temps de nous donner tant de chefs-d'œuvre, & de composer, dans ses momens de loisir, environ trente Pièces de Théâtre. Il falloit que cet admirable auteur fût bien maîtrisé par son génie ; il falloit qu'il eût reçu du Ciel une fécondité bien prodigieuse. Aussi n'est-ce pas sans raison que, lorsque *Louis XIV* demanda un jour à *Racine*

quel étoit le plus grand Ecrivain de son siècle , celui-ci , sans hésiter , nomma *Molière* ; c'est sûrement l'éloge du plus grand poids & en même-temps le plus flatteur qu'ait jamais reçu ce grand homme. Qu'on se rappelle que c'est *Racine* , cet Ecrivain lui-même si parfait , *Racine* malheureusement brouillé avec l'auteur du *Misanthrope* , & qui cependant ne balance pas à lui adjuger la prééminence ; il devoit être bien persuadé de la supériorité de ce dernier ; & ce jugement si désintéressé , si équitable , ne doit pas lui faire moins d'honneur qu'à *Molière* même , aux yeux de la Postérité. L'homme de Lettres qu'on a choisi pour présider à la superbe édition que je vous annonce , Monsieur , est lui-même un auteur distingué qui nous a donné quelques essais estimables dans le bon genre de la Comédie. Il étoit digne sur-tout de ce choix , par l'espèce de vénération dont il semble pénétré pour *Molière*. On trouve à la tête du premier Volume un *Discours Préliminaire* assez étendu , où il rend compte de tout ce

#### 148 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

qui concerne cette nouvelle édition :

*Molière* a peint le cœur de l'homme tel qu'il est dans tous les temps : ce sont des traits caractéristiques auxquels il s'est attaché ; ainsi ses portraits ne peuvent jamais vieillir ; ils ne diffèrent de nous que par de légères nuances qui regardent plutôt la superficie que le fond. C'est cette différence qui fait le principal objet des Remarques de l'Editeur. Il y a joint des Observations sur la Grammaire, d'autres sur les usages, les modes, les allusions, les imitations, les anecdotes relatives à chaque Comédie. Son travail n'est pas moins précieux par l'attention continuelle avec laquelle il cherche à ramener les esprits aux principes d'un Art qui se dénature tous les jours. Il observe que la meilleure définition de la Comédie a été donnée par un Religieux, par le Jésuite *Pontanus*, dans ses *Institutions Poétiques*, où il dit que c'est un Poème qui, pour nous instruire des usages de la vie, imite avec grace & avec gaieté les actions privées de la société :  
*Ob docendam vitæ consuetudinem ,*



*civiles & privatas actiones non sine leporibus & facetiis imitatur.* M. Bret prouve ensuite, par l'exemple de *Molière*, que la fonction d'un auteur Comique n'est pas d'attaquer les vices que les Loix poursuivent, mais les désordres qu'elles laissent impunis, & particulièrement les ridicules qui blessent les bienséances. Mais, poursuit-il, quelle idée doit-on se faire de ce ridicule attaqué si constamment par *Molière*? Il répond à cette question par l'extrait suivant d'une lettre sur le *Tartuffe*, imprimée le 20 Août 1667, & à laquelle on ne peut guères douter que *Molière* n'ait eu grande part, puisqu'elle offre un plan détaillé de cette Comédie qui étoit encore dans ses mains, & qui n'avoit paru qu'une seule fois à Paris le 5 Août de la même année. » *Le ridicule*, dit » cette Lettre, *est la forme extérieure* » & *sensible attachée à tout ce qui est* » *déraisonnable pour nous obliger à le* » *fuir. Pour connoître ce ridicule, il faut* » *connoître la raison dont il signifie le* » *défaut, & voir en quoi elle consiste.* » *Son caractère n'est autre dans le fond*

» que la convenance, & sa marque sen-  
 » sible, la bienséance ; c'est-à-dire, le  
 » fameux quod decet des Anciens :  
 » desorte que la bienséance est à l'égard  
 » de la convenance ce que les Platon-  
 » ciens disent de la beauté à l'égard de la  
 » bonté, qu'elle en est la fleur, le dehors,  
 » le corps & l'apparence extérieure. La  
 » bienséance est donc la raison apparente,  
 » & la convenance la raison essentielle.  
 » De-là vient que ce qui sied bien est  
 » toujours fondé sur quelque raison de  
 » convenance, comme l'indécence sur  
 » quelque disconvenance, c'est-à-dire,  
 » le ridicule sur quelque manque de rai-  
 » son. » Cette définition, selon le  
 nouvel éditeur, est plus claire & plus  
 précise que tout ce qu'on a écrit sur  
 le ridicule, & elle lui paroît renfermer  
 le secret de l'art de *Molière*. On a dit  
 que cet auteur inimitable est de tous  
 les Philosophes celui qui a le mieux  
 vu les défauts qui s'opposent à l'es-  
 prit de société, & qu'il les a combat-  
 tus par le ridicule. M. *Bret* remarque  
 avec justesse qu'il nous faudroit au-  
 jourd'hui un Poète qui combattît les  
 défauts qui naissent de l'esprit de  
 société.

A la suite de ce *Discours* servant de Préface générale , l'Editeur a fait réimprimer une prétendue Histoire de la vie de *Molière* par M. de *Voltaire* ; ouvrage assez peu piquant , qui n'apprend rien de nouveau ni sur les Comédies ni sur la personne de l'auteur , & même où l'on n'a pas inséré des anecdotes très-curieuses de sa vie que l'on connoissoit déjà. Ces anecdotes se trouvent dans une autre vie de *Molière* par *Grimarêts*. M. de *Voltaire* a jugé à propos de les proscrire & de les traiter durement de *Contes populaires* , aussi faux qu'insipides. Puis il cite le feu Duc de *Sully* & le dernier Prince de Vendôme & *Chaulieu*, qu'il prétend lui avoir assuré que toutes ces *historiettes* ne méritoient aucune créance. Or , ces trois personnes là sont mortes ; elles n'ont rien laissé par écrit qui appuie cette assertion. Tout se réduit donc à la parole seule de M. de *Voltaire*. On sçait de quelle autorité est le témoignage de ce véridique Historien ; mais on sçait aussi que toutes les particularités que *Grimarêts* rapporte , il les tenoit de

célèbre *Baron* élève de *Molière*, & qui avoit passé sa vie avec lui. Le principal fait que *M. de Voltaire* révoque en doute, est le souper d'Auteuil, après lequel *Boileau*, *Chapelle* & les autres convives vouloient s'aller noyer. Cette incrédulité d'un auteur qui ne doit pas être difficile, puisque personne n'a jamais tant débité de jolies histoires dans ses ouvrages, est assurément fort embarrassante ; mais il se trouve par malheur que *Racine* le fils dit expressément dans ses *Mémoires*, que ce fameux souper est très-véritable ; & comme il le tenoit de la propre bouche de *Boileau* qui étoit de la partie & qui racontoit souvent cette folie de sa jeunesse, quel qu'envie que nous ayons de croire *M. de Voltaire*, il y a grande apparence qu'il conviendra lui-même que cette fois-ci cela devient tout-à-fait impossible. On sçaura gré à *M. Bret* de nous avoir donné un *Supplément à la Vie de Molière*, où cette anecdote & beaucoup d'autres sont rapportées.

L'Editeur nous apprend qu'il y a une tradition dans la famille de *Molière*

qui donneroit aux *Poquelins* plus d'importance civile; que l'un d'eux, *Ecoffois*, étoit du nombre de ceux qui composoient la garde de *Charles VII*, & que ses descendans, établis à Tournai & à Cambrai, ont joui long-temps des droits de la Noblesse; mais il ajoute bien sensément qu'ils ont acquis depuis un plus beau titre, celui d'appartenir à un des plus grands hommes qu'aient produit les Lettres.

*Molière* avoit le goût très-difficile; &, si quelques-unes de ses productions n'ont pas toutes la perfection qu'il pouvoit leur donner, c'est qu'il n'avoit pas le temps de les limer davantage. La traduction de *Lucrèce* fut vraisemblablement le premier ouvrage qu'il composa. Il n'avoit mis en vers que les endroits qui pouvoient prêter le plus à la Poësie. Cette traduction, dont il ne nous a conservé qu'un morceau dans la scène cinquième du second acte du *Misanthrope*, cessa de lui plaire dès qu'il eut acquis de la réputation. En 1664 il refusa, chez le Comte du Brouffin, d'en faire la lecture, dans la crainte qu'elle ne le fît

*paroître indigne des louanges que venoit de lui donner son ami Despréaux dans la satire que ce dernier lui avoit adressée.*

A la lecture de ce vers de Boileau,

Il plaît à tout le monde, & ne sçauroit se  
plaître :

*voilà, s'écria-t-il en lui serrant la main, la plus grande vérité que vous ayez jamais dite. Je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez ; mais, tel que je suis, je n'ai jamais rien fait dont je sois véritablement content. C'est pourtant l'auteur du Tartuffe, du Misanthrope, de l'Avaro, des Femmes Scavantes, &c, &c, &c, qui parloit & qui pensoit ainsi de ses ouvrages ! D'après de pareils faits, quelle honte ne doivent pas avoir ces Nains présomptueux de notre siècle, à qui la moindre apparence de succès tourne la tête, & qui se donnent pour des géans. Quant à moi, Monsieur, j'ai toujours eu mauvaise opinion de ces écrivains qui se contentent si facilement : ou ils ont une idée bien foible de la perfection de leur Art, & alors ils n'iront pas*

loin ; ou ils sont de mauvaise foi , & dans ce cas , ce sont les plus méprisables de tous les Charlatans.

M. de *Voltaire* , dans sa prétendue *Vie de Molière* , ne cite , de toutes les Epitaphes de ce grand homme , que celle qui fut faite par le P. *Bouhours* ; il prétend que c'est la meilleure ; la voici :

Tu réformas & la Ville & la Cour :

Mais quelle en fut la récompense ?

Les François rougiront un jour

De leur peu de reconnoissance.

Il leur fallut un Comédien ,

Qui mit à les polir sa gloire & son étude ;

Mais, *Molière*, à ta gloire il ne manqueroit rien,

Si , parmi les défauts que tu peignis si bien ,

Tu les avois repris de leur ingratitude.

Il est vrai que cette Epitaphe est assez heureuse ; mais celle de *la Fontaine* , rapportée par M. *Bret* , me paroît supérieure :

Sous ce tombeau gissent *Plaute* & *Terence* ,

Et cependant le seul *Molière* y git ;

Il les faisoit revivre en son esprit ,

176 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Par leur bel art réjouissant la France :  
Ils sont partis , & j'ai peu d'espérance  
De les revoir ; malgré tous nos efforts ;  
Pour un long-temps, selon toute apparence,  
*Térence & Plaute, & Molière* sont morts.

L'Editeur a placé des *Avertissemens* très-bien faits à la tête de chaque Comédie de *Molière*. Il y a rassemblé tout ce qui a rapport à l'histoire & à la représentation de chacune de ces Pièces, les anecdotes qui y sont relatives, les imitations, quand *Molière* en a faites. Dans la *Préface* de l'*Etourdi*, il parle de l'*Inavvertito* de l'Italien *Beltrame*, d'après lequel le Comique François a dessiné sa Pièce. Après avoir rendu justice à *Molière* sur la supériorité des autres parties de son ouvrage, il ne dissimule pas que le dénouement de la Pièce Italienne est plus simple & plus théâtral que celui de la Pièce Française. La Comédie de ce *Beltrame* est peu connue : plusieurs de mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'avoir une idée de ce dénouement.

» *Fulvio*, irrité contre lui-même de



» toutes les étourderies , veut renon-  
 » cer à tout & partir au moment que  
 » les affaires se font heureusement ar-  
 » rangées. C'est en vain qu'on cherche  
 » à le retenir & à l'instruire de ce qui  
 » est arrivé , il n'a plus de justice à faire  
 » que celle de ne nous pas écouter , dit  
 » Scapin (qui joue dans la Pièce le rôle  
 » du Mascarille de Molière) il faut bien  
 » qu'il les épuise toutes. . . . . Sa fuite  
 » peut encore nous jeter dans de nou-  
 » veaux embarras , & le Bourreau n'a  
 » garde de nous en épargner... O fortune !  
 » donne-moi de la patience , & conserve  
 » ma tête au défaut de celle de mon  
 » maître ! Un ami de Scapin ramène  
 » cependant Fulvio qui tremble de se  
 » nuire encore , eh morbleu , lui dit  
 » Scapin, soyez tranquille & prenez garde  
 » à vous.

F U L V I O.

Mon cher Scapin, tu veux que je reste,  
 songe à quoi tu me hasardes.

S C A P I N.

C'étoit avant tout ceci qu'il falloit vous  
 craindre, je vous en dispense actuellement.

F U L V I O.

*C'est-à-dire que tout est désespéré...  
ah malheureux que je suis ! je l'ai bien  
mérité.*

*Pantalon, père de Fulvio, survient  
avec les autres Acteurs ; il voit son  
fils agité & tremblant : Mon fils, lui  
dit-il, qu'avez-vous donc ? & que signi-  
fie ce trouble où je vous vois ?*

F U L V I O, à Scapin.

*Scapin, mon cher Scapin.*

S C A P I N.

*Ce n'est pas moi qui vous parle ; c'est  
sur Monsieur votre père qu'il faut jeter  
les yeux.*

P A N T A L O N.

*Approchez, Fulvio ; est-il vrai que  
vous soyez amoureux de cette jeune per-  
sonne ?*

F U L V I O (troublé.)

*Moi, Monsieur ?... non... ah non !*

ANNÉE 1773. 159

PANTALON.

*Comment non ?*

FULVIO.

*Non, vous dis-je, non assurément.*

PANTALON.

*A quel propos nier ce que tout le monde assure ?*

SCAPIN.

*Pour montrer son bel esprit. Ça voyons, pourquoi dites-vous non à Monsieur votre père ?*

FULVIO.

*Tu m'as dit de prendre garde à moi.*

SCAPIN.

*Et bien qu'en concluez-vous ?*

FULVIO.

*Je ne sçais.*

SCAPIN.

*Quelle cervelle ! eh , Monsieur , répondez naïvement à ce qu'on vous demande.*

PANTALON.

*Parle , mon fils , veux-tu cette jeune personne pour ta femme ?*

FULVIO.

*Scapin.....*

SCAPIN.

*Eh , dites qu'oui.*

FULVIO.

*Si je fais encore quelque balourdise ?*

SCAPIN.

*Et dites qu'oui encore un coup.*

FULVIO.

*Eh bien , mon père , oui.*

PANTALON.

*Prends-lui la main.*

ANNÉE 1773. 161

SCAPIN.

*Ne le faites pas , croyez-moi.....*

FULVIO ( se retirant. )

*Oh ciel ! j'aurai fait quelqu'étourderie.*

PANTALON.

*Et comment ?*

FULVIO.

*Scapin , tu me dis de ne point le faire.*

SCAPIN.

*Oui , de si mauvaise grace. Vous ne  
me laissez pas achever.*

FULVIO.

*Eh bien , mon père , prononcez , je  
tiens sa main.*

PANTALON.

*Elle est ta femme.*

FULVIO.

*Oh ma chère Cinthia ! me voilà votre  
époux ; à la fin je triomphe.*

SCAPIN.

*Quelle cervelle ! eh , Monsieur , répondez naïvement à ce qu'on vous demande.*

PANTALON.

*Parle , mon fils , veux-tu cette jeune personne pour ta femme ?*

FULVIO.

*Scapin. ....*

SCAPIN.

*Eh , dites qu'oui.*

FULVIO.

*Si je fais encore quelque balourdise ?*

SCAPIN.

*Et dites qu'oui encore un coup.*

FULVIO.

*Eh bien , mon père , oui.*

PANTALON.

*Prends-lui la main.*

ANNÉE 1773. 161

SCAPIN.

*Ne le faites pas , croyez-moi.....*

FULVIO ( se retirant. )

*Oh ciel ! j'aurai fait quelqu'étourderie.*

PANTALON.

*Et comment ?*

FULVIO.

*Scapin , tu me dis de ne point le faire.*

SCAPIN.

*Oui , de si mauvaise grace. Vous ne  
me laissez pas achever.*

FULVIO.

*Eh bien , mon père , prononcez , je  
tiens sa main.*

PANTALON.

*Elle est ta femme.*

FULVIO.

*Oh ma chère Cinthia ! me voilà votre  
époux ; à la fin je triomphe.*

## S C A P I N.

*Je vous conseille de vous en féliciter beaucoup. Eh morbleu, si les morceaux ne vous tomboient dans la bouche, vous mourriez de faim.*

On trouvera sans doute que M. Bret a raison de dire que cette scène étoit digne du pinceau de *Molière*, & qu'elle auroit animé le dénouement trop romanesque & trop brusque de sa première Comédie.

M. Bret rappelle une particularité fort plaisante dans la *Préface* des *Précieuses Riaicules*; c'est que, dans le temps que cette Pièce a été faite, le mot de *précieuses* tout seul étoit pris en bonne part. Quand on vouloit faire un compliment à une femme, on pouvoit lui dire qu'elle étoit une *précieuse*. *Segrais* dit, dans des vers à Madame la Duchesse de Chatillon :

Obligéante, civile, & sur-tout *précieuse*;  
Qui seroit le brutal qui ne l'aimeroit pas?

Il y eut un grand Dictionnaire des *Précieuses* imprimé chez *Ribou* en



1661, dans lequel l'auteur comprit les femmes les plus illustres de ce siècle. Enfin *Molière* dit lui-même, dans sa *Préface*, que les véritables *Précieuses* auroient eu tort de se fâcher, & qu'il n'a joué que les *Ridicules* qui les imitoient mal. Aujourd'hui les choses sont bien changées : il n'y a plus de *Précieuses* qui ne soient en même-temps très-ridicules.

M. *Bret* s'efforce de réfuter le sentiment de M. *Roussseau* de Genève sur le *Misanthrope*. Le Philosophe Gènevois a dit dans sa *Lettre sur les Spectacles* que *Molière* n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules ; qu'il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu ; que c'est ce qu'il a fait dans le *Misanthrope* ; qu'*Alceste* est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien ; que *Molière* en fait un personnage ridicule ; qu'il a mal saisi le *Misanthrope* ; qu'enfin on sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même en ce qu'il fait préférer l'usage & les maximes du monde à l'exacte probité, &c. Je ne vois de répréhensible dans

toutes ces observations de M. *Rousseau* que la hardiesse de dire que *Molière* a mal saisi le *Misanthrope*. Il me paroît certain au contraire qu'il nous a représenté ce caractère tel qu'il peut exister parmi nous. Pour le reste, j'ose être du sentiment de l'illustre M. de *Montausier* qui apparemment regardoit *Alceste* comme un homme de bien, puisqu'il desiroit de lui ressembler, & de celui du divin *Fénélon* qui a dit avant M. *Rousseau* que *Molière* avoit donné à la vertu une austérité ridicule. La manière dont ces deux grands hommes du siècle de *Louis XIV* ont envisagé ce caractère me semble démontrer que c'est sous ce point de vue qu'on le considéroit de leur temps, & que c'est seulement du nôtre qu'on a imaginé que le doux *Philinte* est l'honnête homme de la Pièce. Si *Alceste* est le véritable homme de bien, dit l'Editeur, pourquoi n'est-il jamais ni doux, ni patient, ni juste, ni humain? D'abord on ne voit nulle part qu'il soit inhumain ou injuste. Quant à la douceur & à la patience, s'il supportoit plus facilement l'injustice

des hommes , c'est précisément dans ce cas qu'on pourroit le soupçonner d'avoir pour elle moins d'horreur : j'avoue que je n'aime point qu'on soit si traitable avec les méchans , & que je préfère avec lui

ces haines vigoureuses

Que doit donner le vice aux ames vertueuses

On fait un crime à *Alceste* d'être brusque & emporté : mais c'est la faute des objets odieux qui lui blessent la vue. Qu'on le mette avec des hommes vrais & justes , & toute son humeur doit tomber avec la cause qui l'a fait naître. M. *Bret* reproche à ce personnage de faire un mauvais choix dans ses amours , d'être le jouet de sa maîtresse , &c, comme si l'on ne pouvoit pas être fort honnête homme & aimer une coquette ; comme si ce n'étoit pas moins un crime qu'un malheur. *Molière* étoit dans le cas lui-même ; &, quoiqu'en dise l'Editeur , il y a bien plus d'apparence qu'il s'est peint dans le rôle d'*Alceste* que dans celui de *Philinte*. L'Editeur est encore

choqué des *Parbleu* & *Morbleu* qui échappent souvent au *Misanthrope* & fait entendre que ce n'est pas à ces signes qu'on reconnoît l'homme vertueux. Il me semble à moi qu'un homme diroit des *parbleu* & des *morbleu* toute la journée qu'il n'en feroit pas plus coupable pour cela. Ce ne sont que des termes d'impatience, & si cette impatience est presque toujours très-juste, celui qui en a me paroît fort excusable. Il feroit mieux à la vérité de montrer de la douceur, de la résignation ; mais personne n'a prétendu que ce personnage fût un saint : c'est seulement un très-honnête homme que la fausseté révolte, & les personnes à qui la probité fait tout pardonner, ont été fâchées que *Molière* y ait joint le ridicule. C'est là tout ce que *M. Rousseau* entend par le *ridicule de la vertu*. Dire avec *M. Bret* que ces deux mots se détruisent mutuellement, c'est vouloir chicaner sur les mots : un homme vertueux au fond peut avoir un extérieur & des manières ridicules ; *M. Rousseau* n'a pas voulu dire autre chose. Que *M. Marmontel*,

comme nous le dit l'Editeur, n'aime pas la probité farouche du *Misanthrope* & qu'il s'accommode mieux d'un homme qui loue à toute outrance de mauvais vers, j'en conçois facilement la raison ; la société d'*Alceste* seroit pour lui un peu dure. En un mot, pour décider lequel d'*Alceste* ou de *Philinte* est véritablement l'honnête homme, il n'y a qu'à supposer que tous les hommes sont des *Philintes* ; alors la fausseté, la flatterie & la méchanceté seront à leur aise ; la fausse complaisance ne mettra aucune différence entre le vice & la vertu ; l'un usurpera l'hommage qu'on doit à l'autre. Qu'il n'y ait au contraire que des *Alcestes* ; la probité & la vérité seules trouveront grace à leurs yeux ; les hommes injustes & faux seront obligés de fuir ou de se cacher. Au reste, Monsieur, de quelque manière qu'on envisage le caractère du *Misanthrope*, cela ne fait aucun tort au talent supérieur de *Molière* qui ne peut trouver que des admirateurs : il n'est ici question que du but moral de la Pièce, & l'on ne peut nier que souvent cet auteur n'ait

moins fait la guerre au vice qu'au ridicule. La Pièce de *George Dandin* en est un exemple sans réplique.

M. *Bret* ne trouve pas de mal à la conduite de la femme de ce pauvre Bourgeois, parce que, dans le rendez-vous qu'elle donne à son amant au milieu de la nuit, elle amène avec elle une domestique qui est sa confidente : assurément c'est n'être pas difficile : mais il n'est pas moins certain qu'une femme qui se relève la nuit pour dire des douceurs à son amant & se moquer de son mari, présente une scène très-scandaleuse, sur-tout lorsqu'une pareille impudence finit par triompher à la vue des spectateurs. Concluons de tous ces raisonnemens, Monsieur, que *Molière* est le plus grand auteur comique qui ait jamais existé ; mais que c'est outrer les choses que de prétendre que son Théâtre soit toujours l'école de la vertu.

La plupart des Comédies de cet auteur, dans cette nouvelle Edition, sont suivies d'observations grammaticales qui ont été envoyées à M. *Bret*, & dont il semble regretter de ne  
pouvoir

pouvoir nommer les auteurs. Il fait entrevoir seulement, qu'on reconnoitra les législateurs au caractère de la loi, Presque toutes ces observations, qui sont assez justes, sont énoncées dans un style très-sec.

Les remarques qui appartiennent à M. Bret sont plus étendues & plus piquantes ; elles ont pour objet, ainsi que je vous l'ai dit au commencement de cet Article, la différence du costume de ce temps-là & du nôtre, les allusions que l'on rencontre dans les Pièces de *Molière*, les fautes grammaticales qui ont échappé aux premiers observateurs, &c. &c. Il y relève aussi quelquefois les critiques mal fondées que l'on a faites de quelques endroits des Comédies de ce grand Ecrivain. En voici un exemple. L'auteur anonyme de *la Connoissance des Beautés & des Défauts de la Poësie* \* a fait une fausse remarque sur un vers de la troi-

\* Le titre entier de ce Livre est *Connoissance des Beautés & des Défauts de la Poësie & de l'Eloquence dans la Langue Française, à l'usage des jeunes gens, & sur-tout des Etrangers, avec des exemples par ordre alphabétique ; par M.*

sième scène du troisième acte du *Misanthrope*. Voici comme cet Anonyme le cite , page 130.

Et ses soins tendent tous pour accrocher  
quelqu'un.

*Les soins peuvent tendre à quelque chose ,  
dit-il , mais non pour quelque chose.*  
» Cette observation , dit M. Bret ,  
» n'auroit pas eu lieu si l'on avoit  
» voulu prendre garde que la faute  
» n'est pas de Molière qui a écrit :

*D\*\*\*\** , à Londres : Brochure d'environ 200 pages ; elle parut en 1749 , & je vous en rendis compte alors ; voyez les *Lettres sur quelques Ecrits de ce temps* , Tome I , pages 262 & 357. On a sçu dans le temps que l'anonyme M. *D\*\*\*\** & M. de Voltaire n'étoient qu'une même personne. La preuve incontestable que la Brochure en question est de ce dernier, c'est qu'il y est mis au-dessus de tous les Ecrivains passés, présens & futurs. D'ailleurs, M. de Voltaire s'est trahi lui-même à la page 123 de l'ouvrage : oubliant qu'il s'étoit caché sous la lettre & les étoiles *D\*\*\*\** , au lieu de dire, dans cette page, *une description philosophique des Cieux qui n'est que du sujet de M. de Voltaire* , il dit *une description philosophique des Cieux qui n'est que de mon sujet*.



Et ses soins tentent tout  
Pour accrocher quelqu'un , sans en venir à  
bout.

» Pourquoi de deux moitiés de vers  
» n'en faire qu'un ? Pourquoi *tendent*  
» au lieu de *tentent* ? Pourquoi *tous* au  
» lieu de *tout* ? Est - ce là ce qu'on  
» appelle instruire les Etrangers ?  
» M. *Bret* ajoute : C'est ainsi que  
» l'auteur caché \* de l'*Eloge* inju-  
» rieux de M. de *Crébillon* changea les  
» deux premiers vers d'*Atrée* pour y  
» trouver du ridicule , & les imprima  
» ainsi :

Avec l'éclat du jour, je vois enfin *paraître*  
L'espoir & la douceur , &c.

» L'illustre *Crébillon* avoit écrit *je vois*  
» enfin *renaître* ; ce qui n'auroit pas  
» donné lieu à la plaisanterie de l'ob-  
» servateur sur un espoir qu'on voit  
» *paraître* ». On peut juger d'après ces  
belles critiques du zèle de M. de *Vol-*  
*taire* pour la réputation des grands  
hommes de son & de l'autre siècle.

\* Cet auteur *caché* est encore M. de  
*Voltaire*.

Presque toutes les remarques de M. *Bret* sont pleines de justesse, de solidité, d'impartialité. En général, cette nouvelle & magnifique Edition me paroît digne du grand homme qui en est l'objet. Elle est ornée d'excellentes estampes, toutes dessinées par l'habile M. *Moreau*, & exécutées par les meilleurs Graveurs. Il y en a deux sur-tout qui m'ont frappé, celles du *Cocu imaginaire* & du *Sicilien*. Il n'est pas possible de mettre plus d'esprit & d'expression qu'on n'en remarque dans les deux figures qui composent la première, ni plus d'entente de composition & de délicatesse de burin qu'il n'y en a dans la seconde. Cette dernière est gravée par M. *Moreau* lui-même. Si ce jeune & sçavant Artiste poursuit sa carrière avec le même éclat, on peut prédire qu'il s'élèvera bientôt au-dessus de tous ses rivaux. On trouve à la tête du premier Volume de ces Œuvres le portrait de *Molière* gravé d'après *Mignard* par M. L. J. *Cathelin*.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Octobre 1773.

trouve dans leurs écrits. » Voilà donc ,  
 » dit le P. Richard , *Hobbes* , *Bayle* &  
 » *Spinoza* bien supérieurs en vertu &  
 » en sainteté aux Apôtres & aux hom-  
 » mes Apostoliques de tous les siècles ,  
 » par la raison péremptoire que ,  
 » moins babillards qu'eux , ils ont fait  
 » plus de dépense en vertu dans leur  
 » conduite aux dépens de leurs écrits ;  
 » au lieu que les Apôtres & les hom-  
 » mes Apostoliques , les bavards qu'ils  
 » étoient , ont fait la sottise d'exhaler  
 » presque toute leur vertu en paroles  
 » & de se mettre ainsi au dépourvu du  
 » côté de la conduite , par leur babil  
 » hors de saison. *Paul* , l'Apôtre des  
 » Gentils , & vous , hommes Aposto-  
 » liques de tous les temps , vous , Pré-  
 » dicateurs célestes , & néanmoins pé-  
 » nitens austères , hommes vertueux  
 » jusqu'au prodige , l'eussiez-vous cru  
 » que vous perdiez de la vertu & de  
 » la sainteté pratique , en proportion  
 » de la morale sainte que vous annon-  
 » ciez d'un pôle à l'autre avec un zèle  
 » tout de feu , dans vos discours inflam-  
 » més & ardents » ?

M. Robinet prétend qu'il existe en

tesse invincible des preuves, ne sont pas des armes suffisantes pour lutter avec succès contre quelques Ecrivains Philosophes ; il faudroit que l'apologiste de la Religion possédât encore le grand art d'intéresser ses lecteurs, qu'il sût tempérer la sécheresse des argumens théologiques par les graces du style, & qu'à la science de l'école, il joignît les qualités du littérateur & de l'homme de goût. Vous jugerez, Monsieur, si j'ai dû faire précéder de cette réflexion le compte que je vais vous rendre de l'ouvrage du P. Ch. L. Richard. Le livre qu'il réfute, & qui est intitulé *de la Nature*, a déjà eu plusieurs éditions ; il a le mérite d'être bien écrit, & l'on ne peut disconvenir que, parmi les erreurs qu'il renferme, il ne se rencontre des vérités neuves & des vues vraiment philosophiques. La seule méthode qu'observe le P. Richard dans sa réfutation est de suivre son auteur pas à pas, de rapporter fidèlement ses paroles, & de démontrer qu'elles ne sont pas moins contraires à la Religion qu'à la raison, à la foi qu'au bon sens.

*A voir les erreurs générales qui ont cours parmi les hommes, dit M. Robinet à la tête de son livre, il paroît que le Sage doit autant ou plus se défier des opinions communes, que des sentimens les plus singuliers. Cela me rassure sur quelques idées particulières semées dans cet ouvrage.*

» Ce début, répond le P. Richard ;  
 » est également faux , dangereux &  
 » contradictoire. Il est faux & dange-  
 » reux , parce que le sage agit pru-  
 » demment , sans s'exposer au péril de  
 » s'égarer , & que se défier davan-  
 » tage des opinions communes que des  
 » sentimens les plus singuliers , c'est agir  
 » imprudemment , & s'exposer visi-  
 » blement à s'égarer en quittant les  
 » chemins battus & fréquentés , pour  
 » prendre des sentiers inconnus ,  
 » écartés , & par cela même très-  
 » suspects. La sagesse est la fille de la  
 » raison , & la raison est un bien com-  
 » mun à tous les hommes. Nul d'entre  
 » eux n'est donc sage exclusivement à  
 » tous les autres , *nemo solus sapit* , &  
 » il n'est pas croyable que la sagesse  
 » renfermée en elle-même pendant

» rien de commun, avec l'esprit ;  
 » exerce des opérations qui lui sont  
 » propres , en discernant le bien du  
 » mal , & en faisant l'application  
 » des principes & des loix aux cas  
 » particuliers & à toutes les circonf-  
 » tances. D'ailleurs, le *goût* n'est pas le  
 » même dans tous les hommes , & ,  
 » qui plus est, il n'est pas toujours le  
 » même dans le même homme ; il  
 » change avec le temps , & par plu-  
 » sieurs causes. Si donc on juge du  
 » bien & du mal moral par un sixième  
 » sens , comme le sens physique du  
 » *goût* juge du doux & de l'amer , il  
 » s'ensuivra que ce sixième sens n'é-  
 » tant pas uniforme dans tous les  
 » hommes , & , qui plus est , dans le  
 » même homme , ce qui sera réputé  
 » bien chez certains hommes ou chez  
 » le même homme en certain temps ,  
 » ne le sera pas chez d'autres hommes ,  
 » ou dans le même homme en d'autres  
 » temps. Par conséquent, il n'y aura  
 » pas de règle fixe & invariable de  
 » moralité , & même il n'y en aura  
 » point du tout , quand ce sixième  
 » sens viendra à être usé ou dépravé.

» ..... Enfin , je demande si c'est  
 » un mouvement organique qui me  
 » fait discerner les différentes mora-  
 » lités de deux actions , dont l'une est  
 » bonne & l'autre mauvaise , quoi-  
 » qu'elles se ressemblent parfaitement  
 » dans tout ce qu'elles ont de phy-  
 » sique , d'extérieur & de sensible. Je  
 » vois deux guerriers qui viennent  
 » de tuer , l'un , un ennemi de la Patrie  
 » dans un juste combat ; l'autre , son  
 » propre ennemi dans un combat sin-  
 » gulier. Tous les deux-s'approchent  
 » de moi , & je vole au-devant du  
 » premier , je l'admire comme un  
 » héros , & je baise avec transport sa  
 » main encore toute teinte du sang de  
 » l'ennemi de la Patrie ; tandis que je  
 » repousse avec horreur celle de l'in-  
 » juste meurtrier de son propre en-  
 » nemi. Cependant ces deux actions  
 » physiquement considérées sont tout-  
 » à-fait semblables. Elles ont la même  
 » entité physique , la même surface ,  
 » la même fissure. Elles doivent donc  
 » affecter de même l'organe du *sens*  
 » *moral* , y faire la même impression ,  
 » y produire le même sentiment , la

» même sensation , en agissant sur lui  
 » par une sorte de tact. Le contraire  
 » arrive. Il y a donc une autre cause  
 » efficiente du sentiment qui approuve  
 » & qui blâme , & du mouvement qui  
 » repousse ; une cause qui les précède ,  
 » qui leur est antérieure. Cette cause ,  
 » c'est l'idée innée du vice & de la  
 » vertu , du juste & de l'injuste ; c'est  
 » la connoissance de la loi naturelle ,  
 » qui approuve l'une de ces actions ,  
 » & qui blâme l'autre ; c'est la claire  
 » vision de la conformité de la pre-  
 » mière de ces actions avec la Loi  
 » naturelle , & de l'opposition de la  
 » seconde avec cette même Loi ».

M. Robinet , en établissant une gra-  
 dation naturelle entre tous les êtres ;  
 dit que la Nature ne va point par sauts ,  
 qu'elle marche toujours & agit en  
 tout par degrés & par nuances im-  
 perceptibles ; que la loi de conti-  
 nuité , observée uniformément dans  
 l'échelle des êtres , en forme un tout  
 infiniment gradué , sans lignes réelles  
 de séparation ; qu'il n'y a que des  
 individus , & point de regnes , ni de  
 classes , ni de genres , ni d'espèces ;



que tous les êtres sont du même ordre , sans différences essentielles entr'eux ; qu'il n'y a jamais eu qu'un seul être prototype de tous les êtres ; dont ceux-ci ne sont que des variations prodigieusement multipliées , & diversifiées en toutes les manières possibles. » Cette grande & importante » vérité , dit-il , la clef du système » universel , & la base de toute vraie » philosophie , acquerra chaque jour » plus d'évidence , à mesure que l'on » fera plus de progrès dans l'étude & » la connoissance de la Nature. Ce- » pendant elle a toutes les peines du » monde à subjuguier certains préju- » gés qui la contredisent & qu'elle » réfute. Elle n'a pas seulement à » lutter contre la prévention & la » stupidité du vulgaire qui la rejette » sans examen ; elle n'a pas seulement » à combattre l'acharnement des hom- » mes persécuteurs , qui , comme un » essaim d'insectes importuns , volent » sur les pas du génie pour le troubler » dans ses sublimes travaux : les Na- » turalistes mêmes qui l'ont décou- » verte , & que sa force impérieuse »

» contraint de lui rendre hommage,  
 » ne laissent pas de la méconnoître  
 » encore quelquefois par une inconsé-  
 » quence qu'on a peine à concevoir,  
 » & qu'on ne doit sans doute attri-  
 » buer qu'à la difficulté de saisir tou-  
 » jours les nuances délicates qui lient  
 » réellement les formes les plus dis-  
 » semblables en apparence ». Malgré  
 l'emphase avec laquelle M. *Robinet*  
 annonce la découverte de cette  
 grande vérité, le P. *Richard* fait  
 voir que ce qu'il donne pour *la clef*  
*du système universel & la base de toute*  
*vraie philosophie*, n'est proprement que  
 la doctrine absurde de *Spinoza*, selon  
 laquelle tous les êtres particuliers qui  
 forment l'ensemble de la Nature ne  
 sont que les modifications nécessaires  
 de l'Être unique, universel, im-  
 muable, infini, éternel, existant par  
 lui-même; en sorte qu'il ne peut y  
 avoir dans la Nature qu'une seule  
 substance prodigieusement diversifiée  
 & modifiée, & par conséquent que  
 tout ce qui existe est une partie ou  
 une modification de Dieu. » Car enfin,  
 » dit-il, quelle différence y a-t-il donc

» entre la doctrine de *Spinoza*, qui  
 » enseigne qu'il n'y a qu'un être prodigieusement diversifié, modifié, dont  
 » tous les êtres particuliers ne sont que les  
 » modifications nécessaires, & celle de  
 » M. *Robinet* qui dit de même qu'il n'y  
 » a jamais eu qu'un seul être, prototype  
 » de tous les êtres, dont ceux-ci ne sont  
 » que des variations prodigieusement multipliées, & diversifiées de toutes les manières possibles; qu'il n'y a que des individus & point de regnes, ni de classes, ni de genres, ni d'espèces? Pour moi, continue le Père *Richard*, je l'avoue ingénument, j'ai beau m'alam- biquer l'esprit, il ne m'est pas possible d'appercevoir la moindre différence, la plus petite ligne de séparation, la plus légère dissemblance entre ces deux doctrines, & je ne vois dans la personne de M. *Robinet* qu'une fidelle copie de *Spinoza*, son unique prototype.

L'auteur du livre de la *Nature*, en traitant des attributs métaphysiques de la Divinité, pose en assertion que ces attributs ne sont que des négations des imperfections reconnues dans

les créatures ; il ajoute : *si quelqu'un me voyant combattre les notions ordinaires de la Divinité , a pu en prendre ombrage , je ne crois pas qu'il reste désormais dans le doute. Voilà ses soupçons dissipés , & la droiture de mes intentions lui est manifestée : Dieu n'est point un être pensant , un être intelligent , mais un être infiniment plus que pensant , infiniment plus qu'intelligent . . . . Dieu est en tout infiniment au-dessus de notre conception. Cette profession de foi irrite la bile irascible du Père Richard , & lui fait concevoir les plus sinistres idées de la façon de penser de M. Robinet , qu'il traite ouvertement d'athée. Voici ses termes : » Je dis que » c'est un pur athée , qui nie rondo- » ment l'existence de Dieu , & je le » prouve par ses principes & par ses » paroles. Nous avons vu plus haut » que M. Robinet s'exprime ainsi : » comment pouvoir entendre des termes » auxquels on fait signifier des attributs » incompréhensibles ; ou comment des » termes que l'on comprend expriment-ils » des perfections que l'on ne comprend » pas ? De deux choses , l'une est nécessaire ;*

» ou que des termes qui sont supposés  
 » énoncer quelque chose d'incompréhén-  
 » sible , ne soient pas compris ; ou qu'un  
 » discours que l'on entend , n'exprime pas  
 » quelque chose d'incompréhensible. II  
 » ajoute ailleurs , qu'on ne peut énoncer  
 » ce que l'on ne comprend pas , & que si  
 » on veut le faire , on n'entend pas les  
 » termes qu'on emploie pour l'énoncer ;  
 » que ces termes sont vuides de sens & ne  
 » signifient rien ; qu'on ne peut avoir  
 » aucune idée de Dieu ; que ce mot DIEU  
 » n'est qu'un vain nom , une chimère , un  
 » rien , qui n'a aucun objet. Ces prin-  
 » cipes posés dans les propres termes  
 » de M. Robinet , voici comment je  
 » raisonne : Dieu est incompréhén-  
 » sible ; tout le monde en convient.  
 » Or , selon M. Robinet , on ne peut  
 » avoir aucune idée de ce qui est in-  
 » compréhensible ; on ne peut l'é-  
 » noncer , & , si on veut le faire , on  
 » n'entend pas les termes qu'on em-  
 » ploie pour l'énoncer ; ces termes  
 » sont vuides de sens & ne signifient  
 » rien : donc , selon M. Robinet , nous  
 » ne pouvons avoir aucune idée de  
 » Dieu , & , quand nous prononçons

» le mot *Dieu*, nous n'entendons pas  
 » ce mot ; il est vuide de sens dans  
 » notre bouche ; il ne signifie rien ; il  
 » n'est rien & n'a point d'objet : donc  
 » Dieu n'est rien , & il n'existe pas ,  
 » puisqu'on ne peut ni le connoître ,  
 » ni l'exprimer en aucune sorte , &  
 » que les idées qu'on voudroit s'en  
 » faire , ainsi que les termes qu'on  
 » voudroit employer pour l'exprimer ,  
 » n'auroient pour objet que le rien ,  
 » le néant : donc M. *Robinet* anéantit  
 » la Divinité , sous prétexte de l'exal-  
 » ter. Si ce raisonnement n'est pas  
 » juste , concluant , démonstratif , je  
 » veux bien passer pour le plus misé-  
 » rable de tous les sophistes qui cou-  
 » vrent la terre ». Malgré les clartés  
 étincelantes de ce raisonnement , je  
 ne voudrois pas que le P. *Richard* im-  
 putât si décidément l'athéisme à l'au-  
 teur qu'il réfute. Ce n'est point d'après  
 une pensée ou une expression qui  
 échappe , mais d'après l'esprit général  
 & la totalité d'un ouvrage , qu'on  
 doit juger un écrivain. Il est d'ailleurs  
 hors de doute que M. *Robinet* suppose  
 dans tout son livre l'existence de la

Divinité , & , s'il semble quelquefois s'égarer en parlant de son essence & de ses attributs , c'est précisément parce qu'il s'efforce de nous en inspirer des idées plus hautes & plus relevées que celles auxquelles l'imagination humaine peut atteindre. Je voudrois en général que le ton de la réfutation du P. *Richard* fût plus modéré , plus poli , plus honnête , & qu'elle se ressentît moins de l'âcreté de zèle qui anime trop souvent l'habitant des cloîtres. La raison persuade, mais l'invective révolte ; & celle-ci est toujours de trop dans une bonne cause. Les argumens du P. *Richard* auroient-ils paru moins forts , moins concluans , moins démonstratifs , sans les dénominations peu civiles , telles sur-tout que celle de *menteur* , qu'il prodigue si souvent à M. *Robinet* ? Dans ce système l'auteur MENT, non-seulement lorsqu'il dit , &c. — M. *Robinet* fait d'un bout à l'autre de son ouvrage le personnage de MENTEUR. — Parler de la sorte , c'est MENTIR impudemment , — L'extrait de M. *Robinet* n'offre que MENSONGES calomnieux.

— *Tout cela n'est qu'un groupe de MENSONGES dans la bouche & les écrits de M. Robinet. — M. Robinet n'est qu'un pillard MENTEUR, &c, &c.*

Quant au style, celui du P. Richard n'est ni pur, ni châtié, ni noble, ni brillant. Qu'est-ce que rire avec une *exubérance de spontanéité*? Que signifie l'homme doué de la bonté & de la sainteté *réuplicative ut sic*? Dit-on, en bonne prose, *tout cela est bel & bon en soi. . . . Mettre la charrue avant les bœufs. . . . Lire dans les cœurs les plus hermétiquement bouchés. . . . Appercevoir sans lunettes des erreurs grossières. . . . Souvenir mordicus. . . . Répondre ad rem.* Et encore ailleurs : *Je soutiens que ce langage n'est qu'un baragouin tout pur, & tout plein d'embrouillement. . . . Ce Chapitre n'est qu'embrouillement. . . . Donc M. Robinet brouille, &c, &c, &c, &c, &c, &c.*

Je suis, &c.

A Paris ce 22 Octobre 1773.



## L E T T R E IX.

*Recueil des Arrêts du Parlement de Paris, pris des Mémoires de feu M. Pierre Bardet, avec les Notes & Dissertations de M. Claude Berroyer Avocat au même Parlement ; nouvelle Edition, revue & augmentée de plusieurs Notes, Observations & Arrêts contenant de nouvelles décisions ; par M. C. N. Lalaure, ancien Avocat au Parlement, & Censeur Royal ; deux Volumes in - folio qui, brochés ou reliés, n'en forment qu'un ; prix relié 30 livres ; à Avignon chez Joseph Roberty Imprimeur-Libraire de la Ville ; à Paris chez Valade Libraire rue Saint Jacques.*

**C**ETTE collection, qui renferme sept cens quatre-vingt-cinq Arrêts rendus depuis 1617 jusqu'en 1642, a été faite par M. Bardet.

avec la plus scrupuleuse attention. Peut-être le Public en eût-il été privé sans les soins de M. Berroyer qui les a rassemblés après la mort de M. Bardet, & qui les a enrichis de notes & de dissertations d'autant plus précieuses, que n'ayant fait paroître cet ouvrage qu'en 1690, ses sages observations tombent sur les changemens que les Ordonnances de 1667, 1669, 1670 & 1673, les Edits & les Réglemens subséquens, ont apportés à la Jurisprudence. Aussi cette première édition, quoique tirée à plus de 2000 exemplaires, a-t-elle été si promptement enlevée, qu'elle étoit, pour ainsi dire, épuisée dès 1700.

La rareté de ce Recueil demandoit une réimpression; mais il falloit un Jurisconsulte qui, en suivant le plan de M. Berroyer, fît également des observations sur les changemens arrivés dans la Jurisprudence depuis 1690. M. Lalaure, déjà connu par son *Traité des Servitudes*, a bien voulu suspendre la suite de cet ouvrage, pour se livrer à faire sur cette nouvelle édition de *Bardet* des notes & une

une collection des Arrêts qui établissent le changement que les Ordonnances , Edits & Déclarations ont opéré dans la Jurisprudence depuis 1690. Ces observations , qui composent près de trente feuilles d'impression , sont à la suite des Arrêts qui en ont été susceptibles.

S'il falloit les rapporter toutes , ce seroit se jeter dans un détail immense. Je me contenterai , pour vous mettre en état de connoître l'objet que M. *Lalaure* s'est proposé de remplir , de vous citer un exemple aussi amusant qu'instructif. Le Chapitre 97<sup>e</sup> du Livre premier de *Bardet* renferme un Arrêt du 6 Mai 1622 , par lequel il fut jugé que la qualité de Gentilhomme ne dispensoit pas celui qui faisoit cession de biens de porter le *Bonnet Verd*. M. *Lalaure* fait , à l'occasion de cet Arrêt , des recherches très-curieuses sur l'origine , l'effet , la durée & l'abolition de la peine du *Bonnet Verd*. Comme cette Dissertation n'est point longue , je vais vous la rapporter telle que la présente le nouveau Commentateur de *Bardet*. » Autrefois l'on punissoit

» de différentes manières ceux que leur  
 » inconduite ou leur mauvaise foi  
 » mettoient dans le cas de faire cession  
 » de leurs biens. En Italie, on les  
 » obligeoit de se frapper trois fois le  
 » derrière contre terre en présence  
 » du Juge. *Bouchel*, dans sa *Bibliothèque*  
 » *du Droit François*, au mot *cession*  
 » *de biens*, dit que l'on voyoit encore  
 » à Padoue une pierre appelée *Lapis*  
 » *Vituperii* (*Pierre du Blâme*), où ceux  
 » qui étoient reçus à la cession, *nun-*  
 » *datis natibus, ter lapidem percutiende*  
 » (*cul nud frappant trois fois la pierre*)  
 » disoient à haute voix, *cedo bonis*,  
 » *je cède mes biens*, & que de ce il y  
 » avoit coutume écrite. On m'a assuré,  
 » dit *M. Lalaure*, qu'à Bordeaux, dans  
 » la Place du Palais, il y avoit une  
 » pareille pierre sur laquelle on fai-  
 » soit affeoir le Cessionnaire avec un  
 » *Bonnet Vert sur la tête*; mais j'ignore  
 » si l'on en fait encore usage.

» Dans la ville de Luques, on  
 » faisoit porter au Cessionnaire un  
 » *Bonnet* ou *Chapeau orange*. Il paroît  
 » qu'en France on adopta l'usage de  
 » faire paroître celui qui faisoit la

» cession en Justice, & que là, en pré-  
» sence du Juge, il défaisoit sa *ceinture*  
» & prènoit un *bonnet verd* des mains  
» de ses créanciers qui le lui fournis-  
» soient. Cet usage paroît s'être intro-  
» duit d'abord dans le pays de Laval  
» en Poitou. *Bouchel, loco citato*,  
» rapporte un arrêt du 26 Juin 1582,  
» confirmatif d'une Sentence du Lieu-  
» tenant de Laval du 9 Septembre  
» 1580, qui condamna *Bulfigues* qui  
» avoit fait cession de ses biens, à  
» porter un *bonnet* ou *chapeau verd*,  
» qui lui seroit fourni par le *Moine* son  
» créancier; & il fut dit qu'après que  
» le *Moine* auroit fourni le *bonnet* ou  
» *chapeau*, il seroit permis audit le  
» *Moine* & aux autres créanciers de  
» *Bulfigues*, de le faire mettre en pri-  
» son, si on le rencontroit sans ce  
» chapeau. Cependant il paroît que  
» cette espèce de punition ne fut pas  
» adoptée alors généralement dans  
» tout le Royaume; car l'on trouve  
» un Arrêt donné aux Grands Jours de  
» Troyes de 1583, par lequel il fut  
» dit que l'arrêt de 1582 donné contre  
» les Cessionnaires qui portoient le

» *bonnet verd* à Laval, n'auroit point  
 » lieu dans les autres provinces. Mais  
 » en 1592 & 1594, on voit que cette  
 » jurisprudence s'introduisit dans les  
 » Parlemens de Rouen, de Toulouse  
 » & de Bordeaux, puisque l'on trouve  
 » des Arrêts de ces Cours, & un en-  
 » tr'autres du Parlement de Rouen.  
 » du 15 Mars 1594, rendu en forme  
 » de règlement, par lequel il fut or-  
 » donné que tous ceux qui feroient  
 » obligés d'avoir recours au bénéfice  
 » de cession feroient tenus de porter  
 » le *chapeau verd*; & que, dans le cas  
 » où ils se trouveroient sans l'avoir  
 » sur la tête, il feroit permis à leurs  
 » créanciers de les constituer prison-  
 » niers. Ce règlement donna lieu à des  
 » jugemens assez singuliers. Le premier  
 » fut rendu au Parlement de Norman-  
 » die le 29 Novembre 1602. En voici  
 » l'espèce. Le nommé *Louvaintre*, de  
 » la ville de Rouen, qui avoit fait  
 » cession de ses biens, ayant été ren-  
 » contré dans la rue sans *bonnet verd*  
 » par le nommé *Pitreson* un de ses  
 » créanciers, ce dernier le fit sur le  
 » champ constituer prisonnier par la

» clameur de *haro*. *Louvaintre* deman-  
 » da son élargissement , en disant que  
 » mal-à-propos *Pitreson* l'avoit fait  
 » emprisonner pour n'avoir pas porté  
 » de *chapeau verd*, puisque *Pitreson* ne  
 » lui en avoit pas fourni , & il osa  
 » même conclure à ce que *Pitreson*  
 » fût tenu de lui en fournir deux par  
 » an. La Cour , sur ces demandes ,  
 » condamna *Louvaintre* en deux écus  
 » d'amende envers le Roi, cependant  
 » ordonna son élargissement, à la char-  
 » ge de porter le *chapeau verd* à dé-  
 » couvert, enjoignit audit *Pitreson* de  
 » lui en faire délivrer un par chacun  
 » an, & il fut dit que dans le cas où  
 » ledit *Louvaintre* seroit trouvé sans  
 » porter ledit *chapeau verd*, qu'il se-  
 » roit déclaré débouté du bénéfice de  
 » cession.

» L'autre espèce n'est pas moins  
 » singulière. Le nommé *Landy*, de la  
 » Province de Gascogne , qui avoit  
 » été admis au bénéfice de cession , à  
 » la charge de porter le *bonnet verd*,  
 » qui lui avoit été fourni par son créan-  
 » cier , le portoit dans sa poche &  
 » le mettoit sur sa tête , dès qu'il ap-

» percevoit son créancier. Le créancier, instruit de ce fait, poursuivit  
 » *Landy*, & soutint qu'il devoit porter le *bonnet verd* en tout temps.  
 » C'est ce qui fut jugé par arrêt du  
 » Parlement de Bordeaux du 15 Mars  
 » 1606.

» S'il falloit rapporter tous les subterfuges auxquels avoient recours  
 » ces porteurs de *bonnet verd* pour se  
 » dispenser de l'avoir sur leur tête ;  
 » on se jetteroit dans des citations  
 » infinies ; c'est pourquoi je me contenterai d'observer que quelques-uns au lieu de *bonnet* portoient une  
 » espèce de *calotte verte*, qui se trouvoit couverte par le chapeau, ce  
 » qui donna lieu à beaucoup de contestations, qui, portées dans différents Tribunaux, furent jugées différemment. Dans les uns il fut ordonné que les Cessionnaires portoient le *bonnet verd* à découvert ;  
 » dans d'autres, qu'au lieu de *bonnet*, ils porteroient des *chapeaux verts*.  
 » M. *Bornier*, en son Commentaire sur l'Ordonnance de 1673, cherche à découvrir le motif qui avoit dé-



» terminé les Juges à imaginer cette  
 » peine, & il laisse entrevoir qu'il  
 » pense qu'elle avoit été imposée à  
 » ceux qui recouroient à la cession de  
 » biens, non pas pour les *noter*, mais  
 » seulement *pour avertir que chacun*  
 » *n'eût plus à contracter avec eux, &*  
 » *pour obvier à la fréquence des banque-*  
 » *routes.* J'adopterois bien la dernière  
 » partie du sentiment de M. Bornier,  
 » mais non pas l'autre où il dit que  
 » *ce bonnet ne notoit pas ceux qui le*  
 » portoient; car enfin annoncer par  
 » un signe visible, qu'il n'y a pas de  
 » sûreté à traiter avec un homme,  
 » c'est, je pense, caractériser publique-  
 » ment qu'il est de mauvaise foi, ou  
 » au moins d'une grande inconduite;  
 » & tous les efforts que faisoient an-  
 » ciennement tous ceux qui avoient  
 » recours à la cession, pour cacher  
 » cette marque d'ignominie, démon-  
 » trent assez cette vérité. Aussi voit-  
 » on que le Roi Louis XIII, confi-  
 » dérant que, du nombre de ceux qui  
 » recouroient au bénéfice de cession,  
 » il y en avoit beaucoup qui étoient  
 » de bonne foi, & que des malheurs

» imprévus avoient réduit à prendre  
 » ce parti, décida, par l'article 144  
 » de l'Ordonnance de 1629, que les  
 » débiteurs de bonne foi qui seroient  
 » des cessions, n'encourroient aucune  
 » infâmie & n'en porteroient aucune  
 » marque. C'est aussi depuis ce temps  
 » que l'on ne contraignit plus ceux  
 » qui cédoient leurs biens à porter  
 » ce *bonnet verd*, lorsqu'ils prouvoient  
 » qu'il n'y avoit pas de leur faute,  
 » & que leur cession n'étoit point  
 » frauduleuse. Mais comme par la  
 » suite tous ceux qui avoient recours  
 » au bénéfice de cession, prétendirent,  
 » sous différens prétextes, être dans  
 » le cas de l'exception. portée par  
 » l'Ordonnance de 1629, insensiblement l'usage du *bonnet verd* s'est  
 » aboli, sur tout depuis l'Ordonnance  
 » de 1673, qui, en prescrivant, par  
 » les articles 1 & 2 du Titre 10, les  
 » formalités qui devoient s'observer  
 » dans les cessions de biens, avoit  
 » paru abolir la peine du *bonnet verd*,  
 » puisqu'elle n'en faisoit aucune mention.  
 » C'est donc depuis cette époque  
 » que de l'Ordonnance de 1673, que

» le port du bonnet verd a commencé  
 » à cesser d'être en usage dans la plû-  
 » part des Cours Souveraines; je dis  
 » la plûpart; car cette punition s'in-  
 » flige encore dans certains cas dans  
 » le Parlement de Bordeaux; mais  
 » actuellement dans les autres on se  
 » contente d'observer les formalités  
 » qu'elle prescrit, sans astreindre  
 » ceux qui ont recours au bénéfice  
 » de cession à porter le *bonnet verd*.

» Les différentes révolutions qui  
 » arrivent tous les jours actuellement  
 » dans le commerce exigeroient bien,  
 » je pense, que l'on fît revivre l'usage  
 » du *Bonnet verd*; ne fût-ce, comme  
 » le dit M. *Bornier*, que pour avertir  
 » certains Commerçans trop faciles  
 » des risques qu'ils courent & font  
 » courir à d'autres en contractant  
 » souvent sans précaution avec des  
 » gens qu'ils n'ont jamais vûs; cet  
 » uniforme leur feroit prendre plus  
 » de précautions.»

Le travail de M. *Lalaure* sur *Bardet*,  
 est de la plus grande importance, &  
 les Jurisconsultes les plus habiles lui  
 sçauront gré d'une collection aussi

ſçavante & auffi utile. Il a dédié ſon ouvrage à M. de Sartine, dont il fait un éloge noble & mérité; ce Magiſtrat qui, dans une place de rigueur, a le premier trouvé l'art de ſe faire aimer.

*Elémens d'Oryctologie, ou Distribution Méthodique des Foffiles; par M. B. C. P. de la C. de P. Membre de pluſieurs Académies; à Neuchatel, de l'Imprimerie de la Société Typographique; un Volume in-8° d'environ 200 pages.*

ON nomme *Oryctologie*, Monſieur, cette partie de l'Histoire Naturelle qui traite des *foſſiles*, & par les *foſſiles* on entend tous les corps naturels, ſouterreins & terreſtres, qui ſe trouvent à la ſurface de notre globe, ou qui ſe tirent de ſon ſein. Ainſi l'*Oryctologie* comprend l'énumération méthodique & la deſcription diſtincte de toutes les ſubſtances *foſſiles*. Pour ſe convaincre combien l'étude de cette Science eſt importante & né-

cessaire , il suffit de dire , en général , qu'il n'est aucun art , aucun métier , aucune manufacture , aucune fabrique , dans lesquels les *fossiles* n'entrent comme instrument ou comme matière première & principale. L'*Oryctologie* a donné naissance à une multitude d'arts , & la perfection de ces arts dépend des progrès qui restent à faire dans une connoissance dont l'étendue embrasse une quantité prodigieuse d'objets encore ignorés en certains pays , peu connus en d'autres , & qui par-tout ne sont pas assez approfondis. Que de contrées en effet où l'on ne connoît point les richesses renfermées dans les entrailles de la terre ! Combien de sources , de mines ou de carrières inconnues ou négligées ! Que de mines comblées , ou inondées , ou perdues ! Combien de matières étrangères importées à grands frais dans certains pays , en nature ou préparées , que le même pays fourniroit abondamment à ses habitans mieux instruits , & dès-lors même plus industrieux ! L'agriculture , par exemple , suppose la connoissance

physique des terres. C'est d'après cette connoissance que se règlent la méthode des labours, l'emploi des engrais, le choix des amendemens, les mélanges des terres différentes qui en deviennent plus fertiles, les arrosemens ou les desséchemens de certains terrains, le rapport qu'ils ont par leur nature avec les végétaux qu'on veut leur faire produire, &c. Ainsi la culture des bleds, des légumes, des herbes différentes, des prés, des fruits, des vignes, des bois, pour être dirigée avec intelligence, suppose l'étude & la connoissance du sol qu'on met en valeur. Ce sont des observations exactes sur la nature des terres qui ont fait découvrir qu'ici il faut brûler le terrain pour le rendre fertile; que là il faut y répandre de la chaux; qu'ailleurs il faut le couvrir de coquillages marins calcinés; que la marne, qui se décompose à l'air, est utile en d'autres endroits; que des terres légères & calcaires fertilisent par leur mélange des terres grasses, fortes & froides. Ce qu'on dit ici de l'application de

*l'Oryctologie* à l'Agriculture , doit s'entendre également d'une infinité d'autres arts avec lesquels elle a des rapports immédiats & nécessaires.

L'objet principal que s'est proposé dans son travail l'auteur des *Elémens d'Oryctologie* que je vous annonce , Monsieur , est d'établir le systême d'arrangement & la distribution méthodique selon laquelle toutes les substances *fossiles* doivent être rangées dans un cabinet d'Histoire Naturelle. Il distribue toutes ces substances en neuf grands classes, qu'il subdivise ensuite en plusieurs genres & en plusieurs espèces. Vous sentez qu'un ouvrage de nomenclature tel que celui-ci , n'est point susceptible d'une analyse. Je me borne donc à vous rapporter quelques-unes des définitions & des observations de l'Auteur.

**MÉTALLUX.** Tous les métaux sont amalgamables , ductiles , & malléables. Ils sont pesans , fixes au feu , & susceptibles d'une fusion constante. Ils diffèrent entr'eux par la couleur , l'éclat , le son , la pesanteur , le degré de fusibilité & de fi-

xité. Le fer est le premier des métaux en dureté ; ensuite le cuivre , l'argent , l'or , l'étain & le plomb. Voici l'ordre de leur poids : un pied cubique d'or pèse 1368 livres ; de plomb , 828 livres ; d'argent , 744 ; de cuivre , 648 ; de fer , 576 ; d'étain , 532. L'or tient le premier rang pour la fixité ou la résistance à entrer en fusion ; ensuite l'argent , puis le fer , le cuivre , l'étain & le plomb. L'or & l'argent ont le plus de ductilité , résistent le plus aux impressions de l'air , de l'eau & du feu , & sont en quelque sorte inaltérables. Ils entrent en fusion en même temps qu'ils rougissent : ce sont les métaux les plus parfaits.

*PLOMB.* Le plomb est le plus mou des métaux imparfaits , le plus fusible , le plus aisément vitrifiable , le plus malléable , le moins élastique , & le moins sonore. Il entre plus aisément en fusion qu'un volume égal de cire. Il commence par fumer , & cette fumée est dangereuse : il se change ensuite en une chaux d'abord grise , ensuite jaune & rouge ; enfin cette chaux se transforme en un verre jauné , feuil-



leté & brillant comme du talc. Plus on calcine le plomb, plus il fume; & cependant il augmente de poids. Il facilite la fusion des pierres & des terres; & il volatilise ou scorifie les autres métaux, à l'exception de l'or, de l'argent & du fer. Il s'amalgame plus aisément avec le mercure qu'avec l'étain: il s'allie avec tous les métaux, excepté le fer. L'acide du vinaigre rouge décompose le plomb; c'est ainsi que l'on fait la céruse qui est une sorte de blanc dont se servent les Peintres.

*ETAIN.* L'étain est, après le plomb, de tous les métaux imparfaits le plus malléable & le plus ductile. Peu sonore par lui-même, il le devient par les alliages. Pur ou vierge, il est le plus léger des métaux; minéralisé, il devient le plus pesant. Comme le plomb, il fume au feu, s'y calcine, enfin se vitrifie. L'air & l'eau ne rouillent pas l'étain comme le fer ou le cuivre; ils le noircissent seulement. Il se dissout dans les menstrues d'huile de vitriol, d'esprit de sel, & il les colore. Il s'amalgame avec le mercure, s'allie avec tous les métaux, & leur ôte la

malléabilité, excepté au plomb : la vapeur seule de l'étain fondu peut produire cet effet. Il rend les métaux d'autant plus fragiles qu'ils l'étoient moins ; un grain d'étain sur un marc d'or suffit pour le rendre cassant. On emploie l'étain à faire des chaudières pour la teinture en écarlate & en quelques autres couleurs ; on en enduit le fer & le cuivre pour prévenir la rouille. Mais cette précaution dans les ustensiles de cuisine est souvent insuffisante. Les Romains argentoient les vases de cuivre dont ils se servoient pour cuire & servir les viandes ; c'est ce que l'on voit par des ustensiles qui se trouvent au célèbre Cabinet de *Portici*. On lamine l'étain pour donner le teint aux glaces de miroirs. On s'en sert pour laver les empreintes des médailles, & pour les jeter en *gypse* \* ou en cire. La potée, qui est cette chaux

\* Mot Grec qui signifie *plâtre*. On en a fait le nom d'une sorte de pierre transparente qui se trouve dans les carrières de plâtre, & qui, étant pilée avec de la chaux & du blanc d'œuf, forme une composition assez solide.

d'étain qui se forme sur la surface de l'étain lorsqu'on le tient long-temps en fusion , sert à polir les verres & les métaux.

**CUIVRE.** Le cuivre est malléable, ductile & flexible. Il est élastique & peut être trempé. Sa couleur est de différentes nuances de rouge. Son poids varie ; il est d'autant plus pesant qu'il est plus pur. Toutes les liqueurs, jusqu'aux huiles, ont une action sur le cuivre, & sa rouille, de couleur verte, est dangereuse pour tous les animaux. Après le fer, c'est le plus fixe au feu de tous les métaux imparfaits ; il y rougit long-temps avant la fusion ; il y exhale une odeur sulfureuse ; & à un feu continué, il se dissipe en partie, & le reste donne un verre ou des scorries bleuâtres. Il se joint à l'or & à l'argent, sans altérer sensiblement leur apparence. Lorsqu'il est en fusion, une goutte d'eau suffit pour le faire sauter avec une explosion dangereuse. Le bleu, le verd, & les couleurs chatoyantes comme la gorge de pigeon, indiquent toujours la présence du cuivre dans un minéral quelconque.

On connoît assez tous les usages que l'on fait du cuivre rouge , chaudières , chaudrons , cuvettes , ustensiles de cuisine , chaudières pour les Teinturiers , Brasseurs , planches pour graver , &c. On l'allie encore de différentes manières. Le cuivre jaune & le *laiton* se font en *cémentant* \* ensemble des plaques de cuivre avec quelques mines de *zinc* \*\* , & les refondant ensuite pour les purifier. Les Boutonniers , les Horlogers , les Ouvriers qui font les instrumens de Mathématiques , & une infinité d'autres emploient le *laiton*. Le bronze est une composition d'étain , de plomb , de cuivre & de *laiton*. On en fait des canons , des statues , des vases , &c. Le *métal du Prince Robert* diffère du

\* Terme chimique qui signifie une manière de calciner particulière , pour la purification de quelques métaux.

\*\* Demi-métal qui approche le plus des métaux par la demi-ductilité ou malléabilité dont il est susceptible : sa couleur est d'un blanc tirant sur le bleu. Il nous en vient des Indes orientales ; il y en a des mines à Goslar dans la Basse-Saxe , &c.

*Laiton* par les préparations du mélange , & par le *zinc* qu'on y ajoute à la place de la mine de *zinc*. On en fait toute sorte d'ornemens & d'ustensiles , comme flambeaux , garnitures de commodes , de cheminées , &c. Avec une plus grande proportion de *zinc* & moins de plomb , on fait le *Pinchebeck* & le *similor*. Dans le *tomback* l'alliage est de *laiton* , de *cuivre* , & d'*étain*. Le *cuivre* se travaille d'ordinaire sous les marteaux ; on le passe aussi au travers des filières ; on en fait du fil pour les épingles qu'on blanchit avec de l'*étain*. Ce fil est aussi employé pour les cordes de divers instrumens. Le *cuivre blanc* n'est autre chose que le *cuivre* blanchi avec l'*arsenic*. On fait aussi des fils de *laiton* , que l'on dore & que l'on argente , & qui servent à faire des galons faux. On applatit encore ces fils entre des cylindres , pour les filer avec le chanvre ou la soie. Le *Verdet* ou verd de gris se fait dans des caves par la vapeur du marc de raisin , avec des lames de *cuivre* , rangées dans des pots de terre. Le *verdet* est la rouille du *cuivre* que l'on détache.

## 212 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Il s'en fait une grande quantité à Montpellier : ce verd-de-gris sert dans la teinture & la peinture.

**LA PLATINE.** La *platine* ou l'*or blanc* a été découverte depuis peu d'années. Quelques Chimistes la regardent comme une espèce de fer, d'autres, comme un métal composé. M. Margraff en a tiré du fer, de l'or, & du mercure. On a trouvé la *platine* dans l'Amérique Espagnole, au Pérou, dans le Bailliage de *Choco* & à *Santa-Fé*, peu loin de Carthagène. La *platine* est brillante, de couleur d'argent, lisse ; d'un tissu grainu & uniforme. Elle est grise dans la fracture, anguleuse, compacte, susceptible de poli, inaltérable à l'air, à l'eau & dans les acides, excepté dans l'eau régale. Elle a la pesanteur & la fixité de l'or ; elle est peu malléable, peu ductile, cependant amalgamable. On l'apporte en Europe en poudre ou en petits grains ; peut-être en cet état a-t-elle déjà subi une préparation. Les Espagnols seuls peuvent fixer nos idées, & dissiper nos doutes sur ce sujet. A l'aide du soufre & de l'arsenic, on fond la *platine* &

en travaille différentes sortes d'ouvrages. Unie avec l'or, la *platine* peut plus être reconnue par les preuves ordinaires : c'est ce qui a engagé le Roi d'Espagne à en faire fermer les mines. La *platine* s'allie avec tous les métaux, & les durcit ; elle empêche le fer & le cuivre de se rouiller ; mais elle diminue la ductilité des métaux malléables. Elle augmente la ductilité du *zinc*, mais non celle du *Bismuth* \*. Elle rend le *laiton* blanc, dur, agile, inaltérable à l'air, &c.

\* Autre demi-métal connu aussi sous le nom d'*Etain de glace* ; il paroît formé d'un assemblage de feuillets groupés en cubes, cassans & cassans. Sa couleur approche de celle de l'étain. Le caractère distinctif de la mine de *Bismuth* est de présenter, lorsqu'elle a été exposée à l'air, les couleurs variées de la gorge de pigeon. Il y a plusieurs espèces de mines de *Bismuth*, que l'on trouve dans la Saxe, dans la Bohême, dans la Hongrie, &c, qui varient en couleur. C'est avec le *Bismuth* dissous dans l'acide nitreux qu'on fait une encre de sympathie. On écrit sur du papier avec cette dissolution, & il n'en reste aucune la moindre empreinte apparente. L'écriture devient visible, en étendant légèrement le papier, avec un pinceau, du foie de soufre dissous dans l'eau.

arrivé au village d'Achères  
Fontainebleau. Un cerf, q  
chassoit, s'élança dans le j  
Païsan qui travailloit, &  
dans le bas ventre un coup  
lère \*, qui le renversa &  
dangereusement. La femme  
heureux vint se jeter aux  
ROI, qui, sur le champ, et  
Chirurgiens au secours d  
gratifia la femme d'une for  
gent, & l'assura qu'il au  
d'elle & de sa famille. MA  
DAUPHINE, qui étoit dans  
lèche avec MADAME LA C  
DE PROVENCE, attendrie c  
cette femme, fondit en la  
donna sa bourse & la fit me



la calèche, avec une autre femme qui l'avoit accompagnée, pour la reconduire au village d'Achères, distant d'un quart de lieue. Le Païsan est parfaitement guéri; il se trouva ces jours derniers à Fontainebleau, dans la Galerie des Réformés, au passage du ROI, qui s'arrêta pour lui parler, & lui témoigna avec bonté le plaisir qu'il avoit de le voir rétabli. On assure que SA MAJESTÉ a donné ordre à M. le Contrôleur Général d'acheter un bien, dans lequel cet homme puisse vivre à son aise avec toute sa famille.

La tendre & vive sensibilité que MADAME LA DAUPHINE a fait éclater à l'occasion de cet accident, a inspiré les vers agréables qui lui ont été adressés par M. T..... le fils, & que je vous envoie.

De votre sort, adorable DAUPHINE,  
 Qui pourroit n'être pas jaloux ?  
 Les bienfaits de la main divine  
 Semblent tous épuisés sur vous.  
 A la plus auguste naissance,  
 Joindre la fraîcheur des beaux ans,  
 Unir esprit, beauté, prudence,  
 Fruits d'Automne & fleurs de Printemps !  
 C'est trop, pour exciter l'Envie,

## 216 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Qu'un partage aussi peu commun  
 A tant de bonheurs dans la vie  
 Vous n'en pouviez ajouter qu'un ;  
 Le vrai bonheur d'être sensible,  
 Appanage cher aux bons cœurs,  
 Bien à la fois doux & terrible,  
 Qu'on dit rare au sein des Grandeurs ;  
 Cette impression douloureuse,  
 Produite à l'aspect du malheur,  
 L'émotion délicieuse  
 Que sent l'esprit consolateur :  
 Tout cela n'est pas, d'ordinaire ;  
 Trop connu des Enfans des Dieux ;  
 C'est même un effet nécessaire,  
 Puisque les chagrins sont loin d'eux :  
 Mais vous, d'une main bienfaisante,  
 Vous secourez les malheureux ;  
 Votre voix est compatissante ;  
 Des larmes coulent de vos yeux.  
 Dieux, quelle humanité charmante  
 Montre votre cœur généreux !  
 Combien vous la rendez touchante !  
 Jamais on ne l'exprima mieux.  
 C'est peu de calculer vos graces ;  
 Il faut aujourd'hui faire plus ;  
 Désormais, en suivant vos traces,  
 Il faudra compter vos vertus.

Je suis, &c.

*A Paris ce 24 Octobre 1773*

---

# L'ANNÉE

## L I T T É R A I R E.

---

### L E T T R E X.

*Observations sur l'Italie & sur les Italiens, données en 1764 sous le nom de deux Gentilshommes Suédois ; par M. G. (Grosley) ; nouvelle édition, quatre Volumes in-12 de 400 pages chacun ; à Paris chez Dehansy le jeune, rue Saint Jacques.*

**L**ORSQUE cet ouvrage parut pour la première fois, il n'étoit composé que de trois volumes ; je vous le fis connoître en partie, Monsieur, dans le compte que je vous en rendis\*. Je suivis l'auteur dans la des-

\* Voyez l'Année Littéraire. 1765, Tome V, page 145.

cription qu'il donnoit de la Savoie , des Alpes , du Piémont , de la Lombardie , de l'Etat de Venise , & des plaines fertiles du Bolonois. Pour ne point remettre les mêmes objets sous vos yeux , je vais entrer dans Rome avec le voyageur , & vous faire part de quelques-unes de ses remarques sur cette Capitale célèbre , non moins digne d'admiration par les ruines précieuses qu'elle renferme , que par la grandeur & la majesté des monumens modernes qui la décorent.

*Mausolée d'Auguste.* Il ressembloit , par sa forme circulaire & par sa position près du Tibre , au tombeau d'*Adrien* , qui est aujourd'hui le Château Saint-Ange. Les débris de ce Mausolée annoncent un bâtiment dans lequel on avoit allié la magnificence à la solidité. Toute la carcasse en existe dans une tour ronde , d'environ quarante pieds de diamètre. L'intérieur de cette tour est perpendiculaire & lisse dans toute sa hauteur. L'extérieur est encore partagé en deux étages , dont le premier a un mur double d'une prodigieuse épais-

seur. Le mur du second étage qui est encore très-élevé, est couronné d'un berceau continu & ombragé par quelques seps de vignes, plantés dans l'intérieur du bâtiment. Cette vigne est d'un plant choisi de muscat d'Alexandrie. Au pied du mur qui soutient le premier étage, on avoit pratiqué des caveaux qui existent encore dans leur entier, & dont toutes les parties sont enduites d'une espèce de ciment ou de mortier rouge, qui n'a rien perdu de sa solidité, ni de l'éclat de sa couleur. Ces caveaux, qui ont réuni les cendres des *Marcellus*, des *Germanicus*, des *Agrippas*, des *Drusus*, des *Livies*, des *Octavies*, des premiers *Césars*, c'est-à-dire, de tout ce que l'univers eût jamais de plus grand, servent aujourd'hui de réceptacle au fumier & à toutes les immondices qu'on y rassemble pour l'engrais du jardin, pratiqué dans l'intérieur du monument.

» J'allois quelquefois sur la terrasse  
 » qui le couronne, dit M. Grosley ; j'y  
 » jouissois du coup d'œil de Rome &  
 » de la campagne que bat le canon du  
 » Château Saint-Ange ; & en mangeant

» le raisin exquis qu'elle m'offroit , je  
 » méditois sur la vanité des grandeurs  
 » humaines ». En effet , Monsieur ,  
 quelle source féconde d'idées sombres  
 & philosophiques ! Où sont , devoit  
 se dire M. Grosley , où sont aujourd'hui  
 les Césars , ces conquérans si fiers , qui  
 si long-temps ont fait trembler la terre ?  
 Que sont devenus ces jours de triom-  
 phe , ces peuples vaincus enchaînés à  
 leur char , ces trophées insultans ,  
 ornés des images des villes conquises ,  
 & chargés des dépouilles de cent Na-  
 tions ? Hélas ! toute leur gloire s'est  
 éclipsée , & leurs noms restent à peine  
 inscrits sur ces marbres ! Je foule en  
 ce moment sous mes pieds les cendres  
 dispersées de ces Maîtres du monde ,  
 & , jusques sur les ruines mêmes de  
 leurs tombeaux , je cueille & je mange  
 en ce moment d'excellent muscat d'Ale-  
 xandrie ! O vanité des vanités , &c.  
 &c. !

Le Palais qu'habitoient les Empe-  
 reurs Romains est absolument ense-  
 veli sous ses ruines. Un parc planté  
 d'ifs & de cyprès l'a remplacé. Il est  
 d'autant plus croyable que ce terrain

renferme encore un grand nombre d'antiquités précieuses, que c'est l'endroit de Rome qui a été le moins fouillé. Cet emplacement appartient à la maison *Farnèse*, qui le tient de *Paul III* par l'inféodation qu'en fit ce Pape en faveur de *Pierre-Louis Farnèse*, son fils. Soit négligence, soit jalousie des possesseurs, cette mine précieuse étoit demeurée intacte, jusqu'en l'année 1720. D'après les découvertes qu'on fit alors, M. *Bianchini* donna l'histoire du Palais des *Césars*. Les deux colosses de *Basalte* \* qui décorent aujourd'hui les jardins de *Colorno*, faisoient partie de ces découvertes.

» J'ai oui-dire à Rome, dit M. *Grosley*,  
 » que c'étoit au milieu de ces ruines  
 » qu'étoit arrivée à M. *Bianchini* la  
 » funeste aventure rapportée dans  
 » l'Eloge de ce Sçavant, par M. de  
 » *Fontenelle*, qui n'en avoit pas eu  
 » sans doute le véritable détail que  
 » voici : M. *Bianchini*, aussi recom-  
 » mandable par sa piété que par l'é-  
 » tendue de ses connoissances, avoit  
 » présidé aux travaux & aux décou-

\* Espèce de pierre de touche.

» vertes de 1720. La cessation des  
 » travaux ne fit qu'irriter en lui le desir  
 » de pousser plus loin les découvertes.  
 » Plein de ce desir, il visitoit ces rui-  
 » nes, assisté de son valet, qui, armé  
 » d'un pic, lui aidait à sonder, par  
 » des fouilles légères, les endroits qui  
 » promettoient le plus. Au milieu  
 » d'un pareil travail, sur un endroit,  
 » où le retentissement de la superficie  
 » annonçoit une cavité considérable,  
 » cette superficie se déroba tout-à-  
 » coup sous les pieds de l'observateur,  
 » il tomba perpendiculairement dans  
 » un souterrain dont ses pieds ne sen-  
 » toient point le fond, & sur les  
 » bords duquel ses coudes le soutin-  
 » rent. D'une taille, d'un embonpoint,  
 » d'un âge qui lui laissoient peu d'agi-  
 » lité, ses efforts & ceux de son valet  
 » pour le retirer, n'aboutirent qu'à  
 » élargir l'ouverture en démantelant  
 » les appuis sur lesquels portoient ses  
 » coudes. Dans cet état violent, plein  
 » de courage à la vue d'une mort  
 » qui paroissoit certaine, M. *Bian-*  
 » *chini* dit sur lui-même les prières des  
 » agonisans ; & les forces manquant



» enfin à son valet , il tomba de la  
 » hauteur d'environ trente pieds sur  
 » un tas de décombres. De-là , il cria  
 » qu'il n'étoit point blessé , & de-  
 » manda de la lumière pour mettre cet  
 » accident à profit en examinant l'inté-  
 » rieur du souterrain , qui étoit un  
 » vaste salon orné de peintures à  
 » fresque. Il en fut quitte pour une  
 » contusion , en apparence fort légère ,  
 » mais dont les suites le conduisirent  
 » à la mort deux ans après ».

Les ruines qui couvrent les parties inhabitées de Rome ne peuvent intéresser que les Antiquaires , à l'imagination desquels ces ruines représentent divers monumens de la grandeur & de la magnificence de l'ancienne Rome. Le Vatican & le Capitole en rassemblent d'intéressans pour tous les yeux , dans une infinité de statues & de bustes échappés au ravage des temps. En formant ces collections d'antiques , *Léon X* & *Benoît XIV* n'ont pensé qu'à en assurer la jouissance au Public ; malheureusement des vues si pures & si Romaines ne se sont point trouvées dans

cette foule de Papes & de neveux, qui n'ont pensé qu'à enrichir leurs maisons des dépouilles de l'ancienne Rome. Il seroit du moins à desirer que ces collections fussent publiques, & que ceux à qui la garde en est confiée, n'en vendissent pas le spectacle, & ne se fissent pas un revenu du besoin qu'ont les Artistes de les étudier.

Les Vignes qui appartiennent aux Maisons *Borghèse, Pamphile, Medicis, &c.*, les palais *Farnèse, Barberin, Verospi, Massimi, Albani, &c.*, ont aussi de très-grandes richesses en ce genre : mais rien n'égale, sinon pour le choix, au moins pour la quantité, celles du Palais *Justiniani*. Au rapport de M. *Grosley*, les appartemens, l'escalier, la cour, les murs, & tous les coins de ce Palais, sont remplis ou couverts d'antiques; enfin, sous une espèce de halle qui en dépend, & où l'on a entassé toutes celles qui n'ont pu trouver place ailleurs, on en découvre plus d'un seul coup d'œil, que n'en possède toute l'Europe, hors Rome & Florence. Il ne faut pas croire au reste que tous ces morceaux,

quoique vrais antiques , soient également précieux. Tous les ouvriers qui ont contribué à remplir Rome de monumens de cette espèce n'étoient pas des *Phidias* & des *Apollodores*. Ils se bornoient la plupart à copier bien ou mal les morceaux les plus estimés. On trouve par-tout , par exemple , des copies tantôt bonnes , quelquefois médiocres , souvent très-mauvaises , de la fameuse *Vénus de Medicis*.

Le Cardinal *Alexandre Albani* est un de ceux qui marquent le plus de goût & d'ardeur pour la restauration des antiques. Les morceaux les plus mutilés , les plus défigurés , les plus incurables , pour ainsi dire , reprennent chez lui la fleur du premier âge. Pour loger la nombreuse collection de ces morceaux restaurés , il a fait bâtir un Palais dans le goût de ceux de l'ancienne Rome. La façade de ce Palais , couverte d'ornemens du plus grand relief , est coupée au rez-de-chaussée par un portique que domine le premier étage. Cette façade regarde un parterre , arrosé par de très-belles eaux , rempli d'antiques & terminé

par un vaste portique, ouvert sur le parterre, couronné d'une balustrade continue, & fermé d'un mur dans sa partie extérieure. Ce portique a une ressemblance d'autant plus parfaite avec les *Xistes* ou *Promenoirs* couverts des Romains, que l'on y retrouve les objets dont on se plaisoit à les embellir ; c'est-à-dire, les statues ou les bustes des hommes les plus célèbres dans tous les genres. Aux statues & aux bustes, le Cardinal *Albani* a joint des autels, des tombeaux, des bas-reliefs & des monumens de toute espèce, ressuscités, & refaits en partie à neuf. C'est dans les bustes que ce renouvellement est le plus marqué par les nez, les oreilles, & d'autres parties entières adaptées à celles que le temps a respectées. On voit là, ainsi retouchés & réparés, les Philosophes, les Orateurs & les Poètes de la Grèce, dont chacun est annoncé par son nom récemment gravé sur le flanc du buste, en caractères Grecs.

» Nous avons vu le Cardinal *Albani*,  
 » dit M. *Grosley*, avant de voir son  
 » Palais ; &, sur le desir que nous lui

» avions marqué d'admirer cet-édifice  
 » & tout ce qu'il y a rassemblé, il nous  
 » avoit répondu avec un sourire malin,  
 » *cela n'est pas fait pour des yeux accou-*  
 » *tumés aux merveilles de l'Architecture*  
 » *Françoise. L'idée vous en paroîtra extra-*  
 » *vagante, & l'exécution détestable* ».

On a tant écrit, Monsieur, sur les ruines, les antiquités, & les chefs-d'œuvre modernes de Sculpture & d'Architecture qui remplissent l'enceinte & les environs de Rome, que je ne crois pas nécessaire de m'arrêter davantage sur cet objet. Je passe à quelques détails sur le Gouvernement, la Police & l'administration de l'Etat Ecclésiastique.

L'autorité suprême, tant au spirituel qu'au temporel, réside dans la personne du Pape & dans son conseil composé pour l'ordinaire de Neveux & du Cardinal Secrétaire d'Etat. C'est là que se traitent les affaires majeures, & que l'on prépare la décision de celles mêmes qui doivent passer par les Congrégations, toujours formées de manière que tout s'y règle selon l'intention du Conseil. Il existe une Loi qui abroge

le Népôtisme ; mais *Benoît XIV* est presque le seul des derniers Papes qui l'ait littéralement observée. Quoiqu'il n'eût aucun mécontentement de sa famille , il s'y intéressoit si peu , qu'à la réception du courrier qui lui vint annoncer que sa nièce étoit accouchée d'un fils , il dit en riant : *io credeva che la razza de' Cogl. . . . fosse finita*. L'excédent de ce qu'il tiroit par année de la Chambre Apostolique , il l'employoit à l'amortissement de quelques capitaux du Mont Saint-Esprit.

Les places de *Camerlingue* , de *Chancelier* & de *Vicaire* sont à vie. L'autorité du premier embrasse toutes les parties de la finance ; celle du second , toutes les affaires du sceau , qui lui produisent un revenu de trois cens mille livres ; & celle du troisieme , tout ce qui regarde la police ecclésiastique , les confrairies , les hôpitaux , &c. On dit même qu'il a dans son département les filles publiques , qui vont , pour ainsi dire , faire entre ses mains profession de cet état , en lui déclarant la résolution où elles sont de s'y consacrer. On leur représente

d'abord l'infâmie de cette profession ; mais , si elles persistent & reviennent à la charge pour en obtenir la permission , on les enregistre , & on les renvoye au *Barigel* , (Grand Prevôt) qui leur assigne un logement dans une des rues destinées à la demeure des Courtisanes.

Rome a deux Tribunaux concernant la Foi , celui de l'*Inquisition* établi par *Paul V* , & celui de la *Pénitencerie*. Le premier , toujours présidé par le Pape , n'a plus rien de formidable que le nom qu'il porte. On souffre à Rome , en faveur de l'argent qu'ils y apportent , les étrangers de toutes Religions , sans les inquiéter sur leur créance , & sans exiger d'eux aucun acte de la Religion du Pays. Ces étrangers se montrent impunément ce qu'ils sont , & le peuple , dont l'intérêt à cet égard est le même que celui de l'Etat , se contente de dire en les voyant : *questa gente non crede in Dio ; gran'malora per loro : ces gens ne croient pas en Dieu , sans pis pour eux*. On n'agit qu'auprès des domestiques , qu'on engage surtout à se convertir , non par voie de

» passoit la vie à boire &  
» Il tenta la conversion  
» Saxon , que mon com  
» voyage avoit pris à Veni  
» vice. Ce jeune Saxon  
» d'autres domestiques ,  
» pieds du Pape , qui , fr  
» physionomie , lui deman  
» pays il étoit , & de quelle  
» *De Saxe, Monseigneur, &*  
» *gion qui n'est pas la vôtre*  
» le jeune homme avec toi  
» chise Allemande. Au mo  
» ami , lui répliqua le Pape  
» drissement , en lui pré  
» chapelet , recevez ceci de  
» *comme un gage de votre fusi*  
» *liation avec l'Eglise Rom*  
» pendant si quelq' étranger



des avertissemens réitérés de se taire ou de quitter Rome.

La *Penitencerie* est un port ouvert contre les poursuites de l'*Inquisition* : on y connoît & on y absout de tous les crimes possibles. Les Pénitenciers obtiennent, sur une supplique, la permission d'absoudre, qui leur est expédiée *gratis* par un Bref, où le nom du pécheur est en blanc. Quant aux peines satisfactoirs, il n'y a que quelques Espagnols ou Portugais qui s'y soumettent. Ce sont eux que l'on rencontre ordinairement dans l'escalier qui conduit au Dôme de l'Eglise de Saint-Pierre, en habits de pénitens, & faisant mouvoir des pilons de douze à quinze pieds, au moyen desquels ils réduisent du marbre en cette poudre presque impalpable qui fait la base du stuc.

La Police de la santé & de l'abondance est partagée entre un Bureau & deux Prélats, dont l'un est Préfet de l'*Annône*, & l'autre, de la *Grascia*. On va déclarer au bureau de la santé tout ce qui meurt à Rome, hommes, animaux, les chiens mêmes & les chats.

En payant un droit fixé , le Bureau fait enlever les cadavres , & pourvoit à leur sépulture. Les parties les plus charnues des chevaux morts de maladies non contagieuses , sont abandonnées à des *Faquins* qui les distribuent dans Rome pour le dîner des chats : animaux que les Romains aiment beaucoup , mais que la frugalité de leurs tables ne met pas en état de subsister. » Cette distribution , dit M. » *Grosley* , est un spectacle fort amusant » dont j'ai souvent joui. Le *Faquin* , » accompagné de deux gros chiens de » boucherie , & muni d'un grand & » large couteau , a sur l'épaule un » gros bâton , aux extrémités duquel » sont suspendues des longes de cheval. Les chats , avertis par le cri du » distributeur , paroissent aux fenêtres , dans les gouttières , & sur les » portes. J'ai vu différentes fois , sur » les portes de plusieurs maisons , cinq » ou six chats très-beaux , rangés de » front , attendre & recevoir l'un » après l'autre leur pitance , sans querelle , sans désordre , sans confusion. » Ceux des maisons suivantes s'avan-

» cent dans la rue , & les plus hardis ,  
 » en attendant leur tour , viennent  
 » aux jambes du pourvoyeur & de ses  
 » chiens , qui reçoivent ces careffes  
 » d'affez bonne amitié ».

La Chambre Apostolique est au Pape ce que les Intendans font aux Seigneurs : elle administre les revenus de la seigneurie temporelle de l'Eglise Romaine , sous une forme de régie dont le Pape est le maître absolu. Ces revenus consistent dans le produit du domaine non aliéné , des douanes , des gabelles & des impôts sur les denrées. Les impositions réelles & personnelles , qui n'ont pas lieu dans l'Etat Ecclesiastique , sont remplacées par mille petites gabelles , qui , sans toucher à la liberté des hommes & des terres , produisent des sommes considérables. Les épingles , par exemple , y sont en Ferme , ainsi qu'à Naples ; & les Fermiers ont soin , pour en augmenter la consommation , de ne les fournir que de la plus mauvaise qualité. Les voitures & les malles sont assujetties à certains droits en entrant dans Rome. Cet impôt s'étend jusques

sur les morts mêmes. Les Fermiers exigèrent mille écus Romains pour laisser entrer dans la ville le corps d'un Prince *Borghèse*, mort à *Frescati*; mais sa famille fraudâ la gabelle, en le faisant entrer dans une voiture chargée de foin. On usa du même stratagème pour faire fortir en contrebande le corps de la Duchesse de *Saint-Aignan*, qui mourut à Rome pendant l'ambassade de son mari.

Au rapport de M. *Grosley*, la vie privée du Pape est la plus triste & la plus ennuyeuse que puisse mener un Souverain. Toujours seul par dignité, accablé d'affaires temporelles lorsqu'il veut s'y livrer, surchargé de fonctions ecclésiastiques & de congrégations, dont la plupart se tiennent chez lui, environné d'une cour dont la plus grande partie attend & desiré sa mort, tous ses plaisirs se réduisent à quelques courses dans Rome, sous prétexte de stations de dévotion, & à une ou deux audiences publiques qu'il donne par semaine aux étrangers de toute espèce, qui abordent à Rome & parmi lesquels il entretient au hasard ceux dont l'ex-

zérieur lui promet le plus. Mais on dit que tous les Papes n'ont pas été les esclaves de cette gênante étiquette : *Leon X* & *Sixte V* sçavoient s'en affranchir. *Innocent XI* lui-même, que les Romains placent au nombre des Saints, sçut, pendant presque tout son Pontificat, se dérober aux fonctions ecclésiastiques. Des rhumes & des fluxions le servoient à propos dans les occasions les plus indispensables : toujours invisible, toujours inabordable, il gouvernoit, dit-on, ses Etats, comme Dieu gouverne le monde. *Benoît XIV* avoit banni l'étiquette d'un petit appartement qu'il s'étoit fait construire dans les jardins de *Monte-Cavallo*, & où il se retiroit tous les jours après son dîner, pour prendre le café. C'étoit-là, qu'au milieu d'étrangers choisis, & de ses plus intimes amis, il se livroit sans contrainte à toute la gaîté de son caractère. Ses courses dans Rome, il les faisoit le plus souvent à pied, une grande canne à la main, & sans s'astreindre à suivre le sable qu'on repand dans les rues par lesquelles le Pape doit passer : il se jettoit même quelquefois

dans de petites rues détournées par où jamais Pape ne passa. Il lui est plus d'une fois arrivé, dans ces petites rues écartées, de s'arrêter à la porte des cabarets, remplis d'une foule de peuple, que le vin mettoit en gaité, & de dire à l'Abbé *Bouget*, qui l'accompagnoit ordinairement dans ces fortes de promenades : *Monsignor Bouget, que le vin est bon là-dedans !* Ces libertés que prenoit *Benoît XIV*, formoient un des griefs du peuple Romain contre lui. Ce peuple, ses gardes mêmes, disoient de lui : *un birbante questo Papa !* On les entendoit dire aussi, au sujet des courses journalières de *Clément XIII*, faites au commencement de son Pontificat : *sarà un birbante questo Papa, come l'altro. Ce nouveau Pape ne sera qu'un drille & un vaurien, comme l'autre.*

Rome se plaignoit avec d'autant plus de fondement de l'aversion décidée de *Benoît XIV* pour les affaires, qu'il étoit plus en état que personne de les bien conduire. Il les abandonnoit sans réserve au Cardinal *Valenti*. Les Romains rapportent à ce sujet

l'anecdote suivante. Un vieux Moine se présentant un jour à l'audience de *Benoît XIV*, s'exhala en doléances, en larmes, en sanglots, sur un malheur qu'il disoit le plus grand de tous les malheurs possibles. Le Pape l'ayant long-temps & inutilement pressé de lui apprendre ce dont il s'agissoit : *il m'a été révélé*, dit enfin le Moine, *que l'Ante-Christ est né. Quel âge a-t-il*, reprit brusquement le Saint-Père ? *Trois ou quatre ans*, dit le visionnaire en redoublant ses sanglots. *Bon, bon*, répliqua le Pape, *ce sera l'affaire de mon successeur.*

Je finis, Monsieur, par le tableau que M. *Grosley* nous trace du caractère, du génie, & des mœurs du peuple Romain actuel. » L'état de tous » les citoyens de Rome est aussi singulier que la constitution sous laquelle » ils vivent ; & c'est à cet égard que » Rome moderne ressemble le plus à » Rome ancienne. Dans les plus beaux » jours de Rome, c'est-à-dire jusqu'à » l'an 650 de sa fondation, à peine y » pouvoit-on compter, suivant *Cicéron*, » deux mille pères de famille qui ren-

» *habèrent*, & il est très-douteux qu'on  
 » en pût trouver autant parmi les cent  
 » cinquante mille âmes environ qui  
 » remplissent Rome moderne. Les  
 » grands Officiers de l'Etat, huit ou dix  
 » anciennes Maisons, effacées par  
 » quatre ou cinq que la Thiarre a  
 » enrichies & élevées, font, avec les  
 » étrangers, tous les frais du luxe pu-  
 » blic. Des aumônes très-considérables  
 » entrent dans ce luxe. Nous avons vu  
 » le plus riche des Princes Romains,  
 » dépensant par jour vingt-quatre sous  
 » pour sa table, ayant une maison  
 » montée en raison de cette dépense,  
 » & répandant des millions en au-  
 » mônes de tous genres. Cette abon-  
 » dance de charités, qui sont à la fai-  
 » néantise ce que le miel est aux fre-  
 » lons, remplace les *Congiaris* des an-  
 » ciens Empereurs & produit le même  
 » effet.

» En vain chercheroit-on à Rome  
 » cet état mitoyen que forment par-  
 » tout ailleurs le commerce & la bour-  
 » geoisie : il n'y a point de milieu entre  
 » l'opulence & la pauvreté. Les riches  
 » dit le Chevalier *Sandys*, y sont le



« plus riches , & les pauvres , les plus  
 « nécessiteuses créatures du monde ; excès  
 « inconnu en tout Etat bien réglé. . . .  
 « Le goût du faste & de la repré-  
 « tation est la marotte de la Rome  
 « d'aujourd'hui ; tous les autres goûts  
 « lui sont subordonnés. Il règle &  
 « dirige la dépense des riches & des  
 « grands : ce qu'il économise sur le  
 « bien être personnel , il le prodigue  
 « en fêtes , en équipages , en livrées  
 « & dans tout ce qui paroît au dehors.  
 « La pauvreté du peuple n'est pas  
 « moins ambitieuse : les étaux des  
 « boucheries brillent par la blancheur  
 « des linges dont ils sont couverts ; les  
 « boutiques des fruitiers semblent ar-  
 « rangées par des dessinateurs , pour  
 « faire spectacle ; le Cordonnier , le  
 « Savetier même , décore son atelier  
 « de lambeaux de cuir doré. Aux ap-  
 « proches de quelques fêtes publiques,  
 « toute une famille se prive , un ou  
 « deux jours par semaine , de bonne  
 « chère , de pain même , pour pouvoir  
 « se montrer au Cours en carrosse. Les  
 « familles auxquelles cet expédient ne  
 « suffiroit pas , prennent d'autres ar-

» rangemens. La mère , habillée en  
 » *Duegne* , escorte sa *Zitella* ( sa fille )  
 » dans toutes ses parures : le père  
 » suit , sous un habit de livrée ,  
 » & les cheveux en cadenettes. Si  
 » quelque *Appius* jettoit des yeux de  
 » concupiscence sur cette *Virginie* , le  
 » *Virginus* qui la suit ne renouvel-  
 » leroit pas la tragédie qui mit autre-  
 » fois fin à l'autorité des Décemvirs.  
 » Ce goût pour le faste & pour la  
 » parure , goût aussi impérieux sur les  
 » parens que sur les filles , est une  
 » porte presque toujours ouverte aux  
 » bonnes fortunes : il est tel qu'il s'allie  
 » avec la plus grande pauvreté. Tou-  
 » tes ces *Zitelles* , si pimpantes quand  
 » elles paroissent au Cours , à peine  
 » deshabillées chez elles , n'ont qu'une  
 » chemise qu'elles quittent au lit , par  
 » raison d'économie ; & , tous les sa-  
 » medis , cette chemise est savonnée ,  
 » & demeure étendue à la fenêtre  
 » jusqu'à parfaite siccité. »

On ne peut disconvenir, Monsieur,  
 que cet ouvrage ne renferme un cer-  
 tain nombre d'observations bien faites.  
 L'origine des peuples & des villes s'y  
 trouve

trouve développée avec une fleur d'érudition qui suppose dans l'auteur une connoissance assez étendue de l'Histoire & de la Littérature ancienne. Mais, au lieu d'augmenter dans cette nouvelle édition son ouvrage d'un quatrième Volume, il me semble que M. *Grosley* eût peut-être mieux fait de l'abrégé, en supprimant une infinité de détails minucieux & de discussions, ou étrangères à son sujet, ou peu intéressantes par elles-mêmes. Il devoit se rappeler qu'il ne donnoit point au Public un Itinéraire ou un Journal de voyage, mais des *Observations sur l'Italie*. Qu'étoit il besoin, par exemple, qu'il nous apprît qu'il chercha inutilement la monnoie d'un écu dans le village d'*Aiguebel*; qu'il dut la vue des curiosités de *Fano* à un bon Prêtre, qui voulut ensuite le régaler au *Caffé*; qu'il vit un Chanoine de Montpellier acheter, dans une Pharmacie de *Minimes*, pour cinq louis d'or de diabolins; qu'il se fit faire la barbe à *Mola*; qu'il eut la foire à Naples, &c, &c ? On pardonneroit à M. *Grosley* les négligences, l'incorrection

& les inégalités éternelles de son style ;  
 s'il avoit au moins le talent de s'ex-  
 primer toujours avec clarté. Je n'ai  
 jamais pu comprendre la définition  
 qu'il nous donne de la gaîté des ha-  
 bitans de Turin. La voici. » On  
 » trouve dès Turin une gaîté qui ne  
 » ressemble plus à celle de France ;  
 » c'est une gaîté mélancolique, sour-  
 » noise & concentrée, une gaîté de  
 » chat, une gaîté toute à soi, & qui  
 » ne sçait point se répandre dans la  
 » société. Des promenades solitaires,  
 » des Bateleurs & des Saltimbanques  
 » suffisent pour la repaître & pour  
 » l'entretenir ; la sottise réelle, ou  
 » qu'elle croit telle, est son aliment  
 » délicieux ; elle s'en amuse par de  
 » vieilles histoires ou par des contes  
 » forgés sur le champ, & qu'elle a le  
 » talent de faire durer aussi long-temps  
 » qu'il lui plaît. Pour bien démêler ce  
 » genre singulier de gaîté, il faut sça-  
 » voir s'y prêter ; & l'on s'y prête  
 » d'autant mieux, que l'on a l'air &  
 » le ton plus niais, &c. »

Je suis, &c.

*A Paris ce 26 Octobre 1773.*

## L E T T R E X I.

*Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences , morts depuis 1666 jusqu'en 1699 ; par le Marquis de Condorcet , de la même Académie & de la Société Royale de Turin ; à Paris Hôtel de Thou rue des Poitevins ; un Volume in-12 de 168 pages.*

**O**N peut regarder Colbert comme le fondateur de l'Académie des Sciences. Il est le premier qui ait senti l'avantage qu'un Etat pouvoit retirer d'une société toujours subsistante de Sçavans dans tous les genres. Il rassembla des Mathématiciens , des Physiciens , des Chimistes , des Botanistes , des Anatomistes , &c. marqua les jours de leurs assemblées sans les soumettre à aucun autre règlement. Duhamel , l'un d'eux , fut chargé d'écrire l'histoire des travaux des Académiciens : il l'écrivit en Latin. Fontenelle

l'a refondue & publiée depuis avec dix volumes de Mémoires.

La protection de *Colbert* soutint cette Académie jusqu'à sa mort arrivée en 1683. Depuis cette époque, elle parut être dans un état assez languissant jusqu'en 1699 que l'Abbé *Bignon* fit agréer au Ministre un règlement qui lui donna une nouvelle forme sous laquelle elle a subsisté jusqu'à présent.

» Le Duc d'Orléans Régent avoit pro-  
 » jetté un changement d'une autre es-  
 » pèce ; il vouloit donner à l'Aca-  
 » démie un Président Perpétuel. Ce  
 » Prince, à qui son génie, son expé-  
 » rience & l'étendue de ses connois-  
 » sances avoient appris à bien juger les  
 » hommes & les talens, jetta les yeux  
 » sur *Fontenelle*, & jamais peut-être  
 » personne ne fut plus digne d'une  
 » telle place. On fait avec combien de  
 » clarté, & même d'agrément, il  
 » parloit la langue des sciences les  
 » plus abstraites ; il connoissoit & leur  
 » utilité directe, & cette autre utilité  
 » cachée aux yeux du vulgaire, qui  
 » consiste à produire dans les opinions  
 » une révolution insensible. Embrassé

» fant d'un même coup-d'œil l'éco-  
 » nomie de toutes les sciences, leurs  
 » liaisons & leur influence réciproque,  
 » il sçavoit également admirer le génie  
 » qui crée, & estimer les talens infé-  
 » rieurs, qui, destinés à éclaircir les  
 » détails des sciences, sont peut-être  
 » aussi nécessaires à leurs progrès que  
 » le génie même. Ami de l'ordre,  
 » comme d'un moyen de conserver  
 » la paix; aimant la paix, comme son  
 » premier besoin; ne pouvant exciter  
 » la jalousie dans une Compagnie où  
 » la réputation acquise par les sciences  
 » a le premier rang; chérissant trop  
 » son repos pour abuser de l'autorité;  
 » convaincu que la liberté est de tous  
 » les encouragemens le plus utile aux  
 » sciences; également incapable enfin  
 » d'être égaré, soit par l'amitié, soit  
 » par la haine, il convenoit à cette  
 » place par son caractère, encore plus  
 » que par son esprit. Cependant lors-  
 » que M. le Régent lui parla de ce  
 » projet: *Monseigneur*, répondit-il, *ne*  
 » *m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes*  
 » *égaux*. Cette réponse noble & tou-  
 » chante est bien digne d'un Philo-

» nitz a accepte le titre de C  
» pétuel de l'Académie de Be  
» avoit fondée ». *Fontenell*  
s'être élevé au-dessus de  
grands hommes par son gén  
s'intéressement. On sçait  
long-temps Secrétaire de cet  
Académie dont il avoit resu  
le Président. Par un Rêgle  
cette Compagnie , le Secrét  
faire les éloges des Acad  
morts. *Fontenelle* les a faits  
1740; c'est un de ses ouvrages  
estimés. Mais les Sçavans me  
la restauration de l'Académie  
point eu d'éloges : ces élo  
quoient à l'histoire des Scie  
le Marquis *de Condorcet* a  
suppléer & c'est l'ouvrage



*Cureau de la Chambre*, Médecin Ordinaire du Roi, né au Mans en 1613. Le Chancelier *Séguier* se l'attacha, moins en qualité de Médecin, que pour l'étendue & la variété de ses connoissances. Il fut chargé par le Cardinal *de Richelieu* de répondre au livre de *Hersan* en faveur des prétentions de la Cour de Rome; ses livres de Physique sont absolument oubliés. Il avoit entrepris un grand ouvrage intitulé, *l'Art de se connoître soi-même*. Il y en eut plusieurs parties d'imprimées, entr'autres le *Système de l'ame* dans lequel *la Chambre* parle de l'*extension de l'ame*, de ses parties, de sa grandeur, de sa figure. Ce livre étoit dédié à *Louis XIV*; il fit très-peu de sensation & *la Chambre* n'en conserva pas moins la réputation d'un Philosophe Religieux. » Il mourut le 29 Novembre 1675, laissant deux enfans, l'un Médecin du Roi, & l'autre Curé de Saint-Barthelemy, & Membre de l'Académie Française. Ce bon Curé, qui n'avoit que deux passions, la littérature & les arts, vendit, en 1693, jusqu'à son cabinet & sa bibliothèque, pour

» soulager ses Paroissiens dans une con-  
 » tagion causée par la disette , & il  
 » mourut en leur prodiguant ses soins  
 » & ses secours ».

L'Eloge de *Roberval* renferme plus de détails sur les sciences abstraites qu'il cultiva : mais ces détails ne sont guères du ressort de ces Feuilles. Je remarquerai seulement que *Roberval* bien avant *Newton* avoit attribué à toutes les particules de la matière une attraction réciproque. Mais il étoit réservé au Philosophe Anglois de donner les démonstrations de ce fameux système , & , comme l'observe très-justement *M. de Condorcet* , » c'est  
 » uniquement à ces déterminations  
 » exactes & démontrées que *Newton*  
 » a dû sa gloire. De simples vues,  
 » quelque grandes, quelque heureuses  
 » qu'elles soient , ne peuvent ni être  
 » mises sur la même ligne qu'une dé-  
 » couverte précise & bien démontrée,  
 » ni diminuer le mérite de celles dont  
 » elles ont été le germe ».

L'Abbé *Picard* fut un des anciens Académiciens à qui les Mathématiques pratiques eurent le plus d'obli-

1. Un des élémens les plus  
iels de l'Astronomie, la valeur  
e du diamètre de la terre, man-  
à cette science. Il paroiffoit  
pour en déterminer la longueur  
avoit befoin que de mefurer un  
du méridien. L'Abbé *Picard*  
ta dans fes opérations des pré-  
ons inouies jufqu'alors. » Enſuite  
it employé à déterminer astrono-  
quement la poſition de pluſieurs  
x importans de la côte occiden-  
de la France , & il trouva que  
lifférence de leur longitude avec  
is étoit moins grande que les  
tes ne le marquoient. Ces erreurs  
firent ſentir la néceſſité de dreſſer  
Carte toute nouvelle de la France  
ière ; & , pour y parvenir, il pro-  
a de continuer jufqu'aux extré-  
tés du Royaume la ligne méri-  
ne tracée à l'Obſervatoire , &  
rapporter à cette ligne la longi-  
le de tous les lieux principaux dont  
détermineroit la latitude par des  
ſervations exactes ; enſuite ces  
mes points auroient formé les  
ncipaux angles d'une ſuite de

» Ministre, ont été repris d  
» & c'est à l'Abbé *Picard*  
» avons la première obli  
» Carte de la France, que  
» *Cassini* ont poussée à un  
» perfection ».

On lit dans cet Eloge  
curieux au sujet d'*Uranib*  
fondée par le célèbre *Tich*  
où l'Abbé *Picard* alla fair  
vations. Cette ville est le  
monument qu'on ait jamai  
sciences. » Maître de l'isle  
» que *Frédéric II*, Roi de Da  
» lui avoit abandonnée ,  
» bienfaits de ce Prince  
» propre patrimoine , *Tic*  
» fait construire un magnifi

» Sciences naturelles , étoit près de  
 » l'Observatoire. *Ticho* avoit placé ses  
 » domestiques dans un bâtiment sé-  
 » paré , pour laisser tout entier aux  
 » Sciences le temple qu'il leur avoit  
 » consacré. Le reste de l'isle étoit oc-  
 » cupé par des cultivateurs qu'il y  
 » avoit appelés , & qui ne dépen-  
 » doient que de lui ; car *Frédéric* avoit  
 » couronné tous ses bienfaits par le  
 » don plus précieux encore d'une  
 » indépendance entière. *Ticho* passa  
 » vingt ans dans cette terre heureuse ,  
 » attaché sans distraction à ses travaux  
 » astronomiques. Mais les Médecins  
 » ne lui pardonnoient point d'oser  
 » guérir quelques maladies avec des  
 » remèdes chimiques qui leur étoient  
 » inconnus , & que *Ticho* , qui les  
 » avoit préparés dans son laboratoire ,  
 » distribuoit gratuitement. Les cour-  
 » tisans n'avoient pu voir sans indi-  
 » gnation qu'un homme qui , né pour  
 » la Cour , l'avoit dédaignée , se fût  
 » élevé par son seul génie à une consi-  
 » dération qu'ils n'avoient pu obtenir  
 » par des bassesses. Tous le calom-  
 » nièrent auprès de *Christiern* , succes-

» laissant au nom de *Brahéu*  
» grand que celui de ses titr  
» lié à l'histoire de l'esprit h  
» dépend point des viciss  
» Empires. L'Abbé *Picard* al  
» visiter l'isle d'Huène, &  
» cher les restes d'Uranibou  
» en trouva - t - il quelques  
» personne ne put lui fourn  
» ciffemens ; & ce ne fut  
» du plan que *Ticho* en avc  
» qu'il put retrouver quel  
» tions ».

Les travaux de Versailles  
des nivellemens immenses  
tion en fut confiée à l'Abb  
cet Art n'étoit qu'une prati  
fière. Il la corrigea ; & ,  
*Traité des Nivellemens* il

très-simples , à une exactitude supérieure à celle qu'exigent nos besoins. C'est encore à lui que l'on doit la première exécution de l'ouvrage intitulé *la Connoissance des Temps* , qu'il continua de donner jusqu'à sa mort , & qui depuis n'a pas été interrompu. Ce sont des Ephémérides qui épargnent aux Observateurs des calculs ou des recherches pénibles , en exposant , d'après des théories connues , les phénomènes qui doivent arriver chaque année. Entre les mains de M. de la Lande , elles sont devenues un Recueil précieux d'Observations & de Tables Astronomiques.

J'ai trouvé peu de choses remarquables pour les Littérateurs dans les Eloges de *Mariotte* , le premier Philosophe François qui se soit livré à la Physique expérimentale ; de *Duclos* , dont le principal travail a été l'analyse des eaux minérales & d'une grande quantité de plantes ; de *Blondel* , Architecte , Littérateur & Mathématicien , Lecteur au Collège Royal , Conseiller d'Etat , Maréchal-de-camp , Auteur de l'Arc de Triomphe de la

Porte Saint - Denis , d'un parallèle d'*Horace* & de *Pindare* , & de deux autres ouvrages , l'un sur l'art de tirer les bombes , l'autre sur celui de fortifier les Places. Mais l'Eloge de *Claude Perrault* m'a paru révoltant pour tous ceux à qui la réputation de *Despréaux* est chère. Ceux qui ne connoissent *Claude Perrault* , dit l'auteur , que par les satyres & les épigrammes de *Boileau* le regardent comme un Médecin , ridicule par son ignorance & ses bévues. Il faut observer que *Perrault* s'étoit attiré ces petites vengeances poétiques , en répandant des calomnies punissables contre la personne de *Boileau* , & notamment en l'accusant assez ridiculement d'avoir écrit dans ses ouvrages des choses dangereuses contre l'Etat \*. Un Satyrique , continue-t-on , est toujours sûr de nuire , lors même qu'il parle de ce qu'il entend le moins , & c'est en partie ce qui rend ce métier si facile & si méprisable. Je pense au contraire qu'un Satyrique nuit très-peu lorsqu'il se trompe ou lorsqu'il atta-

\* Voyez le premier Chapitre des *Remarques de Boileau sur Longin*.



que des personnes qui ont quelque mérite. *Charles Perrault* le Poëte, frère cadet de *Claude*, feroit beaucoup moins connu fans ses démêlés avec *Boileau* ; beaucoup moins de gens auroient pris fa défenfe ; il feroit mort de fa belle mort. L'on n'auroit pas non plus recherché avec tant de foin ce qu'il y a de bon dans *Quinault* , fi l'auteur des Satyres ne l'eût pas traité un peu trop févèrement. Quand un Critique parle de ce qu'il n'entend point , il s'expose à ne pas avoir les rieurs de fon côté. *Despréaux* lui même a effuyé quelques railleries pour avoir parlé affez mal-à-propos d'*Aftrolabe* dans une de fes Pièces : mais , au fujet de *Claude Perrault* , il n'y a aucun reproche à lui faire. Il s'est un peu moqué de fon talent dans la Médecine , parce qu'au lieu de le guérir de deux maladies , comme ce Médecin s'en van-toit par-tout , il avoit véritablement contribué , par une ordonnance très-inepte , à augmenter & à prolonger une incommodité dangereufe qu'avoit le Satyrique. Ce n'est pas en qualité de Médecin que *Claude*

*Perrault* a été estimé ; c'est sur-tout comme un homme sçavant dans la Physique , & à cet égard *Despréaux* lui a rendu justice. Comment peut-on dire de sang froid que le métier de *Boileau* est facile & méprisable ? Dans ce cas , celui d'*Horace* l'étoit de même ; car il se moquoit aussi des *Cotins* & des *Perraults* de son temps. Le métier de *Boileau* facile ! Il y a donc eu bien des Poètes qui lui ressembloient ! Pourquoi , dit M. de *Condorcet* , ces deux hommes étoient-ils ennemis ? C'est qu'ils ne pouvoient avoir l'un pour l'autre une estime sentie. Je crois que si l'on avoit fait cette découverte en présence de *Boileau* , il auroit été bien étonné. Qu'est-ce que c'est , auroit-il dit , qu'une estime sentie ? Ou plutôt qu'est-ce qu'une estime qui ne l'est pas ? Voilà des distinctions bien fines , & j'ai peur que la finesse ne nous ramène à la fin à la confusion & à la barbarie. *Boileau* , dit encore l'auteur, *Boileau*, qui est un grand Poète pour les gens de goût & les amateurs de la Poésie , n'est presque qu'un versificateur pour ceux qui ne

*Sont que Philosophes.* Ceux qui ne sont que Philosophes devroient donc bien s'abstenir de parler de cet Art enchanteur & de ceux qui le cultivent, puisqu'ils s'y connoissent assez peu pour ne voir dans *Boileau* qu'un simple Versificateur. *Perrault* ne pouvoit attacher assez de prix au bon goût pour croire que *Boileau* eût le droit d'affliger ceux qui en manquoient. Je conçois que les *Perraults*, & leurs Philosophes successeurs, n'attachent pas un grand prix au bon goût. Mais ne diroit-on pas que c'est un forfait irrémissible que d'avoir osé rabattre la présomption ridicule d'une douzaine de mauvais Poètes, dont plusieurs avoient usurpé les récompenses dûes au génie ? Je doute que ce soit un préjugé bien favorable pour notre siècle ; mais depuis quelques années on se permet de dire beaucoup de mal de *Boileau*. Cependant on ne peut douter qu'il ne fût en même-temps un des plus grands Poètes & un des plus honnêtes hommes du siècle de *Louis XIV.* On a l'injustice d'oublier tous les services qu'il a rendus au bon goût, à la langue,

## 258. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

à l'art charmant de la Poësie, & l'on prend contre lui le parti des *Cotins* & des *Pradons*. Ce qu'il y a de plaisant, Monsieur, c'est que trois pages plus haut, le même auteur, si inexorable pour *Despréaux*, érige à M. de *Voltaire* la plus pompeuse apothéose. La reconnoissance & l'admiration de son siècle préviennent pour lui le culte des races futures. Semblable à ces enfans du Ciel adorés dans les temps héroïques, il unit à la gloire d'être un Poëte sublime la gloire bien plus touchante d'être compté parmi les génies bienfaisans de l'humanité. Enfin M. de *Voltaire* est un Dieu avant sa mort. Cependant toute l'Europe est témoin que M. de *Voltaire* a passé toute sa vie à donner des ouvrages contre la Religion de son pays & contre les mœurs; la *Pucelle*, par exemple, l'*Épître à Uranie*, le *Dictionnaire Philosophique*, &c; qu'il a déprimé les plus grands hommes du dernier siècle, les *Corneilles*, les *Rousseaux*, les *la Fontaines*, les *Montesquieux*; qu'il a vomé les invectives les plus dégoûtantes contre ses plus illustres contemporains, les *Buffons*,

les *Pompignans*, les *Jean-Jacques Rousseau*, &c. Et voilà l'idole de *M. de Condorcet* ! D'après ces petites observations, ne pourroit-on pas espérer d'obtenir grace pour le pauvre *Despréaux* qui n'a jamais commis d'autre crime que de s'être moqué de quelques mauvais Poètes ?

Revenons à l'Eloge de *Claude Perrault*. C'est avec justice que *M. de Condorcet* le loue au sujet des monumens d'Architecture qu'il a élevés & de ses trois volumes de Mémoires sur l'Histoire des animaux. On doit lui sçavoir gré sur-tout d'avoir contribué à détruire une foule de préjugés accrédités chez les Anciens les plus respectables. « Leurs Livres » sur l'Histoire Naturelle se font » remplis que de miracles, & ils les » rapportent du même ton que les » choses les plus vraisemblables : » l'existence d'une race d'hommes sans » tête, ou à tête de chien, n'étonne » pas plus leur Critique que celle d'une » race d'hommes d'une couleur différente de la nôtre. Peut-être doit-on » attribuer ce défaut de Critique à la » rareté des manuscrits ; un Natura-

» liste qui étoit parvenu à s'en pro-  
 » curer assez pour ramasser un grand  
 » nombre de faits incroyables, avoit  
 » droit, pour cela seul, à la recon-  
 » noissance des hommes, naturelle-  
 » ment amis du merveilleux.

» *Perrault* eut le bonheur d'avoir à  
 » disséquer trois des animaux dont  
 » l'histoire étoit le plus remplie de  
 » miracles, le caméléon, la salaman-  
 » dre & le pélican. On sçait que le  
 » caméléon des Anciens se nourris-  
 » soit d'air & prenoit la teinte de  
 » l'étoffe dans laquelle on l'envelop-  
 » poit ; il étoit l'emblème de ces gens  
 » qui changent à chaque instant de ca-  
 » ractère & d'opinions par foiblesse  
 » ou par intérêt. *Perrault* observa trois  
 » caméléons ; il ne trouva que des  
 » animaux qui vivoient long - temps  
 » sans manger, comme la plûpart des  
 » reptiles qui se nourrissent d'insectes,  
 » & dont la peau changeoit comme  
 » celle des hommes avec leur régime  
 » ou leurs affections.

» Dans la salamandre, qui est in-  
 » combustible selon *Aristote*, *Perrault*  
 » ne vit qu'un lézard, qui, si on a la  
 » barbarie de le jeter au feu, y ré-

» fiste quelque temps , parce qu'il  
» découle des glandes qui aboutissent  
» à sa peau une liqueur assez abon-  
» dante.

» Le pélican enfin est une espèce  
» d'oiseau de proie aquatique. Au-  
» dessous du bec & de la partie anté-  
» rieure du cou , est un sac membra-  
» neux qui s'ouvre dans le bec , & où  
» cet oiseau peut conserver les poissons  
» qu'il a enlevés & les rendre ensuite  
» à ses petits. De-là les Anciens ima-  
» ginèrent que, lorsque ses petits man-  
» quoient de nourriture , le pélican  
» s'ouvroit l'estomac & les nourrissoit  
» de son sang. Les Peintres lui ôtèrent  
» la poche & lui donnèrent la figure  
» d'un aigle ; sa figure naturelle leur  
» paroissoit trop ignoble. Les pères  
» tendres , les Rois bons , ou appelés  
» tels , étoient comparés sans cesse au  
» pélican ; & , comme si tout cela n'eut  
» pas encore été assez merveilleux ,  
» quelques Ecrivains des siècles d'igno-  
» rance avoient avancé dans des  
» ouvrages sérieux , que le pélican  
» ressuscitoit ses enfans morts en les  
» arrosant de son sang. »

*Si Charles Perrault, en attaquant les*

Anciens , eût été aussi instruit dans son genre que son frère *Claude* l'étoit dans le sien , il n'auroit pas tant prêté à la saine critique ; mais il est constant qu'il ne sçavoit pas un mot de Grec , & qu'il n'avoit jamais lû , dans les originaux , ni *Homère* , ni *Pindare* , ni *Sophocle*. Il ignoroit , de son aveu , quelle étoit l'Ode d'*Horace* à laquelle *Jules Scaliger* donnoit la préférence ; bien plus , il ne sçavoit pas juger par lui-même quelle étoit la plus belle Ode de *Malherbe*. La preuve de ces faits , si déshonorans pour son mérite littéraire , se trouve dans les *Variétés Sérieuses & Amusantes, Nouvelle Edition*, Tome I, page 371. M. *Sablier* , qui en est l'auteur , rapporte une lettre de ce *Perrault* à un de ses parens : il en a l'original écrite de sa propre main , & dans laquelle cet adversaire des Anciens avoue qu'il ne les connoît pas. D'après cela , je voudrois bien sçavoir comment on s'y prendra pour sauver un tel Ecrivain du ridicule que *Boileau* a répandu sur sa mémoire , & qu'il a si bien mérité par son mépris audacieux pour les plus



grands génies de l'Antiquité qu'il ne pouvoit entendre.

Les derniers Éloges de ce Volume sont ceux de *Huyghens*, *Charas* & *Roëmer*. Il faut lire dans l'ouvrage même tout ce qui concerne les travaux de ces Sçavans qui méritent véritablement notre reconnoissance. Je finirai cet extrait par le récit d'une aventure assez singulière arrivée à *Charas*, fameux Chimiste, dans son voyage d'Espagne. » On croyoit à » Tolède qu'un Archevêque de cette » ville avoit obtenu du ciel que les » vipères n'auroient point de venin à » douze lieues autour de Tolède. Ce » préjugé pouvoit être funeste. *Charas* » prouva, par des expériences sur ces » animaux, que la morsure des vipères étoit aussi mortelle dans la Castille que dans tout autre pays. Il » débusa même quelques grands » Seigneurs ; mais les Médecins, jaloux de sa faveur à la Cour, déferrèrent ses expériences au Saint-Office, & *Charas* fut traîné, à soixante-douze ans, dans les cachots de l'Inquisition, pour avoir mal parlé des vipères. Il en sortit au

» bout de quatre mois, en abjurant la  
 » Religion Protestante. Dès lors les  
 » obstacles qui l'avoient éloigné de sa  
 » patrie ne subsistèrent plus : il y re-  
 » vint & y retrouva son fils devenu  
 » Catholique comme lui, mais sans  
 » avoir eu besoin d'une épreuve aussi  
 » cruelle. Ce fut alors que le Roi le  
 » nomma de l'Académie des Sciences.  
 » Il étoit encore robuste & capable  
 » de travail: il fit pour l'Académie de  
 » nouvelles expériences sur les vipè-  
 » res, dont heureusement il étoit  
 » permis à Paris de dire tout ce qu'on  
 » vouloit. »

Cet ouvrage de M. de Condorcet est  
 très-estimable sans doute, & lui fait  
 beaucoup d'honneur; mais il me per-  
 mettra de lui représenter que *Fonte-*  
*nelle* a une manière à lui qui ne va  
 qu'à lui; que c'est d'ailleurs un mau-  
 vais modèle pour l'éloge historique;  
 qu'il faut sur-tout éviter, dans ce  
 genre, l'esprit de Corps, l'esprit de  
 parti, l'esprit de la Philosophie du  
 jour.

Je suis, &c.

A Paris ce 28 Octobre 1773.

LETTRE

LETTRE XII.

*Lettre sur feu M. Morand, adressée aux différentes Académies du Royaume & des Pays étrangers dont il étoit Membre ; par M. Morand son fils, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, &c, &c.*

C'ÉTOIT bien mon dessein de vous annoncer, Monsieur, la perte que nous avons faite, le Public & moi, du célèbre M. Morand, lui d'un Chirurgien du premier ordre, moi d'un véritable ami. J'avois demandé, pour m'acquitter de l'hommage que lui devoit mon cœur, quelques éclaircissemens à son fils M. Morand le Médecin. Mais, à la place des notes que j'attendois, il m'apporta hier une Lettre en Latin & en François qu'il a écrite aux différentes Académies Etrangères & Regnicoles qui comptoient l'auteur de

ANN. 1773. Tome VI. M

reunes qui doivent le pu  
téresser. Je ne vous adre  
Lettre Françoisé , tradué  
Latine , composée seuleme  
Académies Etrangères , o  
des anciens Romains est  
licre que la nôtre.

Mon père , votre Coll  
pénétré de respect & d'a  
les différens Corps A  
qui avoient recherché av  
sement , & même avec  
de rivalité , son associ  
vôtre , Messieurs , étoit un  
les plus chers de son estim  
attachement. A ces titres

\* L'Académie Royale des Sci

flatter que vous partagerez les regrets dont plusieurs de nos Sociétés sçavantes honorent sa mémoire ; j'ose dire qu'il en est digne encore par son mérite personnel , qui , dès les premières années de sa vie , a placé son nom avec éclat dans la liste des Chirurgiens illustres.

Mais si votre Collègue fut connu beaucoup plutôt qu'on ne l'est pour l'ordinaire , s'il obtint des succès brillans presque à son entrée dans la lice , si sa réputation se répandit de bonne heure parmi les Etrangers , enfin , s'il fut rapidement élevé au comble des honneurs dans le sein de sa patrie qu'il préféra toujours aux autres régions où ses talens excitèrent le desir de l'attirer \* : ces avantages , je ne le dissimulerai pas , Messieurs , il les dut en partie à l'heureuse influence de son origine.

*Sauveur-François Morand* , né à Paris  
 \*\* d'un père qui lui-même se distingua

\* En 1736, demandé par le Roi d'Espagne, *Philippe V*, pour être son premier Chirurgien.

\*\* A l'Hôtel Royal des Invalides le 2 Avril 1697.

dans l'art de la Chirurgie \*, reçut dès son enfance , conformément au précepte de *Celse* \*\*, & dans le sein des foyers domestiques , l'éducation analogue à l'état qu'il devoit embrasser. La maison paternelle fut sa première école ; la science, les leçons & l'exemple environnèrent , pour ainsi dire , son berceau.

Dès que l'âge eut fortifié son tempérament & sa raison , on le vit fréquenter avec une infatigable assiduité ces pieux asiles que la Religion & l'humanité ont fondés & qu'elles entretiennent en faveur de l'indigence infirme ; il y fit dans son art des progrès si frappans que les places les plus importantes devinrent bientôt la récompense flatteuse de son sçavoir , qu'il accrût encore en les remplissant.

On le préposa d'abord au service

\* *Jean Morand*, Gagnant - Maîtrise de l'Hôtel Royal des Invalides , le premier qui ait été nommé Chirurgien - Major de cette Maison. Voyez l'*Index Funereus Chirurgorum Parisiensium*.

\*\* Dès l'année 1710 , âgé alors de vingt ans.

des malades de l'Hôtel Royal des Invalides comme survivancier \* ; ensuite, comme titulaire \*\*. Peu de temps après , il fut mis à la tête de l'Hôpital Royal des Religieux de la Charité \*\*\*. Divers postes relatifs à la Chirurgie Militaire lui furent confiés successivement \*\*\*\* ; il fit éclater la supériorité de ses talens dans tous ces emplois si propres à perfectionner en lui la théorie par la pratique , & la pratique par la théorie.

L'étude & l'expérience en firent un grand Chirurgien , la nature & la Société un homme aimable. Introduit dans le plus grand monde pres-

\* Mis au rang des Chirurgiens employés à l'Hôtel Royal des Invalides en Avril 1712.

\*\* Au mois de Novembre 1726.

\*\*\* Le 20 Février 1730.

\*\*\*\* Chirurgien-Major du Camp de Brétage en 1716 , du Régiment des Gardes Françaises en 1739 , Inspecteur des Hôpitaux Militaires en 1741 ; chargé de la visite des Déserteurs & autres Militaires détenus dans les prisons de Paris en 1757 ; commission de l'Intendance pour soigner les Miliciens.

qu'au sortir du Collège \*, il en prit aisément le ton, la politesse & les graces : une figure noble & prévenante, de la décence & de la dignité dans le maintien, un organe flatteur, de l'aménité dans le caractère, de la faillie & de la gaité dans l'esprit, de la retenue & de la discrétion dans ses discours : toutes ces qualités dont l'assemblage est si rare l'élèverent en quelque sorte au-dessus de son état. Ceux qui dans leurs maux réclamoient les secours de son habileté, recherchoient en santé les agrémens de sa société ; il avoit été leur guérisseur, il devenoit leur ami.

Votre Collègue, Messieurs, avoit le don de converser avec intérêt ; un de ses talens étoit celui d'ajouter au prix des choses, par la manière de les rendre. Il faisoit, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la conquête de l'oreille & de l'imagination des malades qui l'appelloient ; & , soit qu'il parlât en public, soit qu'il ne fît que

\* Collège Mazarin ; Maître - ès - Arts de l'Université de Paris le 14 Août 1716.



causer en particulier, il étoit également goûté, également applaudi.

Personne, Messieurs, n'avoit plus à cœur que lui l'honneur de la Chirurgie Française; il auroit désiré qu'il lui fût permis d'imiter à son égard la bienfaisance dont il avoit sous les yeux des exemples récents; mais, s'il n'a pu signaler par sa générosité le zèle qui l'animoit pour la Compagnie des Chirurgiens \*, il a répandu sur elle sa propre gloire; il l'a servie par les brillantes opérations de sa main \*\*, par des recherches curieuses \*\*\*, par les excellens Mémoires qu'il a laissés sur différentes parties importantes de son art \*\*\*\*, par les leçons qu'il a

\* Où il avoit été reçu Maître le 27 Octobre 1724.

\*\* Opération de M. le Comte de Saint-Séverin.

\*\*\* Sur le remède de Mademoiselle Stephens, sur la Taille par l'appareil latéral, qu'il alla voir pratiquer à Londres par M. Cheselden en 1729.

\*\*\*\* Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & de Chirurgie de Paris.

taux \*\*. Second Restaurateur  
Chirurgie Françoisse , il fut  
honorée par l'accueil empre  
toujours reçu de ce qu'il y  
grand à la Cour & à la Vi  
confiance de plusieurs Sou

\* Démonstrateur des Opérati  
rurgie en 1725 , des principes  
1738.

\*\* Les bornes de cet écrit ne pe  
de nommer ici tous les sujets a  
plus de soixante-dix , qui depuis  
jusqu'en 1746 sont venus des p  
se mettre en pension chez lui , p  
dans la Chirurgie , il suffira ,  
simp!ement leur patrie , de dire  
étoient de Piémont , de Savoye  
d'Espagne , de Portugal , d'Al  
Russie , beaucoup d'Angleterre  
d'Irlande , d'Italie ; que quelque  
Elèves , soit internes , soit exte  
en sont devenus Médecins ou C

l'Europe \*, par les distinctions glorieuses qui lui ont été décernées \*\*, par l'estime & les bontés de son Roi \*\*\*; en un mot, je puis le dire sans qu'on m'accuse de flatterie ou d'amour-propre, une très-grande partie de l'illustration de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris \*\*\*\*, doit être regardée comme le fruit de la considération particulière dont il jouissoit dans sa patrie & hors de ses limites.

Cet homme si justement célèbre n'est plus que le triste objet de mon affliction \*\*\*\*\*: en vain depuis le mois de Janvier dernier, j'étois entièrement

\* Dont plusieurs ont voulu avoir de sa main leurs premiers Chirurgiens.

\*\* Censeur Royal en 1730, Directeur de l'Académie Royale des Sciences en 1746, en 1759 & 1766.


\*\*\* Ennobli en 1751, fait Chevalier de l'Ordre du Roi en 1752.

\*\*\*\* Secrétaire de cette Compagnie en 1731, Directeur en 1739, Secrétaire, pour la seconde fois, en 1752 jusqu'en 1757, & Directeur en 1758.

\*\*\*\*\* Mort le 21 Juillet 1773.

M v

préparé à cette privation, que j'annonçois tous les jours à mes amis; elle a produit sur moi l'effet d'un malheur imprévu. Mon imagination frappée offre sans cesse à mes yeux ce père qui me sera éternellement cher. L'illusion à laquelle mes sens se livrent, est telle, que je doute encore quelquefois si je le possède, ou si je l'ai perdu: semblable à une ombre qui s'évanouit, cette vaine image s'éloigne, m'échappe & me laisse dans l'horreur de la solitude. Ma perte, est la vôtre, Messieurs, vous partagez mes regrets, c'est la seule douceur que je puisse goûter dans la triste circonstance qui m'engage à vous adresser cette lettre. La plume me tombe de la main; à peine ai-je la force de la tenir pour vous assurer que le fils a hérité de tous les sentimens de respect, de zèle & de reconnaissance que le père avoit pour vous.

J'ai l'honneur d'être  c.

M O R A N D.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles au sujet  
des Précepteurs & des Gouverneurs  
d'Enfans.*

**J**E viens, Monsieur, de recevoir de M. le Marquis de . . . . . une lettre dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie. Comme les vues qu'elle renferme paroissent mériter considération, vous me ferez un vrai plaisir de vouloir bien l'insérer dans votre *Année Littéraire*, & je vous en aurai beaucoup d'obligation. Voici cette lettre datée du Château de B. . . . . du 15 de ce mois.

» Sans vouloir disserter ici, Mon-  
» sieur, sur l'éducation publique &  
» particulière, encore moins sur la  
» préférence que l'une ou l'autre mé-  
» rite, parce que cela dépend de mille  
» circonstances relatives à l'état des  
» parens, à leur fortune, à leurs vues,  
» je crois néanmoins pouvoir vous  
» rappeler notre conversation dans  
» mon dernier voyage à Paris, sur les  
» difficultés que l'on rencontre souvent

» vous & moi quelques.  
» nombre. Mais où les trou  
» vent du besoin dans cet  
» menſe \* ? Où ces inſtit  
» mêmes trouveront-ils  
» avec convenance ? A qu  
» réciproquement pour c  
» convenance, s'il n'y a auc  
» centre où l'on puiſſe ſe ré  
» tant du beſoin reſpectif ?  
» pas intéreſſant qu'il y e  
» l'on trouvât une perſo  
» taire , chargée d'un regiſ  
» objet , ſoit chez M. le  
» Ecolâtre de la Métropole  
» torité duquel ſont tous l  
» nats , ſoit chez M. le  
» l'Univerſité , ſoit chez M  
» taire perpétuel de l'une c  
» démiſ. Tous les préten

» mer des élèves pourroient aller s'y  
 » faire inscrire , & se faire connoître  
 » par des preuves authentiques de  
 » sçavoir & de bonnes mœurs. Ce  
 » seroit là où les parens se pourvoi-  
 » roient, avec connoissance de cause,  
 » d'éducateurs capables de seconder  
 » leurs projets. J'ose même croire  
 » qu'il ne faut seulement qu'indiquer  
 » cet établissement qui nous manque\*,  
 » pour que la possibilité de le former  
 » soit bientôt reconnue , & qu'on  
 » l'ordonne enfin dans cette capitale  
 » où l'on s'empresse, par toutes sortes  
 » de motifs , d'offrir tant de facilités  
 » au Public pour des choses bien  
 » moins importantes , ou purement  
 » frivoles. Dans cette confiance ,  
 » Monsieur, je vous prie de vouloir  
 » bien vous donner la peine d'écrire à  
 » Messieurs les Journalistes pour les  
 » engager à publier cette lettre , & à  
 » dire même leur avis sur cette idée

\* Je prévois que l'on dira qu'il nous manque  
 avant tout un bon plan d'éducation nationale  
 & un Collège particulier pour y former de  
 bons instituteurs. On aura bien raison ; mais  
 ce n'est point de quoi il est ici question.

» que je présente., en daignant encore  
 » y joindre leurs réflexions sur les  
 » avantages qui en résulteroient : il  
 » me suffit de la proposer ; je ne doute  
 » même pas que cet objet ne soit saisi  
 » par quelqu'un qui le développera  
 » & le mettra dans tout son jour.  
 » Adieu, Monsieur, vous connaissez  
 » les sentimens avec lesquels , &c,  
 » &c , &c. »

Je vous le répète, Monsieur, vous  
 me ferez grand plaisir de vouloir bien  
 publier ce projet d'établissement, qui,  
 comme je le pense, ne peut pas être  
 mal reçu du Ministère public. Je con-  
 nois plusieurs personnes dans le cas  
 de chercher des Educateurs ; je con-  
 nois aussi plusieurs de ces derniers qui  
 cherchent également à se placer. Mais  
 on ne va pas offrir un sujet à des gens  
 avec qui l'on n'est pas lié. Je sçais,  
 par exemple, qu'un homme, avanta-  
 geusement connu dans la république  
 des lettres, voudroit faire une édu-  
 cation, qu'il peut rendre aussi bril-  
 lante que solide. Il desire cet emploi,  
 non moins noble que pénible, parce  
 qu'il est analogue à son goût pour  
 l'étude. Je peux d'ailleurs vous assu-



rer, Monsieur, qu'il a les qualités que cet état requiert, & qu'il est doué de la douceur & de la fermeté indispensables pour le remplir avec succès. Au surplus, il est d'un âge mûr; il connoît le monde & possède plusieurs talens agréables. Je crois bien qu'il ne s'attacheroit qu'à une famille de haute considération. Au reste, vous connoissez le sujet dont je parle, & vous lui rendez sans doute la même justice. Si donc quelque personne distinguée vouloit un Gouverneur de choix pour son fils, je me ferois un plaisir & même un devoir de donner sur l'homme dont il s'agit, tous les renseignements que l'on desireroit.

Je suis, &c. ROZIER;

*A Paris le 18  
Octob. 1773.*

*Auteur des Observations sur la  
Physique, sur l'Histoire Naturelle & sur les Arts. \**

\* Cet ouvrage périodique est le meilleur que nous ayons dans ce genre. Il en paroît tous les mois un Volume in-4° de dix à onze feuilles d'impression, enrichi de Gravûres en taille-douce. Si quelque personne avoit besoin du Gouverneur indiqué par M. l'Abbé Rozier, on peut s'adresser à lui. Il demeure *Place & Quarré de Sainte - Geneviève au coin de la rue des Sept-Voies,*

*& tirés des bons Auteurs ,  
M. de Wailly , septième é  
Volume in-12 de 609 page  
10 sols relié ; chez Barbou l  
Libraire , rue & vis-à-vis  
des Mathurins.*

**J**E vous ai déjà parlé plusieurs  
Monsieur , de cette Gramma  
choise , faite avec beaucoup  
& de précision. Quoique me  
mineuse que plusieurs de  
l'ont précédée, elle renferme  
plus de choses ; on y trouve  
nécessaires pour parler & po  
non-seulement avec correct  
avec élégance. L'auteur ne  
chaque nouvelle édition , d

de simplifier notre Orthographe. Il est certain que , si l'Académie & les Gens de Lettres adoptoient ses vues, l'Orthographe seroit beaucoup plus aisée, la prononciation des mots les plus difficiles fixée, & que l'on connoîtroit la quantité des syllabes : mais je doute que le système de M. de Wailly soit reçu, par la raison qu'il blesse l'usage, & qu'en fait de langue sur-tout, les nouveautés ont beaucoup de peine à s'établir. D'ailleurs, on pourroit faire quelques objections assez judicieuses sur ce système.

Page 47, l'auteur, après avoir remarqué que *plus bon* n'est pas en usage, & qu'il faut dire *meilleur*, ajoute, on peut dire *plus bon* quand *bon* se prend en mauvaise part, & signifie *niais*, *simple*. Exemple : *Vous vous étonnez, dites-vous, qu'il ait été assez bon pour croire toutes ces choses, & moi je vous trouve encore bien plus bon de vous imaginer qu'il les ait crues.* Il est visible que *meilleur* ne vaudroit rien là. On emploie encore *plus* avant *bien* & *bon*, quand *plus* est particule & non pas adverbe de comparaison : *Autrefois il écrivoit bien, mais à présent*

*il n'écrit plus bien. Quand les fruits sont trop mûrs, ils ne sont plus bons.*

Page 167, M. de Wailly ajoute : avec *pas & point* on met quelquefois l'article avant le nom ; c'est quand *pas* ou *point* ne tombe que sur le verbe, sans influencer sur le régime. *Pourvu qu'on ne coupe point des mots inséparables, le substantif au vocatif se place où l'on veut.* l'Abbé D'OLIVET.

*Je ne vous ferai point des reproches frivoles.*

RACINE.

Page 226, l'auteur observe que le *qui* relatif sujet ne sauroit être séparé du substantif auquel il se rapporte, & qu'on ne doit pas imiter cet exemple de Racine :

*Phénix même en répond, qui l'a conduite*  
expres

Dans un Fort éloigné du Temple & du Palais.

Page 227, le *qui* relatif ne se rapporte pas bien à des verbes : *les Gaulois se disent descendus de Pluton, qui est une tradition des Druïdes.* D'ABLANCOURT. Ce qui ne vaut rien ici : dites, *suivant une tradition des*

*Druides, les Gaulois se disent descendus de Pluton.*

Page 129, l'auteur explique avec clarté pourquoi il faut dire, *de la façon que j'ai dit, que j'ai parlé, &c* non pas *que j'ai dite, que j'ai parlée.*

Page 231, après avoir remarqué quelques fautes échappées à M. de Crébillon, il explique ce qu'on entend par *gallicisme*, &c en donne des exemples.

Page 236, nouvelle remarque pour bien employer *où, d'où, par où.*

Page 252, M. de Wailly fait voir la différence qu'il y a entre *l'un l'autre, l'un & l'autre.* Ces mots, *ils se sont tués l'un l'autre, signifient ils se sont entre-tués.* Ceux-ci *ils se sont tués l'un & l'autre, signifient* ~~chacun d'eux~~ *chacun d'eux s'est tué lui-même.*

Page 271, bonne remarque sur *changer à, changer en.*

Page 330, l'auteur observe que l'adjectif qui suit *que* mis pour *combien*, ne doit pas être précédé de *très, bien ou fort.* On dit, *je te trouve bien aimable, fort estimable, très-prudent.* Mais on ne dira point, *que je le trouve bien aimable, fort prudent, &c.*

Page 336, l'auteur a fait d'utiles additions sur l'usage de *pas & point*.

Page 380, nouvelle observation & nouveaux exemples pour faire voir qu'on ne doit pas sans nécessité répéter le même mot.

Page 381, nouvelles remarques sur les équivoques.

Page 417, remarque sur *dès que*, *dès-là*, *dès-là que*.

Voilà, Monsieur, une partie des additions que j'ai remarquées dans cette septième édition ; je n'ai guères fait que vous les indiquer ; vous les lirez dans l'ouvrage même, & je suis persuadé que cette lecture ne vous ennuiera pas. L'auteur appuie les règles par des exemples instructifs & agréables, propres à former le cœur & à orner l'esprit des jeunes gens. Ici c'est une maxime, soit en prose, soit en vers ; là une jolie épigramme, une pensée ingénieuse, un bon mot. Cette variété d'exemples bien choisis & pris des bons auteurs, diminue beaucoup la sécheresse inséparable des préceptes, & rend agréable en bien des endroits la lecture de ces *Principes*. En un mot, la Grammaire

de M. de Wailly est aujourd'hui la plus estimée & la plus suivie. Elle mérite à tous égards cette distinction.

*Horloge de l'Ecole Royale Militaire.*

**L'**HORLOGE que le célèbre M. le Paute vient de faire pour l'Ecole Royale Militaire, mérite, Monsieur, votre curiosité ; c'est un des plus beaux ouvrages que l'on puisse voir dans ce genre. Pour vous donner, Monsieur, une idée de ce chef-d'œuvre, je vous envoie le Rapport d'Experts & le Procès-verbal qui en a été délivré à l'auteur,

Nous soussignés Dom Bédos, Prêtre Religieux de l'Abbaye Saint-Denis en France, & Ferdinand Berthoud, Horloger-Mécanicien du Roi & de la Marine, de la Société Royale de Londres, à l'invitation du Conseil de l'Ecole Royale Militaire & du sieur le Paute Horloger du Roi; en vertu de la commission expresse qu'ils nous ont respectivement donnée pour examiner une grande Horloge neuve, posée dans la coupole du grand bâ,

élégante exécution; nous  
examiné l'esprit & le syst  
nous avons trouvé bien pe  
entendu; nous avons exan  
les pièces de ladite Horlog  
en particulier; nous les avo  
très - bien , très - solidem  
proprement construites. N  
examiné les engrénages ,  
avons trouvés selon les mei  
gles. Nous avons examiné  
tes , que nous avons trouva  
nées selon les principes de l  
& de la Mécanique. No  
examiné l'échappement, la  
du pendule & sa verge ,  
pour la compensation du fi  
chaud : nous avons trouva



bien imaginé & très-bien exécuté. Nous avons examiné le grand levier de l'équation avec la console qui lui sert de support ; nous les avons trouvés de force proportionnée & très-bien exécutés. Nous avons examiné les bascules , les volans ou modérateurs brisés , que nous avons trouvés bien faits , & les points d'appui bien placés. Nous avons examiné les pivots des arbres , des roues & ceux des axes des détenteurs & des levées ; nous les avons trouvés trempés , bien tournés & posés dans de fortes viroles , pouvant se déplacer dans le besoin , soit pour ôter une roue de sa place sans en démonter d'autres , soit pour renouveler lescdites viroles en cas d'usure , n'étant arrêtées que par une seule vis dans l'épaisseur des barres de la cage de l'Horloge ; laquelle cage nous avons trouvée bien solidement & proprement assemblée par de forts écrous. Nous avons examiné les lanternes qui servent de pignons à toute l'Horloge ; nous les avons trouvées construites de la manière la plus commode , la plus propre & la plus solide.

Nous avons examiné les condites des quatre cadrans , qui , quoique fort éloignés de l'Horloge , & par conséquent leurs conduites fort longues & pesantes , sont tellement construites qu'elles jouent avec assez de facilité pour n'exiger qu'un petit poids moteur.

Enfin , après avoir examiné bien soigneusement ladite Horloge dans toutes ses parties , nous pensons que ledit sieur *le Paute* mérite l'estime & les éloges du Public , pour avoir fait si parfaitement la plus belle Horloge qu'on ait encore vûe , tant pour le génie que pour la belle exécution ; laquelle n'a pu être construite sans une grande dépense : ce qui étant bien pesé & bien examiné , nous estimons que ledit sieur *le Paute* mérite pour son payement la somme de vingt-cinq mille livres. En foi de quoi nous avons dressé le présent procès-verbal pour servir en temps & lieu. A Paris le 27 Juillet 1773. Signé , Dom BÉDOS , FERDINAND BERTHOUD.

Je suis , &c.

A Paris ce 30 Octobre 1773.

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE XIII.

*Le Poëte des Mœurs, ou les Maximes de la Sagesse, avec des Remarques Morales & Historiques, utiles aux jeunes gens, & aux autres personnes, pour se conduire sagement dans le monde ; deux Volumes in-12 de 400 pages chacun ; prix 4 livres 4 sols brochés. ; à Namur chez J. F. Stapleaux Imprimeur-Libraire ; & à Paris chez le Jay Libraire rue Saint-Jacques.*

C E qui constitue , Monsieur , le fond de cet ouvrage est un petit Poëme dont chaque vers renferme une maxime de morale. Ces vers ne sont pas bien merveilleux , considérés

ANN. 1773. Tome VI. N

comme vers ; comme préceptes ; ils sont excellens ; il n'en est pas un seul qui ne fournisse à l'auteur l'occasion d'en donner une espèce de paraphrase où il fait entrer les réflexions de nos meilleurs Moralistes qu'il accompagne souvent des siennes. Mais ce qu'il y a de plus agréable dans son Recueil, c'est qu'il ne manque presque jamais d'ajouter à la suite de ces réflexions des anecdotes très-piquantes. S'il y en a de connues de tout le monde, il y en a aussi un très-grand nombre qui le sont beaucoup moins. Je crois que vous verrez avec plaisir quelques-unes de ces dernières.

L'auteur établit qu'il faut respecter les personnes pieuses malgré leurs défauts ; il ajoute que, pour observer cette maxime, il n'est pas nécessaire d'avoir soi-même de la piété, qu'il suffit d'avoir de la Philosophie. Il cite à ce sujet ce beau mot de M. de Fontenelle : *j'ai vécu cent ans & je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu.*

Autant l'auteur trouve que les per-

mes pieuses méritent des ménagemens, autant la superstition lui semble honorante. Il en rapporte un trait singulier. Une Reine de France, que l'on croit être *Catherine de Medicis*, fit vœu que, si elle terminoit heureusement une entreprise, elle enverroit à Jérusalem un Pèlerin, qui en feroit le chemin à pied, en avançant de trois pas & en reculant d'un pas à chaque troisième pas. Il fut question de trouver un homme assez vigoureux pour entreprendre ce voyage, & assez patient pour reculer d'un pas sur trois. Un bourgeois de Verberies, bourg de Picardie, se présenta, & promit d'accomplir scrupuleusement le vœu. Il remplit ses engagements avec une exactitude, dont la Reine fut assurée par des perquisitions. Ce bourgeois, qui étoit marchand de profession, reçut une somme en récompense, & fut ennobli ».

L'histoire ancienne loue avec justice la belle action de *Regulus* qui ne put mieux retourner dans les fers & souffrir les plus cruels tourmens que

de manquer à la parole qu'il av  
donnée. Il y a dans l'histoire  
derne des traits aussi héroïques, qu  
que beaucoup moins célèbres. »  
» Hollandois avoient formé un  
» blissement considérable dans l  
» Formose près de la Chine.  
» Chinois armèrent pour les encha  
» & prirent, à la descente dans l'  
» *Hambroek* leur Ministre. Ils le c  
» firent entre les prisonniers, l  
» aller au Fort de Zélande déter  
» ner les Hollandois à se rendre.  
» capable de déguiser ses sentime  
» il exhorta au contraire ses con  
» triotes à tenir ferme, & leur pro  
» qu'avec beaucoup de constance  
» forceroient l'ennemi à se retirer  
» garnison, qui ne doutoit pas que  
» homme généreux de retour au c  
» ne fût massacré, fit les plus gra  
» efforts pour le retenir. Ces instar  
» étoient tendrement appuyées  
» deux de ses filles, qui se trouvoi  
» dans la place. *J'ai promis*, dit-  
» *d'aller reprendre mes fers*, il faut  
» gager ma parole : jamais on ne r  
» chera à ma mémoire, que, pour me

» mes jours à couvert, j'aie appesanti le  
 » joug, & peut-être causé la mort des  
 » compagnons de mon infortune, sur les-  
 » quels on puniroit ma perfidie. Après  
 » ces mots, il reprend, accompagné  
 » de sa seule vertu, le chemin du  
 » camp Chinois.

» L'histoire des conquêtes des Por-  
 » tugais dans le Nouveau Monde,  
 » nous fournit aussi un pareil exemple,  
 » mais qui eut un succès plus heureux.  
 » Le P. de Laurieure Franciscain ayant  
 » été pris par les Indiens avec plusieurs  
 » officiers, demanda qu'on le laissât  
 » partir, pour aller traiter lui-même  
 » de l'échange des prisonniers. Le Roi  
 » de Cambaie paroissant craindre qu'il  
 » ne revînt pas, le Religieux détacha  
 » son cordon, & le lui mit en main,  
 » comme le gage le plus assuré de sa  
 » foi. Sur cela seul on le laissa partir.  
 » Sa négociation fut infructueuse, &  
 » il revint dans les fers. Le Roi fut si  
 » frappé de cette fidélité, & il conçut  
 » une si haute opinion d'un peuple qui  
 » produisoit des hommes capables de  
 » cet acte généreux de vertu, qu'il

» renvoya tous les prisonniers sans  
» rançon ».

Le Cardinal *Mazarin* ne se piquoit pas d'une si grande exactitude à tenir sa parole. Voici une tournure assez plaisante dont il s'~~servi~~<sup>servit</sup> un jour pour s'en dispenser. » Sa nièce avoit été » mariée au Prince *de Conti* : étant » accouchée d'un fils , *Bréquigny* lui » en porta la nouvelle. Le Cardinal lui » promit une récompense. L'enfant » mourut quelque temps après. *Bréquigny* voulant rafraîchir la mémoire » du Cardinal sur sa promesse , ce fin » Ministre lui dit : *Bréquigny* , ne me » parlez pas de cela , vous renouvellez ma » douleur ».

Dans ce que l'auteur dit sur la politesse , il cite jusqu'à des exemples de galanterie. On ne peut s'empêcher de remarquer qu'un des bons mots les plus ingénieux qu'il rapporte est d'un Turc. Une dame de qualité faisoit reproche à un Ambassadeur de cette nation de ce que la loi de *Mahomet* a permis d'avoir plusieurs femmes. *Elle le permet , Madame* , répondit-il , afin qu'on puisse trouver dans plusieurs toutes



*Les qualités qui sont rassemblées dans vous seule.*

Voici une action de générosité réciproque bien peu commune entre des gens de Cour. L'Abbé de Polignac possédoit le talent de la négociation. » Louis XIV l'ayant nommé Auditeur » de Rote , il partit pour Rome en » cette qualité. Le Cardinal de la Tre- » mouille y étoit alors chargé d'une » négociation importante : il manda » au Roi qu'il ne pouvoit réussir sans » le secours de l'Abbé de Polignac. » Le Roi le nomma pour adjoint, & » il obtint tout du Pape. Le Cardinal » écrivit au Roi comme la chose s'é- » toit passée : l'Auditeur de Rote » assura le Prince que le succès de la » négociation étoit uniquement dû au » Cardinal. Le Roi , étonné & charmé » tout ensemble d'un procédé si noble » & si rare de la part de ces deux » Ministres , ne différa pas un mo- » ment à en instruire toute la Cour. » Ce Prince , satisfait des services & » du mérite de l'Abbé de Polignac , » lui obtint dans la suite le chapeau » de Cardinal «.

Un des plus beaux traits de morale rassemblés dans cet ouvrage est tiré de *Gulistan*, ouvrage du célèbre *Saddi*.  
 » La miséricorde Divine, dit ce Poète  
 » Philosophe, avoit conduit un homme  
 » vicieux dans une société de Religieux  
 » dont les mœurs étoient saintes &  
 » pures. Il fut touché de leurs vertus.  
 » Il ne tarda pas à les imiter & à perdre ses anciennes habitudes. Il devint  
 » juste, sobre, patient, laborieux &  
 » bienfaisant. On ne pouvoit nier ses  
 » œuvres, mais on leur donnoit des  
 » motifs odieux; on vouloit toujours  
 » le juger par ce qu'il avoit été, &  
 » non par ce qu'il étoit devenu. Cette  
 » injustice le pénétoit de douleur. Il  
 » répandit ses larmes dans le sein d'un  
 » vieux solitaire, plus juste & plus  
 » humain que tous les autres. *O mon*  
 » *fils*, lui dit le vieillard, *tu vaud*  
 » *mieux que ta réputation, rends grâces*  
 » *à Dieu. Heureux celui qui peut dire:*  
 » *mes ennemis & mes rivaux censurent*  
 » *en moi des vices que je n'ai pas. Que*  
 » *t'importe, si tu es bon, que les hommes*  
 » *te poursuivent & même te punissent*  
 » *comme méchant! N'as-tu pas pour te*

» consoler deux témoins éclairés de tes  
» actions, Dieu & ta conscience »?

Le précepte de la tendresse que l'on doit à ses parens est appuyé de l'anecdote la plus touchante tirée de l'histoire de Portugal. » En 1585 des trou-  
» pes Portugaises qui passaient dans les  
» Indes, firent naufrage. Une partie  
» aborda dans le pays des Cafres, &  
» l'autre se mit à la mer sur une bar-  
» que construite des débris du vaisseau.  
» Le Pilote s'apercevant que le bâti-  
» ment étoit trop chargé, avertit le  
» chef *Edouard de Mello* qu'on alloit  
» couler à fond, si l'on ne jettoit  
» dans l'eau une douzaine de victimes.  
» Le sort tomba entr'autres sur un  
» soldat qui avoit aussi son frère dans  
» la même barque. Celui qui avoit  
» échappé au sort étoit le plus jeune.  
» Il tombe aux genoux de *Mello* &  
» demande avec instance de prendre  
» la place de son aîné. *Mon frère*, dit-  
» il, *est plus capable que moi : il nourrit*  
» *mon père, ma mère, mes sœurs : s'ils te*  
» *perdent, ils mourront tous de misère.*  
» *Conservez leur vie en conservant la*  
» *sienne, & faites-moi périr, moi qui ne*

» puis leur être d'aucun secours. Mello y  
 » consent , & le fait jeter à la mer.  
 » Le jeune homme suit la barque pen-  
 » dant six heures : enfin il la rejoint.  
 » On le menace de le tuer , s'il tente  
 » de s'y introduire : mais l'amour de  
 » sa conservation l'emporte sur la me-  
 » nace , & il s'accroche au bâtiment.  
 » On voulut le frapper avec une épée :  
 » il la saisit & la retint jusqu'à ce qu'il  
 » fût entré. Sa constance toucha tout  
 » le monde : on lui permit enfin de  
 » rester avec les autres , & il parvint  
 » ainsi à sauver sa vie & celle de son  
 » frère ».

On a aussi recueilli dans cet ou-  
 vrage des traits d'amitié qui sont bien  
 dignes d'être transmis à la postérité.  
 Celui-ci est un des plus frappans.  
*Freind*, premier Médecin de la Reine  
 d'Angleterre , s'étoit élevé avec force  
 contre le Ministère en plein Parlement.  
 » Cette conduite ayant indisposé la  
 » Cour , on lui suscita des affaires , &  
 » & il fut renfermé dans la Tour de  
 » Londres. Environ six mois après ,  
 » le Ministre tomba malade. Il envoya  
 » chercher le célèbre Médecin *Mead*.

» Celui-ci , après s'être mis au fait de  
 » la maladie , dit au Ministre qu'il lui  
 » répondoit de sa guérison , mais qu'il  
 » ne lui donneroit pas seulement un  
 » verre d'eau , que *Freind* son ami ne  
 » fût sorti de la Tour. Le Ministre  
 » quelques jours après voyant sa ma-  
 » ladie augmenter , fit supplier le Roi  
 » d'accorder la liberté à *Freind*. L'ordre  
 » expédié , le malade crut que *Mead*  
 » alloit ordonner ce qui convenoit à  
 » son état ; mais ce Médecin persista  
 » dans sa résolution , jusqu'à ce que son  
 » ami fût rendu à sa famille ; ce qui  
 » ayant été fait , *Mead* traita le Mi-  
 » nistre , & lui procura en peu de  
 » temps une guérison parfaite. Le soir  
 » même , il porta à *Freind* environ  
 » cinq mille guinées , qu'il avoit reçues  
 » pour ses honoraires , en traitant les  
 » malades de son ami pendant sa dé-  
 » tention , & l'obligea de recevoir  
 » cette somme ».

S'il est des occasions où la raillerie  
 puisse être permise , dit l'auteur , c'est  
 principalement lorsqu'elle renferme  
 une satire ingénieuse & délicate d'un  
 vice ou d'un ridicule : il rapporte à

ce sujet le trait suivant qui rappelle  
 en effet le plus sublime usage que l'on  
 ait jamais fait de l'ironie. » *Barneveldt*,  
 » célèbre Pensionnaire de Hollande,  
 » ayant embrassé le parti opposé à  
 » celui de *Maurice*, Prince d'Orange,  
 » on l'accusa d'avoir voulu livrer le  
 » pays aux Espagnols, & il eut la tête  
 » tranchée à l'âge de soixante-douze  
 » ans. Les Juges qui le condamnèrent  
 » à mort, eurent chacun pour leurs  
 » vacations 2400 florins. Quelque  
 » temps après cette injuste exécution,  
 » un célèbre Avocat dit à l'un des  
 » Juges : *On dit de vous deux choses que*  
 » *je ne sçaurais croire ; la première, que*  
 » *vous n'avez guères d'esprit ; la deu-*  
 » *xième, que vous êtes avare. La pre-*  
 » *mière ne sauroit être vraie, car vous*  
 » *avez sçu trouver le Pensionnaire cou-*  
 » *pable d'un crime digne de mort : ce que*  
 » *les plus habiles Jurisconsultes n'ont pu*  
 » *faire. La deuxième n'est pas moins*  
 » *fausse, car vous avez aidé pour deux*  
 » *mille quatre cens florins à rendre une*  
 » *Sentence, que je n'aurois pas voulu*  
 » *rendre pour tous les biens du monde.*

Parmi les plus beaux traits de re-

connoissance , celui que je vais vous rapporter m'a semblé sur-tout digne d'être admiré par toutes les ames sensibles » *Louis XIV* avoit chargé *Duquêne* de bombarder la ville d'Alger , » pour punir les Algériens de leurs » infidélités & de leur insolence. Ces » Corsaires, désespérés de ne pouvoir » éloigner de leurs côtes la flotte ennemie qui les foudroyoit , prirent , » pour s'en venger , l'horrible résolution d'attacher à la bouche de » leurs canons des Esclaves François , » dont les membres étoient portés sur » les vaisseaux des assiégeans. Un Capitaine Algérien , qui avoit été pris » dans ses courses , & très-bien traité » par les François tout le temps qu'il » avoit été prisonnier , reconnu parmi » ceux qui alloient subir le sort affreux » que la rage avoit inventé , un Officier dont il avoit éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant » il prie , il sollicite , il presse pour » obtenir la conservation de son bienfaiteur. Tout fut inutile. On alloit » mettre le feu au canon où l'Officier François étoit attaché. L'Algérien se

» jette aussitôt sur lui, l'embrasse étroitement, & adressant la parole au Canonier, lui dit : *Tire ; puisque je ne puis pas sauver mon bienfaiteur, j'aurai du moins la consolation de mourir avec lui.* Le Dey qui étoit présent à cette scène si touchante, en fut si frappé, qu'il accorda les larmes aux yeux à la reconnoissance ce qu'il avoit refusé aux prières».

L'auteur rapporte la singulière repartie que vous allez lire, pour faire voir que ceux mêmes qui abandonnent la Religion Catholique, ne peuvent s'empêcher de reconnoître sa supériorité.» Un Gentilhomme François alla en Angleterre. Comme il desiroit de s'avancer à la Cour, il quitta la Religion Catholique pour embrasser la Religion Anglicane. Il eut une pension de cinq cens livres sterling. Quelques Anglois lui disoient : votre changement prouve bien que vous êtes persuadé que notre Religion est meilleure que la Religion Romaine. *Vous vous trompez*, leur répondit-il, *mon changement prouve le contraire : lorsque j'ai changé la Religion Romaine*



« contre la vôtre, j'ai pris de retour une  
 « pension de cinq cens liv. sterling: donc  
 « la Religion Romaine vaut mieux. »

On fçait quel extérieur imposant  
 avoit Louis XIV. Cependant un vieil-  
 lard nommé d'Arcy étoit en possession  
 de lui parler avec un excès de fami-  
 liarité qui souvent le divertissoit beau-  
 coup. » J'ai, lui disoit d'Arcy, plus de  
 « gloire que vous n'en avez, car j'ai servi  
 « sous votre grand-père, sous votre père  
 « & sous vous. Il retranchoit les ex-  
 « pressions de Sirs & de Majesté,  
 « comme des ornemens qui embar-  
 « rassoient son discours. Le Roi lui  
 « demanda son régime de vie. Je  
 « mange, lui répondit-il, quand j'ai  
 « faim, & je bois quand j'ai soif. J'ai  
 « mon garde-manger à côté de mon lit.  
 « Si je me sens de l'appétit la nuit, je  
 « fais du feu avec un fusil, je mange  
 « ensuite, & puis je me rendors. Je me  
 « promène dans votre parc deux fois par  
 « jour. Mais quel âge avez-vous,  
 « ajouta le Roi? C'est ce qui vous reste  
 « à sçavoir, dit d'Arcy; & il ne vou-  
 « lut jamais satisfaire sur ce point la  
 « curiosité du Monarque ». Il mourut

à cent vingt-trois ans , & jouit jusqu'à la fin de la meilleure santé ».

Je n'ai vu nulle part , Monsieur ; une anecdote curieuse sur *Charles XII* qui se trouve dans le second Volume de cet ouvrage. Elle m'a paru devoir lui faire chez les gens sçus plus d'honneur , que tous les exploits qui l'ont rendu si fameux. Ce Prince avoit un jour dans l'ivresse perdu le respect à la Reine sa mère. » Elle se retira dans » son appartement pénétrée de douleur , & y resta enfermée le lendemain. Comme elle ne paroissoit pas , » le Roi en demanda la cause. On la » lui dit. Il fit remplir un verre & alla » trouver cette Princesse : *Madame* , » lui dit-il , j'ai appris qu'hier dans le » vin je m'étois oublié à votre égard. Je » viens vous en demander pardon ; & » afin que je ne tombe plus dans cette » faute , je bois ce verre à votre santé : » ce sera le dernier de ma vie. Il tint parole , & depuis ce jour il ne but » jamais plus de vin ».

Trait sublime de *Gonsalve Ferdinand de Cordoue* , surnommé le *Grand Capitaine*. Il passoit souvent devant la maison de deux jeunes personnes très-

belles, filles d'un pauvre Ecuyer. Le père crut qu'il les aimoit, & saisit cette occasion pour sortir de l'indigence. Il alla trouver le *Grand Capitaine*, & le pria de lui donner quelque commission hors de la ville. *Gonsalve* comprit son intention, & lui dit, *quelles personnes laissez-vous dans votre maison? Deux jeunes demoiselles, mes filles*, répondit l'Ecuyer. *Attendez-moi*, reprit le Capitaine, *je vais vous expédier votre commission*. Il alla prendre deux bourses, dans chacune desquelles il mit deux mille ducats. Il les donna au père en lui disant, *voilà les provisions que je vous donne; mariez-en vos filles au plutôt; & , pour vous, j'aurai soin de vous donner de l'emploi*.

Je ne finirois pas, Monsieur, si j'entreprendois de vous faire connoître tous les traits rapportés par l'auteur & qui méritent votre attention. On ne peut qu'exhorter les jeunes gens à les chercher dans l'ouvrage même, dont la lecture leur sera, comme l'annonce le titre, très-utile en effet, j'ajoute, très-agréable.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Novembre 1773.

## LETTRE XIV.

*Nouveaux éclaircissemens sur la Vie & les Ouvrages de Guillaume Postel ; par le Père des Billons , de la Compagnie de Jesus ; à Liège chez J. J. Tutot , Imprimeur - Libraire ; & à Paris chez la veuve Babuty rue de la Huchette , maison du sieur Rogier à la Manufacture d'Aubusson ; un Volume in - 8° de 162 pages.*

**I**L y a quelque temps , Monsieur , que je vous rendis compte de la vie d'une femme extraordinaire par le père *des Billons*. Voici des éclaircissemens sur la vie d'un homme non moins singulier , par le même auteur. Cet homme est *Guillaume Postel* , né de parens pauvres & obscurs en 1510 à Dolerie , village proche de Barenton en Normandie , & qui fut un des plus sçavans hommes de son temps : mais ce fut aussi un de ceux qui joignirent à un grand fond

d'érudition un plus grand fond d'extravagance. On a de lui une quantité prodigieuse d'ouvrages parmi lesquels il en est de très-recherchés. Ceux qui ont fait le plus de bruit, sont le livre de *la Mère Jeanne* & le livre des *Très-merveilleuses Victoires des femmes du Nouveau Monde*. Cette mère *Jeanne* étoit une Hospitalière dont il avoit été le Confesseur. Elle avoit cinquante ans lorsqu'il la connut pour la première fois. Il prétendoit que la substance de *Jésus-Christ* habitoit en elle, ainsi que la substance de la Divinité habitoit en *Jésus-Christ*; que le mystère de l'éternité, c'est-à-dire, de la *restitution* parfaite, devoit être consommé en elle; qu'après sa mort elle lui avoit tenu la promesse qu'elle lui avoit faite de l'assister quand elle seroit au Ciel; qu'elle étoit venue en effet le trouver à Paris & que ce fut alors qu'elle lui communiqua sa substance & l'établit dans tous les droits du premier né de la régénération. Il faut vous dire, Monsieur, ce qu'il entendoit par cette *régénération* & cette *restitution*. Il croyoit

que dans l'homme, ainsi que dans la femme, la partie supérieure qu'il désigne par le mot *animus* avoit été restituée par *Jésus-Christ*; mais que l'*anima* ou la partie inférieure ayant été dégradée par la séduction de *Satanas* devoit être restituée par la substance humaine de *Jésus-Christ* répandue dans la substance de la mère *Jeanne* & communiquée par elle à *Guillaume Postel* son premier né, qui par-là se trouvoit chargé de l'instruction & de la conversion du monde entier. Plein de toutes ces chimères, il ne songea plus qu'à se mettre en état d'exécuter ce qu'il étoit persuadé que le Ciel attendoit de lui. » Dans sa jeunesse, au milieu de toutes les misères de la plus affreuse indigence, il étoit venu à bout d'apprendre très-bien le Grec & l'Hébreu sans le secours d'aucun maître. A l'âge d'environ vingt-six ans, il fit un voyage à Constantinople à la suite du sieur de la Forest, Ambassadeur de *François I.* Il parcourut la Grèce, l'Asie Mineure & une partie de la Syrie, apprit le Grec vulgaire, le Turc,

» l'Arabe, le Cophite, le Samaritain,  
 » l'Arménien, l'Esclavonien, & dé-  
 » pensa le peu d'argent qu'il avoit à  
 » acheter divers manuscrits. De retour  
 » à Paris, il fit imprimer in-4° en  
 » 1548 les Alphabets raisonnés de  
 » douze langues, auxquels il joignit  
 » un Traité des origines de la langue  
 » & de la Nation des Juifs, & une  
 » Grammaire Arabe. Ces trois petits  
 » ouvrages, rares & curieux, sont  
 » dignes de l'attention des vrais con-  
 » noisseurs, quand ils se trouvent  
 » réunis ensemble. *Postel* fit un second  
 » voyage aux mêmes pays en 1549;  
 » mais il faut remarquer qu'environ six  
 » ans auparavant il avoit été question  
 » de ce second voyage; que le Roi  
 » *François I*, bien informé des rares  
 » connoissances de *Postel*, l'avoit fait  
 » appeller par l'Evêque de Mâcon,  
 » & lui avoit promis de lui faire déli-  
 » vrer quatre mille écus, s'il vouloit  
 » suivre le sieur *de la Forest*, qu'il  
 » envoyoit une seconde fois à Con-  
 » stantinople, & se servir de cette  
 » somme pour acheter des manus-  
 » crits; que *Postel*, tout occupé du

» grand projet , dont nous parlerons  
 » bien-tôt , non-seulement ne put se  
 » rendre à des propositions si honora-  
 » bles , mais qu'il renonça même à  
 » sa Chaire de Professeur en Mathé-  
 » matiques & en Langues Orientales,  
 » dont les gages étoient de six cens  
 » francs , & au Doyenné , d'un reve-  
 » nu à peu-près égal , que le Chan-  
 » celier *Poyet* lui avoit fait avoir dans  
 » le diocèse d'Angers. »

*Guillaume Postel* , outre son système sur la mère *Jeanne* , avoit conçu un projet qui n'étoit pas moins extravagant , & pour lequel il sacrifia tout dans le cours de sa vie. Il entra chez les Jésuites vers la fin de 1543 dans l'espérance de le leur faire embrasser ; Saint *Ignace* le reçut au nombre de ses novices , & ne fut pas long-temps à découvrir que c'étoit un visionnaire : aussi le congédia-t-il. Il avoit été ordonné Prêtre en entrant chez les Jésuites : aussitôt après sa sortie de cette Compagnie , où il n'étoit resté que dix-huit mois , il fut enfermé dans les prisons de l'Inquisition. Il fit aussi un voyage à Venise : son système sur la



mère *Jeanne* excita un grand scandale dans cette ville ; il y fut accusé de plusieurs hérésies : tout bien examiné, il fut seulement déclaré fou, *amens*, dans la Sentence portée contre lui.

Le grand projet dans l'exécution duquel il vouloit faire entrer les Jésuites étoit de réunir tous les hommes sous l'autorité de deux chefs, l'un, spirituel ; l'autre, temporel, le Pape & le Roi de France. Il rassembla dans un livre ayant pour titre *des Raisons de la Monarchie* tout ce qu'il avoit déjà dit sur cette matière dans plusieurs autres ouvrages. » Il l'adresse  
» aux François qu'il nomme *Peuple*  
» *Gaulois*. Sa dédicace est une petite  
» Pièce de Poësie, qui commence par  
» ces vers :

Qui perd son droit, en ayant cognoissance,  
Par seul plaisir, ou par sa négligence,  
Très-digne il est, qu'un successeur plus  
proche,  
A posséder ce droit bientôt s'approche.

» Elle finit par ceux-ci :

Ou autrement, si tu ne fais debvoir  
 De ton droict veoir, & l'effet en r'avoir ;  
 Soys assure, que tarde repentance  
 Tu en feras ; mon escripre pend en ce.

» Ce droit est celui de primogéniture,  
 » qui n'appartient qu'aux Gaulois,  
 » comme descendant, par *Gomer*,  
 » de *Japhet* fils aîné de *Noé*. Par leurs  
 » successeurs les plus proches il en-  
 » tend les Allemands, qui ne descen-  
 » dent de *Japhet* que par *Aslzenas*,  
 » fils aîné de *Gomer*, à la vérité,  
 » mais qui n'établit sa colonie en  
 » Allemagne, qu'après que son père  
 » eut établi la sienne en Gaule : aussi  
 » les *Aslzenasim*, ou Allemands, fu-  
 » rent-ils nommés *Germain*s, c'est-à-  
 » dire frères cadets des *Gomér*ites  
 » ou Gaulois. Telle est la manière  
 » dont notre auteur procède dans ses  
 » démonstrations historiques. Que-  
 » ques mots des anciens Historiens,  
 » auxquels il donne une interpréta-  
 » tion, souvent démentie par la suite  
 » même de leur texte, les rêveries  
 » du Talmud, les Ecrits publiés sous  
 » le nom de *Bérose*, voilà ses prin-  
 » cipales

» cipales autorités. De sçavans Criti-  
 » ques avoient déjà suffisamment prou-  
 » vé la supposition des prétendus  
 » Ecrits de *Bérose* & l'imposture  
 » d'*Annius de Viterbe* qui les avoit  
 » publiés ; il ne veut pas qu'on les  
 » écoute ; il dit que ce sont des im-  
 » pies , des athées.

» Il prétend que de Droit divin &  
 » humain le Roi Très-Chrétien est ap-  
 » pellé à la Monarchie universelle ;  
 » que tous les hommes bien inten-  
 » tionnés , & zélés pour la justice , ne  
 » doivent pas différer de lui prêter  
 » main-forte ; qu'après que les Peu-  
 » ples auront été suffisamment instruits  
 » de leurs obligations , il faudra dé-  
 » truire par le glaive tous ceux qui re-  
 » fuseront de se soumettre ; afin que ,  
 » sous un seul Dieu , sous un seul Roi ,  
 » sous un seul Pontife , il n'y ait plus  
 » désormais qu'une foy , une loy & ung  
 » seul commun consentement : ce que  
 » procurant, dit-il, comme je doibs, suys  
 » très-seur qu'à la plus noble œuvre du  
 » monde suys employé. Mais n'en est-il  
 » pas de *Sem*, de *Japhet*, comme de  
 » *Jacob* & d'*Esau* ? & le droit d'aînesse

» n'a-t-il pas été transporté au puis-né ?  
 » *Postel* répond que le droit de *Sem*  
 » est purement spirituel , au lieu que  
 » celui de *Japhet* est temporel ; & ,  
 » sur ce qu'il est écrit que celui - ci  
 » habitera dans les Tabernacles de  
 » *Sem* , il soutient que ce droit d'ha-  
 » bitation n'est autre chose qu'un droit  
 » de juridiction pour lui & pour tous  
 » les aînés de ses descendants.

» Voilà un droit qui remonte bien  
 » haut : mais tant mieux , dit-il ; plus  
 » il est ancien , plus il est respecta-  
 » ble ; & il n'y a point de prescription  
 » contre la Puissance Souveraine.  
 » Pour ce qui regarde le droit de *Sem*  
 » ou celui du Souverain Pontife ,  
 » il ne s'arrête pas à le prouver , par-  
 » ce qu'il parle à une Nation Catho-  
 » lique , chez laquelle ce droit n'est  
 » pas douteux. Cependant , comme  
 » il n'étoit content ni du Pape , qui  
 » l'avoit fait emprisonner après sa  
 » sortie du Noviciat des Jésuites , ni  
 » du Concile de Trente , qui avoit mal  
 » reçu son Livre de *Nativitate Me-*  
 » *diatoris ultimâ* , & que d'ailleurs il  
 » vouloit faire sa cour au Clergé de

» France , non - seulement il soutient  
 » que l'autorité des Conciles Géné-  
 » raux est supérieure à celle du Pape ,  
 » mais il veut follement que le droit  
 » de Souveraineté *ne lui soit adjugé*  
 » *que par le Clergé & Faculté Théolo-*  
 » *giques de France.* Il demande que l'on  
 » assemble en France un Concile Na-  
 » tional où cette question soit déci-  
 » dée , & où l'on déclare en même-  
 » temps qu'il est bien prouvé , par  
 » l'Histoire ancienne & par l'Ecriture  
 » Sainte , que le Roi Très-Chrétien ,  
 » héritier légitime de toutes les pré-  
 » rogatives de *Japhet* , de *Gomer* &  
 » de leurs successeurs , est en pleine  
 » & juste possession d'un droit im-  
 » prescriptible à la Monarchie du  
 » monde entier. »

*Postel* dit lui-même, dans son Livre  
*des Raisons de la Monarchie* , qu'il a  
 été délaissé de la Société des Jésuites  
 pour plusieurs causes, entr'autres pour  
 n'avoir pas voulu cesser de prêcher  
 le droit de la Monarchie appartenant  
 au Roi Très-Chrétien. Il avoit dit  
 auparavant que son dessein étoit  
 d'engager quelque Compagnie de

Religieux à le suivre en Orient pour y convertir les Juifs & les Mahométans, & les réunir aux Chrétiens ; que, pour réussir dans ce dessein & édifier par de bons exemples, il avoit renoncé à sa Chaire de Professeur & à son Doyenné ; mais que, n'ayant pas été secondé comme il l'espéroit, il étoit retourné en Orient, & avoit accompli seul, par la grace de Dieu, ce qu'il avoit entrepris.

Il resta dans les mêmes sentimens jusques six ans avant sa mort. Dans une Epître dédicatoire d'un de ses Livres, il nous apprend qu'ayant été choisi par *Catherine de Médicis* pour être Précepteur du Duc d'Alençon, il s'en étoit excusé sur ce qu'il n'avoit pas trop éprouvé combien il lui étoit difficile de vivre à la Cour. Cependant il se démentit un peu de ses sentimens favorables à la France dans une Lettre qu'il adressa au Roi des Romains *Ferdinand*, en lui dédiant son *Abrégé de Cosmographie*. Il appelle ce Prince *le premier Ministre de Jésus-Christ* ; il l'exhorte à se rendre digne de cette dignité en mettant la main à

l'œuvre , & il lui représente que *François I* a eu le malheur de ne pas répondre à sa vocation. Cette Epître dédicatoire , dit le Père *des Billons* , prouve que *Postel*, rebuté des difficultés qu'il trouvoit en France à l'exécution de son projet , crut que les Gaulois s'étoient rendus indignes de leur droit de primogéniture , & que par là ce droit étoit dévolu aux Allemands leurs cadets.

Le fruit de toutes ces imaginations fut de réduire leur auteur à la plus profonde misère. Comme il étoit sur le point de livrer les manuscrits Arabes , qu'il avoit engagés au Duc de Bavière pour deux cens ducats , il mande à *Mafius* son ami , que la nécessité qui le presse est si grande , que peu s'en faut qu'il ne renonce à sa liberté & ne se mette en gage lui-même avec ces chers amis qui lui ont coûté tant de soins, tant de peines, tant de travaux, qu'il est allé chercher à travers tant de périls jusques sur les montagnes de Thrace, de Natolie & d'Arménie.

*Postel* mourut à Paris au Monastère de Saint-Martin-des-Champs , de

l'Ordre de Cluny , le 6 Septembre 1581 à neuf heures du soir , âgé de plus de soixante-onze ans. Le Père Marrier , dans son *Histoire de Saint-Martin-des-Champs* , nous apprend que sa chambre étoit celle-là même qui avoit été habitée par *Postel* : » mais il se plaint du malheur de » n'avoir pu le voir & lui parler , & » de n'être entré dans le Monastère , » où s'étoit retiré *ce grand homme* , » que deux ans après sa mort. Il rapporte quelques vers François faits » en son honneur. Je n'en citerai que » celui-ci :

Il fut pauvre & haï , mais non des gens de bien.

» Je sçais , dit notre auteur , qu'il avoit » en autrefois le cerveau dérangé , » *laborasse olim mente luxatâ* , & qu'on » a de lui des ouvrages pleins d'absurdités ; mais je sçais aussi qu'il a toujours soumis sa personne & ses écrits » au jugement de l'Eglise Catholique , Apostolique & Romaine , & qu'il a » tellement expié ses écarts par la



» durée & la sévérité de sa pénitence,  
 » qu'on doit moins le blâmer que le  
 » plaindre.

» Ce bon Religieux ajoute ce qui  
 » suit : *Nos Anciens m'ont assuré que*  
 » tant qu'il a été parmi eux , personne  
 » n'a mieux édifié que lui , par sa reli-  
 » gion , sa piété , sa dévotion tendre  
 » envers le Saint-Sacrement de l'Autel ,  
 » laquelle alloit jusqu'à le faire fondre  
 » en larmes. Il étoit affable & plein de  
 » gravité dans la conversation. Le son  
 » de sa voix , l'air de son visage , sa lon-  
 » gue barbe , tout son extérieur prévenoit  
 » en sa faveur les personnes qui l'appro-  
 » choient , & les dispoisoit à une attention  
 » respectueuse. Ceux qui avoient quelque  
 » peine d'esprit , quelque doute embarrass-  
 » sant , le consultoient avec confiance , &  
 » ne le quittoient jamais sans remporter  
 » avec eux la tranquillité qu'ils avoient  
 » perdue. Les Princes & les Grands du  
 » Royaume , les Sçavans sur-tout & les  
 » Littérateurs le visitoient souvent. Lors-  
 » qu'il n'étoit retenu à sa chambre ni  
 » par les visites ; ni par l'étude ou la lec-  
 » ture , il alloit seul à notre jardin ou à  
 » notre verger , pour y méditer en se pro-

» menant, ou pour y dire son chapelet.  
 » Quelquefois aussi, pour se délasser  
 » l'esprit, il jouoit du violon. Il étoit  
 » fort sobre dans ses repas, & il n'a  
 » jamais voulu autre chose que la portion  
 » de la Communauté. La vie qu'il me-  
 » noit chez nous lui paroissoit délicieuse,  
 » & j'ai vu plusieurs de ses Lettres,  
 » datées de telle ou telle année de son  
 » séjour au Monastère de Saint-Martin-  
 » des-Champs, avec cette indication sur-  
 » gulière, que c'étoit la cinquième, par  
 » exemple, ou la sixième de sa véritable  
 » vie. Pour sa mort, on a tout lieu de  
 » croire qu'elle a été précieuse devant  
 » Dieu, & digne d'un bon Chrétien,  
 » d'un bon Catholique : c'est ce que non-  
 » seulement nos Religieux, mais encore  
 » M. de Masparault, Maître des Comptes,  
 » & M. le Fèvre de la Boderie ont at-  
 » testé. Le Docteur Filesac, Doyen de  
 » Sorbonne, qui vit encore, m'a dit qu'il  
 » étoit présent lorsqu'on lui administra  
 » le Sacrement de l'Extrême-Onction,  
 » & que ses soupirs, ses gémissemens,  
 » & toutes les autres marques qu'il donna  
 » d'une sincère douleur de ses péchés,  
 » arrachèrent des larmes à ceux qui fu-

» rent témoins de ce touchant spectacle.  
 » Ce récit, ajoute l'auteur, prouve que  
 » l'ame de *Postel*, lors même qu'elle  
 » étoit le jouet des plus grandes er-  
 » reurs, ne s'ouvrit point à ce poison  
 » subtil qui rend presque impossible la  
 » conversion des orgueilleux ennemis  
 » de la Religion de leurs pères. Il  
 » avoit été affailli dans sa jeunesse de  
 » toutes les misères de l'indigence.  
 » Ses organes affoiblis par une dys-  
 » fenterie de dix-huit mois, ne s'é-  
 » toient soutenus que par une force  
 » extraordinaire de tempérament &  
 » par un amour violent pour les  
 » Sciences, qui, comme une fièvre  
 » ardente, les animoit & les détrui-  
 » soit en même-temps. Sa tête avoit  
 » enfin succombé aux efforts d'une  
 » étude opiniâtre, aux maux de toute  
 » espèce qu'il avoit soufferts dans la  
 » recherche de divers manuscrits sur  
 » les montagnes de la Grèce & de  
 » l'Asie Mineure, & sur-tout au cha-  
 » grin qu'il eut de se voir chassé de  
 » l'Ordre des Jésuites, & contraint  
 » par-là de se passer de leurs secours  
 » qu'il avoit cru nécessaires à l'exécu-

» tion de son grand projet de la con-  
 » version du monde entier. Ce fut  
 » alors qu'il s'abandonna aux délires de  
 » son imagination : il proposa au monde  
 » étonné ses rêveries , ses extrava-  
 » gances , mais sans fiel , sans empor-  
 » tement , sans révolte contre aucun  
 » des principes de la Religion Chré-  
 » tienne , contre aucune des décisions  
 » de l'Eglise. » Cependant les Erudits  
 de son siècle le traitèrent avec une  
 dureté pleine de fiel , & lui prodi-  
 guèrent sans relâche les plus sçavan-  
 tes épithètes. L'un l'appelle *chien* ,  
 l'autre *Père des Dêstes* , l'autre *Athée* ,  
*eloque de toutes les hérésies* ; un autre  
 ( *Jurieu* , dans son *Histoire du Calvi-  
 nisme & du Papisme* ) prétend qu'il  
 avoit couru toute la terre pour en ra-  
 masser toutes les impuretés ; qu'il s'étoit  
 enrichi de toutes les impiétés des *Maho-  
 métans* , des *Arabes* , & de toutes les  
 rêveries des *Juifs* ; qu'il peut être confi-  
 déré comme le *Patriarche des Dêstes* ;  
 qu'en un mot il avoit assez d'erreurs pour  
 faire brûler cent *Hérétiques* qui auroient  
 partagé entr'eux ses hérésies. Le plus  
 charitable ( *Flaccius Illyricus* ) assure  
 que plusieurs *Diables* s'étoient logés

dans le corps de ce pauvre homme, & que ce n'étoit pas lui, mais une légion de Diables qui avoit vomie toutes les abominations dont ses ouvrages sont remplis.

Malgré toutes ces belles qualifications, le Père des Billons rapporte différens passages qui prouvent que *Postel* a toujours été véritablement soumis aux décisions de l'Eglise. Il conclut qu'on ne peut équitablement le regarder que comme un visionnaire dont les erreurs étoient plus ridicules que dangereuses, & trop accompagnées de probité, de piété, de simplicité, pour avoir été fort criminelles; encore, ajoute l'auteur, faut-il convenir qu'elles n'ont duré qu'un certain temps, qu'il les a reconnues & qu'il en a fait une assez longue pénitence.

Ces *Eclaircissemens* sont suivis d'un catalogue des ouvrages de *Postel*, où le Père des Billons donne à chaque page de nouvelles preuves de l'étendue de ses connoissances dans la science pénible & curieuse de la Bibliographie.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un Livre intitulé, C. CRISPI SALLUSTII BELLI CATILINARI ET JUGURTHINI HISTORIÆ, avec cette souscription singulière : EDINBURGI, GULIELMUS GED, AURIFABER EDINENSIS, NON TYPIS MOBILIBUS, UT VULGO FIERI SOLET, SED TABELLIS SEU LAMINIS FUSIS EXCUTEBAT. MDCCXXIX. ; C'est-à-dire, les Histoires de la Guerre de Catilina & de celle de Jugurtha par Salluste ; à Edimbourg ; imprimées par Guillaume Ged Orfèvre, non avec des caractères mobiles ou détachés, suivant l'usage ordinaire, mais avec des tablettes ou des feuilles entières jetées en fonte, 1739 ; petit in-12 de 150 pages.*

MONSIEUR,

EN faisant quelques recherches sur l'art de l'Imprimerie, dont je fais

profession, une personne que je consultois, me dit avoir vû un ouvrage imprimé par le moyen de *Tables ou Pages de fonte d'une seule pièce*, & qu'autant qu'il se le rappelloit, c'étoit un *Salluste* imprimé en Ecoffe. Sur cet exposé, qui me paroissoit sans fondement, n'ayant aucune notion de cette production singulière, j'en parlai à plusieurs habiles Bibliographes : ils n'en avoient pas plus de connoissance que moi. Je hazardai d'aller trouver le Supérieur du Séminaire des Ecoffois : je fus plus heureux. Il possédoit cette édition, & même une des pages en fonte qui ont servi à l'imprimer (la page 44). Il eut la complaisance de me confier l'une & l'autre. Je vérifiai, je confrontai la page de fonte avec la page imprimée, & je les trouvai parfaitement semblables.

Le caractère de cet ouvrage est un *œil de Petit-Texte fondu sur le corps de Gaillarde* \*. Ce Livre est bien impré-

\* *Gaillarde* est le nom d'un caractère d'Imprimerie qui est entre le *Petit-Romain* & le *Petit-Texte*. Le *Petit-Romain* est un autre

mé , mais pourroit l'être encore mieux. Le caractère est très - joli & très - agréable à la vûe ; il est même de la forme des nôtres pour la rondeur & les proportions. Le frontispice est assez bien dirigé ; son fleuron est séparé du titre & de la souscription par deux filets simples de la longueur de la *Justification* \*. La souscription , qui paroît être de *Mignone* , \*\* est un peu *chevauchée*. \*\*\* Le titre du *Catilina* n'est surmonté d'aucun ornement ; mais il y a du blanc à la

caractère qui tient le milieu entre le *Cicero* & le *Petit-Texte*. Le *Petit-Romain* est pareil au caractère des notes qui se trouvent quelquefois au bas des pages de ces Feuilles. Le *Petit-Texte* est un caractère encore plus petit que le *Petit-Romain*. Le *Cicero* est le caractère employé pour l'impression de ces Feuilles. On l'appelle ainsi , parce que la première de toutes les éditions de *Cicéron* fut exécutée avec ce caractère.

\* Terme d'Imprimerie qui signifie *mesure* ou *ajustement des lettres* , pour les rendre égales & les mettre bien en lignes.

\*\* Nom d'un des plus petits caractères d'Imprimerie.

\*\*\* C'est-à-dire lorsque les pages ou les lignes de l'imprimé sont de travers.



place pour la valeur d'une vignette ainsi qu'au *Jugurtha*. Il n'y a qu'un seul fleuron employé dans tout l'ouvrage ; mais il est répété trois fois ; la première au frontispice , la seconde à la fin du *Catilina* , la troisième à la fin du *Jugurtha*.

Après avoir bien comparé cette page 44 de fonte avec celle de l'imprimé , il m'a paru qu'on avoit employé les procédés suivans pour la fonte & l'impression de cet ouvrage. 1°. Cette page semble avoir été d'abord composée en caractères mobiles : je dis avec des caractères mobiles , parce que , sans le secours de la loupe & seulement avec de l'attention , il est facile de s'appercevoir de la jonction des types mobiles sur le relief de cette page d'une pièce. D'ailleurs , pour la correction de cet ouvrage , il falloit qu'on en vît des épreuves , afin de faire des matrices qui ne fussent point perdues par l'incorrection nécessairement résultante de la quantité prodigieuse de poinçons réunis qu'il auroit fallu employer pour former une seule matrice. Ce n'est

pas que cette opération n'eût été possible de cette manière : car je me rappelle d'avoir vû chez un Graveur & Fondeur de caractères d'Imprimerie plusieurs noms , dont chacun des poinçons étoient réunis ensemble & artilement joints dans un *Compositeur* \*, & ferrés fortement avec une vis. Mais quel travail prodigieux , s'il avoit fallu opérer de cette manière pour un volume entier ! 2°. Ces caractères mobiles formant la page primitive auront été ferrés & liés avec force , puis enfoncés ensemble comme un seul & même poinçon à deux lignes de profondeur dans une matière quelconque dont j'ignore la composition , mais qui doit être assez molle pour recevoir l'empreinte en creux du relief des types. 3°. Cette matière étoit vraisemblablement assez liante pour ne point recevoir , par la dessiccation naturelle ou artificielle , aucune forme défectueuse ; pour ne point se fendre ou bomber ; autrement il eût été

\* C'est le nom d'une petite règle de fer , avec des rebords , sur laquelle le *Compositeur* arrange les lettres pour composer ses lignes.

impossible d'obtenir une surface exactement plane.

J'ignore les procédés dont on s'est servi pour fixer les tablettes sous la presse ; car ces tablettes sont très-peu épaisses , puisqu'elles ne portent que deux lignes. J'imagine qu'elles étoient retenues sur de fausses pages en bois , crénelées sur les bords supérieurs , de façon que la tablette de fonte s'y plaçoit comme une *coulisse* dans une *galée*. Ce qui me le fait préjuger , c'est le talus qui regne au pourtour de cette page ; je n'oserois pourtant pas l'affirmer , n'ayant à cet égard aucun renseignement sur la manière dont cette opération a pu se consommer.

Quelle que soit cette invention , je crois , Monsieur , qu'elle vous paroîtra , ainsi qu'à moi , d'une médiocre utilité ; il sembleroit même qu'elle nous rapprocheroit des premiers temps de l'Imprimerie , puisque c'est par des tables de bois gravées que cette heureuse découverte a commencé. Ce seroit donc retomber dans le même inconvénient que les inventeurs des lettres mobiles ont voulu éviter en les imaginant.

Au reste , il faut convenir que cet ouvrage est parfaitement bien exécuté , quant à la partie de la fonte. J'ai fait voir cette page 44 à plusieurs Artistes & à des curieux en ce genre ; ils ont été très-satisfaits de connoître cette espèce de phénomène typographique.

Ce qui pourra vous paroître étonnant , Monsieur , c'est que ni M. *Fournier le jeune*, dans aucun de ses ouvrages sur la Typographie , ni M<sup>rs</sup> les Journalistes , dans les années qui ont suivi de près cette édition , ni M. *Lottin l'aîné* dans sa *Liste Chronologique des éditions de Salluste* , placée à la fin de la traduction qu'en a faite le Père *Dotteville* , ni M. *de Bure* dans sa *Bibliographie Instruëtive* , ni M. *Osmont* dans son *Dictionnaire Typographique* , ne parlent de cette édition de *Salluste* , qui , si elle n'a pas l'avantage d'être précieuse par la correction , ce que je n'ai pas vérifié , a du moins celui d'être très-curieuse par sa singularité. Je l'ai vu cependant indiquée dans le *Catalogus Bibliothecæ Bunaviana* , Tom. I , in-4° , pag. 292 ,

ANNÉE 1773. 331

au nombre des éditions de *Salluste*,  
que M. *Bunault* possédoit : mais il est  
surprenant qu'il ne s'en trouve pas  
un exemplaire dans aucune de nos  
Bibliothèques publiques à Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PIERRES,

*Imprimeur - Libraire de Paris.*

*Quatrain pour le Portrait d'un Artiste.*

L'Artiste, en l'honneur duquel on  
a fait ces vers, quoique jeune &  
célèbre, relève par la modestie les  
talens qu'il a reçus de la Nature. Il  
n'a jamais voulu me permettre de le  
nommer.

Chéri du Dieu des Arts, caressé des neuf  
Sœurs,

Tout en lui des Talens nous peint l'heureux  
délire ;

Les Graces de concert le couronnant de fleurs,  
Animent tour à tour son Burin & sa Lyre.

Je suis, &c.

*A Paris ce 4 Novembre 1773.*



avez avec avantage résisté à bien des obstacles ; ainsi je ne vous inviterai pas à ralentir l'ardeur qui vous anime ; mon dessein est de vous exciter , au contraire , à rendre de nouveaux services à votre patrie , en corrigeant publiquement parmi nous des ridicules parasites dans nos mœurs , & qui font dire à l'Europe entière que la nation Françoisë , dont l'ambition est de s'arroger le sceptre de la politesse , n'est civile que par son vernis , & que , dans plusieurs de ses manières , elle est réellement inconsiderée jusqu'à l'impolitesse outrageante. Entre plusieurs de nos usages , qui nous en donneroient la preuve , je me propose d'en relever dans cette Lettre un seul , qui , depuis un demi siècle , s'est établi parmi nous avec impunité. Je veux parler , Monsieur , de l'habitude où s'est mise la brillante jeunesse de Paris de couper , en entrant dans un appartement , un cercle souvent respectable , & d'aller se placer au feu , les mains derrière le dos , pour considérer à la ronde & regarder presque sous le nez tous ceux qui forment l'assemblée ,

Entrez dans une compagnie composée de dames & d'autres personnes faites pour en imposer, vous les verrez assis en cercle avec le maintien de la décence. S'il arrive sept ou huit adolescents, ils vont brusquement s'étaler en parade à la cheminée, & voilà la chaleur interceptée pendant le reste de la journée. Toute la compagnie doit renoncer au plaisir de voir & de sentir le feu. C'est la jeunesse qui s'arroge le privilège exclusif du foyer. Les gens infirmes ou convalescens ne sentent que le vent des portes, des parquets & des allées & venues. Les femmes, naturellement plus délicates que les hommes, sont gelées. Les visites, s'il en survient, sont forcées de lever le siège sans avoir vu le feu. L'on attend en vain que le nuage se dissipe; souvent le groupe s'épaissit, se resserre & s'avance au point que le feu & la moitié de la compagnie restent cachés. L'enceinte de la cheminée est le centre du ralliement général, au point que le commerce des écrans est tombé totalement en France. Je voudrois bien



qu'on pût persuader à tous ces petits Messieurs, que leur façon d'agir est malhonnête, incommode, mal-saine & ridicule. Il est aisé de le faire voir; la raison seule l'indique à tous ceux qui sont capables d'écouter son langage.

1°. Dès les premiers pas qu'ils font dans la société, ils en usurpent les droits: quels sont donc leurs titres? La confiance & l'audace. En effet, n'est-il pas contraire au bon ordre, que des novices, sortis à peine de l'enfance, aillent audacieusement se mettre en éventail devant une compagnie qui cherche à se voir & à s'entendre, & qu'ils semblent lui dire avec le ton de la suffisance: *regardez-moi, écoutez-moi, admirez-moi?* N'est-il pas révoltant de voir un essaim de jouvenceaux, se pavaner, se rôtir les jambes, se brûler les reins & faire mille contorsions provoquées par la flamme & la douleur, tandis qu'une mère de famille, précieuse à ce qui l'environne, se transite dans l'éloignement, tandis qu'une femme grosse, enrhumée ou valétudinaire, doit se croire

dans une glacière ; en un mot , pendant qu'un vieillard ou un homme en place , distingué par ses talens & par ses services , se trouve menacé de gagner une fluxion de poitrine pour avoir eu la politesse de venir visiter une Maîtresse de maison , qui rassemble une foule d'inconsidérés , parmi lesquels elle n'a ni l'attention ni la force d'établir la police.

L'on conçoit & l'on tolère qu'un homme sensé qui vient d'éprouver la bise dans ses courses, aille faire un tour auprès du feu ; mais , dès qu'il se sent un peu remis , il s'affied & se monte au ton de la conversation. Le présomptueux tient bureau perpétuel devant la cheminée : l'invitez-vous à se ranger , il cède pour une minute , & revient insensiblement se mettre en panne sous prétexte qu'il est frileux. Pourquoi donc court-il le monde ? Que ne reste-t-il chez lui pour son bonheur & celui des autres ? S'il est sensible au froid , ceux qu'il néglige ou qu'il écarte , le sont-ils moins ? Sur quoi fonde-t-il la préférence qu'il se donne ?

Observez

Observez que l'usurpation dont on se plaint est, en général, le partage de l'adolescence. Un candidat commence à entrer dans le monde ; il ne sçait rien ; il est sans expérience ; il ne doute de rien. Il aspire à tout voir , à tout entendre , à être vu ; ses passe-ports sont sa jeunesse , ses dentelles , ses talons rouges & ses beaux habits. Quand il ne sentiroit pas le plus petit froid , il n'en chercheroit pas moins à s'établir dans une place où l'on puisse admirer son élégant individu. Il veut contempler en face les beautés qui flatteront sa vue. Il desire adresser directement la parole à la maîtresse du logis & aux autres dames qui auront l'heureux don de le charmer. S'il se mettoit en cercle , il se trouveroit confondu & peut-être effacé ; il faut donc qu'il déploye toutes ses graces dans un poste plus remarquable. Il choisit un point central où il se flatte de fixer les yeux & les oreilles. C'est du milieu de l'assemblée qu'il distribue ses regards , ses suffrages & ses jugemens. Les femmes , si le sujet est vif & joli , font grace à ses écarts & sou-

### 338. *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

vent les encouragent ; elles le complimentent & vont quelquefois jusqu'à le caresser. Le succès enhardit le téméraire ; il augmente chaque jour en prétentions ; il ambitionne de surpasser ses rivaux en se mettant en possession d'une certaine primacie, & à mesure qu'il se façonne par l'affectation de tons plus libres, plus aisés, il vise à l'indépendance & se rend de jour en jour plus décisif, plus absolu, plus incivil ; c'est ainsi qu'on a vu débiter dans le monde plus d'un Marquis, plus d'un jeune Officier qui ont fait un grand chemin dans la carrière de la fatuité & de l'impolitesse. Leurs succès ne font, par malheur, que trop de disciples ; le mal devient général & dominant. C'est cette épidémie qui donnoit lieu à un Anglois d'écrire il y a quelque temps à un de ses compatriotes que la France étoit un pays où la brillante jeunesse donnoit annuellement plus de dix mille rhumes pour étrennes à ses concitoyens, & qu'elle sembloit avoir formé la conjuration d'anéantir par le froid, au sein de la chaleur,

les vieillards , le beau sexe & les étrangers.

2°. L'usage , ou plutôt l'abus dont il s'agit ici , est incommode , & personne ne peut en disconvenir. Quand une compagnie se rassemble , c'est pour jouir du plaisir de se voir ; on est fort aise de s'envisager & d'entretenir une conversation directe. Si une femme a des agrémens , on est charmé de jouir de ce spectacle enchanteur. Les nouvelles mariées , les jeunes personnes ne sont point fâchées d'être remarquées , & celles dont le goût ou les ajustemens méritent de l'attention sont intérieurement jalouses des suffrages qu'elles peuvent obtenir. L'aspect d'un cercle brillant est un parterre émaillé dont la richesse flatte agréablement la vue : or , comment peut-on faire la distinction des objets au milieu de la confusion que répand un assemblage de paons ou de geais , qui , se croisant mutuellement , vous coupent le rayon visuel , interceptent les jours du tableau , en déroben les extrémités , & , par leur mouvement continu , effacent une représentation.

beaucoup plus agréable que la leur ?

Des femmes se sont quelquefois rendu visite sans s'être vues , & sans s'être parlé ; d'autres ont été dans des maisons sans que leur présence y eût été remarquée : elles n'avoient vu personne , & qui que ce fût ne les avoit démêlées dans le tourbillon : leur parure , leurs graces , leurs charmes avoient été offusqués par les satellites de *Vesta* , plus nombreux & plus opaques que ceux de *Jupiter*. Au reste c'est notre faute : nous nous sommes relâchés de l'ancienne étiquette qui sembloit fatiguer la société par un vain cérémonial ; mais , sous prétexte de donner plus d'aisance au commerce de la vie , nous avons favorisé le désordre , la licence & l'oubli des égards. Nous avons pros crit les attentions , la subordination sociale , & nous n'avons cessé d'être formalistes que pour nous rendre indécens.

3°. L'habitude contre laquelle je m'élève , ne peut être que nuisible à la santé ; elle a coûté , & peut encore ôter la vie à bien des personnes. Le passage rapide du froid à l'excès du

chaud, & du chaud au froid, occasionne des maladies mortelles ou des révolutions pernicieuses. Un homme ou une femme arrivent du dehors; ils sont transis de froid, ils ne peuvent approcher du feu : de là les fluxions, les catharres, les fontes, les gersures, les maux d'yeux, & souvent les fièvres violentes. C'est sur-tout lorsque l'on sort de table que les affauts auprès des chenets se multiplient. Chacun est présumé avoir un froid égal, & souvent on n'en a point par les précautions qu'on employe dans les salles à manger ; cependant l'on court, & ceux qui marchent le plus légèrement vont s'emparer du milieu ou de la totalité du foyer. Les dames qui s'avancent plus posément, ne trouvent, en arrivant à leur siège, qu'une cheminée obstruée par des garde-feux vivans ; ils bourdonnent, ils grimaient, ils se frottent les mollets. Leur peau se marbre ou s'enlève, il n'importe; ils sentent seulement qu'ils ont trop chaud, & ne veulent pas sentir que ceux aux dépens de qui ils se chauffent, ont trop froid, & qu'ils

s'accommoderoient fort de leur excédent. Apporte-t-on le *Caffé* ? Alors on se met en dépense de politesse pour n'être pas servi le premier ; mais l'on ne fait aucune cérémonie pour céder une portion de la zone torride dont on est calciné. Les gens âgés grelottent , & les dames périssent de froid tandis que l'étourderie triomphante se laisse griller avec une constance héroïque , mais sans perdre la parole & sans laisser aux autres d'autre permission que celle de se chauffer au hazard entre ses jambes.

4°. Si cette méthode est impolie ; incommode & mal-saine , elle n'est pas moins ridicule. Il est étonnant que

la délicatesse *Françoise* ne soit pas blessée de l'extravagance d'un tableau mouvant & toujours choquant. Une douzaine de figures se pelotonnent devant un feu commun. L'un porte des fourrures , l'autre a des doublures de grand prix ; leurs vestes sont d'étoffes précieuses , leurs dentelles de la plus grande finesse ; observez qu'il faut affronter le feu le plus vif sans risquer de voir ses habits en-



tainés ou sa parure rouffie. Le secret qu'on employe est de retrouffer ses basques jusqu'à la chute des reins. Pour lors on cause nonchalamment ou avec action ; mais par distraction l'on se retourne fréquemment, & l'on frappe les yeux d'un cercle de dames ou de gens honnêtes, du spectacle, voilé à la vérité, mais scandaleux, de différens objets qui ne sont pas destinés à figurer en bonne compagnie. Comment une nation qui se pique d'urbanité, qui en fait leçon, peut-elle souffrir de pareils travers ? Et comment nos dames, qui sont des Professeurs de politesse, ont-elles toléré l'introduction d'un abus aussi contraire à la plus commune bienfaisance ? Peuple présomptueux, ouvrez les yeux, réfléchissez, rougissez, réformez-vous, ou cessez de critiquer les autres. Eh ! qu'di, ne sentez-vous pas qu'on ne se rassemble que pour voir des visages ? Vous interrompez la communication des amis âgés ou valétudinaires qui craignent de se rencontrer dans le tourbillon d'une assemblée nombreuse, volatile, & presque en déshabillé. Les

gens raisonnables desireroient que nos jeunes militaires gardassent toute leur ardeur à courir au feu pour le temps où ils sont à l'armée, mais, que dans le sein de la paix, ils ne livrassent pas des assauts meurtriers aux paisibles citoyens qui n'ont pas les jambes aussi bonnes qu'eux pour pironetter éternellement devant un brasier ardent.

Malheur à ceux qui dans le conflit des piliers d'un foyer se trouvent condamnés à faire une partie de jeu. Il faut qu'ils renoncent pendant près de deux heures à sentir la plus légère impression de chaleur. Fussent-ils convertis en glaçons, ceux qui s'exposent à se convertir en charbons les laissent impitoyablement achever leur partie, sans leur permettre même de voir le feu; si par hasard la maîtresse du logis a l'attention de vouloir dissiper la cohorte, le vuide s'opère, mais il ne dure qu'une minute. Au bout d'un instant les places sont reprises & les joueurs peuvent regarder les rhumes comme leur gain le plus assuré.

Si un homme étoit assez mal élevé

pour s'arroger le droit de prendre toujours à table la première & la meilleure place , s'il s'avisait d'entamer tous les plats & de les dévorer sans en offrir ni en laisser à personne , assurément on le regarderoit comme un rustre des plus grossiers ; il seroit exclus de toute bonne compagnie. Mais est-il plus permis d'être gourmand & parasite auprès d'une cheminée qu'à table ? Le feu est un besoin pressant comme la nourriture ; il est d'une nécessité indispensable ; c'est donc une injustice & une incivilité atroce que de l'enlever à tous les autres pour se l'attribuer exclusivement.

A la campagne ; où le froid est plus sensible, la tyrannie des petits maîtres n'est pas moins intolérable. La largeur des cheminées & l'ardeur du feu ne les empêchent pas de s'y installer. La moindre chaleur en été leur paroît insupportable , & la flamme la plus dévorante n'est pour eux qu'une douceur en hyver ; lors même qu'ils n'ont pas froid. Mais le malheur de les voir est complet lorsqu'ils amènent leurs

chiens. Les maîtres occupent la majeure partie de la place, & la meute s'empare de l'autre. Les animaux indociles grognant, se harcèlent & répandent souvent leurs faveurs empoisonnées. Si l'on se lève & si l'on marche, l'on risque de tomber & de les écraser de son poids ; les femmes & les enfans sont sans cesse menacés de chute. On peut ajouter à ces réflexions, Monsieur, que la plupart de nos Merveilleux entendent mal les intérêts de leur vanité. Le plus grand nombre ne se met en évidence que pour faire voir plus démonstrativement qu'ils ont la jambe mal faite, & la taille engorgée ou mal prise. Il est très peu de gens qui puissent soutenir l'examen détaillé des connoisseurs ; aussi nombre de Suffisans, en croyant moissonner des éloges, ne recueillent que des railleries. Il en est plusieurs qu'on aimeroit mieux placés sur les cheminées qu'autour, pour les voir figurer avec des formes grotesques dont ils ne dépareroient pas l'assemblage : néanmoins ils sont contents d'eux-mêmes, si les autres ne

le font pas, & l'émulation ne se rallentit en rien. Si un Marquis pare ou dépare une cheminée, un Comte arrive & croit avoir également le droit de s'y mettre; or il en fourmille à Paris; mais, semblables à l'argent, l'on en trouve à toutes sortes de titres, & la plupart ont beaucoup d'alliage. Comme leur qualité ne leur rend pas la jambe mieux faite, on leur sçait mauvais gré de n'exposer en vue que des jambes cagneuses, des tailles engoncées, des visages difformes & des figures plates.

Jé sens, Monsieur, qu'on aura bien de la peine à détruire les effets d'une vanité fortifiée par l'usage; mais l'endurcissement des pécheurs n'est pas une raison pour abolir la prédication. Si mes observations sont assez sensibles pour guérir trois, deux, même un des coupables, je m'applaudirai de mon zèle, & je ne regretterai point mes moralités. J'augure même assez bien de l'esprit humain pour croire que des jeunes gens bien nés, touchés de ma démonstration, trouveront en eux-mêmes la force de résister au

torrent, & de se corriger. Mais le succès de la réforme générale doit être confié aux soins des pères & mères, des instituteurs, & sur-tout des dames qui tiennent maison, qui figurent, qui donnent le ton dans le monde & dont les décisions passent pour des oracles. On ne lit plus la *Civilité Puérile & Honnête* ; mais elles font en état d'en faire des leçons particulières. Les pères, les gouverneurs, doivent faire sentir à leurs élèves l'indécence qu'il y a de se brûler au détriment d'un homme honnête ou d'une femme respectable, en face de qui un amas de chenilles se met en espalier. Les dames chez qui l'on se rassemble & qui reçoivent des visites doivent veiller sans relâche à ce qu'aucun téméraire ne s'arroge des droits privatifs contraires au bien commun. C'est un règlement, une loi qu'elles peuvent poiment imposer chez elles, & qui, après avoir éprouvé quelque résistance, s'établira, si elles ont la fermeté d'en maintenir l'exécution.

Si vous daignez, Monsieur, joindre la force de vos réflexions à la valeur

des miennes \*, je ne doute pas que la nation ne s'éclaire & ne nous ait obligation, Espérons que la raison & la politesse triompheront à la fin d'une habitude funeste, qui n'est propre qu'à nous enrhumer chez nous & à nous décréditer chez l'étranger.

J'ai l'honneur d'être, &c.

\* Je ne puis rien ajouter à cette Lettre qui me paroît pleine d'esprit & de justesse. Elle me rappelle seulement un trait plaisant qu'on m'a conté d'un aimable & saint Evêque de Picardie, le *François de Sales*, de nos jours. Quelques-uns de ses Diocésains, qui le trouvoient chez lui, avoient retrouffé les basques de leurs habits & de leurs vestes pour se mieux chauffer le derrière: Je sçavois bien, dit en riant le Prélat, que les *Picards* avoient la tête chaude, mais je ne sçavois pas qu'ils eussent le cul froid. On m'a dit que cette saillie avoit corrigé les délinquans, même ceux qui avoient les plus heureuses dispositions & la meilleure volonté du monde pour le devenir; & que, depuis cette remontrance ingénieuse & gaie, personne ne s'étoit avisé de se présenter devant la cheminée de ce Prélat respectable dans une posture aussi indécente.

*Nouveautés du sieur Compigné.*

**V**ous apprendrez avec plaisir, Monsieur, que le Roi vient d'accorder au sieur *Compigné* le titre de son *Tablettier*, & lui en a fait expédier le Brevet. Cette distinction glorieuse, en flattant son amour-propre, excite son industrie, &, s'il a mérité cette grace de SA MAJESTÉ par les ouvrages qu'il a publiés jusqu'ici, presque tous d'une invention ingénieuse, d'une forme élégante & d'une exécution parfaite, il se propose de justifier de plus en plus l'honneur qu'il reçoit par de nouvelles compositions, non moins piquantes, non moins agréables que les précédentes. On trouve dès-à-présent dans son Magasin un grand nombre de *Tabatières* qu'on n'y a pas encore vues. Il en est, entr'autres, dont l'idée est aussi heureuse que neuve. Le sieur



*Compigné*, ayant observé que beaucoup de personnes aimoient différens tabacs étrangers, tels que le *Makouba*, le *Scolt*, &c, a imaginé de faire une pâte de ces tabacs mêmes, & d'en composer des tabatières qui réellement en ont l'odeur; enforte qu'un tabac ordinaire, renfermé dans ces boîtes; contracte, en quelque sorte, la qualité des tabacs qu'on recherche le plus. Il y en a même qui sentent le tabac d'Espagne de la meilleure qualité, au point qu'on croit en prendre.

Je ne vous détaillerai pas, Monsieur, les autres nouveautés que présente cette année le riche & curieux Magasin de cet Artiste habile & fécond; telles que les *Boîtes à la Dauphine* imitant les étoffes en or, les bonbonnières, les étuis, les souvenirs, les secrets pour les portraits, les tableaux, sur-tout ceux du Château de

Saint-Hubert, de Lucienne, &c; d'autres ronds qui représentent les quatre saisons, les paysages de l'effet le plus pittoresque & du meilleur goût, les bustes, les médaillons, &c. Parmi les tableaux qui paroissent pour la première fois, vous en distinguerez un qui est de l'intérêt le plus vif & le plus récent; c'est un acte de bienfaisance, digne de servir de modèle à tous les Grands de la terre, & d'être transmis à la postérité par l'Eloquence, par la Poésie & par tous les Arts. Ce tableau peut se réduire à la grandeur d'une tabatière, & être mis à la place d'un portrait; souvent insipide, & qui n'a d'agrément que pour quelques particuliers. La fabrique & les magasins du sieur *Compigné* sont toujours rue Greneta à l'enseigne du Roi *David*. Il ne fait même aucune difficulté de montrer aux Curieux honnêtes sa manufacture & ses procédés.

AN N.É E 1773. 353

*Histoire Romaine de Tite-Live, traduite  
en François, avec les Supplémens de  
Freinshemius, nouvelle édition, revue  
& corrigée; dix Volumes in-12; à  
Paris chez Barbou Imprimeur-Libraire  
rue des Mathurins; prix reliés en  
veau 30 livres.*

CETTE traduction de *Tite-Live*,  
par feu M. *Guérin*, Professeur de  
l'Université de Paris en l'ancien  
Collège de Beauvais, est estimée,  
Monieur. Dans la nouvelle édition  
que je vous annonce, la deuxième  
Décade ou Supplément & la qua-  
trième Décade, ont été retouchées  
par M. *Coffon*, Professeur au Collège  
des Quatre Nations, homme de mé-  
rite & connu dans la Littérature,  
même François, par plusieurs bons  
ouvrages. On trouve aussi des exem-  
plaires de cette nouvelle édition chez  
*Brocqs* rue Saint Jacques, *Delalain*

354 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.  
rue de la Comédie Française, &  
Durand rue des Noyers.

Barbou a maintenant sous presse une édition Latine de *Tite-Live*, revue par M. l'Abbé *Lallemand*, qui nous a déjà donné *Tacite*, *Cicéron* & les *Lettres de Pline*. Cet ouvrage fera suite à la collection des auteurs Latins, & l'on y insérera le nouveau fragment découvert à Rome.

Le même Libraire vient d'acquérir un certain nombre d'exemplaires des *Lettres de Pline* & du *Panegyrique de Trajan*, traduction de *Sacy*, trois Volumes in-12 petit format, relié six livres. On trouve aussi chez lui l'excellente & belle édition du *Molière* de M. *Bret*, dont je vous rends compte en dernier lieu, six Volumes in-8°, brochés 54 livres.

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Novembre 1773.

---

T A B L E  
DES MATIÈRES  
CONTENUES

DANS CE SIXIÈME VOLUME

DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1773.

HISTOIRE de la Vie Chrétienne & des exploits Militaires d'Alberte-Barbe d'Ernecourt, connue sous le nom de Madame de Saint-Balmont ; par le P. des Bâtons, de la Compagnie de Jésus. Page 3

RÉPONSE à la LETTRE SUR LA PRÉTENDUE COMÈTE, Lettre datée de Grenoble & imprimée dans le MERCURE de Juin de cette année ; par M. le Chevalier de Cintres, Elève du Corps du Génie. 35

ELIZÈNE, Anecdote Ottomane ; par M. d'Uffieux. 35

LETTRE à l'auteur de ces Feuilles sur  
quelques objets de Littérature, entr'au-  
tres sur les bornes dans lesquelles de-  
vroient se renfermer les différens Jour-  
naux. 63

SÉANCE PUBLIQUE tenue le 20 Juin  
1773 dans le Salon du Jardin des  
Plantes, par l'Académie des Sciences,  
Arts & Belles-Lettres de Dijon, avec  
Messieurs les Députés du Collège de  
Médecine, pour l'ouverture du premier  
Cours de Botanique. 73

DISSERTATION sur la Religion de  
Montagne ; par Dom de Vienne.  
94

ÉPÎTRE à M. Vernet, Peintre du Roi,  
Membre de l'Académie Royale de  
Peinture ; par M. Bouquier. 103

SENNEMOURS ET ROSALIE DE  
CIVRAYE ; Histoire Française. 117

CAUSES CÉLÈBRES & intéressantes de  
toutes les Cours Souveraines du  
Royaume, avec les Jugemens qui les  
ont décidées ; Tome II. 123

DES MATIERES. 357

**SUPPLÉMENT à l'Art du Peintre ,  
Doreur-Vernisseur , du sieur Watin ,  
en réponse à la Réfutation du sieur  
Mauclerc & à ses Prospektus.** 140

**LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles sur  
la Statue de M. de Voltaire , exécutée  
par M. Pigalle , avec un couplet de  
chanson à ce sujet.** 143

**ŒUVRES DE MOLIERE , avec des  
Remarques Grammaticales , des  
Avertissemens & des Observations  
sur chaque Pièce ; par M. Bret.**  
145

**LA NATURE en contraste avec la Reli-  
gion & la Raison , ou l'Ouvrage qui  
a pour titre DE LA NATURE , con-  
damné au Tribunal de la foi & du  
bon sens ; par le R. P. Ch. L. Richard ,  
Professeur en Théologie , de l'Ordre  
des Frères Prêcheurs.** 173

**RECUEIL DES ARRÊTS du Parlement  
de Paris , pris des Mémoires de feu  
M. Pierre Bardet , avec les Notes &  
Dissertations de M. Claude Berroyer  
Ayocat au même Parlement ; nou-**

*velle édition revue & augmentée de  
Notes, Observations & Arrêts conte-  
nant de nouvelles décisions ; par M.  
C. N. Lalauré, ancien Avocat au  
Parlement, & Censeur Royal. 191*

**ELEMENS. D'ORYCTOLOGIE , ou**  
*distribution Méthodique des Fossiles ;  
par M. B. C. P. de la C. de P.,  
Membre de plusieurs Académies.*  
202

**VERS A MADAME LA DAUPHINE,**  
*sur l'évènement de la Chasse de Fon-  
tainebleau.* 214

**OBSERVATIONS sur l'Italie & sur les**  
*Italiens , données en 1764 sous le  
nom de deux Gentilshommes Suédois,  
par M. Grosley ; nouvelle édition.*  
217

**ELOGES DES ACADÉMICIENS DE**  
**L'ACADÉMIE ROYALE DES**  
**SCIENCES, morts depuis 1666 jus-**  
*qu'en 1699 ; par M. le Marquis de*  
*Condorcet , de la même Académie &*  
*de la Société Royale de Turin. 243*



**DES MATIÈRES. 359**

**LETTRE SUR FEU M. MORAND**,  
*adressée aux différentes Académies du  
Royaume & des Païs Etrangers dont  
il étoit Membre ; par M. Morand son  
fils, Docteur en Médecine de la Fa-  
culté de Paris, de l'Académie Royale  
des Sciences, &c, &c.* 265

**LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles au  
sujet des Précepteurs & des Gouver-  
neurs d'Enfans.** 275

**PRINCIPES Généraux & Particuliers de  
la Langue Française ; confirmés par  
des exemples choisis, instructifs,  
agréables & tirés des bons Auteurs,  
&c ; par M. de Wailly ; septième  
édition.** 280

**HORLOGE de l'Ecole Royale Militaire ;  
par M. le Pape Horloger du Roi.** 2

**LE POÈTE DES MŒURS, ou les Maxi-  
mes de la Sagesse ; avec des Remar-  
ques Morales & Historiques, utiles  
aux jeunes gens & aux autres per-  
sonnes, pour se conduire sagement  
dans le monde.** 289

360. TABLE, &c.

NOUVEAUX ECLAIRCISSEMENS *sur*  
*la vie & les ouvrages de Guillaume*  
*Postel ; par le P. des Billons , de la*  
*Compagnie de Jésus.* 306

LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles *sur*  
*un Livre intitulé , C. CRISPI*  
*SALUSTII BELLI CATILINARI*  
*ET JUGURTHINI HISTORIE, &c.* 324

QUATRAIN pour le Portrait d'un  
*Artiste.* 331

LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles *sur*  
*un usage indécent & méthonné.*  
 332

NOUVEAUTÉS du sieur Compigné.  
 350

HISTOIRE ROMAINE de Tite - Live,  
*traduite en François , avec les Sup-*  
*plémens de Freinsheemius, &c.* 353

Fin de la Table des Matières du sixième  
*Volume de l'Année Littéraire 1773.*

